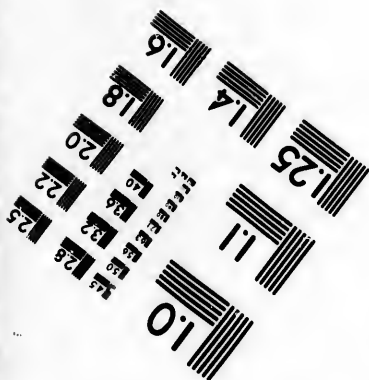
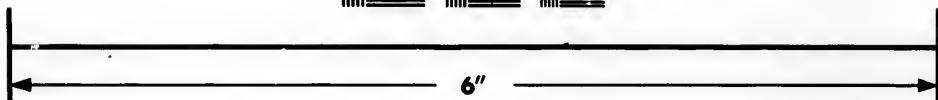
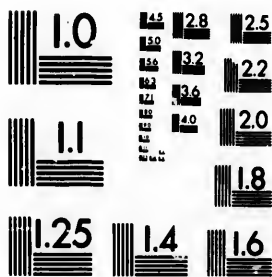


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19

© 1984

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

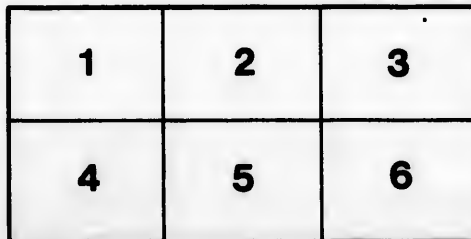
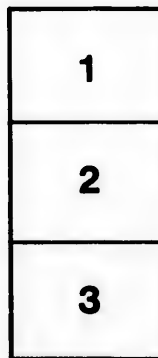
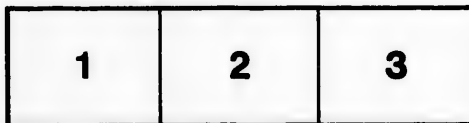
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

re
détails
es du
modifier
er une
filmage

es

errata
to

pelure,
on à

L

—
—

T

L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

TOME SECOND.

Tome II.

A

F

T

Grad
Btem

Semina

28th

Che

Av

267

L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE,

PAR M. ROBERTSON, Principal
de l'Université d'Edimbourg, &
Historiographe de Sa Majesté Bri-
tannique pour l'Ecosse.

TRADUITE DE L'ANGLAIS;

Seconde Édition revue & corrigée.

TOME SECOND.

Gravé le 24^{me} 1786

Placé en cette Bibliothèque

du
Seminaire des Miss. Ev. de Québec. 1802

28 Mai 1802 A PARIS,

Chez PISSOT, Libraire, Quai des
Augustins.

M. DCC. LXXX.

Avec approbation & privilège du R. S. M. E.



Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.



T
cu
pa
ne
pa
to
l'E
de
d'u
Les
noi
fior
don
éto
for
est



L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

LIVRE TROISIEME.

TANDIS que Colomb étoit occupé à son dernier voyage, l'île d'Hispaniola fut le théâtre de plusieurs événemens remarquables. La colonie Espagnole , le modele & la source de tous les établissemens postérieurs que l'Espagne a faits dans le nouveau monde , acquéroit par degrés la forme d'une société régulière & florissante. Les soins pleins d'humanité que prenoit Isabelle pour garantir de l'oppression les malheureux Indiens , & l'ordonnance en particulier par laquelle il étoit défendu aux Espagnols de les forcer à travailler , retarderent il est vrai pour quelque-tems les pro-

1504.
Etat de
la colo-
nie à His-
paniola.

6 L'HISTOIRE

1504.

grès de l'industrie. Les naturels regardant l'inaction comme la suprême félicité, méprisoient toutes les récompenses & les caresses par lesquelles on cherchoit à les engager au travail. Les Espagnols n'avoient pas assez de bras pour exploiter les mines & pour cultiver la terre. Plusieurs des premiers Colons, accoutumés au service des Indiens, abandonnerent l'isle lorsqu'ils se virent privés des instrumens sans lesquels ils ne savoient rien faire. Plusieurs de ceux qui étoient arrivés avec Ovando furent attaqués des maladies particulieres au climat, & dans un court intervalle il en périt plus de mille. En même-tems la demande d'une moitié du produit des mines, exigée pour la part du souverain, parut une condition si onéreuse que personne ne voulut plus s'engager à les exploiter à ce prix. Pour sauver la colonie d'une ruine qui paroissoit inévitable, Ovando prit sur lui de modérer la rigueur des ordonnances royales. Il fit une nouvelle distribution des Indiens entre les Espagnols, & les força de travailler pendant un certain tems à creuser les mines ou à cultiver la terre; mais

1505.

c
v
d
p
d
q
la
a
te
tu
&
m
su
ve

qu
co
pr
rah
fir
co
tra
pri
la f
lev
dan
sem
(

craignant qu'on ne l'accusât de les voir soumis de nouveau à la servitude , il ordonna à leurs maîtres de leur payer une certaine somme pour le salaire de leur travail. Il réduisit la part du souverain sur l'or qu'on trouveroit dans les mines, de la moitié au tiers & peu de tems après au cinquieme , où elle resta longtems fixée. Malgré la tendre sollicitude d'Isabelle en faveur des Indiens, & le desir qu'avoit Ferdinand d'augmenter le revenu public, Ovando persuada à la cour d'approuver ces nouveaux reglemens (1).

1505.

Les Indiens qui venoient de jouir, quoique pendant un intervalle bien court , du plaisir d'échapper à l'oppression , trouverent alors si intolérable le joug de cet esclavage , qu'ils firent plusieurs tentatives pour recouvrer leur liberté. Les Espagnols traiterent ces efforts de rébellion & prirent les armes pour les réduire à la soumission. Lorsqu'une guerre s'éleve entre des nations qui se trouvent dans un état de société à peu près semblable , les moyens de défense

Guerre avec les Indiens.

(1) Herrera, *déc.* 1, *Lib. V, cap. 3.*

1505.

sont proportionnés à ceux d'attaque ; dans cette querelle à force égale , les efforts qui se font de part & d'autre, les talens qui déploient leur activité & les passions qui se développent , peuvent présenter l'humanité sous un point de vue aussi curieux qu'intéressant. C'est une des plus nobles fonctions de l'histoire que d'observer & de peindre les hommes dans les situations où les ames sont le plus violemment agitées & où toutes leurs facultés sont mises en mouvement : aussi les opérations & les événemens de la guerre entre des nations ennemies ont-ils été regardés par les historiens , tant anciens que modernes, comme un objet important & capital dans les annales du genre humain. Mais dans une querelle entre des sauvages entièrement nuds & une des nations les plus belliqueuses de l'Europe, où la science, le courage & la discipline étoient d'un côté , & la timidité, l'ignorance & le désordre de l'autre , un détail circonstancié des événemens seroit aussi peu agréable qu'instructif.

Si la simplicité & l'innocence des Indiens , éveillant l'humanité dans le cœur des Espagnols, eussent tourné en

u
fu
tr
au
pe
qu
ro
in
de
sen
s'e
les
de
mé
mé
inf
pri
fait
l'es
auc
con
nem
& n
reun
traie
batt
mais
con
caci

un sentiment de pitié l'orgueil de la supériorité & les eussent engagés à instruire les habitans du nouveau monde au lieu de les opprimer, l'historien pourroit raconter sans horreur quelques actes de violence qui ressembleroient aux châtimens trop rigoureux infligés par des maîtres impatiens à des élèves indociles. Mais malheureusement ce sentiment de supériorité s'exerça d'une manière bien différente: les Espagnols avoient tant d'avantages de toute espece sur les naturels de l'Amérique qu'ils les regardoient avec mépris, comme des êtres d'une nature inférieure pour qui les droits & les privilèges de l'humanité n'étoient pas faits. Dans la paix ils les soumirent à l'esclavage; dans la guerre ils n'eurent aucun égard à ces loix qui par une convention tacite entre les nations ennemies, reglent les droits de la guerre, & mettent quelques bornes à ses fureurs. Les Américains ne furent point traités comme ces hommes qui combattent pour défendre leur liberté, mais comme des esclaves révoltés contre leurs maîtres. Ceux de leurs caciques qui tomboient entre les mains

1505.

des Espagnols, étoient condamnés comme des chefs de brigands aux plus cruels & aux plus infames supplices ; & tous leurs sujets, sans aucun égard aux rangs établis parmi eux, étoient également réduits à la plus abjecte servitude. C'est avec de semblables dispositions que l'on attaqua le cacique de Higüey, province située à l'extrémité orientale de l'isle. Cette guerre fut une suite de la perfidie des Espagnols qui violèrent le traité qu'ils avoient fait avec les naturels ; & elle se termina par le meurtre du cacique, qui fut pendu pour avoir défendu son peuple avec une bravoure supérieure à celle de ses compatriotes & digne d'un meilleur sort (1).

Conduite
cruelle &
perfidie
d'Ovan-
do.

Ovando se comporta dans une autre partie de l'isle d'une manière encore plus cruelle & plus perfide. La province qu'on appelloit anciennement Xaragua, & qui s'étendoit depuis la plaine fertile où Leogane est aujourd'hui situé, jusqu'à l'extrémité occidentale de l'isle, étoit soumise à la domination d'une femme nommée

(1) Herrera, *decad. 1, lib. VI, cap. 9, 10.*

Anacoana , chérie & respectée de ses sujets. Par une suite de ce goût très-vif que les femmes d'Amérique avoient pour les Européens & dont on expliquera la cause dans la suite, Anacoana avoit toujours recherché l'amitié des Espagnols & les avoit comblés de bons offices ; mais quelques-uns des partisans de Roldan s'étant établis dans son pays , furent tellement irrités des moyens qu'elle prit pour réprimer leurs excès, qu'ils l'accuserent d'avoir formé le dessein de secouer le joug & d'exterminer les Espagnols. Ovando , quoique bien persuadé du peu de confiance que méritoit le témoignage de ces hommes corrompus , marcha sans autres informations vers Xaragua avec trois cens hommes d'infanterie & soixante-dix cavaliers ; mais pour empêcher que cette expédition militaire ne répandît d'avance l'alarme parmi les Indiens , il annonça que son intention étoit de faire une visite respectueuse à Anacoana , à qui les Espagnols avoient tant d'obligations , & de régler avec elle la maniere dont on levéroit le tribut exigé pour le roi d'Espagne. Anacoana , s'empresant

1505.



1505.

de traiter un hôte si distingué avec les égards qui lui étoient dûs, assembla les hommes principaux de ses domaines au nombre de trois cens; & s'avançant à leur tête, suivie d'une foule nombreuse des autres habitans, elle reçut Ovando au milieu des chants & des danses, selon la coutume du pays, & le conduisit ensuite dans le lieu qu'elle habitoit. Il y fut traité pendant quelques jours avec tous les soins de la simple hospitalité; elle l'amusoit des jeux & des spectacles en usage chez les Américains dans les occasions de fête & de réjouissance. Au milieu de la sécurité que cette conduite inspiroit à Anacoana, Ovando méditoit la destruction de cette reine innocente & de son peuple, & la barbarie de son projet ne peut être comparée qu'à la basse perfidie avec laquelle il l'exécuta. Sous prétexte de donner aux Indiens la représentation d'un tournois européen, il s'avança avec ses troupes rangées en bataille, vers la maison où étoient assemblés Anacoana & les chefs de sa suite: L'infanterie s'empara de toutes les avenues qui conduisoient au village, pendant

q
C
q
d
é
to
fu
ne
vo
fin
rô
vo
on
ex
tu
plu
co
fut
nie
Sar
lite
jug
à é
mo
vo
C
dec
truy
pag

que la cavalerie investissoit la maison. Ces mouvemens n'exciterent d'abord que l'admiration sans aucun mélange de crainte, jusqu'à un signal qui avoit été concerté : les Espagnols tirèrent tout à coup leurs épées & fondirent sur les Indiens sans défense, & étonnés d'une trahison à laquelle ne pouvoient pas s'attendre des hommes simples & confians. On s'assura aussitôt d'Anacoana. Tous ceux qui la suivoient furent saisis & chargés de liens ; on mit le feu à la maison, & sans examen ni preuves, tous ces infortunés, qui étoient les personnes les plus considérables du pays, furent consumés par les flammes. Anacoana fut réservée à un destin plus ignominieux. On la transporta enchaînée à Saint-Domingue, où après la formalité d'une procédure faite devant les juges Espagnols, elle fut condamnée à être pendue publiquement sur le témoignage des mêmes hommes qui l'avoient trahie (1).

(1) Oviedo, *Lib. III*, cap. 12. Herrera, *decad. 1*, *Lib. VI*, cap. 4. *Relacion de destruyc. de Las indias part.* Bart. de las Casas, pag. 8.

1505.
Réduc-
tion des
Indes. Ce
qui en
résulte.

1506.

Intimidés & humiliés par le traitement atroce qu'on faisoit subir aux princes & aux personages les plus respectés du pays, les habitans de toutes les provinces d'Hispaniola se soumirent sans résistance au joug des Espagnols. A la mort d'Isabelle, tous les réglemens qu'elle avoit faits pour adoucir le malheur de leur servitude furent abandonnés. On retira la petite gratification qu'on leur payoit comme le salaire de leur travail, & en même-tems on augmenta les charges qu'on leur imposoit. Ovando n'étant plus tenu par rien partagea les Indiens entre ses amis dans toute l'isle. Ferdinand, à qui la reine avoit laissé par son testament une moitié du revenu provenant des établissemens du nouveau monde, accorda à ses courtisans des concessions du même genre, qu'il regardoit comme la maniere la moins onéreuse de récompenser leurs services. Ceux-ci affermoient les Indiens dont ils étoient devenus les propriétaires à ceux de leurs concitoyens qui étoient établis à Hispaniola; ces peuples malheureux étant contraints par la force de satisfaire la rapacité.

des uns & des autres, les exactions de leurs oppresseurs n'eurent plus de bornes. Mais cette police barbare, quoique funeste aux habitans de l'isle, produisit pendant quelque tems des effets très-avantageux aux Espagnols. En rassemblant ainsi les forces d'une nation fiere pour les diriger vers un même objet, on parvint à pousser l'exploitation des mines avec une rapidité & un succès prodigieux. Pendant plusieurs années l'or qu'on apportoit aux fontes royales d'Hispaniola montoit à quatre cens soixante mille pezos (environ deux millions quatre cens mille livres tournois), ce qui doit paroître une somme prodigieuse, si l'on fait attention à la grande augmentation de valeur que l'argent a acquise depuis le commencement du seizieme siecle jusqu'à ce moment ci. On vit des Colons faire tout à coup des fortunes immenses, & d'autres dissiper anssi rapidement par une fastueuse profusion les trésors qu'ils avoient amassés avec tant de facilité. Attirés par cet exemple, de nouveaux aventuriers se porterent en foule en Amérique, impatiens de par-

1506.

tager les trésors qui enrichissoient leurs compatriotes, & la colonie continua de s'accroître malgré la mortalité qu'y occasionnoit l'insalubrité du climat (1).

Progrès
de la co-
lonie.

Ovando gouvernoit les Espagnols avec une sagesse & une justice peut-être égale à la cruauté avec laquelle il traitoit les Indiens. Il établit des loix équitables, & en les faisant exécuter avec impartialité, il accoutuma la colonie à les respecter. Il fonda plusieurs villes nouvelles en différentes parties de l'isle & y attira des habitans par la concession de divers privileges. Il chercha les moyens de porter l'attention des Espagnols vers quelque branche d'industrie plus utile que celle de chercher l'or dans les mines. Quelques cannes de sucre ayant été apportées des isles Canaries, dans la vue seulement de faire une expérience, la richesse du sol & la fertilité du climat parurent si favorables à cette culture qu'on songea bientôt à en faire un objet de commerce. On vit se former de vastes

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. VI, cap. 18, &c.*

plantations ; on établit des moulins à sucre , que les Espagnols appelloient *ingeniofe* , à cause de leur mécanisme compliqué ; enfin en peu d'années la fabrication du sucre fut la principale occupation des habitans d'Hispaniola & la source la plus abondante de leur richesse (1).

1506.

Les sages mesures que prenoit Ovando pour accroître la prospérité de la colonie furent puissamment fécondées par Ferdinand. Les sommes considérables que ce prince recevoit du nouveau monde lui ouvrirent enfin les yeux sur l'importance de ces découvertes , qu'il avoit jusqu'alors affecté de regarder avec dédain. Il étoit parvenu par son habileté & par des circonstances heureuses à surmonter les embarras où l'avoient jetté la mort d'Isabelle & des disputes avec son gendre pour le gouvernement des états de cette princesse (2). Il employa le loisir dont il jouissoit à s'occuper des affaires de l'Amérique ; c'est à sa prévoyance & à sa sagacité que l'Es-

1507.

(1) Oviedo , *Lib. IV* , *cap. 8* , *pag. 6* , &c.

(2) *Histoire du regne de Charles V.*

1507.

pagne doit plusieurs des réglemens qui ont formé par degrés ce système de politique profonde & jalouse par lequel elle gouverne ses domaines dans le nouveau monde. Il établit un tribunal , connu sous le titre de *Casa de contratacion* ou bureau de commerce , composé d'hommes distingués par leur rang & par leurs talens à qui il confia l'administration des affaires américaines. Ce bureau s'assembloit régulièrement à Séville & exerçoit une Jurisdiction particuliere , bornée au gouvernement ecclésiastique d'Amérique , en nommant des archevêques , des évêques , des doyens & des ecclésiastiques inférieurs , pour veiller sur les Espagnols qui y étoient établis , ainsi que sur ceux des naturels qui embrasseroient la foi chrétienne. Mais malgré la déférence & le respect de la cour d'Espagne pour le siege de Rome , Ferdinand sentit l'importance d'empêcher toute puissance étrangere d'étendre sa jurisdiction ou son influence sur ses nouveaux domaines ; en conséquence il réserva à la couronne d'Espagne le droit exclusif de patronage pour les bénéfices

de l'Amérique, & stipula qu'aucune bulle ou ordonnance du pape n'y seroit promulguée qu'après avoir été préalablement examinée & approuvée par son conseil. Ce fut par le même esprit de jalousie qu'il défendit à qui que ce fût de s'établir en Amérique, ou d'y porter aucune espece de marchandise, sans une permission spéciale de ce même conseil (1).

1507.

Malgré l'attention que ce prince donnoit à la police & à la prospérité de la colonie, elle se trouva menacée par un accident imprévu d'une destruction prochaine. Les naturels de l'isle, sur le travail desquels les Espagnols avoient compté pour leur succès & même pour leur existence, se détruisoient avec tant de rapidité que l'extinction de la race entiere paroissoit inévitable. Lorsque Colomb découvrit Hispaniola, on y comptoit au moins un million d'habitans (2); dans l'espace de quinze ans, ils se trouverent réduits à soixante mille.

Diminution rapide du nombre des Indiens.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VI, *cap.* 19, 20.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 12.

1597.

Cette prodigieuse diminution de l'ef-
pece humaine résulloit du concours
de différentes causes. Les naturels des
isles de l'Amérique qui étant d'une
constitution plus foible que les habi-
tans de l'autre hémisphère , ne pou-
voient ni faire les mêmes travaux ni
supporter les mêmes fatigues que des
hommes doués d'une organisation plus
vigoureuse. L'indolence & l'inaction
dans laquelle ils se plaisoient à passer
leur vie , étant l'effet de leur foiblesse
& contribuant en même-tems à l'aug-
menter , les rendoit par habitude au-
tant que par nature incapables de tout
effort pénible. Les alimens dont ils
subsistoient étoient peu nourrissans ;
ils n'en prenoient qu'en petite quan-
tité & cette nourriture n'étoit pas
suffisante pour fortifier des corps dé-
biles & pour les mettre en état de
soutenir les travaux de l'industrie. Les
Espagnols faisant peu d'attention à
cette constitution particuliere des
Américains , leur imposoient des tâ-
ches si disproportionnées à leurs forces
qu'on en voyoit un grand nombre suc-
comber à la peine & périr d'épuise-
ment. D'autres s'abandonnant au dé-

sespoir terminoient eux-mêmes leurs misérables jours. Une partie de ces peuples ayant été obligés d'abandonner la culture des terres pour aller travailler dans les mines, la disette des subsistances amena la famine qui en fit périr un grand nombre. Pour mettre le comble à la détolation, les habitans furent attaqués de différentes maladies, dont les unes étoient occasionnées par les fatigues auxquelles on les condamnoit, & les autres étoient l'effet de leur commerce avec les Européens. Les Espagnols se voyant ainsi privés par degrés des bras dont ils étoient accoutumés à se servir, il leur fut impossible d'étendre plus loin les progrès de leur établissement, & même de continuer les ouyrages qu'ils avoient commencés. Pour apporter un prompt remede à un état si alarmant, Ovando proposa de transporter à Hispaniola les habitans des isles Lucayes, sous prétexte qu'il seroit plus aisé de les civiliser & de les instruire dans la religion chrétienne lorsqu'ils seroient unis à la colonie Espagnole, sous l'inspection immédiate des missionnaires qui y étoient établis,

1507.

1508.

1508.

Ferdinand , trompé par cet artifice , ou disposé peut-être à se prêter à un acte de violence que la politique lui représentoit comme nécessaire , consentit à la proposition. On équipa plusieurs vaisseaux pour les Lucayes ; les commandans qui savoient la langue du pays , dirent aux habitans qu'ils venoient d'une contrée délicieuse où résidoient leurs ancêtres défunts , & que ceux-ci les invitoient à s'y rendre afin de partager le bonheur dont ils jouissoient. Ces hommes simples & crédules écoutoient avec admiration ces récits merveilleux : empressés d'aller voir leurs parens & leurs amis dans l'heureuse région dont on leur parloit , ils suivirent avec plaisir les Espagnols. Cet artifice en fit passer quarante mille à Hispaniola , où ils allèrent partager les souffrances qui étoient le partage des premiers habitans de l'isle , & mêler leurs pleurs & leurs gémissemens avec ceux de cette race infortunée (1).

Herrera , *decad.* 1 , *lib.* VII , *cap.* 3.
Oviedo , *lib.* III , *cap.* 6. Gomera , *hist.*
cap. 41.

Les Espagnols avoient pendant quelque tems poussé leurs travaux dans les mines d'Hispaniola avec tant d'ardeur & de succès, que cet objet paroissoit avoir absorbé toute leur attention. L'esprit de découverte languissoit, & depuis le dernier voyage de Colomb aucune entreprise de quelque importance n'avoit été formée. Mais la diminution des Indiens faisant sentir l'impossibilité de s'enrichir dans cette isle avec autant de rapidité qu'auparavant, cette considération déterminâ les Espagnols à chercher des contrées nouvelles où leur avidité pût trouver à se satisfaire avec plus de facilité. Juan Ponce de Leon, qui commandoit sous Ovando dans la partie orientale d'Hispaniola, passa dans l'isle de *Saint Jean de Porto-Rico* que Colomb avoit découverte à son second voyage, & pénétra dans l'intérieur du pays. Comme il trouva un sol fertile & que d'après quelques indications & le témoignage des habitans, il eut lieu d'espérer qu'on pourroit découvrir des mines d'or dans les montagnes, Ovando lui permit d'essayer un établissement dans

1508.
Découvertes & nouveaux établissemens.

1508.

l'isle ; ce qui fut exécuté sans peine par Ponce de Leon , dont la prudence égaloit le courage. En peu d'années Porto-Rico fut soumis au gouvernement Espagnol ; les naturels réduits en servitude furent traités avec la même rigueur imprudente que ceux d'Hispaniola , & la race des premiers habitans , épuisée par les fatigues & les souffrances fut entièrement exterminée (1).

Vers le même tems , Juan Diaz de Solis , de concert avec Vincent Janez Pinson , un des premiers compagnons de Colomb , fit un voyage sur le continent. Ils suivirent jusqu'à l'isle de *Guanaios* la même route que Colomb avoit prise ; mais tournant delà à l'ouest , ils découvrirent une nouvelle & vaste province connue depuis sous le nom de *Yucatan* , & longerent une grande partie de la côte de ce pays (2). Quoique cette expédition n'ait été marquée par aucun événement mémorable , elle mérite qu'on en fasse

(1) Herrera , *decad. 1 , lib. VII , cap. 1-4*. Gomera , *hist. cap. 44*. Relación. de B. de Las Casas , *pag. 10*.

(2) Herrera , *decad. 1 , lib. VI , cap. 17*.
mention ,

mention , parce qu'elle conduisit à des découvertes de plus grande importance. C'est pour la même raison qu'on doit rappeler le voyage de Sébastien de Ocampo. Il fut chargé par Ovando de tourner *Cuba* , & il reconnut le premier avec certitude que ce pays , regardé autrefois par Colomb comme une partie du continent, n'étoit qu'une grande île (1).

Cette expédition autour de Cuba fut un des derniers incidens du gouvernement d'Ovando. Depuis la mort de Colomb , Don Diego son fils ne cessoit de solliciter Ferdinand de lui accorder les charges de vice - roi & d'amiral dans le nouveau monde , avec tous les privilèges & les bénéfices dont il devoit hériter en conséquence de la capitulation primitive faite avec son pere. Mais si ces dignités & les revenus qui y étoient joints avoient paru si considérables à Ferdinand , qu'il n'avoit pas craint de passer pour injuste & ingrat en les ôtant à Colomb , il n'est pas surprenant qu'il fût alors peu disposé à les accorder.

1508.

Diego
Colomb
est nom-
mé gou-
verneur
d'Hispa-
niola.

(1) Herrera , *decad. 3 , lib. VII , cap. 11.*
Tome II. B

1508.

au fils. Aussi Don Diego consuma deux années entières en de vaines & continuelles sollicitations. Fatigué de l'inutilité de ses démarches, il tenta enfin de se procurer par une sentence légale ce qu'il ne pouvoit obtenir de la faveur d'un prince intéressé. Il intenta une action contre Ferdinand devant le conseil chargé d'administrer les affaires de l'Inde; & ce tribunal avec une intégrité bien honorable pour ceux qui le composoient, rendit un jugement contre le roi, & confirma les droits de Don Diego à la vice-royauté & aux autres privileges stipulés dans la capitulation. Malgré ce décret, la répugnance que devoit avoir Ferdinand à mettre un sujet en possession d'une autorité si considérable auroit pu faire naître de nouveaux obstacles, si Don Diego n'avoit pas trouvé un moyen d'intéresser des personnes très puissantes au succès de ses prétentions. La sentence du conseil des Indes lui donnoit droit à un rang si élevé & à une si haute fortune qu'il lui fut aisé de conclure un mariage avec Dona Maria, fille de Don Ferdinand de Toledé, grand commandeur

de Leon & frere du duc d'Albe, grand
du royaume de la premiere classe &
allié de près au roi. Le duc & sa fa-
mille épouferent avec tant de chaleur
la caufe de leur nouvel allié, que Fer-
dinand ne put pas réfifter à leurs fol-
licitations. Il rappella Ovando & nom-
ma pour lui fuccéder Don Diego ;
mais même en lui accordant cette fa-
veur il ne put pas cacher fa jalousie ;
car il lui permit feulement de prendre
le titre de gouverneur , non celui de
vice-roi , quoique le confeil eût dé-
cidé que ce dernier titre appartenoit
à Don Diego (1).

Il partit bientôt pour Hispaniola ,
accompagné de fon frere , de fes
oncles, de fa femme , qui par la cour-
toifie des Efpagnols fut honorée du
titre de vice-reine , & d'un cortége
nombreux de perfonnes de l'un & de
l'autre fexe , nées de familles distin-
guées. Don Diego vécut avec une
magnificence & un fafte inconnu jus-
qu'alors dans le nouveau monde , &
la famille de Colomb parut enfin jouir
des honneurs & des récompenses que

1508.

1509.

Il fe rend
à Hispa-
niola.

(2) Herrera , *decad. 1 , lib. VII , cap. 4.*

1509.

son génie créateur avoit si bien mérites & dont il avoit été si cruellement privé. La colonie elle-même acquit un nouvel éclat par l'arrivée de ces nouveaux habitans d'un caractère & d'un rang supérieurs à celui de presque tous ceux qui avoient passé jusqu'alors en Amérique; plusieurs des familles les plus illustres, établies aujourd'hui dans les colonies Espagnoles sont descendues des personnes qui avoient accompagné Don Diego Colomb à cette époque (1).

Ce changement de gouverneur ne fut d'aucune utilité pour les malheureux habitans. Don Diego fut non-seulement autorisé par un édit royal à continuer les *repartimientos* ou distributions d'Indiens; mais on spécifia même le nombre précis qu'il pouvoit en accorder à chaque personne selon le rang qu'elle avoit dans la colonie. Il se prévalut de cette permission, & bientôt après son débarquement à Saint Domingue, il partagea entre ses parens & ceux qui l'avoient suivi

(1) Oviedo, *lib. III, cap. 1.*

ceux des Indiens qui n'avoient encore
été adjudés à personne (1).

1509.

Le nouveau gouverneur s'occupa
ensuite à suivre l'instruction qu'il avoit
reçue du roi pour l'établissement d'une
colonie à Cubagua , petite isle que
Colomb avoit découverte à son troi-
sieme voyage. Quoique ce fût un
terrein stérile qui pouvoit à peine
fournir la subsistance de ses misérables
habitans , on trouvoit sur ses côtes
une si grande quantité de ces huîtres
qui produisent les perles , que cette
isle ne put pas échapper aux recher-
ches des avides Espagnols qui s'y
porterent bientôt en foule. Il se fit
des fortunes considérables par la pê-
che des perles , qui fut suivie avec
une ardeur extraordinaire. Les In-
diens , sur-tout ceux des isles Lucayes,
furent obligés de plonger au fond de
la mer pour y prendre ces huîtres , &
cette occupation aussi dangereuse que
mal-saine , fut une nouvelle calamité
qui ne contribua pas peu à la destruc-

Pêcherie
des per-
les à Cu-
bagua.

(1) *Recopilacion de Leyes* , lib. VI , tit. 8 ;
lib. I , II. *Herrera* , *decad.* 1 , lib. VIII ,
cap. 10 , *hist.* *cap.* 78.

1509.
Nou-
veaux
voyages.

tion de cette race dévouée (1).

Vers cette même époque, Juan Diaz de Solis & Pinson s'embarquerent ensemble pour un second voyage. Ils cinglerent directement au sud, vers la ligne équinoxiale que Pinson avoit précédemment traversée, & ils s'avancèrent jusqu'au quarantieme degré de latitude méridionale. Ils furent étonnés de trouver que le continent de l'Amérique s'étendoit à leur droite à travers toute cette étendue de l'océan. Ils débarquerent en différens endroits, pour en prendre possession au nom de leur souverain; mais quoique le pays leur parût très-fertile & les invitât à s'y arrêter, comme leur armement avoit été destiné à faire des découvertes plutôt que des établissemens, ils n'avoient pas assez de monde pour laisser des colonies nulle part. Leur voyage servit cependant à donner aux Espagnols des idées plus justes & plus grandes sur l'étendue de cette nouvelle portion du globe (2).

1) Herrera, *decad. 1, lib. VII, cap. 9.*
Gomera, *hist. cap. 78.*

(2) Herrera, *decad. 1, lib. VII, cap. 9.*

Quoiqu'il se fût écoulé plus de dix ans depuis que Colomb avoit découvert le continent de l'Amérique , les Espagnols n'y avoit encore fait aucun établissement. Ce fut alors qu'on tenta sérieusement & avec vigueur ce qui avoit été si long-tems négligé , mais le plan de cette entreprise ne fut ni formé par la couronne ni exécuté aux dépens de la nation ; ce fut l'ouvrage de l'audace & des spéculations de quelques aventuriers. La premiere idée de ce projet vint d'Alonzo d'Ojeda , qui avoit déjà fait deux voyages pour tenter des découvertes & qui s'y étoit acquis plus de réputation que de fortune. L'opinion qu'il avoit donnée de son courage & de sa prudence lui procura aisément des associés qui firent les fonds nécessaires pour les dépenses de l'expédition. Vers le même tems , Diego de Nicueffa qui avoit fait une grande fortune à Hispaniola , forma un semblable dessein. Ferdinand encouragea l'un & l'autre ; il ne voulut pas il est vrai leur avancer la plus légère somme ; mais il leur prodigua les titres & les patentes. Il érigea deux gouvernemens sur le continent ,

1509.
 Premiere tentative d'un établissement sur le continent.

1509.

dont l'un s'étendoit depuis le cap de Vela jusqu'au golfe de Darien, & l'autre depuis ce golfe jusqu'au cap Gracias à Dios. Le premier fut donné à Ojeda, le second à Nicuesa. Ojeda, équipa un vaisseau & deux brigantins, montés de trois cens hommes, & Nicuesa six vaisseaux avec sept cens quatre - vingts hommes. Ils mirent à la voile de Saint - Domingue vers le même tems pour se rendre à leurs gouvernemens respectifs. Afin de donner quelque apparence de validité à leurs titres de propriété sur ces contrées, plusieurs des plus célèbres théologiens & jurisconsultes d'Espagne furent employés à prescrire la maniere dont on devoit en prendre possession (1). L'histoire du genre humain n'offre rien de plus singulier ni de plus extravagant que la forme qu'ils imaginèrent pour remplir cet objet. Les chefs des deux expéditions devoient, en débarquant sur le continent, annoncer aux naturels les principaux articles de la foi chrétienne; les informer en particulier de la juridiction

(1) Herrera, *dec. 1, Lib. VII, cap. 15.*

suprême du pape sur tous les royaumes de la terre ; les instruire de la concession que le saint pontife avoit faite de leur pays au roi d'Espagne ; les requérir d'embrasser les dogmes de cette religion qu'on leur faisoit connoître, & de se soumettre au souverain dont on leur annonçoit l'autorité. S'ils refusoient d'obéir à cette sommation, dont il étoit impossible à un Indien de comprendre seulement les termes, alors Ojeda & Nicuesa étoient autorisés à les attaquer avec le fer & la flamme ; à les réduire en servitude, eux, leurs femmes & leurs enfans ; à les obliger par la force à reconnoître la juridiction de l'église & l'autorité du roi d'Espagne, puisqu'ils ne vouloient pas le faire volontairement (1).

Il étoit difficile aux habitans du continent de donner tout d'un coup leur assentiment à une doctrine trop subtile pour des esprits sans culture & qui leur étoit expliquée par des interprètes peu instruits de leur langue ; il ne leur étoit pas plus aisé de concevoir comment un prêtre étran-

1509.

Désastres qui naissent de cette entreprise.

(1) Voyez la NOTE XXIII.

1509.

ger, de qui ils n'avoient jamais entendu parler, pouvoit avoir quelque droit de disposer de leur pays, ni comment un prince inconnu pouvoit s'arroger une juridiction sur eux comme sur ses sujets; aussi s'opposèrent-ils vigoureusement à l'invasion de leurs territoires. Ojeda & Nicueffa tâcherent d'exécuter par la force ce qu'ils ne pouvoient obtenir par la persuasion. Les écrivains contemporains ont rapporté leurs opérations avec le plus grand détail; mais comme ils n'ont fait aucune découverte importante ni fondé aucun établissement permanent, ces événemens ne méritent pas de tenir une place considérable dans l'histoire générale d'une époque, où une valeur romanesque luttant sans cesse contre des difficultés incroyables, distingue toutes les entreprises des armes Espagnoles. Les habitans des pays dont Ojeda & Nicueffa alloient prendre le gouvernement, se trouverent être d'un caractère fort différent de celui des habitans des isles. Ils étoient guerriers & féroces. Leurs fleches étoient trempées dans un poison si violent que

chaque blessure étoit suivie d'une mort certaine : dans un seul combat ils taillèrent en piéces plus de soixantedix des compagnons d'Ojeda, & pour la première fois les Espagnols apprirent à redouter les habitans du nouveau monde. Nicuessa trouva de son côté des peuples également déterminés à défendre leurs possessions & dont rien ne put adoucir la férocité. Quoique les Espagnols eussent recours à toute sorte de moyens pour les flatter & pour gagner leur confiance, ils refusèrent de former aucune liaison & d'entrer en aucun commerce d'amitié avec des étrangers dont ils regardoient la résidence parmi eux comme funeste à leur liberté & à leur indépendance. Cette haine implacable des naturels rendit aussi difficile que dangereuse la formation d'un établissement dans leur pays ; cependant la persévérance des Espagnols, la supériorité de leurs armes & leur habileté dans l'art de la guerre auroient pu avec le tems surmonter cet obstacle, si tous les désastres imaginables ne s'étoient accumulés contre eux & n'avoient paru se combiner pour combler leur ruine.

1520.

La perte de leurs vaisseaux, que divers accidens firent périr sur une côte inconnue; les maladies particulieres à un climat, le plus mal-sain de toute l'Amérique; le défaut de subsistance inévitable dans un pays mal cultivé; les divisions qui s'éleverent entr'eux, & les hostilités continuelles des habitans les précipiterent dans une succession de calamités dont le simple récit fait frémir d'horreur. Quoiqu'ils eussent reçu d'Hispaniola deux renforts considérables, la plus grande partie de ceux qui s'étoient engagés dans cette malheureuse expédition, périrent en moins d'un an dans la plus affreuse misere. Le petit nombre de ceux qui survécurent formerent une foible colonie à Santa - Maria el Antigua sur le golfe de Darien, sous le commandement de Vasco Nugnès de Balboa, qui dans les occasions les plus critiques déploya un caractère de valeur & de prudence qui lui mérita d'abord la confiance de ses compatriotes & le désigna pour être leur chef dans des entreprises plus brillantes & plus heureuses. Ce n'étoit pas le seul Espagnol de cette expédition qui fût destiné à

se montrer ensuite avec éclat dans des scènes plus importantes. François Pizarre étoit un des compagnons d'Orjeda; ce fut à cette école d'adversité qu'il acquit ou perfectionna les talens auxquels on doit les actions extraordinaires qu'il exécuta dans la suite. Ferdinand Cortès, dont le nom est devenu encore plus fameux, s'étoit aussi engagé de bonne heure dans cette entreprise qui avoit fait prendre les armes à toute la jeunesse valeureuse d'Hispaniola; mais le bonheur constant qui l'accompagna dans ses aventures postérieures, le déroba dans celle-ci aux désastres auxquels ses compagnons furent exposés. Il tomba malade à Saint-Domingue avant le départ de la flotte, & cette indisposition l'empêcha de s'embarquer (1).

L'issue malheureuse de cette expédition ne découragea point les Espagnols & ne les empêcha point de former de nouvelles entreprises du même genre. Lorsque les richesses s'acquie-

Conquête
te de Cuba.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VII, *cap.* 2, &c. Gomera, *hist.* *cap.* 57, 58, 59. Benzon, *hist.* *lib.* I, *cap.* 19-23, P. Marty. *decad.* 122.

1510.

rance de l'industrie ou s'accumulent par les lentes opérations d'un commerce régulier, les moyens qu'on emploie sont tellement proportionnés à leur effet qu'il n'en résulte rien qui puisse frapper l'imagination & exciter les facultés actives de l'ame à des efforts extraordinaires. Mais lorsqu'on voyoit de grandes fortunes s'élever presque dans un instant ; lorsqu'on voyoit l'or & les perles s'échanger pour des bagatelles, lorsque les pays où se trouvoient ces précieuses productions, défendus seulement par des sauvages, devenoient la proie du premier aventurier qui avoit de l'audace, des circonstances si extraordinaires & si séduisantes ne pouvoient manquer d'enflammer l'esprit entreprenant des Espagnols & de les précipiter en foule dans cette nouvelle route ouverte aux richesses & aux honneurs. Tant que cet esprit conserva sa force & son ardeur, toutes les tentatives de découverte ou de conquête furent applaudies & de nouveaux aventuriers s'y engagèrent à l'envi les uns des autres. La passion des nouvelles entreprises, qui caractérisent cette époque des dé-

couv
com
auro
gnols
mais
mêm
rent à
conq
on av
isle en
la rac
se vir
je l'ai
trava
même
cherc
ques
pas ét
tres en
fidéré
font d
sifé p
avoier
cessité
entrep
rétabl
Diego
rir l'i
coloni

couvertes à la fin du quinziesme & au commencement du seiziesme siecle, auroit suffi pour empêcher les Espagnols de s'arrêter dans leur carrière; mais des événemens arrivés dans le même tems à Hispaniola, concoururent à étendre leur navigation & leurs conquêtes. La rigueur avec laquelle on avoit traité les habitans de cette isle en ayant presqu'entièrement éteint la race, plusieurs des colons Espagnols se virent dans l'impossibilité, comme je l'ai déjà observé, de continuer leurs travaux avec la même vigueur & le même avantage, & furent obligés de chercher des établissemens dans quelques pays où les naturels n'eussent pas été détruits par l'oppression. D'autres entraînés par cette légereté inconsidérée, si naturelle aux hommes qui font des fortunes rapides, avoient dissipé par une folle prodigalité ce qu'ils avoient acquis sans peine, & la nécessité les forçoit à s'engager dans les entreprises les plus hasardeuses pour rétablir leurs affaires. Lorsque Don Diego Colomb se proposa de conquérir l'isle de Cuba & d'y établir une colonie, les différentes causes que je

1510.

1511.

1511.

viens d'exposer déterminèrent plusieurs des colons les plus distingués d'Hispaniola à entrer dans ce projet. Il confia le commandement des troupes destinées pour l'expédition à Diego Velasquès qui avoit accompagné son pere dans son second voyage & qui étoit depuis long-tems établi à Hispaniola, où il avoit fait une fortune considérable, avec une réputation si bien distinguée d'habileté & de prudence que personne ne paroissoit plus propre à conduire une expédition importante. Trois cens hommes parurent suffisans pour faire la conquête d'une isle très-peuplée & qui avoit plus de sept cens milles de longueur ; mais les naturels en étoient aussi peu belliqueux que ceux d'Hispaniola. Ils furent intimidés par la seule vue de leurs nouveaux ennemis & ils n'étoient préparés à faire aucune résistance: quoique depuis le tems où les Espagnols avoient pris possession de l'isle voisine, ils dussent s'attendre à une descente sur leur territoire, aucune des petites bourgades entre lesquelles Cuba étoit partagé, n'avoit songé à faire des dispositions pour se défendre; elles

n'av
fûret
que
de la
toit
posse
Cuba
prem
repou
sa foie
disper
ayant
sui van
gnols
qui av
maître
Lorsq
un mo
conve
jouiro
lices d
foi ch
pagno
de file
dont v
le mo
ont é
d'entr
gné, n

n'avoient pris aucune mesure pour la sûreté commune. La seule opposition que les Espagnols rencontrèrent, fut de la part de Hatuey, cacique qui s'étoit enfui d'Hispaniola & avoit pris possession de l'extrémité orientale de Cuba. Il se mit sur la défensive à leur premier débarquement & tâcha de les repousser vers leurs vaisseaux; mais sa foible troupe fut bientôt rompue & dispersée, & le cacique lui-même ayant été fait prisonnier, Velasquès, suivant la barbare maxime des Espagnols, le regarda comme un esclave qui avoit pris les armes contre son maître & le condamna à être brûlé. Lorsque Hatuey fut attaché au poteau, un moine Franciscain s'efforçoit de le convertir, en lui promettant qu'il jouiroit sur le champ de toutes les délices du ciel s'il vouloit embrasser la foi chrétienne. Y a-t-il quelques Espagnols, dit Hatuey après un moment de silence, dans ce séjour de délices dont vous me parlez? Oui, répondit le moine, mais ceux-là seulement qui ont été justes & bons. Le meilleur d'entr'eux, répliqua le cacique indigné, ne peut avoir ni justice ni bonté;

1511. je ne veux pas aller dans un lieu où je rencontrerois un seul homme de cette race maudite (1). Cet exemple effrayant de vengeance frappa les habitans de Cuba d'une si grande terreur qu'ils tenterent à peine de mettre quelque opposition aux progrès de leurs ennemis, & Velasquès réunit, sans perdre un seul homme, cette isle vaste & fertile à la monarchie Espagnole (2).

Découverte de la Floride.

1512.

La facilité avec laquelle s'exécuta une conquête si importante, servit d'aiguillon pour former d'autres entreprises. Juan Ponce de Léon, qui avoit acquis de la gloire & de la fortune par la réduction de Porto-Rico, étoit impatient de s'engager dans quelque expédition nouvelle. Il équipa trois vaisseaux à ses frais pour aller tenter des découvertes, & sa réputation rassembla bientôt à sa suite un corps nombreux d'aventuriers. Il dirigea sa route vers les isles Lucayes, & après avoir touché à quelques-unes de ces

(1) B. de las Casas, pag. 40.

(2) Herrera, *decad. 1, lib. IX, cap. 2, 3*; & c. Oviedo, *lib. XVII, cap. 3, pag. 179.*

isles,
cingla
que
pas e
nom
connu
meur
& gai
essaya
droits
qu'il e
qui é
fit sen
plus c
établi
une c
nouve
tance
péran
par le
le non
Ce
décou
engage
ce voy
une d
mêloi
& y c
avoit

îles, ainsi qu'à celle de Bahama, il cingla au sud-est & découvrit un pays que les Espagnols ne connoissoient pas encore, & auquel il donna le nom de *Floride*; soit parce qu'il le reconnut le jour du dimanche des rameaux, soit à cause de l'aspect agréable & gai que lui offrit le pays même. Il essaya de débarquer en différens endroits; mais l'opposition vigoureuse qu'il éprouva de la part des habitans, qui étoient féroces & guerriers, lui fit sentir la nécessité d'avoir des forces plus considérables pour y former un établissement. Content d'avoir ouvert une communication avec un pays nouveau, sur la richesse & l'importance duquel il fondeoit de grandes espérances, il retourna à Porto - Rico par le canal, connu aujourd'hui sous le nom de Golfe de la Floride.

Ce ne fut pas seulement le desir de découvrir des contrées nouvelles qui engagea Ponce de Léon à entreprendre ce voyage; il y fut déterminé aussi par une de ces idées chimériques qui se mêloient alors à l'esprit de conquête & y donnoient plus d'activité. Il y avoit parmi les habitans de Porto-

1512.

Rico une tradition établie que dans l'isle de Bimini, l'une des Lucayes, on trouvoit une fontaine douée de la vertu merveilleuse de rendre la jeunesse & la vigueur à tous ceux qui se baignoient dans ses eaux salutaires. Animés par l'espérance de trouver ce restaurant miraculeux, Ponce de Léon & ses compagnons parcoururent ces isles, cherchant avec beaucoup de peine & de sollicitude, mais sans succès, la fontaine qui étoit le principal objet de leur expédition. Il n'est pas étonnant qu'un conte si absurde ait pu trouver quelque crédit parmi des peuples simples & ignorans tels qu'étoient les naturels; mais qu'il ait pu faire quelque impression sur des hommes éclairés, c'est ce qui paroît aujourd'hui presqu'incroyable: le fait n'en est pas moins certain & les historiens Espagnols les plus accrédités ont rapporté ce trait extravagant de la crédulité de leurs compatriotes. Les Espagnols étoient à cette époque entraînés dans une carrière d'activité qui en leur présentant chaque jour des objets extraordinaires & merveilleux, devoit donner un tour romanesque à

leur i
s'offr
des i
Euro
l'exifi
cieuse
sous c
chaqu
différ
phere
portés
après
été les
leur d
rien d
paroît
rapide
pantes
l'espr
vantâ
paradi
que P
la fon

(1) *Chronol.*
Gab. C
cap. 2.
Hist. de
la Vega

leur imagination. Un nouveau monde s'offroit à leurs regards. Ils visitoient des îles & des continens dont les Européens n'avoient jamais imaginé l'existence. Dans ces contrées délicieuses la nature sembloit se montrer sous d'autres formes ; chaque arbre , chaque plante , chaque animal étoit différent de ceux de l'ancien hémisphère. Les Espagnols se crurent transportés en des pays enchantés , & après les merveilles dont ils avoient été les témoins , dans la première chaleur de leur admiration il n'y avoit rien d'assez extraordinaire pour leur paroître incroyable. Si une succession rapide de scènes nouvelles & frappantes put faire assez d'impression sur l'esprit sage de Colomb pour qu'il se vantât d'avoir découvert le siège du paradis, on ne doit pas trouver étrange que Ponce de Léon ait cru découvrir la fontaine de la jeunesse (1).

1512.

(1) P. Martyr. *decad. pag. 202. Ensayo chronol. para la hist. de la Florida*, par D. Gab. Cardenas, *pag. 1. Oviedo, lib. XVI, cap. 2. Herrera, decad. 1, lib. IX, cap. 5. Hist. de la conq. de la Florida*, par Garc. de la Vega, *lib. I, cap. 3.*

1512. **Progrès de Balboa dans l'isthme de Darien.** Peu de tems après cette expédition à la Floride, il se fit une découverte beaucoup plus importante dans une autre partie de l'Amérique. Balboa ayant été nommé, par le suffrage volontaire de ses associés, au gouvernement de la petite colonie de Santa-Maria dans le Darien, fut si empressé d'obtenir de la couronne une confirmation de leur choix qu'il dépêcha un officier en Espagne pour solliciter une commission royale qui le revêtît d'un titre légal au suprême commandement. Comme il sentoit cependant qu'il ne pouvoit fonder le succès de ses espérances ni sur la protection des ministres de Ferdinand avec lesquels il n'avoit aucune liaison, ni sur des négociations dans une cour dont il ne connoissoit pas les intrigues, il tâcha de se rendre digne de la faveur qu'il sollicitoit, par quelque service signalé qui lui méritât la préférence sur ses compétiteurs. Frappé de cette idée, il fit de fréquentes incursions dans les pays adjacens, soumit plusieurs caciques & recueillit une grande quantité d'or, qui étoit plus abondant dans cette partie du continent que dans les

isles.
 Espa
 chale
 qu'ils
 actes
 autres
 cette
 mettre
 il ne
 avec in
 une ba
 Espagn
 » quer
 » c'est
 » aban
 » venir
 » peup
 » je vo
 » où
 » grand
 » & de
 » les pl
 Ravis
 boa &
 avec en
 reuse
 roient
 prit qu
 c'est-à-

isles. Dans une des ces incursions les Espagnols se disputèrent avec une telle chaleur pour le partage d'un peu d'or, qu'ils furent près de se porter à des actes de violence les uns contre les autres. Un jeune cacique, témoin de cette querelle & étonné de voir mettre un si haut prix à une chose dont il ne devinoit pas l'utilité, renversa avec indignation de l'or qui étoit dans une balance, & se tournant vers les Espagnols leur dit : « Pourquoi vous » quereller pour si peu de chose ? si » c'est l'amour de l'or qui vous fait » abandonner votre propre pays pour » venir troubler la tranquillité des » peuples qui sont si loin de vous, » je vous conduirai dans un pays, » où ce métal qui paroît être le » grand objet de votre admiration » & de vos desirs, est si commun que » les plus vils ustensiles en sont faits ». Ravis de ce qu'ils entendoient, Balboa & ses compagnons demanderent avec empressement où étoit cette heureuse contrée & comment ils pourroient y arriver. Le cacique leur apprit qu'à la distance de six soleils, c'est-à-dire, de six jours de marche

1512.

vers le sud, ils découvriraient un autre océan près duquel cette riche contrée étoit située; mais que s'ils se proposoient d'attaquer ce royaume puissant, ce ne pouvoit être qu'avec des forces très-supérieures à celles qu'ils avoient alors (1).

Projet de Balboa. Ce fut la première information que reçurent les Espagnols sur le grand océan méridional & sur le riche & vaste pays connu ensuite sous le nom de Pérou. Balboa eut alors devant lui des objets dignes de son ambition sans bornes & de l'audacieuse activité de son génie. Il conclut sur le champ que l'océan dont parloit le cacique étoit celui que Colomb avoit cherché dans cette même partie de l'Amérique, dans l'espérance de s'ouvrir par-là une communication plus directe avec les Indes orientales; & il conjectura que la riche contrée dont on lui faisoit la description devoit être une partie de cette grande & opulente région de la terre. Flatté de l'idée d'exécuter ce qu'un si grand homme avoit en vain

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib IX*, *cap.* 2. Gomera, C. 60. P. Martyr. *decad.* pag. 149.
entrepris,

entre
déco
moir
pays
mom
tion,
miers
d'imp
arran
pensé
comm
l'amit
voya
Hispa
d'or,
du suc
noncé
core.
bués à
tectio
beauc
vice.
le ren
doit i
expéd
L'i
foixar
langu
contir
I

entrepris, & empressé d'effectuer une découverte qui ne devoit pas être moins agréable au roi qu'utile à son pays, il attendit avec impatience le moment de partir pour cette expédition, auprès de laquelle tous ses premiers exploits paroissoient de peu d'importance. Mais il falloit faire des arrangemens & des préparatifs indispensables pour s'assurer du succès. Il commença par solliciter & gagner l'amitié des Caciques voisins. Il envoya quelques-uns de ses officiers à Hispaniola avec une grande quantité d'or, qui étoit tout à la fois la preuve du succès qu'il avoit déjà eu & l'annonce de ceux qu'il se promettoit encore. Les présens qu'il en fit, distribués à propos, lui méritèrent la protection du gouverneur & attirèrent beaucoup de volontaires à son service. Dès qu'il eut reçu de cette isle le renfort considérable qu'il en attendoit il se crut en état de tenter son expédition.

L'isthme de Darien n'a pas plus de soixante mille de largeur; mais cette langue de terre qui unit ensemble le continent méridional de l'Amérique

1512.

Difficultés dans l'exécution.

1512.

avec le septentrional, est fortifiée par une chaîne de hautes montagnes qui s'étendent dans toute sa longueur & en font une barrière assez solide pour résister à l'impulsion des deux mers opposées. Les montagnes sont couvertes de forêts presque inaccessibles. Dans ce climat humide, où il pleut pendant les deux tiers de l'année, les vallées sont marécageuses & si fréquemment inondées que les habitans se trouvent en plusieurs endroits dans la nécessité de bâtir leurs maisons sur des arbres, afin de s'élever à quelque distance au-dessus d'un sol humide & des odieux reptiles qui s'engendrent dans les eaux corrompues (1). De grandes rivières se précipitent avec impétuosité des montagnes. Cette région n'étoit peuplée que de sauvages errans & en petit nombre, & la main de l'industrie n'y avoit rien fait pour corriger ou adoucir ces inconvéniens naturels. Dans cet état des choses, tenter de traverser un pays inconnu, sans avoir d'autres guides que des Indiens sur la fidélité desquels on ne pouvoit guere compter, étoit donc l'entreprise la plus hardie que les Es-

(1) P. Martyr, *decad. pag. 158.*

pagnols eussent encore formée dans le nouveau monde. Mais l'intrépidité de Balboa étoit si extraordinaire qu'elle le distinguoit de tous ses compatriotes dans un tems où le dernier des aventuriers se faisoit remarquer par son audace & par son courage. Il joignoit à la bravoure la prudence, la générosité, l'affabilité, & ces talens populaires qui dans les entreprises les plus téméraires inspirent la confiance & fortifient l'attachement. Cependant après la jonction des volontaires d'Hispaniola il ne put rassembler que cent quatre-vingt-dix hommes pour son expédition; mais c'étoient des vétérans robustes accoutumés au climat de l'Amérique & prêts à le suivre au milieu des plus grands dangers. Ils se firent accompagner de mille Indiens qui portoient leurs provisions; & pour compléter leur armement de guerre, ils emmenerent avec eux plusieurs de ces chiens féroces, si formidables pour des ennemis entierement nuds.

Balboa se mit en marche pour cette grande expédition au premier septembre, vers le tems où les pluies périodiques commençoient à diminuer.

Il découvrit la mer du sud.

1512.

1513.

1513.

Il se rendit par mer sans aucune difficulté sur le territoire d'un Cacique dont il avoit gagné l'amitié; mais il n'eut pas plutô commencé à pénétrer dans la partie intérieure du pays qu'il se trouva retardé dans sa marche par tous les obstacles qu'il avoit eu lieu de craindre, tant de la nature du terrain que de la disposition des habitans. A son approche quelques Caciques s'enfuirent avec tous leurs sujets vers les montagnes, emportant avec eux ou détruisant tout ce qui pouvoit servir à la subsistance des troupes Espagnoles. D'autres rassemblèrent leurs sujets pour s'opposer à Balboa, qui ne tarda pas à sentir combien il lui seroit difficile de conduire un corps de troupes au milieu de ces nations ennemies, à travers des marais, des rivières & des bois qui n'avoient jamais été franchis que par des sauvages errans. Mais en partageant toutes les fatigues d'une pareille marche avec le dernier de ses soldats; en se montrant toujours le premier au danger, & en leur promettant avec confiance plus de gloire & de richesses que n'en avoit jamais mérité le plus heureux

de leurs compatriotes, il savoit si bien échauffer leur enthousiasme & soutenir leur courage qu'ils le suivoient sans murmure. Ils avoient pénétré assez avant dans les montagnes lorsqu'un Cacique puissant se présenta avec un corps nombreux de ses sujets, pour défendre le passage d'un défilé ; mais des hommes accoutumés à vaincre de si grands obstacles ne pouvoient être arrêtés par de si foibles ennemis. Ils attaquèrent les Indiens avec impétuosité & continuèrent leur marche après les avoir dispersés sans beaucoup de peine & en avoir fait un grand carnage. Quoique leurs guides leur eussent dit qu'il ne leur falloit que six jours pour traverser l'Isthme dans sa largeur, ils en avoient déjà passé vingt-cinq à se frayer un chemin à travers les bois & les montagnes. Plusieurs d'entr'eux étoient près de succomber sous les fatigues continuelles de cette marche dans un climat brûlant ; plusieurs furent attaqués des maladies particulières au pays, & tous étoient impatiens d'arriver au terme de leurs travaux & de leurs souffrances. Enfin les Indiens les assurèrent

1513.

que du sommet de la montagne la plus voisine ils découvroient l'océan qui étoit l'objet de leur desir. Lorsqu'après des peines infinies ils eurent gravi la plus grande partie de cette montagne escarpée, Balboa fit faire halte à sa troupe & s'avança seul au sommet, afin de jouir le premier d'un spectacle qu'il desiroit depuis si long-tems. Dès qu'il aperçut la mer du sud s'étendant devant lui dans un horison sans bornes, il tomba à genoux, & levant les mains vers le ciel, il rendit graces à Dieu de l'avoir conduit à une découverte si avantageuse pour son pays & si glorieuse pour lui-même. Ses compagnons, observant ses transports, s'avancerent vers lui pour partager son admiration, sa reconnoissance & sa joie. Ils se hâterent de gagner le rivage, & Balboa s'avançant jusqu'au milieu des eaux de la mer avec son bouclier & son épée, prit possession de cet océan au nom du roi d'Espagne, & fit vœu de le défendre avec les armes qu'il tenoit contre tous les ennemis de son souverain (1).

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. X, cap. 1.*
 Gomera, *cap. 62.* &c. P. Martyr, *decad. pag.*
 205, &c.

Cette partie de la grande mer pacifique ou mer du sud que Balboa découvrit d'abord, & qui est située à l'est de Panama, conserve encore le nom de golfe de Saint-Michel qu'il lui donna. Il força à main armée plusieurs des petits princes qui gouvernoient les districts voisins de ce golfe, à lui donner des vivres & de l'or. D'autres lui en envoyèrent volontairement. Quelques Caciques ajoutèrent à ces dons précieux une quantité considérable de perles, & il apprit d'eux avec une grande satisfaction que les huîtres où se trouvent les perles abondoient dans la mer qu'il venoit de découvrir.

La découverte de cette source de richesses contribua à encourager ses compagnons, & il reçut en même-tems des avis qui le confirmoient dans l'espérance de retirer des avantages encore plus considérables de son expédition. Tous les Indiens des côtes de la mer du sud l'assurèrent de concert qu'il y avoit à une distance assez considérable vers l'est, un riche & puissant royaume dont les habitans avoient des animaux apprivoisés pour

On lui indique un pays plus opulent.

1513.

porter des fardeaux ; & pour lui en donner une idée , ils traçoient sur le sable la figure des lamas ou moutons , qu'on trouva ensuite au Pérou & que les Péruviens avoient en effet accoutumés à porter des fardeaux. Comme le lama ressemble à peu près pour la forme au chameau , bête de charge qui étoit regardée comme particulière à l'Asie , cette circonstance jointe à la découverte des perles , autre production Asiatique , tendit à confirmer les Espagnols dans la fausse idée où ils étoient que le nouveau monde étoit voisin des Indes orientales (1).

Mais quoique les avis que Balboa recevoit des habitans de la côte , fortifiant ses propres conjectures & ses espérances , lui donnassent une extrême impatience de voir ce pays inconnu , il étoit trop prudent pour tenter d'y entrer avec une poignée d'hommes épuisés de fatigue & affoiblis par les maladies (2). Il se détermina à ramener sur le champ ses compagnons à l'établissement de Santa-

(1) Herrera , *decad.* 1 , *lib.* X , *cap.* 2.

(2) Voyez la NOTE XXIV.

Maria dans le Darien, pour revenir la saison suivante avec des forces proportionnées à l'entreprise hasardeuse qu'il méditoit. Pour acquérir une connoissance plus étendue de l'Isthme, il prit à son retour une route différente de celle qu'il avoit suivie en allant & où il n'éprouva pas moins de difficultés & de dangers que dans la première; mais il n'y a rien d'insurmontable à des hommes animés par l'espérance & par des succès. Balboa revint à Santa-Maria, après une absence de quatre mois, rapportant plus de gloire & de richesses que les Espagnols n'en avoient encore acquis dans aucune de leurs expéditions au nouveau monde. Parmi les officiers qui l'avoient accompagné, il n'y en avoit point qui se fût plus distingué que François Pizarre, & il n'y en eut aucun qui déployât plus de courage & d'ardeur pour aider Balboa à s'ouvrir une communication avec ces pays, où il joua ensuite lui-même un rôle si glorieux (1).

1513.

1514.

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. X, cap. 3-6*;
Gomera, *Cron. 64*. P. Martyr, *decad. pag. 229*.

1514. Le premier soin de Balboa fut d'en-
 voyer en Espagne les détails de l'im-
 portante découverte qu'il venoit de
 faire & de demander un renfort de
 mille hommes pour tenter la conquête
 de cette riche contrée sur laquelle il
 avoit reçu des instructions si encou-
 rageantes. Le premier avis de la dé-
 couverte du nouveau monde ne causa
 peut-être pas une plus grande joie que
 cette nouvelle inattendue qu'on avoit
 enfin trouvé un passage au grand océan
 méridional. On ne douta plus qu'il
 n'y eût une communication avec les
 Indes orientales par une route qui
 étoit à l'ouest de la ligne de démar-
 cation tracée par le pape. Les trésors
 que le Portugal tiroit chaque jour de
 ses établissemens & de ses conquêtes
 en Asie, étoient un sujet d'envie &
 un objet d'émulation pour les autres
 puissances. Ferdinand se flatta dès-
 lors de l'espérance de partager ce
 commerce lucratif; & dans l'empres-
 sement qu'il avoit d'arriver à ce but,
 il étoit disposé à faire un effort supé-
 rieur à ce que Balboa demandoit.
 Mais dans cette disposition même on
 reconnut les effets de la politique ja-

Pedra-
 rias est
 nommé
 gouver-
 neur du
 Darien.

louse qui le guidoit, ainsi que de la funeste antipathie de Fonseca alors évêque de Burgos, pour tout homme de mérite qui se signaloit dans le nouveau monde. Malgré les services récents de Balboa, qui le désignoient comme l'homme le plus propre à achever la grande entreprise qu'il avoit commencée, Ferdinand fut assez peu généreux pour n'en tenir aucun compte & pour nommer Pedrarias d'Avilla gouverneur du Darien. Il lui donna le commandement de quinze gros vaisseaux avec douze cens soldats. Ces bâtimens furent équipés aux frais du public avec une magnificence que Ferdinand n'avoit encore montrée dans aucun des armemens destinés pour le nouveau monde; & telle fut l'ardeur des gentilshommes Espagnols pour suivre un chef qui devoit les conduire dans un pays où suivant le bruit de la renommée ils n'auroient qu'à jeter leurs filets dans la mer pour en tirer de l'or (1), que quinze cens d'entr'eux s'embarquerent à bord de la flotte, & qu'un beaucoup plus grand

1514.

(1) Herrera, *decad. 1, lib. X, cap. 14.*

1514.

nombre se feroit engagé pour cette expédition si on avoit voulu les recevoir (1).

Pedrarias étant arrivé au golfe de Darien sans aucun accident remarquable, envoya sur le champ à terre quelques-uns de ses principaux officiers pour informer Balboa de son arrivée avec la commission du roi qui le nommoit gouverneur de la colonie. Ces députés, qui avoit entendu parler des exploits de Balboa & qui s'étoient formé les plus hautes idées de ses richesses, furent bien étonnés de le trouver vêtu d'un habit de toile avec des souliers de ficelle, occupé avec quelques Indiens à couvrir de roseaux sa cabanne. Sous ce vêtement simple qui répondoit si peu à l'attente & aux desirs de ses nouveaux hôtes, Balboa les reçut avec dignité. La renommée de ses découvertes avoit attiré près de lui un si grand nombre d'aventuriers des différentes isles, qu'il pouvoit rassembler quatre cens cinquante hommes en armes. A la tête

(1) Herrera, *decad.* 1. *lib.* X. *cap.* 6, 7.
P; Martyr, *decad.* *pag.* 177. 256.

de ces hardis vétérans il auroit été en état de résister à Pedrarias & à sa troupe; mais quoique ses compagnons murmuraient hautement de l'injustice du roi & se plaignissent que des étrangers voulussent recueillir le fruit de leurs travaux & de leurs succès, Balboa se soumit aveuglément à la volonté de son souverain & reçut Pedrarias avec tous les égards dus à son caractère (1).

Quoique Pedrarias dût à cette modération la possession paisible de son gouvernement, il nomma un comité pour faire des informations judiciaires sur la conduite de Balboa pendant qu'il étoit aux ordres de Nicuesa & d'Enciso, & lui imposa une amende considérable pour réparation des fautes dont il fut trouvé coupable par ses juges. Balboa sentit vivement l'humiliation de se voir soumis à une procédure & condamné à un châtimement dans le lieu même où il venoit d'occuper le premier rang. D'un autre côté Pedrarias ne pouvoit cacher la jalousie qu'excitoit en lui le mérite.

Division
entre Pe-
drarias &
Balboa.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 13, 14.

1514.

supérieur de Balboa ; de sorte que le ressentiment de l'un & la jalousie de l'autre furent une source de division très - pernicieuse à la colonie ; mais elle étoit menacée d'une calamité plus funeste encore. Pedrarias avoit débarqué au Darien dans le tems le plus défavorable de l'année, vers le milieu de la saison pluvieuse, dans cette partie de la zone torride où les nuées versent des torrens d'eau inconnus dans les climats plus tempérés (1). Le village de Santa-Maria étoit situé dans une plaine fertile, environnée de bois & de marais. La constitution des Européens ne put pas résister à l'influence pestilentielle d'une semblable situation, dans un climat naturellement mal-sain & dans une saison si fâcheuse. Une maladie violente & meurtrière fit périr plusieurs des soldats qui accompagnoient Pedrarias. L'extrême rareté des provisions augmenta encore par l'impossibilité de se procurer les rafraîchissemens nécessaires aux malades & une subsistance

(1) Richard, *hist. nat. de l'air*, tom. I, pag. 204.

suffisante pour ceux qui se portoient bien (1). En un mois de tems plus de six cens Espagnols périrent dans la dernière misère. L'abattement & le désespoir se répandirent dans la colonie. Plusieurs des personnages principaux demanderent leur démission & renoncèrent avec plaisir à toutes leurs espérances de fortune pour se dérober aux dangers de cette région meurtrière. Pedrarias s'efforça de distraire ceux qui restoit du sentiment de leurs souffrances en leur cherchant de l'occupation. Dans cette vue il envoya plusieurs détachemens dans l'intérieur du pays pour imposer aux habitans des contributions d'or & pour chercher les mines qui le produisoient. Ces aventuriers avides, plus occupés du gain présent que des moyens de faciliter leurs progrès par la suite, pilloient sans distinction partout où ils alloient. Sans égard pour les alliances qu'ils avoient faites avec plusieurs Caciques, ils les dépouilloient de tout ce qu'ils avoient de pré-

(1) Herrera, *decad. I, lib. X, cap. 14.*
P. Martyr, *decad. pag. 272.*

1514

cieux, & les traitoient ainsi que leurs sujets avec le dernier degré d'insolence & de cruauté. Cette tyrannie & ces exactions, que Pedrarias n'avoit peut-être ni le pouvoir ni la volonté de réprimer, ne firent plus qu'un désert de tout le pays qui s'étend du golfe du Darien jusqu'au lac de Nicaragua, & les Espagnols se virent par leur imprudence, privés des avantages qu'ils auroient pu trouver dans l'amitié des habitans, pour pousser leurs conquêtes vers la mer du sud. Balboa qui voyoit avec douleur combien une conduite si mal concertée retardoit l'exécution de son plan favori, fit passer en Espagne des remontrances très-fortes contre l'administration de Pedrarias qui avoit ruiné une colonie heureuse & florissante. Pedrarias de son côté accusa Balboa d'avoir trompé le roi par des récits exagérés de ses exploits & par un faux exposé de la richesse du pays (1).

1515.

Ferdinand sentit à la fin la faute

Mesures
violentes
contre
Balboa.

(1) Herrera, *decad. 1, lib. X, cap. 15*,
decad. 2, cap. 1, &c. Gomera, cap. 66. P.
Martyr, *decad. 3, cap. 10. Relat. de B. de las*
Calas, pag. 12.

qu'il
le p
qu'il
vou
ma A
nant
avec
éten
Pedr
tout
ter a
que
mêm
de F
men
décl
drar
avec
se tr
de s
tion
de t
pou
nou
par
de l
de l
plus
rias

qu'il avoit faite en déplaçant l'officier le plus actif & le plus expérimenté qu'il eût dans le nouveau monde; & voulant dédommager Balboa, le nomma Adelentade ou gouverneur-lieutenant des pays situés sur la mer du sud, avec une autorité & des droits très-étendus. Il ordonna en même-tems à Pedrarias de seconder Balboa dans toutes ses entreprises & de se concerter avec lui sur toutes les opérations que Pedrarias voudroit faire lui-même. Mais il n'étoit pas au pouvoir de Ferdinand de faire passer si subitement ces deux hommes d'une haine déclarée à une entiere confiance. Pedrarias continua de traiter son rival avec dédain, & la fortune de Balboa se trouvant épuisée par le paiement de son amende & par d'autres exactions de Pedrarias, il fut hors d'état de faire les dispositions nécessaires pour se mettre en possession de son nouveau gouvernement. Cependant par la médiation & les exhortations de l'évêque du Darien on vint à bout de les réconcilier, & pour cimenter plus solidement cette union, Pedrarias consentit à donner sa fille en ma-

1515.

1516.

1516.

riage à Balboa. Le premier effet de leur réunion fut de permettre à Balboa de faire quelques petites incursions dans le pays, & il les exécuta avec une sagesse qui ajouta encore à la réputation qu'il s'étoit déjà acquise. Plusieurs aventuriers se joignirent à lui, & moyennant les secours & la protection de Pedrarias, il commença à tout préparer pour son expédition dans la mer du sud. Pour exécuter ce projet il étoit nécessaire de construire des vaisseaux capables de transporter des troupes dans les provinces où il se propofoit de descendre. Après avoir vaincu un grand nombre d'obstacles & supporté plusieurs de ces contrariétés qui semblent avoir été réservées aux conquérans de l'Amérique, il vint à bout de construire quatre petits brigantins. Il étoit prêt à mettre à la voile pour le Pérou, avec trois cens hommes d'élite (force supérieure à celle avec laquelle Pizarre entreprit depuis la même expédition), lorsqu'il reçut un messager inattendu de Pedrarias (1). Comme leur réconciliation

1517.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* 1, *cap.* 3, *lib.* II, *cap.* 11-13-21.

n'avoit jamais été sincere, l'entreprise que Balboa étoit sur le point d'exécuter ranima l'ancienne inimitié de Pedrarias & la rendit plus active encore. Il redoutoit l'élévation & la prospérité d'un homme qu'il avoit si cruellement offensé. Il craignit que le succès n'encourageât Balboa à se rendre indépendant de son autorité; & ces mouvemens de haine, de crainte & de jalousie agissoient sur son ame avec tant de force que pour satisfaire sa vengeance, il ne craignit pas de faire échouer une entreprise d'une si grande importance pour son pays. Sur des prétextes faux mais plausibles, il engagea Balboa à différer son voyage de quelque-tems & à se rendre à Acla où il vouloit avoir une entrevue avec lui. Balboa, avec la confiance tranquille d'un homme qui n'a rien à se reprocher, se rendit au lieu qui lui avoit été indiqué; mais il ne fut pas plutôt entré dans Acla qu'il fut arrêté par l'ordre de Pedrarias, qui impatient d'affouvir sa vengeance ne le laissa pas languir long-tems dans la captivité. On nomma sur le champ des juges pour instruire son procès. Il

1517.

y eut une accusation intentée contre lui d'avoir manqué de fidélité au roi & d'avoir voulu se révolter contre le gouverneur. La sentence de mort fut bientôt prononcée, & quoique les juges eux-mêmes, seconvés par toute la colonie, sollicitassent vivement la grace de Balboa, le gouverneur fut inexorable, & les Espagnols virent avec autant de douleur que d'étonnement, périr sur un échafaud un homme, qui de tous ceux qui avoient commandé en Amérique étoit généralement regardé comme le plus propre à concevoir & à exécuter de grands projets (1). Sa mort fit renoncer à l'expédition qu'il avoit projetée. Pedrarias puissamment protégé par l'évêque de Burgos & de quelques autres courtisans, échappa non-seulement à la punition que méritoient la violence & l'iniquité de sa conduite, mais il conserva même sa place & son autorité. Bientôt après il obtint la permission de faire passer la colonie du poste mal-sain de Santa-Maria, à Panama qui étoit sur le côté

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, *cap.* 21, 22.

opposé de l'isthme ; quoique ce changement ne fût pas fort avantageux pour la salubrité du lieu , la situation commode du nouvel établissement ne contribua pas peu à faciliter les conquêtes postérieures des Espagnols dans les vastes provinces qui bordent la mer du sud (1).

1517.

Pendant que ces événemens , dont on a cru ne devoir pas interrompre le récit , se passoient dans le Darien , il se faisoit ailleurs d'autres opérations importantes , relativement à la découverte , à la conquête & au gouvernement des autres provinces du nouveau monde. Ferdinand étoit si occupé du projet d'ouvrir une communication par l'ouest avec les Moluques ou isles des Epiceries , que dans l'année 1515 , il équipa à ses frais deux vaisseaux destinés à cette expédition & dont il donna le commandement à Juan Diaz de Solis , qui passoit pour le plus habile navigateur de l'Espagne. Il prit sa route le long de la côte de l'Amérique méridionale , & le premier de janvier 1516 , il entra dans une riviere à la-

Nouveles
les dé-
couvertes.

(1) Herrera , *decad. 2, Lib. IV, cap. 1.*

1517. quelle il donna le nom de *Janciro* & où il se fait aujourd'hui un commerce considérable. Delà il s'avança dans une baie spacieuse qu'il imagina être l'entrée d'un détroit qui communiquoit avec la mer des Indes ; mais en pénétrant plus avant, il découvrit que c'étoit l'embouchure de Rio de la Plata, l'une des grandes rivieres qui arrosent le continent méridional de l'Amérique. Les Espagnols ayant voulu faire une descente dans ce pays, Solis & plusieurs hommes de son équipage furent tués par les naturels, qui à la vue des vaisseaux couperent par morceaux les corps des Espagnols & les mangerent après les avoir fait rôtir. Epouvantés de cet horrible spectacle & découragés par la perte de leur commandant, ceux des Espagnols qui restoient sur les vaisseaux retournerent en Europe sans tenter aucune autre découverte (1). Quoique cette tentative eût échoué, elle ne fut pourtant pas inutile : elle attira l'attention des hommes instruits vers cette navi-

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* I, *cap.* 7. P. Martyr, *decad.* pag. 317.

gation & prépara la route à un voyage plus heureux, qui peu d'années après cette époque remplit les vues de Ferdinand.

1517.

Quoique les Espagnols s'occupassent avec tant d'activité à étendre leurs découvertes & leurs établissemens en Amérique, ils considéroient toujours Hispaniola comme leur principale colonie & le siege du gouvernement. Don Diego Colomb ne manquoit ni du zele ni des talens nécessaires pour assurer le bonheur & la prospérité des membres de cette colonie qui étoient plus immédiatement sous sa juridiction; mais il étoit gêné dans toutes ses opérations par la politique soupçonneuse de Ferdinand, qui en toute occasion & sur les prétextes les plus frivoles, lui ôta une partie de ses privilèges, & encouragea le trésorier, les juges & les autres officiers inférieurs à contrarier ses mesures & à contester son autorité. La prérogative la plus importante du gouverneur étoit celle de distribuer les Indiens parmi les Espagnols établis dans l'isle. La servitude rigoureuse de ces malheureux n'ayant reçu que de très-

Etat de la
colonie
d'Hispa-
niola.

1517, foibles adouciffemens par les divers réglemens qu'on avoit faits en leur faveur, le pouvoir de disposer à son gré des instrumens du travail, assuroit au gouverneur une grande influence dans la colonie. Pour l'en dépouiller, Ferdinand créa un nouvel emploi, auquel il attacha le droit de faire le partage des Indiens, & qu'il donna à Rodrigue Albuquerque, parent de Zapata, son ministre de confiance. Don Diego sentit vivement l'injustice & l'affront qu'on lui faisoit en le privant de ses droits sur un objet si essentiel; & ne voulant pas rester plus long-tems dans un lieu où son pouvoir & son crédit étoient presqu'anéantis, il passa en Espagne dans la vaine espérance d'obtenir justice (1). Albuquerque entra dans ses nouvelles fonctions avec toute la rapacité d'un aventurier indigent & impatient de faire fortune. Il commença par se faire donner le nombre exact des Indiens qui étoient dans l'isle, & trouva que de soixante mille qui en 1508 avoient survécu à toutes

(1) Herrera, *decad. 1, lib. IX, cap. 5, lib. X, cap. 12.*

leurs

leurs souffrances, il n'en restoit plus que quatorze mille. Il en fit plusieurs lots qu'il mit à l'enchere & qu'il distribua à ceux qui lui en offroient le plus haut prix. Par cette distribution arbitraire, un grand nombre d'Indiens furent éloignés de leurs anciennes habitations, plusieurs autres enlevés à leurs premiers maîtres; & tous furent soumis à des travaux plus pénibles par leurs nouveaux propriétaires, pressés de se dédommager de leurs avances. Ce surcroit de calamité combla la misere & hâta la destruction de cette race innocente & malheureuse (1).

La violence de cette conduite, jointe aux funestes conséquences qui en furent la suite, excita non-seulement les plaintes des Colons qui se croyoient lésés, mais encore toucha les cœurs de tous ceux en qui il restoit quelque sentiment d'humanité. Du moment qu'on envoya en Amérique des ecclésiastiques pour instruire & convertir les naturels, ils supposèrent que la rigueur avec la-

Dispute
sur la ma-
niere de
traiter les
Indiens.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X. *cap.* 12.
Tome II. D

1517.

quelle on traitoit ce peuple, rendoit leur ministere presque inutile. Les missionnaires se conformant à l'esprit de douceur de la religion qu'ils venoient annoncer, s'éleverent aussi-tôt contre les maximes de leurs compatriotes à l'égard des Indiens, & condamnerent les *repartimientos* ou ces distributions par lesquelles on les livroit en esclaves à leurs conquérans, comme des actes aussi contraires à l'équité naturelle & aux préceptes du christianisme qu'à la saine politique. Les dominicains, à qui l'instruction des Américains fut d'abord confiée, furent les plus ardens à attaquer ces distributions. En 1511, Montefino, un de leurs plus célèbres prédicateurs, déclama contre cet usage dans la grande église de Saint-Domingue avec toute l'impétuosité d'une éloquence populaire. Don Diego Colomb, les principaux officiers de la colonie, & tous les laïques qui avoient entendu ce sermon se plaignirent du moins à ses supérieurs; mais ceux-ci, loin de le condamner, approuverent sa doctrine comme aussi conforme aux principes de la religion, que contraire

aux maximes de la politique. Les Franciscains, guidés par l'esprit d'opposition & de rivalité qui subsistoit entre les deux ordres, parurent disposés à se joindre aux laïques & à prendre la défense des *repartimientos*. Mais comme ils ne pouvoient pas avec décence approuver ouvertement un système d'oppression si opposé à l'esprit du christianisme, ils s'efforcèrent de pallier ce qu'ils ne pouvoient pas justifier, & alléguèrent, pour excuser la conduite de leurs concitoyens, qu'il étoit impossible de faire aucune amélioration dans la colonie, à moins que les Espagnols n'eussent assez d'autorité sur les naturels pour les forcer au travail (1).

Les Dominicains, sans égard pour ces considérations de politique & d'intérêt personnel, ne voulurent se relâcher en rien de la sévérité de leur doctrine & refusèrent même d'absoudre & d'admettre à la communion ceux de leurs compatriotes qui tenoient des Indiens en servitude (2).

(1) Herrera, *decad. 1, lib. VIII, cap. 11.*
Oviedo, *lib. II, cap. 6, pag. 97.*

(2) Oviedo, *lib. II, cap. 6, pag. 97.*

1517.

Les deux partis s'adresserent au roi pour avoir sa décision sur un objet de si grande importance. Ferdinand nomma une commission de son conseil-privé à laquelle il joignit quelques-uns des plus habiles jurisconsultes & théologiens, pour entendre les députés d'Hispaniola chargés de défendre leurs opinions respectives. Après une longue discussion la partie spéculative de la controverse fut décidée en faveur des Dominicains, & les Indiens furent déclarés un peuple libre, fait pour jouir de tous les droits naturels de l'homme ; mais malgré cette décision, les *repartimientos* continuerent de se faire dans la même forme qu'au-paravant (1). Comme le jugement de la commission reconnoissoit le principe sur lequel les Dominicains fondoient leur opinion, il étoit peu propre à les convaincre & à les réduire au silence. Enfin, pour rétablir la tranquillité dans la colonie allarmée par les remontrances & les censures de ces religieux, Ferdinand publia un décret

(1) Herrera, *decad. 1, lib. VIII, cap. 12 ; lib. IX, cap. 5.*

de son conseil-privé, duquel il résul-
 toit qu'après un mûr examen de la
 bulle apostolique & des autres titres
 qui affuroient les droits de la cou-
 ronne de Castille sur ses possessions
 dans le nouveau monde, la servitude
 des Indiens étoit autorisée par les
 loix divines & humaines; qu'à moins
 qu'ils ne fussent soumis à l'autorité
 des Espagnols & forcés de résider sous
 leur inspection, il seroit impossible de
 les arracher à l'idolâtrie & de les ins-
 truire dans les principes de la foi chré-
 tienne; qu'on ne devoit plus avoir
 aucun scrupule sur la légitimité des
repartimientos, attendu que le roi &
 son conseil en prenoient le risque sur
 leur conscience; qu'en conséquence
 les Dominicains & les moines des
 autres ordres devoient s'interdire à
 l'avenir les invectives que l'excès d'un
 zele charitable mais peu éclairé leur
 avoit fait proférer contre cet usage (1).

Ferdinand voulant faire connoître
 clairement l'intention où il étoit de
 faire exécuter ce décret, accorda de
 nouvelles concessions d'Indiens à plu-

(1) Herrera, *decad. 1, lib. IX, cap. 14.*

~~1517.~~ 1517. fleurs de ses courtisans (1). Mais afin de ne pas paroître oublier entièrement les droits de l'humanité, il publia un édit par lequel il tâcha de pourvoir à ce que les Indiens fussent traités doucement sous le joug auquel il les assujettissoit; il régla la nature du travail qu'ils seroient obligés de faire; il prescrivit la maniere dont ils devoient être vêtus & nourris, & fit des réglemens relatifs à leur instruction dans les principes du christianisme (2). Mais les Dominicains qui jugeoient de l'avenir par la connoissance qu'ils avoient du passé, sentirent bientôt l'insuffisance de ces précautions, & prétendirent que tant que les individus auroient intérêt de traiter les Indiens avec rigueur, aucun règlement public ne pourroit rendre leur servitude douce ni même tolérable. Ils jugerent qu'il seroit inutile de consumer leur tems & leurs forces à essayer de communiquer les vérités sublimes de l'évangile à des hommes dont l'ame étoit abattue & l'esprit affoibli par

(1) Voyez la NOTE XXV.

(2) Herrera, *decad. lib. IX, cap. 14.*

l'oppression. Quelques - uns de ces missionnaires découragés demandèrent à leurs supérieurs la permission de passer sur le continent, pour y remplir l'objet de leur mission parmi ceux des Indiens qui n'étoient pas encore corrompus par l'exemple des Espagnols ni prévenus par leurs cruautés contre les dogmes du christianisme. Ceux qui restèrent à Hispaniola continuèrent de faire des remontrances avec une fermeté décente contre la servitude des Indiens.

Les opérations violentes d'Albuquerque, qui venoit d'être chargé du partage des Indiens, rallumerent le zele des Dominicains contre les *repartimientos*, & suscitèrent à ce peuple opprimé un avocat doué du courage, des talens & de l'activité nécessaires pour défendre une cause si désespérée. Cet homme zélé fut Barthelemy de Las Casas, natif de Séville, & l'un des ecclésiastiques qui accompagnèrent Colomb au second voyage des Espagnols lorsqu'on voulut commencer un établissement dans l'isle d'Hispaniola. Il avoit adopté de bonne heure l'opinion dominante parmi ses

1517.

1516.

Barthelemy de Las Casas entreprend la défense des Indiens.

1517.

confreres les Dominicains , qui regardoient comme une injustice de réduire les Indiens en servitude ; & pour montrer sa sincérité & sa conviction , il avoit renoncé à la portion d'Indiens qui lui étoit échue lors du partage qu'on en avoit fait entre les conquérans & avoit déclaré qu'il pleurerait toujours la faute dont il s'étoit rendu coupable en exerçant pendant un moment sur ses freres cette domination impie (1). Dès-lors il fut le patron déclaré des Indiens , & par son courage à les défendre aussi bien que par le respect qu'inspiroient ses talens & son caractère , il eut souvent le bonheur d'arrêter les excès de ses compatriotes. Il s'éleva vivement contre les opérations d'Albuquerque & s'apercevant bientôt que l'intérêt du gouverneur le rendoit sourd à toutes les sollicitations , il n'abandonna pas pour cela la malheureuse nation dont il avoit épousé la cause. Il partit pour l'Espagne avec la ferme espérance qu'il

(1) Fr. Aug. Davila Padilla, *hist. de la Fundacion de la provincia de St-Jago de Mexico*, pag. 303, 304. Herrera, *decad. 1., lib. X., cap. 12.*

DE L'AMÉRIQUE, LIV. III. 81
ouvreroit les yeux & toucheroit le
cœur de Ferdinand en lui faisant le
tableau de l'oppression que souffroient
ses nouveaux sujets (1). 1517.

Il obtint facilement une audience du roi, dont la santé étoit fort affoiblie. Il mit sous ses yeux avec autant de liberté que d'éloquence les effets funestes des *repartimientos* dans le nouveau monde, lui reprochant avec courage d'avoir autorisé ces mesures impies qui avoient porté la misere & la destruction sur une race nombreuse d'hommes innocens que la providence avoit confiés à ses soins. Ferdinand, dont l'esprit étoit affoibli par la maladie, fut vivement frappé de ce reproche d'impiété, qu'il auroit méprisé dans d'autres circonstances. Il écouta le discours de Las Casas avec les marques d'un grand repentir & promit de s'occuper sérieusement des moyens de réparer les maux dont on se plaignoit. Mais la mort l'empêcha d'exécuter cette résolution. Charles d'Autriche, à qui la couronne d'Es-

(1) Herrera, *decad. 1, lib. X, cap. 125*,
decad. 2, lib. 1, cap. 2. Davila Padilla, *hist.*
pag. 304.

1517.

pagne passoit, faisoit alors sa résidence dans ses états des pays-bas. Las Casas avec son ardeur accoutumée se préparoit à partir pour la Flandre, dans la vue de prévenir le jeune monarque, lorsque le cardinal Ximenès devenu régent de Castille, lui ordonna de renoncer à ce voyage & lui promit d'écouter lui-même ses plaintes.

Règle-
mens du
cardinal
Xime-
nès.

Le Cardinal pesa la matière avec l'attention que méritoit son importance, & comme son esprit ardent aimoit les plans hardis & peu communs, celui qu'il adopta très promptement étonna les ministres Espagnols, accoutumés aux lenteurs & aux formalités de l'administration. Sans égard ni aux droits que réclamoit Don Diego Colomb ni aux règles établies par le feu roi, il se détermina à envoyer en Amérique trois surintendans de toutes les colonies avec l'autorité suffisante pour décider en dernier ressort la grande question de la liberté des Indiens, après qu'ils auroient examiné sur les lieux toutes les circonstances. Le choix de ces surintendans étoit délicat. Tous les laïques, tant ceux qui étoient établis en Amérique

que ceux qui avoient été consultés comme membres de l'administration de ce département, avoient déclaré leur opinion & pensoient que les Espagnols ne pouvoient conserver leurs établissemens au nouveau monde à moins qu'on ne leur permît de retenir les Indiens dans la servitude. Ximenès crut donc qu'il ne pouvoit compter sur leur impartialité & se déterminâ à donner sa confiance à des ecclésiastiques. Mais comme d'un autre côté les Dominicains & les Franciscains avoient adopté des sentimens contraires, il exclut ces deux ordres religieux. Il fit tomber son choix sur les moines appellés Hiéronimites, communauté peu nombreuse en Espagne, mais qui y jouissoit d'une grande considération. D'après le conseil de leur général & de concert avec Las Casas, il choisit parmi eux trois sujets qu'il jugea dignes de cet important emploi. Il leur associa Zuazo, juriconsulte d'une probité distinguée, auquel il donna tout pouvoir de régler l'administration de la justice dans les colonies. Las Casas fut chargé de les accompagner avec le

1517. titre de protecteur des Indiens (1).
 Confier un pouvoir assez étendu pour changer en un moment tout le système du gouvernement du nouveau monde, à quatre personnes que leur état & leur condition n'appelloient pas à de si hauts emplois, parut à Zapata & aux autres ministres du dernier roi une démarche si extraordinaire & si dangereuse qu'ils refuserent d'expédier les ordres nécessaires pour l'exécution; mais Ximènes n'étoit pas disposé à souffrir patiemment qu'on mît aucun obstacle à ses projets. Il envoya chercher les ministres, leur parla d'un ton si haut & les effraya tellement qu'ils obéirent sur le champ (2). Les surintendans, leur associé Zuazo & Las Casas mirent à la voile pour Saint-Domingue. A leur arrivée, le premier usage qu'ils firent de leur autorité fut de mettre en liberté tous les Indiens qui avoient été donnés aux courtisans Espagnols & à toute personne non résidente en Amérique. Cet acte de vigueur, joint à

(1) Herrera, *dec. 2, lib. II, cap. 3.*

(2) *Ibid. decad. 2, lib. II, cap. 6.*

ee qu'on avoit appris d'Espagne sur l'objet de leur commission, répandit une alarme générale. Les Colons conclurent qu'on alloit leur enlever en un moment tous les bras avec lesquels ils conduisoient leurs travaux & que leur ruine étoit inévitable. Mais les PP. de Saint-Jérôme se conduisirent avec tant de précaution & de prudence que les craintes furent bientôt dissipées. Ils montrèrent dans toute leur administration une connoissance du monde & des affaires qu'on n'acquiert guere dans le cloître, & une modération & une douceur encore plus rares parmi des hommes accoutumés à l'austérité de la vie monastique. Ils écoutèrent tout le monde; ils comparèrent les informations qu'ils avoient recueillies, & après une mûre délibération ils demeurèrent persuadés que l'état de la colonie rendoit impraticable le plan de Las Casas, vers lequel penchoit le cardinal. Ils se convinquirent que les Espagnols établis en Amérique étoient en trop petit nombre pour pouvoir exploiter les mines déjà ouvertes & cultiver le pays; que pour ces deux genres de

§17.

travaux ils ne pouvoient se passer des Indiens; que si on leur ôtoit ce secours il faudroit abandonner les conquêtes, ou au moins perdre tous les avantages qu'on en retireroit; qu'il n'y avoit aucun motif assez puissant pour faire surmonter aux Indiens rendus libres leur aversion naturelle pour toute espece de travail & qu'il falloit l'autorité d'un maître pour les y forcer; que si on ne les tenoit pas sous une discipline toujours vigilante, leur indolence & leur indifférence naturelles ne leur permettroient jamais de recevoir l'instruction chrétienne ni d'observer les pratiques de la religion. D'après tous ces motifs ils trouverent nécessaire de tolérer les *repartimientos* & l'esclavage des Américains. Ils s'efforcèrent en même-tems de prévenir les funestes effets de cette tolérance & d'assurer aux Indiens le meilleur traitement qu'on pût concilier avec l'état de servitude. Pour cela ils renouvelèrent les premiers réglemens, y en ajoutèrent de nouveaux, ne négligèrent aucune des précautions qui pouvoient diminuer la pesanteur du joug: enfin ils employèrent leur au-

torité, leur exemple & leurs exhortations à inspirer à leurs compatriotes des sentimens d'équité & de douceur pour ces Indiens, dont l'industrie leur étoit nécessaire. Zuazo dans son département seconda les efforts des surintendans. Il réforma les cours de justice, dans la vue de rendre leurs décisions plus équitables & plus promptes, & fit divers réglemens pour mettre sur un meilleur pied la police intérieure de la colonie. Tous les Espagnols du nouveau monde témoignèrent leur satisfaction de la conduite de Zuazo & de ses associés, & admirèrent la hardiesse de Ximenès qui s'étoit écarté si fort des routes ordinaires dans la formation de son plan, & sa sagacité dans le choix des personnes à qui il avoit donné sa confiance & qui s'en étoient rendus dignes par leur sagesse, leur modération & leur désintéressement (1).

Las Casas seul étoit mécontent. Les considérations qui avoient déterminé les surintendans ne faisoient aucune

Mécontentement des Las Casas.

(1) Herrera, *decad. 2, lib. II, cap. 15.*
Remesal, *hist. gén. lib. II, cap. 14, 15, 16.*

1517.

impression sur lui. Le parti qu'ils prenoient de conformer leurs réglemens à l'état de la colonie lui paroïsoit l'ouvrage d'une politique mondaine & timide, qui consacroit une injustice parce qu'elle étoit avantageuse. Il prétendoit que les Indiens étoient libres par le droit de nature, & comme leur protecteur il fommoit les surintendans de ne pas les dépouiller du privilege commun de l'humanité. Les surintendans reçurent ses remontrances les plus âpres sans émotion & sans s'écarter en rien de leur plan. Les colons Espagnols ne furent pas si modérés à son égard & il fut souvent en danger d'être mis en piéces pour la fermeté avec laquelle il insistoit sur une demande qui leur étoit si odieuse. Las Casas, pour se mettre à l'abri de leur fureur, fut obligé de chercher un asyle dans un couvent, & voyant que tous ses efforts en Amérique étoient sans effet, il partit pour l'Europe avec la ferme résolution de ne pas abandonner la défense d'un peuple qu'il regardoit comme victime d'une cruelle oppression (1).

(1) Herrera, *decad. 2, lib. II, cap. 26.*

S'il eût trouvé dans Ximenès la même vigueur d'esprit que ce ministre mettoit ordinairement aux affaires, il eût été vraisemblablement fort mal reçu. Mais le cardinal étoit atteint d'une maladie mortelle & se préparoit à remettre l'autorité dans les mains du jeune roi qu'on attendoit de jour en jour des pays-bas. Charles arriva, prit possession du gouvernement & par la mort de Ximenès perdit un ministre qui auroit mérité sa confiance par sa droiture & ses talens. Beaucoup de seigneurs Flamands avoient accompagné leur souverain en Espagne. L'attachement naturel de Charles pour ses compatriotes l'engageoit à les consulter sur toutes les affaires de son nouveau royaume, & ces étrangers montrèrent un empressement indiscret à se mêler de tout & à s'emparer de presque toutes les parties de l'administration (1). La direction des affaires d'Amérique étoit un objet trop séduisant pour leur échapper. Las Casas remarqua leur crédit naissant. Quoique les hommes

1517.
Ses négociations avec les ministres de Charles V.

(1) *Histoire de Charles V.*

 2517.

à projets soient communément trop ardens pour se conduire avec beaucoup d'adresse, celui-ci étoit doué de cette activité infatigable qui réussit quelquefois mieux que l'esprit le plus délié. Il fit sa cour aux Flamands avec beaucoup d'affiduité. Il mit sous leurs yeux l'absurdité de toutes les maximes adoptées jusques là dans le gouvernement de l'Amérique, & particulièrement les vices des dispositions faites par Ximenès. La mémoire de Ferdinand étoit odieuse aux Flamands. La vertu & les talens de Ximenès avoient été pour eux des motifs de jalousie. Ils desiroient vivement de trouver des prétextes plausibles pour condamner les mesures du ministre & du défunt monarque & pour décrier la politique de l'un & de l'autre. Les amis de Don Diego Colomb, aussi bien que les courtisans Espagnols qui avoient eu à se plaindre de l'administration du cardinal, se joignirent à Las Casas pour désapprouver la commission des surintendans en Amérique. Cette union de tant de passions & d'intérêts divers devint si puissante que les Hiéronimites & Zuazo furent rappelés.

DR
Rodri
estime
de l'
nouv
Las
avec
quest
cet e
lative
voit
risé
feroi
maux
tion
C
Cafa
Indie
aux
que
forc
une
curi
éca
fa d
Po
bre
—

Rodrigue de Figueroa, juriconsulte estimé, fut nommé premier juge de l'isle & reçut des instructions nouvelles d'après les instances de Las Casas, pour examiner encore avec la plus grande attention la question importante élevée entre cet ecclésiastique & les Colons, relativement à la manière dont on devoit traiter les Indiens. Il étoit autorisé en attendant à faire tout ce qui seroit possible pour soulager leurs maux & prévenir leur entière destruction (1).

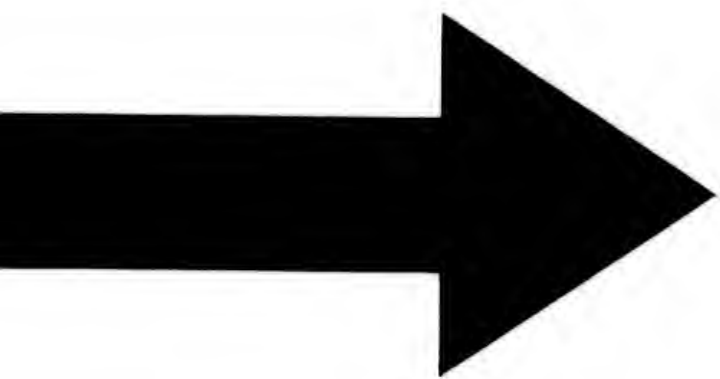
Ce fut tout ce que le zèle de Las Casas put obtenir alors en faveur des Indiens. L'impossibilité de faire faire aux colonies aucun progrès, à moins que les colons Espagnols ne pussent forcer les Américains au travail, étoit une objection insurmontable à l'exécution de son plan de liberté. Pour écarter cet obstacle Las Casas proposa d'acheter dans les établissemens des Portugais à la côte d'Afrique un nombre suffisant de noirs & de les transf-

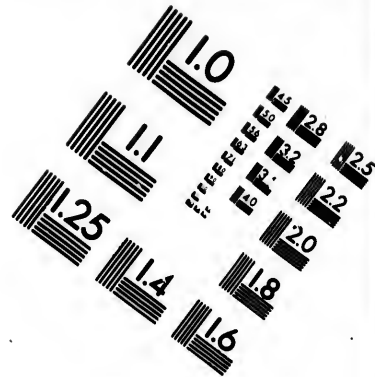
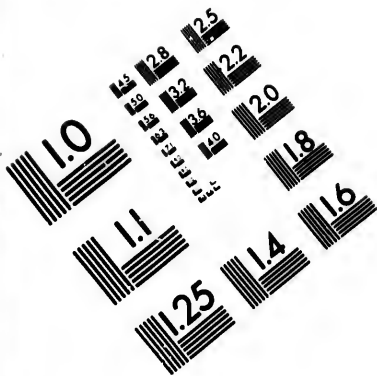
1517.

Projet
pour
fournir
les colo-
nies de
noirs.

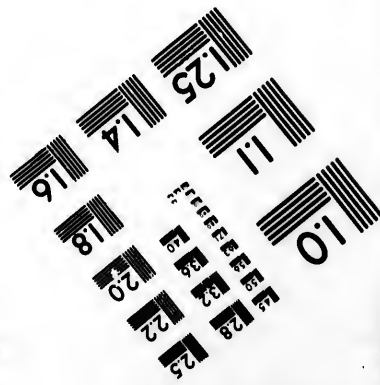
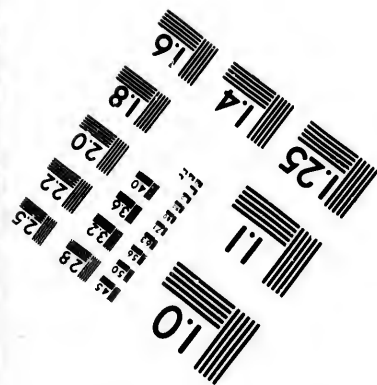
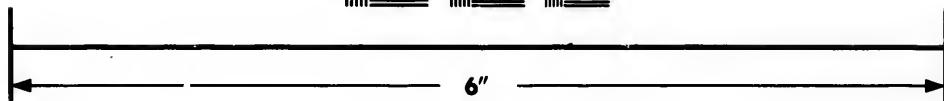
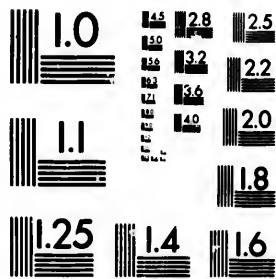
(1) Herrera, *decad. 2, lib. II, cap. 16, 19, 21; lib. III, cap. 7, 8.*







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18 20 22 25
28 32

10 11
12 15 18

1517.

porter en Amérique où on les emploieroit comme esclaves au travail des mines & à la culture du sol. Les premiers avantages que les Portugais avoient retirés de leurs découvertes en Afrique leur avoient été procurés par la vente des esclaves. Plusieurs circonstances concouroient à faire revivre cet odieux commerce, aboli depuis long-tems en Europe & aussi contraire aux sentimens de l'humanité qu'aux principes de la religion. Dès l'an 1503 on avoit envoyé en Amérique un petit nombre d'esclaves négres (1). En 1511 Ferdinand avoit permis qu'on y en portât en plus grande quantité (2). On trouva que cette espece d'hommes étoit plus robuste que les Américains, plus capable de résister à une grande fatigue & plus patiente sous le joug de la servitude. On calculoit que le travail d'un noir équivaloit à celui de quatre Américains (3). Le cardinal Ximenès avoit été pressé de permettre & d'encourager ce commerce; proposition qu'il

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* V, *cap.* 12.

(2) *Ibid.* *decad.* 1, *lib.* VIII, *cap.* 9.

(3) *Ibid.* *decad.* 1, *lib.* IX, *cap.* 5.

avoit rejeitée avec fermeté, parce qu'il avoit senti combien il étoit injuste de réduire une race d'hommes en esclavage, en délibérant sur les moyens de rendre la liberté à une autre (1). Mais Las Casas, inconséquent comme le sont les esprits qui se portent avec une impétuosité opiniâtre vers une opinion favorite, étoit incapable de faire cette réflexion. Pendant qu'il combattoit avec tant de chaleur pour la liberté des habitans du nouveau monde, il travailloit à rendre esclaves ceux d'une autre partie; & dans la chaleur de son zele pour sauver les Américains du joug, il prononçoit sans scrupule qu'il étoit juste & utile d'en imposer un plus pesant encore sur les Africains. Malheureusement pour ces derniers, le plan de Las Casas fut adopté. Charles accorda à un de ses courtisans Flamands le privilege exclusif d'importer en Amérique quatre mille noirs. Celui-ci vendit son privilege pour vingt-cinq mille ducats à des marchands Génois, qui les premiers établirent avec une forme

1517.

(1) Herrera, *decad. 2, lib. II, cap. 8.*

régulière entre l'Afrique & l'Amérique ce commerce d'hommes, qui a reçu depuis de si grands accroissemens (1).

1518. Mais les marchands Génois, conduisant leurs opérations avec l'avidité ordinaire aux monopoleurs, demandèrent bientôt des prix si exorbitans des noirs qu'ils portoient à Hispaniola qu'on y en vendit trop peu pour améliorer l'état de la colonie. Las Casas, dont le zèle étoit aussi inventif qu'infatigable, eut recours à un autre expédient pour soulager les Indiens. Il avoit observé que le plus grand nombre de ceux qui jusques-là s'étoient établis en Amérique, étoient des soldats ou des matelots employés à la découverte ou à la conquête de ces régions, des fils de familles nobles, attirés par l'espoir de s'enrichir promptement, ou des aventuriers sans ressource & forcés d'abandonner leur patrie par leurs crimes ou leur indigence. A la place de ces hommes avides, sans mœurs, incapables de l'industrie persévérante & de l'écono-

1518.
Las Casas
propose
d'en-
voyer
des culti-
vateurs à
Hispani-
niola.

(1) Herrera, *decad. 1, lib. II, cap. 20.*

mie nécessaires dans l'établissement d'une colonie, il proposa d'envoyer à Hispaniola & dans les autres isles un nombre suffisant de cultivateurs & d'artisans à qui on donneroit des encouragemens pour s'y transporter; persuadé que de tels hommes, accoutumés à la fatigue, seroient en état de soutenir des travaux dont les Américains étoient incapables par la faiblesse de leur constitution, & que bientôt ils deviendroient eux-mêmes par la culture de riches & d'utiles citoyens. Mais quoiqu'on eût grand besoin d'une nouvelle recrue d'habitans à Hispaniola où la petite vérole venoit de se répandre & d'emporter un nombre considérable d'Indiens, ce projet, quoique favorisé par les ministres Flamands, fut traversé par l'évêque de Burgos, que Las Casas trouvoit toujours en son chemin (1).

Las Casas commença alors à désespérer de faire aucun bien aux Indiens dans les établissemens déjà formés. Le mal étoit trop invétéré pour céder aux remèdes. Mais on faisoit tous les

Il forme le projet d'une nouvelle colonie;

1518₁

(1) Herrera, *decad. 2, lib. II, cap. 21.*

1518.

jours des découvertes nouvelles dans le continent qui donnoient de hautes idées de sa population & de son étendue. Dans toutes ces régions il n'y avoit encore qu'une seule colonie très-foible, & si l'on en exceptoit un petit espace sur l'isthme de Darien, les naturels étoient maîtres de tout le pays. C'étoit-là un champ nouveau & plus étendu pour le zele & l'humanité de Las Casas qui se flattoit de pouvoir empêcher qu'on n'y introduisît le pernicieux système d'administration qu'il n'avoit pu détruire dans des lieux où il étoit déjà tout établi. Plein de ces espérances il sollicita une concession de la partie qui s'étend le long de la côte depuis le golfe de Paria jusqu'à la frontiere occidentale de cette province, aujourd'hui connue sous le nom de Sainte-Marthe. Il proposa d'y établir une colonie formée de cultivateurs, d'artisans & d'ecclesiastiques. Il s'engagea à civiliser dans l'espace de deux ans dix mille Indiens & à les instruire assez bien dans les arts utiles pour pouvoir tirer de leurs travaux & de leur industrie un revenu de quinze mille

mille ducats au profit de la couronne. Il promettoit aussi qu'en dix ans sa colonie auroit fait assez de progrès pour rendre au gouvernement soixante mille ducats par an. Il stipula qu'aucun navigateur ou soldat ne pourroit s'y établir, & qu'aucun Espagnol n'y mettroit le pied sans sa permission. Il alla même jusqu'à vouloir que les gens qu'il emmeneroit eussent un habillement particulier différent de celui des Espagnols, afin que les Indiens de ces districts ne les crussent pas de la même race d'hommes qui avoit apporté tant de calamités à l'Amérique (1). Par ce plan, dont je ne donne qu'une légère esquisse, il paroît clairement que les idées de Las Casas sur la maniere de civiliser & de traiter les Indiens étoient fort semblables à celles que les Jésuites ont suivies depuis dans leurs grandes entreprises sur l'autre partie du même continent. Las Casas supposoit que les Européens employant l'ascendant que leur donnoit une intelligence supérieure & de plus grands progrès

1518.

(1) Herrera, *decad. 2, lib. IV, cap. 2.*

1518.

dans les sciences & les arts, pourroient conduire par degrés l'esprit des Américains à goûter ces moyens de bonheur dont ils étoient dépourvus, leur faire cultiver les arts de l'homme en société & les rendre capables de jouir des avantages de la vie civile.

Son projet est favorablement reçu.

L'évêque de Burgos & le conseil des Indes regarderent le plan de Las Casas non-seulement comme chimérique, mais comme extrêmement dangereux. Ils pensoient que l'esprit des Américains étoit naturellement si borné & leur indolence si excessive qu'on ne réussiroit jamais à les instruire ni à leur faire faire aucun progrès. Ils prétendoient qu'il seroit fort imprudent de donner une autorité si grande sur un pays de mille milles de côtes à un enthousiaste visionnaire & présomptueux, étranger aux affaires & sans connoissance de l'art du gouvernement. Las Casas qui s'attendoit bien à cette résistance ne se découragea pas. Il eut recours encore aux Flamands qui favoriserent ses vues auprès de Charles V avec beaucoup de zele, précisément parce que les ministres Espagnols les avoient rejet-

tées. Ils déterminèrent le monarque, qui venoit d'être élevé à l'empire, à renvoyer l'examen de cette affaire à un certain nombre de membres de son conseil - privé; & comme Las Casas récuſoit tous les membres du conseil des Indes comme prévenus & intéreſſés, tous furent exclus. La déciſion des juges choiſis à la recommandation des Flamands fut entièrement conforme aux ſentimens de ces derniers. On approuva beaucoup le nouveau plan, & l'on donna des ordres pour le mettre à exécution, mais en reſtreignant le territoire accordé à Las Casas à trois cens milles le long de la côte de Cumana, d'où il lui ſeroit libre de s'étendre dans les parties intérieures du pays (1).

Cette déciſion trouva des cenſeurs. Presque tous ceux qui avoient été en Amérique la blâmoient & ſoutenoient leur opinion avec tant de confiance & par des raiſons ſi plauſibles qu'on crut devoir s'arrêter & examiner de

Délibération ſolemnelle ſur la manière dont on doit traiter les Indiens.

(1) Gomera, *hiſt. gén. cap. 77.* Herrera, *decad. 2. lib. IV, cap. 3.* Oviedo, *lib. XIX. cap. 5.*

nouveau la question avec plus de soin.
1519. Charles lui-même, quoiqu'accoutumé dans sa jeunesse à suivre les sentimens de ses ministres avec une déférence & une soumission qui n'annonçoient pas la vigueur & la fermeté d'esprit qu'il montra dans un âge plus mûr, commença à soupçonner que la chaleur que les Flamands mettoient dans toutes les affaires relatives à l'Amérique avoit pour principe quelque motif dont il devoit se défier; il déclara qu'il étoit déterminé à approfondir lui-même la question agitée depuis si long-tems sur le caractere des Américains & sur la maniere la plus convenable de les traiter. Il se présenta bientôt une circonstance qui rendoit cette discussion plus facile. Quevedo, évêque du Darien, qui avoit accompagné Pedrarias sur le continent en 1513, venoit de prendre terre à Barcelonne où la cour faisoit sa résidence. On sçut bientôt que ses sentimens étoient différens de ceux de Las Casas, & Charles imagina assez naturellement qu'en écoutant & en comparant les raisons de deux personnages respectables qui, par un long séjour

en Amérique avoient eu le tems nécessaire pour observer les mœurs du peuple qu'il s'agissoit de faire connoître, il seroit en état de découvrir lequel des deux avoit formé son opinion avec plus de justesse & de discernement.

On désigna pour cet examen un jour fixe & une audience solennelle. L'empereur parut avec une pompe extraordinaire & se plaça sur son trône dans la grande salle de son palais. Ses courtisans l'environnoient. Don Diego Colomb, amiral des Indes fut appelé. L'évêque du Darien fut interpellé de dire le premier son avis. Son discours ne fut pas long. Il commença par déplorer les malheurs de l'Amérique & la destruction d'un si grand nombre de ses habitans, qu'il reconnut être en partie l'effet de l'excessive dureté & de l'imprudence des Espagnols; mais il déclara que tous les habitans du nouveau monde qu'il avoit observés, soit dans le continent soit dans les isles, lui avoit paru une espece d'hommes destinés à la servitude par l'infériorité de leur intelligence & de leurs talens naturels, &

1519.

qu'il seroit impossible de les instruire ni de leur faire faire aucun progrès vers la civilisation si on ne les tenoit pas sous l'autorité continuelle d'un maître. Las Casas s'étendit davantage & défendit son sentiment avec plus de chaleur. Il s'éleva avec indignation contre l'idée qu'il y eût aucune race d'hommes nés pour la servitude, & attaqua cette opinion comme irreligieuse & inhumaine. Il assura que les Américains ne manquoient pas d'intelligence & qu'ils n'avoient besoin que d'être cultivés; qu'ils étoient capables d'apprendre les principes de la religion & de se former à l'industrie & aux arts de la vie sociale; que leur douceur & leur timidité naturelles les rendant soumis & dociles, on pouvoit les conduire & les former pourvu qu'on ne les traitât pas durement. Il protesta que dans le plan qu'il avoit proposé ses vues étoient pures & désintéressées, & que quelques avantages qui dussent revenir de leur exécution à la couronne de Castille, il n'avoit jamais demandé & ne demanderoit jamais aucune récompense de ses travaux.

Charles après avoir entendu les deux plaidoyers & consulté ses ministres, ne se crut pas encore assez bien instruit pour prendre une résolution générale relativement à la condition des Américains; mais comme il avoit une entière confiance en la probité de Las Casas & que l'évêque du Darien lui-même convenoit que l'affaire étoit assez importante pour qu'on pût essayer le plan proposé, il céda à Las Casas par des lettres-patentes la partie de la côte de Cumana dont nous avons fait mention plus haut, avec tout pouvoir d'y établir une colonie d'après le plan qu'il avoit proposé (1).

Las Casas pressa les préparatifs de son voyage avec son ardeur accoutumée; mais soit par son inexpérience dans ce genre d'affaires, soit par l'opposition secrète de la noblesse Espagnole qui craignoit que l'émigration de tant de personnes ne leur enlevât un grand nombre d'hommes industrieux & utiles occupés de la culture

1520.
Le plan de Las Casas est approuvé.

Il fait ses préparatifs.

(1) Herrera, *decad. 2, lib. IV, cap. 3, 4, 5.* Argensola, *Annales de Aragon, 74, 97.* Remesal, *hist. gen. lib. II, cap. 19, 20.*

de leurs terres, il ne put déterminer
 1520. qu'environ deux cens cultivateurs ou
 artisans à l'accompagner à Cumana.

Il part Rien cependant ne put amortir son
 pour l'A- zele. Il mit à la voile avec cette pe-
 mérique- tite troupe à peine suffisante pour
 & y ren- prendre possession du vaste territoire
 contre de qu'on lui accordoit & avec laquelle
 grands il étoit impossible de réussir à en civi-
 obstacles. liser les habitans. Le premier endroit
 où il toucha fut l'isle de Porto-Rico.
 Là il eut connoissance d'un nouvel
 obstacle à l'exécution de son plan,
 plus difficile à surmonter qu'aucun de
 ceux qu'il eût rencontrés jusqu'alors.
 Lorsqu'il avoit quitté l'Amérique en
 1517, les Espagnols n'avoient presque
 aucun commerce avec le continent,
 si l'on excepte les pays voisins du golfe
 de Darien. Mais tous les genres de
 travaux s'affoiblissant de jour en jour
 à Hispaniola par la destruction rapide
 des naturels du pays, les Espagnols
 manquoient de bras pour continuer
 les entreprises déjà formées, & ce be-
 soin les avoit fait recourir à tous les
 expédiens qu'ils pouvoient imaginer
 pour y suppléer. On leur avoit porté
 beaucoup de negres; mais le prix en

étoit monté si haut que la plupart des Colons ne pouvoient y atteindre. Pour se procurer des esclaves à meilleur marché, quelques-uns d'entr'eux armerent des vaisseaux & se mirent à croiser le long des côtes du continent. Dans les lieux où ils étoient inférieurs en force, ils commerçoient avec les naturels & leur donnoient des quincailleries d'Europe pour les plaques d'or qui servoient d'ornemens à ces peuples; mais par-tout où ils pouvoient surprendre les Indiens ou l'emporter sur eux à force ouverte, ils les enlevoient & les vendoient à Hispaniola (1). Cette piraterie étoit accompagnée des plus grandes atrocités. Le nom Espagnol devint en horreur sur tout le continent. Dès qu'un vaisseau paroissoit, les habitans fuyoient dans les bois ou couroient au rivage en armes pour repousser ces cruels ennemis de leur tranquillité. Quelquefois ils forçoient les Espagnols à se retirer avec précipitation, ou ils leur coupoient la retraite. Dans la violence de leur ressentiment ils massacrèrent deux

(1) Herrera, *decad. 3, lib. II, cap. 30.*

3520.

missionnaires Dominicains que le zèle avoit portés à s'établir dans la province de Cumana (1). Le meurtre de ces personnes révérees pour la sainteté de leur vie excita la plus vive indignation parmi les Colons d'Hispaniola, qui au milieu de la licence de leurs mœurs & de la cruauté de leurs actions étoient pleins d'un zele ardent pour la religion & d'un respect superstitieux pour ses ministres; ils résolurent de punir ce crime d'une maniere qui pût servir d'exemple, non-seulement sur ceux qui l'avoient commis, mais sur toute la nation entiere. Pour l'exécution de ce projet ils donnerent le commandement de cinq vaisseaux & de trois cens hommes à Diego Ocampo, avec ordre de détruire par le fer & par le feu tout le pays de Cumana & d'en faire les habitans esclaves pour être transportés à Hispaniola. Las Casas trouva à Porto-Rico cette escadre faisant voile vers le continent; & Ocampo ayant refusé de différer son voyage, il comprit qu'il lui seroit impossible de tenter l'exécution de son

(1) Oviedo, *hist. lib. XIX, cap. 3.*

plan de paix, dans un pays qui alloit être le théâtre de la guerre & de la désolation (1). 1520.

Dans l'espérance d'apporter quelque remède aux suites funestes de ce malheureux incident, il s'embarqua pour Saint-Domingue, laissant ceux qui l'avoient suivi cantonnés parmi les Colons de Porto-Rico. Plusieurs circonstances concoururent à le recevoir fort mal à Hispaniola. En travaillant à soulager les Indiens il avoit censuré la conduite de ses compatriotes, les Colons d'Hispaniola, avec tant de sévérité qu'il leur étoit devenu universellement odieux. Ils regardoient le succès de sa tentative comme devant entraîner leur ruine. Ils attendoient de grandes recrues de Cumana, & ces espérances s'évanouissoient si Las Casas parvenoit à y établir sa colonie. Figueroa, en conséquence d'un plan formé en Espagne pour déterminer le degré d'intelligence & de docilité des Indiens, avoit fait une expérience qui paroissoit décisive contre le système de Las Casas. Il en

12 Avril.
Il travail-
le à les
surmon-
ter.

(1) Herrera, *decad. 2, Lib. IX, cap. 8, 9.*

1520.

avoit rassemblé à Hispaniola un assez grand nombre & les avoit établis dans deux villages, leur laissant une entière liberté & les abandonnant à leur propre conduite; mais ces Indiens accoutumés à un genre de vie extrêmement différent, hors d'état de prendre en si peu de tems de nouvelles habitudes, & d'ailleurs découragés par leur malheur particulier & par celui de leur patrie, se donnerent si peu de peine pour cultiver le terrain qu'on leur avoit donné, parurent si incapables des soins & de la prévoyance nécessaires pour fournir à leurs propres besoins & si éloignés de tout ordre & de tout travail régulier, que les Espagnols en conclurent qu'il étoit impossible de les former à mener une vie sociale & qu'il falloit les regarder comme des enfans qui avoient besoin d'être continuellement sous la tutele des Européens, si supérieurs à eux en sagesse & en sagacité (1).

SON
projet
échoua
entièrement.

Malgré la réunion de toutes ces circonstances, qui armoient si fortement contre ses mesures ceux mêmes

(1) Herrera, *decad. 2, lib. X, cap. 5.*

à qui il s'adreffoit pour les mettre à exécution, Las Casas par son activité & fa persévérance, par quelques condescendances & beaucoup de menaces, obtint à la fin un petit corps de troupes pour protéger sa colonie au premier moment de son établissement. Mais à son retour à Porto-Rico, il trouva que les maladies lui avoient déjà enlevé beaucoup de ses gens; & les autres ayant trouvé quelque occupation dans l'isle refuserent de le suivre. Cependant avec ce qui lui restoit de monde il fit voile vers Cumana. Ocampo avoit exécuté sa commission dans cette province avec tant de barbarie, il avoit massacré ou envoyé en esclavage à Hispaniola un si grand nombre d'Indiens, que tout ce qui restoit de ces malheureux s'étoit enfui dans les bois & que l'établissement formé à Toledé se trouvant dans un pays désert touchoit à sa destruction. Ce fut cependant en ce même endroit que Las Casas fut obligé de placer le chef-lieu de sa colonie. Abandonné & par les troupes qu'on lui avoit données pour le protéger & par le détachement d'Ocampo qui avoit prévu les

calamités auxquelles il devoit s'attendre dans un poste si misérable, il prit les précautions qu'il jugea les meilleures pour la sûreté & la subsistance de ses Colons; mais comme elles étoient encore bien insuffisantes, il retourna à Hispaniola solliciter des secours plus puissans afin de sauver des hommes que leur confiance en lui avoit engagés à courir de si grands dangers. Bientôt après son départ, les naturels du pays ayant reconnu la foiblesse des Espagnols s'assemblerent secrètement, les attaquèrent avec la furie naturelle à des hommes réduits au désespoir par les barbaries qu'on avoit exercées contre eux, en firent périr un grand nombre & forcèrent le reste à se retirer à l'isle de Cubagua. La petite colonie qui y étoit établie pour la pêche des perles partagea la terreur panique dont les fugitifs étoient saisis & abandonna l'isle. Enfin il ne resta pas un seul Espagnol dans aucune partie du continent ou des isles adjacentes depuis le golfe de Pacia jusqu'aux confins du Darien. Accablé par cette succession de désastres & voyant l'issue malheureuse

de tous ses grands projets, Las Casas n'osa plus se montrer; il s'enferma dans le couvent des Dominicains à Saint-Domingue & prit bientôt après l'habit de cet ordre (1).

Quoique la destruction de la colonie de Cumana ne soit arrivée que l'an 1521, je n'ai pas voulu interrompre le récit des négociations de Las Casas depuis leur origine jusqu'à leur issue. son système fut l'objet d'une longue & sérieuse discussion, & quoique ses tentatives en faveur des Américains opprimés n'aient pas été suivies du succès qu'il en promettoit (sans doute avec trop de confiance), soit par son imprudence, soit par la haine active de ses ennemis, elles donnerent lieu à divers réglemens qui furent de quelque utilité à ces malheureuses nations. Je reviens maintenant à l'histoire des découvertes Espagnoles en suivant l'ordre des tems (2).

(1) Herrera, *decad. 2, lib. X, cap. 5, decad. 3, lib. II, cap. 3, 4, 5.* Ovledo, *hist. lib. XLX, cap. 5.* Gomera, *cap. 77.* Davila Padilla, *lib. I, cap. 97.* Remesal, *hist. gén. lib. II, cap. 22, 23.*

(2) Herrera, *decad. 2, lib. X, cap. 5 pag. 329.*

1520.
Nouvel-
les décou-
vertes à
l'ouest.

Diego Velasquès, qui avoit conquis Cuba en 1511, conservoit encore le gouvernement de cette isle comme député de Don Diego Colomb, quoiqu'il lui donnât rarement des marques de subordination & qu'il cherchât à se rendre entierement indépendant (1). Sous sa sage administration, Cuba devint l'un des établissemens Espagnols les plus florissans. L'idée avantageuse qu'on avoit de cette colonie y attiroit beaucoup de personnes qui espéroient y trouver des établissemens solides ou quelque moyen d'occuper leur activité. Comme Cuba étoit la plus occidentale des isles occupées par les Espagnols & que l'océan qui s'étend beaucoup plus loin à l'ouest n'avoit pas encore été visité, ces circonstances invitoient les habitans de cette isle à tenter de nouvelles découvertes. Toute expédition où le courage & l'activité pouvoient conduire promptement à la richesse, étoit plus conforme au génie de ce siècle que cette lenteur, cette patience d'industrie nécessaire pour défricher un

(1) Herrera, *decad. 2, lib. II, cap. 19.*

terrain ou pour fabriquer le sucre. Plusieurs officiers qui avoient servi sous Pedrarias dans le Darien formerent une association pour tenter des découvertes. Ils persuaderent à François Hernandès Cordova, riche Colon de Cuba & homme d'un grand courage, de se joindre à eux & d'être leur commandant. Velasquès non-seulement approuva leur projet, mais leur donna des secours. Comme les aventuriers qui avoient servi au Darien manquoient de tout, lui & Cordova leur avancerent de l'argent pour acheter trois petits vaisseaux & leur fournirent tout ce qui leur étoit nécessaire pour le commerce & pour la guerre. Cent dix hommes s'embarquerent & firent voile de Saint-Jago de Cuba, le 8 février 1517. Par le conseil de leur principal pilote, Antoine Alaminos, qui avoit servi sous l'amiral Colomb, ils porterent directement à l'ouest, se guidant d'après l'opinion de ce grand navigateur qui avoit constamment soutenu que la route à l'ouest conduiroit aux plus importantes découvertes.

Le vingt - unieme jour après leur

1520. départ de Saint-Jago, ils virent terre.
C'étoit le cap *Cotoche*, qui forme la
pointe orientale de cette grande pé-
ninsule en avant du continent de l'A-
mérique, laquelle a conservé le nom
de *Yucatan* que lui donnent les habi-
tans du pays. Comme ils approchoient
du rivage ils virent venir à eux cinq
canots pleins d'Indiens vêtus décem-
ment d'habits de coton, spectacle nou-
veau pour les Espagnols qui avoient
trouvé jusques-là l'Amérique habi-
tée par des sauvages nuds. Cordova
s'efforça de gagner la bienveillance de
ce peuple par de petits présens. Les
Indiens, quoiqu'étonnés à la vue des
objets extraordinaires qui se présen-
toient pour la première fois à leurs
yeux, inviterent les Espagnols, avec
une apparence de cordialité, à visiter
leurs habitations. Les Espagnols dé-
barquerent & en s'avancant dans le
pays, remarquerent avec un nouvel
étonnement de grandes maisons bâties
en pierre, mais ils éprouverent bien-
tôt que si les Indiens du Yucatan étoient
plus civilisés que les autres Améri-
cains, ils étoient aussi plus artificieux
& plus guerriers. Le Cacique en re-

cevant Cordova avec beaucoup de témoignages d'amitié, avoit posté en embuscade derrière un petit bois un corps considérable d'Indiens qui, sur un signal qu'il leur fit, coururent sur les Espagnols & les attaquèrent avec beaucoup d'audace & une espece d'ordre militaire. A la premiere décharge de leurs fleches quinze Espagnols furent blessés, mais l'explosion soudaine des armes à feu frappa les Indiens d'une si grande terreur & ils furent si étonnés du ravage que firent parmi eux les arquebuses & les autres armes de leurs nouveaux ennemis, qu'ils s'enfuirent avec précipitation. Cordova abandonna un pays où il avoit été si mal reçu, emmenant avec lui deux prisonniers & emportant les ornemens d'un petit temple qu'il pilla dans sa retraite.

Il continua sa route à l'ouest sans perdre la côte de vue & le seizieme jour il arriva à Campêche. Là les Indiens le reçurent avec plus d'hospitalité. Les Espagnols s'étonnoient beaucoup de n'avoir trouvé aucune riviere sur une côte d'une si grande étendue & qu'ils imaginoient appartenir à une

1520.

isle (1). Comme l'eau commençoit à leur manquer ils s'avancèrent encore & découvrirent à la fin l'embouchure d'une riviere à Potonchan, quelques lieues par-delà Campêche.

Cordova débarqua toutes ses troupes pour protéger ses matelots pendant qu'ils feroient de l'eau. Mais malgré toutes ses précautions les Indiens les attaquèrent avec une telle furie & en si grand nombre, que quarante-sept Espagnols furent tués sur la place & qu'un seul d'entr'eux se retira sans être blessé. Leur commandant quoique blessé en douze endroits, dirigea la retraite avec autant de présence d'esprit qu'il avoit montré de courage dans l'action. Les Espagnols regagnerent avec peine leurs vaisseaux. Apres une tentative si malheureuse il ne leur restoit d'autre parti que de hâter leur retour à Cuba. Ils souffrirent dans le trajet tous les tourmens que la soif peut faire éprouver à des hommes blessés & malades, renfermés dans de petits vaisseaux & exposés à la chaleur de la zone torride. Quelques uns suc-

(1) Voyez la NOTE XXVI.

comberent à tant de maux dans la traversée. Cordova leur chef mourut peu de tems après avoir pris terre à Cuba (1). 1520.

Toute malheureuse qu'avoit été cette expédition elle anima plutôt qu'elle n'abattit la passion des Espagnols pour les entreprises. On venoit de découvrir à une petite distance de Cuba une contrée d'une grande étendue, qui paroïssoit fertile & habitée par des peuples bien plus civilisés qu'aucune autre nation alors connue en Amérique. Quoiqu'on eût eu peu de commerce avec eux, on en avoit tiré quelques ornemens d'or de peu de valeur, mais artistement travaillés. Ces circonstances, exagérées par des hommes qui cherchoient à rehausser le mérite de leurs exploits, étoient plus que suffisantes pour réveiller leurs espérances romanesques. Il s'offrit beaucoup de monde pour une nou- Voyage de Cristoval Balva.

(1) Herrera, *decad. 2, lib. II, cap. 17, 18: Hist. Verdadera de la conquista de la Nueva Espana*, par Bernal Diaz del Castillo, cap. 17. Oviedo, *lib. XVII, cap. 3. Gomera, cap. 52*, P. Martyr de *Insulis nuper inventis*, pag. 329.

1520.

velle expédition. Velasquès desirant de se distinguer par un service important qui pût lui mériter du roi l'indépendance à laquelle il aspirait dans son gouvernement de Cuba, ne se contenta pas d'exciter leur ardeur, il arma à ses dépens quatre vaisseaux pour le voyage. Deux cens quarante volontaires, parmi lesquels il s'en trouvoit plusieurs qui avoient de la naissance & de la fortune, s'embarquerent pour cette expédition. Elle étoit sous les ordres de Jean de Grijalva, jeune homme d'un mérite & d'un courage reconnus. Ses instructions étoient d'observer avec attention la nature des pays qu'il découvroit, de faire des échanges pour de l'or, & si les circonstances lui paroissent favorables, d'établir une colonie dans quelque position avantageuse. Il mit à la voile de San-Jago de Cuba le 8 Avril 1518. Le pilote Alaminos suivit la même route que dans le voyage précédent; mais la violence des courans ayant entraîné les vaisseaux vers le sud, la première terre qu'ils reconnurent fut l'isle de *Cozumel* à l'est de Yucatan. Tous les

1518.

hab
dan
pag
dan
acc
le
des
tric
cet
cip
des
Ind
& u
reu
Mai
tou
que
dien
rag
cou
con
éto
les
plus
avo
par
ils
se
leur

habitans s'enfuirent dans les bois & dans les montagnes à l'approche des Espagnols, qui ne firent pas un long séjour dans l'isle ; ils arriverent sans aucun accident remarquable à Potonchan sur le côté opposé de la péninsule. Le désir de venger ceux de leurs compatriotes qui avoient été massacrés en cet endroit, fortifié par leurs principes de politique, les détermina à y descendre, dans la vue de châtier les Indiens de ce district avec une rigueur & un éclat qui pussent frapper de terreur tous les peuples du voisinage. Mais quoiqu'ils eussent débarqué toutes leurs troupes & mis à terre quelques pieces de campagne, les Indiens se défendirent avec tant de courage, que les Espagnols eurent beaucoup de peine à les repousser & se confirmèrent dans l'opinion où ils étoient déjà qu'ils trouveroient dans les habitans de ce pays des ennemis plus redoutables que tous ceux qu'ils avoient rencontrés dans les autres parties de l'Amérique. De Potonchan ils continuerent leur route vers l'est, se tenant aussi près de la côte qu'il leur étoit possible, & mettant à l'ancre

1520.

Découverte de la nouvelle Espagne.

3 Mai.

tous les foirs pour se garantir des ac-
 cidens dangereux auxquels ils pou-
 voient être exposés dans une mer in-
 connue. Pendant le jour leurs yeux
 continuellement attachés sur la terre,
 étoient frappés de surprise & d'admi-
 ration à la vue des beautés du pays &
 de la nouveauté des objets qui se pré-
 sentoient à eux. Ils voyoient des vil-
 lages dispersés sur la côte, & ils y
 distinguoient des maisons de pierre,
 qui de loin leur paroissoient blanches
 & élevées. Dans la chaleur de leur
 admiration ils croyoient voir des villes
 ornées de tours & de clochers; & un
 des soldats ayant remarqué que ce
 pays ressembloit par son aspect à l'Es-
 pagne, Grijalva lui donna, avec un
 applaudissement universel, le nom de
nouvelle Espagne, nom qui désigne
 encore cette vaste & riche province
 de la domination Espagnole en Amé-
 rique. Ils descendirent à une riviere
 appelée par les naturels *Tabasco*: la
 nouvelle de l'avantage qu'ils avoient
 remporté à Potonchan étant parvenue
 en cet endroit, le Cacique les reçut
 non-seulement d'une maniere ami-
 cale, mais même leur fit des présens
 considérables

Tabasco,
 9 juin.

considérables qui confirmerent les hautes idées que les Espagnols avoient prises de la richesse & de la fertilité du pays. Ces idées s'étendirent & se fortifierent encore par ce qui leur arriva dans le lieu où ils touchèrent ensuite : c'étoit à l'ouest de Tabasco dans la province connue depuis sous le nom de *Guaxaca*. Ils y furent reçus avec des marques de respect extraordinaire, comme des êtres au-dessus de l'humanité. Lorsqu'ils débarquerent, les naturels brûloient devant eux un encens de gomme copale & leur présentoient en offrande tout ce que leur pays avoit de plus précieux. Ils s'empresserent d'établir un commerce avec ces étrangers, & en six jours les Espagnols obtinrent des bijoux d'or d'un travail curieux, pour la valeur de quinze mille pezos, en échange de quelques bagatelles Européennes de vil prix. Les deux prisonniers que Cordova avoit emmenés de Yucatan avoient jusqu'alors servi d'interprètes; mais comme ils n'entendoient pas la langue de ce nouveau pays, les naturels firent entendre par signes qu'ils étoient sujets d'un grand monarque

1520.

Guaxaca.

1520.

appelé Montézame, dont la domination s'étendoit sur cette province ainsi que sur plusieurs autres. Grijalva quitta cet endroit dont il dut être fort satisfait & continua sa route vers l'ouest. Il débarqua sur une petite isle
 19 Juin. qu'il nomma *l'isle des Sacrifices*, parce que ce fut là que les Espagnols virent pour la première fois l'horrible spectacle de victimes humaines que la superstition barbare des naturels offroit à leurs dieux. Il toucha à une autre petite isle, qu'il appella Saint-Jean de Ulua. Il dépêcha de cette isle Pedro de Alvarado, un de ses officiers, à Velasquès avec un détail circonstancié des importantes découvertes qu'il avoit faites, & avec les richesses qu'il avoit obtenues en trafiquant avec les naturels. Après le départ d'Alvarado, il continua avec les vaisseaux qui lui restoient, de suivre la côte jusqu'à la riviere de Panuco, & le pays lui parut par-tout riche, fertile & très-peuplé.

Plusieurs des officiers de Grijalva prétendirent que ce n'étoit pas assez d'avoir découvert ces belles régions, ni d'avoir rempli à leurs différens débarquemens la frivole cérémonie d'en

prendre possession pour la couronne de Castille; que leur gloire seroit imparfaite s'ils n'établissent une colonie dans un lieu favorable, qui non seulement assureroit à la nation Espagnole un abord dans le pays, mais qui avec les renforts qu'ils avoient la certitude de recevoir, pourroient servir par degrés à soumettre le pays même en entier à la domination de leur souverain. Mais il y avoit plus de cinq mois que l'escadre étoit à la mer; la plus grande partie des vivres étoit épuisée & ce qui restoit de provisions avoit été tellement gâté par la chaleur du climat qu'il n'étoit plus possible d'en faire usage. La mort avoit emporté plusieurs Espagnols; d'autres étoient malades; le pays étoit rempli d'habitans qui paroissent aussi industrieux que braves, & ils étoient sous la domination d'un monarque puissant qui pouvoit les réunir & rassembler des forces puissantes pour repousser une invasion. Songer à établir une colonie dans des circonstances si défavantageuses, ç'eût été s'exposer à une destruction inévitable. Quoique Grijalva eût de l'am-

1520. bition & du courage, il n'avoit pas les talens nécessaires pour former & exécuter une si grande entreprise. Il jugea plus prudent de retourner à Cuba, après avoir rempli l'objet de son voyage & exécuté tout ce que l'armement qu'il commandoit l'avoit mis en état de faire. Il revint à San-Jago de Cuba le 26 Octobre, environ six mois après en être parti (1).

Préparatifs pour une autre expédition.

Ce fut là le voyage le plus long & en même-tems le plus heureux que les Espagnols eussent encore fait dans le nouveau monde. Ils avoient découvert que Yucatan n'étoit pas une isle comme ils l'avoient imaginé, mais une partie du grand continent d'Amérique. De Potonchan ils avoient suivi leur route pendant plusieurs centaines de milles le long d'une côte qui n'avoit pas encore été reconnue & qui s'étendant d'abord vers l'ouest tournoit ensuite vers le nord. Enfin tout le pays qu'ils avoient découvert paroissoit aussi important par sa richesse que par son étendue. Dès qu'Alvarado fut

(1) Herrera, *dec. 2, lib. III, cap. 1, 2, 9,*
10 Bern. Diaz, *cap. 8, 17.* Oviedo, *hist. liv. XVII, cap. 9, 20.* Gomera, *cap. 49.*

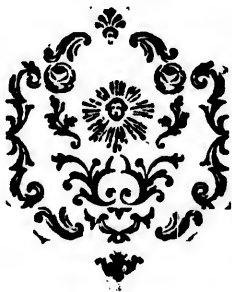
arrivé à Cuba, Velasquès, enchanté d'un succès qui surpassoit de si loin toutes ses espérances, dépêcha sur le champ une personne de confiance pour annoncer cette importante nouvelle en Espagne, y porter les riches productions des contrées qui avoient été découvertes, & solliciter une augmentation d'autorité qui pût le mettre en état d'en entreprendre la conquête. Il n'attendit pas même le retour de son messager, ni l'arrivée de Grijalva qui commençoit à lui inspirer beaucoup de défiance & de jalousie & qu'il étoit résolu de ne plus employer : il commença donc à préparer un armement puissant, proportionné à l'importance & aux dangers de l'entreprise qu'il méditoit.

Comme l'expédition dont Velasquès étoit alors occupé s'est terminée à des conquêtes beaucoup plus importantes que tout ce que les Espagnols avoient fait jusqu'alors, & les a conduits à la connoissance d'un peuple qui peut être regardé comme très-civilisé si on le compare avec ceux des Américains que l'on connoissoit auparavant, il convient de suspendre

1520.

quelque - tems le récit de ces événemens si différens de ceux que nous avons déjà rapportés, afin de jeter un coup - d'œil sur l'état du nouveau monde quand il a été découvert, & d'examiner la police & les mœurs des tribus simples & grossières qui occupoient toutes les parties du continent où les Espagnols avoient pénétré.

Fin du Livre troisieme.



véné-
nous
ter un
nouvea
rt, &
ars des
occu-
ntinent
ré.



L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.



LIVRE QUATRIÈME.

VINGT-SIX ans s'étoient écoulés depuis que Colomb avoit conduit les Européens dans le nouveau monde ; & pendant cet intervalle les Espagnols avoient été fort occupés à en parcourir différentes régions. Ils avoient visité toutes les isles dispersées en groupes à travers cette partie de l'océan qui coule entre le continent septentrional & le méridional de l'Amérique. Ils avoient navigué le long de la côte orientale du continent, depuis la riviere de la Plata jusqu'au fond du golfe du Mexique, & avoient reconnu qu'elle s'étendoit sans interruption à travers cette vaste portion

Fiv

du globe. Ils avoient découvert la grande mer du sud qui ouvrit une nouvelle perspective de ce côté. Ils avoient acquis quelque connoissance des côtes de la Floride, ce qui les conduisit à observer & à suivre le continent dans une direction opposée; & quoiqu'ils n'eussent pas poussé leurs découvertes plus loin vers le nord, d'autres nations avoient visité les parties que les Espagnols avoient négligées. Les Anglois, dans un voyage dont on rapportera ailleurs les motifs & le succès, avoient navigué le long de la côte d'Amérique depuis la terre de Labrador jusqu'aux confins de la Floride; & les Portugais, en cherchant un passage plus court aux Indes orientales, s'étoient jettés dans la mer du nord & avoient reconnu les mêmes régions (1). Ainsi à cette époque où je me suis proposé d'examiner l'état du nouveau monde, on en connoissoit presqu'entièrement l'étendue, depuis son extrémité septentrionale jusqu'au trente - cinquième degré au sud de l'équateur; mais les pays qui

(1) Herrera, *decad. 1, lib. VI, cap. 16.*

s'étendent delà jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Amérique, le grand empire du Pérou & les vastes domaines soumis au souverain du Mexique, n'étoient pas encore découverts.

En fixant nos regards sur le continent de l'Amérique, la première circonstance qui nous frappe est son immense étendue. La découverte de Colomb ne s'est pas bornée à nous faire connoître une portion de terre qui par le peu d'espace qu'elle occupe sur le globe, avoit pu échapper aux recherches des siècles précédens. On lui doit la connoissance d'un nouvel hémisphère, plus vaste que l'Europe, l'Asie ou l'Afrique, les trois divisions connues de l'ancien continent, & dont l'étendue est presque égale au tiers du globe habitable.

L'Amérique est remarquable, non seulement par sa grandeur, mais encore par sa position. Elle se prolonge depuis le cercle polaire du nord jusqu'à une latitude très-haute vers le sud, plus de quinze cens milles au-delà de l'extrémité de l'ancien continent la plus avancée vers le pôle antarctique. Une contrée d'une telle

Vaste
étendue
du nou-
veau
monde.

étendue comprend tous les climats propres à devenir l'habitation de l'homme & à fournir les différentes productions particulières aux régions tempérées ainsi qu'aux régions brûlantes du globe.

Mon-
tagnes.

Après l'étendue du nouveau monde rien n'est plus fait pour frapper les regards d'un observateur que la grandeur des objets qu'il présente à la vue. La nature semble y avoir tracé ses opérations d'une main plus hardie & avoir distingué les traits de ce pays par une magnificence particulière. Les montagnes d'Amérique sont beaucoup plus hautes que celles des autres divisions du globe : la plaine même de Quito, qui peut être regardée comme la base des Andes, est plus élevée au-dessus du niveau de la mer que le sommet des Pyrénées. Cette chaîne étonnante des Andes, non moins remarquable par son étendue que par sa hauteur, s'élève en différens endroits de plus d'un tiers de leur hauteur au-dessus du Pic de Ténérif, la plus haute montagne de l'ancien hémisphère. C'est des Andes qu'on peut dire à la lettre qu'elles cachent leur tête dans

les nues : on entend souvent les tempêtes éclater & le tonnerre rouler au-dessous de leurs sommets ; qui tout exposés qu'ils sont aux rayons du soleil dans le centre de la zone torride sont couverts de neiges éternelles (1).

De ces hautes montagnes on voit descendre des rivières d'un large proportionnée, & avec lesquelles les rivières de l'ancien continent ne peuvent être comparées ni pour la longueur de leur cours ni pour la masse énorme d'eau qu'elles roulent vers l'océan. Les fleuves du Maragnon, de l'Orénoque & de la Plata dans l'Amérique méridionale, ceux de Mississipi & de Saint-Laurent dans l'Amérique septentrionale, coulent dans des lits si spacieux que même long-tems avant d'éprouver l'influence de la marée, ils ressemblent plus à des bras de mer qu'à des rivières d'eau douce (2).

Les lacs du nouveau monde ne sont pas moins remarquables par leur grandeur que les montagnes & les rivières : il n'y a rien dans les autres parties du

Lacs.

(1) Voyez la NOTE XXVII.

(2) Voyez la NOTE XXVIII.

globe qui ressemble à cette chaîne prodigieuse de lacs de l'Amérique septentrionale. On pourroit les appeler proprement des mers méditerranées d'eau douce : ceux mêmes qui ne sont que de la seconde & de la troisième classes pour la grandeur, ont encore plus de circonférence que le plus grand lac de l'ancien continent.

Forme de
l'Amé-
rique fa-
vorable
au com-
merce.

La forme du nouveau monde est extrêmement favorable aux communications du commerce. Lorsqu'un continent comme l'Afrique est composé d'une masse vaste & solide, qui n'est point occupée par des bras de mer pénétrant dans l'intérieur, & qui n'a qu'un petit nombre de grandes rivières placées très-loin l'une de l'autre, la plus grande partie d'un tel continent semble condamnée par la nature à n'être jamais civilisée & à rester privée de toute communication active avec le reste des hommes. Lorsque, comme l'Europe, un continent est ouvert par de vastes branches de l'océan, telles que la méditerranée & la mer baltique, ou lorsque comme l'Asie ses côtes sont ouvertes par des baies profondes qui entrent fort avant.

dans les terres, telles que la mer noire & les golfes d'Arabie, de Perse, de Bengale, de Siam & de Leotang ; lorsque les mers environnantes sont remplies d'isles grandes & fertiles & que le continent même est arrosé d'un grand nombre de rivières navigables, on peut dire que de telles régions possèdent tout ce qui peut favoriser les progrès de leurs habitans dans la civilisation & dans le commerce. Sous ces divers rapports l'Amérique peut entrer en comparaison avec les autres parties du globe. Le golfe de Mexique, qui coule entre la partie méridionale & la septentrionale de l'Amérique, peut être regardé comme une mer méditerranée propre à ouvrir un commerce maritime avec toutes les contrées dont elle est environnée. Les isles qui y sont répandues ne sont inférieures en nombre, en grandeur & en fertilité qu'à celles de l'Archipel Indien. En avançant le long de la partie septentrionale de l'hémisphère Américain, la baie de Chesapeak présente un canal spacieux qui conduit le navigateur fort avant dans les parties intérieures de provinces non moins

fertiles qu'étendues; & si jamais le progrès de la culture & de la population parvient à adoucir l'extrême rigueur du climat dans les districts plus septentrionaux de l'Amérique, la baie de Hudson peut devenir aussi favorable aux communications de commerce dans cette partie du globe que la Baltique l'est en Europe. L'autre grande portion du nouveau monde est environnée de tous côtés par la mer, à l'exception d'un isthme étroit qui sépare la mer Atlantique de la mer pacifique; & quoiqu'elle ne soit ouverte ni par des baies profondes, ni par des bras de mer, les parties intérieures en sont accessibles par plusieurs grandes rivières qui reçoivent un si grand nombre de courans auxiliaires & coulent dans des directions si variées que sans aucun secours de l'art ni de l'industrie, il est aisé d'établir une navigation intérieure à travers toutes les provinces de ce continent, depuis la rivière de la Plata jusqu'au golfe de Paria. Cette bienfaisance de la nature n'est pas bornée à la division méridionale de l'Amérique. Le continent septentrional n'est

pa
fo
sou
est
tér
me
du
pu
qu
&
fen
Am
par
gné
de
vie
une
les
aux
fac
rés
deu
M
riq
c'e
cli
reg
du
me

pas moins abondant en rivières qui sont navigables presque jusqu'à leur source; & l'immense chaîne de ses lacs est un moyen de communication intérieure, plus étendu & plus commode qu'il n'y en a dans aucune partie du globe. Les pays qui s'étendent depuis le golfe de Darien d'un côté jusqu'à celui de la Californie de l'autre, & qui forment la chaîne qui unit ensemble les deux parties du continent Américain, ont aussi leurs avantages particuliers. Les côtes en sont baignées d'un côté par la mer Atlantique, de l'autre par la mer pacifique: les rivières qui y coulent, se jettant les unes vers la première de ces mers & les autres vers la seconde, assurent aux différentes provinces toutes les facilités de commerce qui peuvent résulter d'une communication avec les deux mers.

Mais ce qui distingue sur-tout l'Amérique des autres parties de la terre, c'est la température particulière du climat & les différentes causes qui y reglent la distribution de la chaleur & du froid. Ce n'est pas simplement en mesurant la distance d'une partie du

Tempé-
rature du
climat.

globe à l'équateur qu'il est possible de déterminer avec précision le degré de chaleur qu'on y éprouve. Le climat d'un pays est affecté tout-à-la-fois par l'élévation de la terre au - dessus du niveau de la mer , par l'étendue du continent , par la nature du sol , par la hauteur des montagnes voisines & par d'autres circonstances. Cependant l'influence de ces causes respectives est par différentes raisons moins sensible dans la plus grande partie de l'ancien continent, où la position d'un pays étant déterminée, on peut prononcer avec assez de certitude quelle doit être la chaleur de son climat & la nature des productions.

Prédominance
du froid.

Les maximes fondées sur la connoissance de l'ancien hémisphere ne peuvent pas s'appliquer au nouveau. Dans celui-ci le froid prédomine & la rigueur de la zone glacée s'étend sur la moitié de celle qui par sa position devoit être tempérée. Des pays où la figue & le raisin devoient mûrir, sont ensevelis sous la neige pendant une moitié de l'année, & des terres situées dans le même parallèle que les provinces les plus fertiles &

les
par
trui
de la
ces p
le m
d'Af
tami
vora
l'em
senti
une
dant
trav
vers
enco
le no
régie
leur
d'Af
tinu
tant
dou
dire
inte
sans
fant

(1
(2
Anl

les mieux cultivées, sont desséchées par des gelées perpétuelles qui y détruisent presque entièrement l'activité de la végétation (1). En avançant vers ces parties de l'Amérique placées sous le même parallèle que des provinces d'Asie & d'Afrique qui jouissent constamment de cette chaleur féconde favorable à la vie & à la végétation, l'empire du froid continue à s'y faire sentir, & l'hiver y regne souvent avec une extrême rigueur, quoique pendant un court espace de tems. Si nous traversons le continent d'Amérique vers la zone torride, nous trouverons encore que le froid qui domine dans le nouveau monde, s'étend aussi à cette région & y modere l'excès de la chaleur. Tandis que le negre sur la côte d'Afrique est dévoré par l'ardeur continuelle & brûlante du climat, l'habitant du Pérou respire un air également doux & tempéré, ombragé pour ainsi dire sous un dais de nuages légers qui intercepte les rayons brûlans du soleil sans affoiblir son influence bienfaisante (2). Le long de la côte orient-

(1) Voyez la NOTE XXIX.

(2) Voyage de Ulloa, tom. I, pag. 453.
Anson's voyage, pag. 184.

tales de l'Amérique, le climat, quoique plus approchant de celui de la zone torride dans les autres parties de la terre, est cependant beaucoup plus doux que dans les contrées d'Asie & d'Afrique situées dans la même latitude. Si du tropique méridional nous continuons notre marche jusqu'à l'extrémité du continent Américain, nous rencontrons beaucoup plutôt que dans le nord des mers glacées & des pays horribles, stériles & presque inhabitables par la rigueur du froid (1).

Différentes causes concourent à rendre le climat de l'Amérique si différent de celui de l'ancien continent. Quoiqu'on ne connoisse pas encore jusqu'où l'Amérique s'étend vers le nord, nous savons qu'elle s'avance plus près vers le pôle que l'Asie ou l'Europe. Il y a au bord de l'Asie de vastes mers qui sont ouvertes pendant une partie de l'année; & lors même qu'elles sont couvertes de glace, le vent qui y souffle a une intensité de froid moindre que celui qui regne à

(1) Anson's voyage, pag. 74. Voyage de Quiros, dans l'Histoire générale des voyages, tom. XIV, pag. 83. Richard, hist. nat. de l'air,

terre
en A
fleuv
s'éte
d'én
neig
trist
une
& g
froi
çan
rou
& n
qu'il
rou
tent
un f
non
lant
côté
sent
subi
cauf
l'inf
ses i
vinc
du g

(1)
tom.
XV,

terre dans les mêmes latitudes. Mais en Amérique la terre se prolonge du fleuve Saint-Laurent vers le pôle & s'étend fort avant à l'ouest. Une chaîne d'énormes montagnes couvertes de neige & de glace traverse toute cette triste région. Le vent, en passant sur une si grande étendue de terre élevée & glacée, s'impreigne tellement de froid qu'il acquiert une activité perçante qui se conserve même dans sa route à travers des climats plus doux & ne se corrige entièrement que lorsqu'il arrive au golfe du Mexique. Sur tout le continent de l'Amérique septentrionale un vent de nord-ouest & un froid excessif sont des termes synonymes. Même dans l'été le plus brûlant, dès que le vent tourne de ce côté, son activité pénétrante se fait sentir par un passage aussi violent que subit du chaud au froid. C'est à cette cause puissante qu'il faut attribuer l'influence extraordinaire du froid & ses incursions violentes dans les provinces méridionales de cette partie du globe (1).

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, tom. III, pag. 165. *Hist. gén. des voyages*, tom. XV, pag. 215.

D'autres causes moins remarquables servent à diminuer la puissance active de la chaleur dans les régions du continent de l'Amérique situées entre les tropiques. Dans toute cette partie du globe le vent souffle invariablement dans une direction de l'est à l'ouest. Ce vent en suivant sa route à travers l'ancien continent, arrive à des pays qui s'étendent le long de la côte occidentale de l'Afrique, embrasé de toutes les particules ignées qu'il a entraînés des plaines échauffées de l'Asie & des sables brûlans des déserts de l'Afrique. La côte d'Afrique est donc la région de la terre qui étant exposée à toute l'ardeur de la zone torride sans aucune circonstance qui la tempere, doit éprouver la plus violente chaleur. Mais ce même vent qui apporte cette augmentation de chaleur aux pays situés entre la riviere de Sénégal & la Cafrerie, traverse l'océan atlantique avant que d'arriver aux côtes d'Amérique. Il se refroidit en passant sur ce vaste amas d'eau, & ne se fait plus sentir que comme une brise rafraîchissante le long des côtes du Brésil (1) & de la Guyanne; de

(1) Voyez la NOTE XXX.

forte
parmi
ont u
son d
corre
avanç
l'Amé
plain
impé
grand
des e
pas l
Enfin
verfe
rectio
ces h
degré
des p
prou
sent f
Dans
rique
jusqu
du cl

(1)

(2)

M. de
pag.
collect

forte que ces pays, quoique comptés parmi les plus chauds de l'Amérique, ont un climat tempéré en comparaison de ceux qui sont dans les latitudes correspondantes en Afrique (1). En avançant dans son cours à travers l'Amérique, ce vent rencontre des plaines immenses couvertes de forêts impénétrables ou occupées par de grandes rivières, par des marais & des eaux stagnantes qui ne peuvent pas lui rendre une grande chaleur. Enfin il arrive aux Andes qui traversent tout le continent dans une direction du nord au sud. En passant sur ces hauteurs glacées il acquiert un tel degré de froid que la plus grande partie des pays qui se trouvent au-delà n'éprouvent pas la chaleur dont ils paroissent susceptibles par leur position (2). Dans les autres provinces de l'Amérique, depuis la terre-ferme à l'ouest jusqu'à l'empire du Mexique, la chaleur du climat est tempérée en quelques

(1) Voyez la NOTE XXXI.

(2) Acosta, *hist. novi orbis*, lib. II, cap. 2.
M. de Buffon, *hist. naturelle*, &c. tom. III, pag. 512, & IX, pag. 107, &c. Osborn's *collect. of voyages*, tom. II, pag. 868.

endroits par l'élévation du sol au-dessus de la mer, en d'autres par l'humidité extraordinaire du terrain, & dans tous par les énormes montagnes qui y sont répandues. Les isles de l'Amérique sous la zone torride sont ou très-petites ou montagneuses, & sont rafraîchies alternativement par les brises de terre & de mer.

On ne peut pas expliquer d'une manière également satisfaisante les causes du froid excessif qui se fait sentir vers l'extrémité méridionale de l'Amérique & dans les mers qui sont au-delà. On a supposé long-tems qu'il y avoit entre la pointe méridionale de l'Amérique & le pole antarctique un vaste continent auquel on a donné le nom de *Terre australe inconnue*. Les mêmes principes qui ont servi à expliquer l'intensité extrême du froid dans les régions septentrionales de l'Amérique, ont été employés à expliquer celui qui se fait sentir au cap Horn & dans les pays voisins. L'immense étendue du continent méridional & les grandes rivières qu'il traverse dans l'océan ont été regardées par les philosophes comme des causes suffisantes pour oc-

casti
de f
din
cett
ché
aug
& l
s'éta
ouv
nou
une
rent
pays
pole
A
carac
cont
sent
fa fit
parti
fixer
tat o
fit la
qui
opér
l'ind
dus

cafonner la fenfation extraordinaire de froid & le phénomène plus extraordinaire encore des mers glacées dans cette partie du globe. Mais on a cherché en vain le continent imaginaire auquel on attribuoit cette influence, & l'espace qu'il étoit censé occuper s'étant trouvé une mer entierement ouverte, il faut avoir recours à une nouvelle hypothese pour expliquer une température de climat si différente de celle qu'on trouve dans les pays situés à une égale distance du pole opposé (1).

Après avoir examiné ces qualités caractéristiques & permanentes du continent Américain, lesquelles naissent des circonstances particulieres de sa situation & de la disposition de ses parties, le principal objet qui doit fixer ensuite notre attention, c'est l'état où étoit ce continent lorsqu'on en fit la découverte, relativement à ce qui dépend de l'intelligence & des opérations de l'homme. Les effets de l'industrie & du travail font plus étendus & plus considérables que notre

(1) Voyez la NOTE XXXII.

vanité même ne nous porte à le croire. En jettant les yeux sur la face du globe habitée, on voit qu'une grande partie de la beauté & de la fertilité que nous attribuons à la main de la nature est l'ouvrage de l'homme. Ses efforts, lorsqu'ils se continuent pendant une suite de siècles, parviennent à perfectionner les qualités de la terre & à en changer même l'apparence. Comme une grande partie de l'ancien continent a été long-tems occupé par des nations fort avancées dans les arts, notre œil s'est accoutumé à voir la terre sous la forme qu'on lui a donnée en la rendant propre à être habitée par une race nombreuse d'hommes & à leur fournir des subsistances.

Mais dans le nouveau monde l'espèce humaine n'étoit pas si avancée & la nature y présentoit un aspect bien différent. Dans toutes les vastes régions qui le composent, il ne se trouvoit que deux monarchies remarquables pour l'étendue du territoire & distinguées par quelque progrès dans la civilisation. Le reste du continent étoit peuplé de petites tribus indépendantes, privées d'art & d'industrie, qui

qu
rig
ren
qu
cup
éta
ran
une
cult
n'av
cou
plus
des
plu
éto
men
les p
chale
mat
don
fance
telle
mêm
que
surfa
des
d'her
dans
donn
Z

qui n'avoient ni les moyens de corriger les défauts ni le desir d'améliorer l'état de cette portion de la terre qu'ils habitoient. Des pays ainsi occupés étoient presque dans le même état que s'ils fussent restés sans habitans. D'immenses forêts couvroient une grande partie de cette terre inculte ; & comme la main de l'industrie n'avoit pas encore forcé les rivières à couler dans le canal qui leur étoit le plus convenable & n'avoit pas ouvert des écoulemens aux eaux stagnantes, plusieurs des plaines les plus fertiles étoient inondées par les débordemens ou converties en marais. Dans les provinces méridionales, où la chaleur du soleil, l'humidité du climat & la fertilité du sol concourent à donner de l'activité à toutes les puissances de la végétation, les bois sont tellement embarrassés par l'exubérance même de la végétation qu'il est presque impossible d'y pénétrer & que la surface du terrain y est cachée sous des couches épaisses d'arbrisseaux, d'herbes & de plantes sauvages. C'est dans cet état de nature brute & abandonnée à elle-même que restent encore

plusieurs des grandes provinces de l'Amérique méridionale qui s'étendent du pied des Andes jusqu'à la mer. Les colonies Européennes ont cultivé quelques cantons le long de la côte ; mais les naturels , toujours grossiers & indolens , n'ont rien fait pour découvrir ni pour améliorer un pays qui possède tous les avantages de situation & de climat que la nature peut donner. En avançant vers les provinces septentrionales de l'Amérique , la nature continue de présenter un aspect sauvage & abandonné ; & à proportion que la rigueur du climat augmente, la terre devient plus horrible & plus déserte. Là les forêts quoique moins embarrassées par l'excès de la végétation , sont également vastes ; d'immenses marais couvrent les plaines , & à peine apperçoit-on quelques tentatives de l'industrie humaine pour cultiver ou embellir la terre. Il n'est pas surprenant que les colonies envoyées d'Europe aient été étonnées à la première vue du nouveau monde : il leur parut désert , triste & solitaire. Lorsque les Anglois commencèrent à s'établir en Amérique , ils appel-

l'en
fes
pé
mi
gn
ma
à c
l'af
& f
sou
l
l'ho
terr
salu
Dan
tuée
les h
leve
furch
poin
la m
clim
de
Auff
riq
men
déco

(1

lèrent les pays dont ils prirent possession *le désert*. Il n'y avoit que l'espérance flatteuse de découvrir des mines d'or qui pût engager les Espagnols à pénétrer dans les bois & les marais d'Amérique, où ils observoient à chaque pas l'extrême différence de l'aspect que présente la nature inculte & sauvage d'avec celui qu'elle prend sous la main industrieuse de l'art (1).

Non - seulement les travaux de l'homme améliorent & embellissent la terre, mais ils la rendent encore plus salubre & plus favorable à la vie. Dans toute région négligée & déstituée de culture, l'air est stagnant dans les bois; des vapeurs corrompues s'élevent des eaux; la surface de la terre surchargée de végétation n'éprouve point l'influence purifiante du soleil; la malignité des maladies naturelles au climat s'augmente & il s'en engendre de nouvelles non moins funestes. Aussi toutes les provinces de l'Amérique furent-elles trouvées extrêmement mal - saines lorsqu'on en fit la découverte. C'est ce que les Espagnols

(1) Voyez la NOTE XXXIII.

éprouverent dans toutes les expéditions qu'ils firent dans le nouveau monde, soit pour tenter des conquêtes soit pour former des établissemens. Quoique la vigueur naturelle de leur constitution, leur tempérance habituelle, leur courage & leur constance les rendissent aussi propres qu'aucun autre peuple d'Europe à une vie active dans un climat brûlant, ils éprouverent les qualités funestes & nuisibles de ces régions incultes qu'ils traversoient & où ils tâchoient de planter des colonies. Il en périt un grand nombre des maladies violentes & inconnues dont ils furent attaqués. Ceux qui échappèrent à la fureur meurtrière de cette contagion ne purent se dérober aux pernicioeux effets du climat. On les vit, suivant la description des anciens historiens Espagnols, revenir en Europe foibles, maigres, avec des regards languissans & un tein jaunâtre, signes non équivoques de la température malsaine des pays où ils avoient résidé (1).

(1) Gomera, *hist. cap.* 20, 22. Oviedo, *hist. lib.* II, *cap.* 13, *lib.* V, *cap.* 10. P. Martyr, *Epist.* 545, *dec. ad. pag.* 176.

L'état inculte du nouveau monde affectoit non-seulement la température de l'air, mais les qualités mêmes de ses productions. Le principe de la vie sembloit y avoir moins de force & d'activité que dans l'ancien continent. Malgré la vaste étendue de l'Amérique & la variété de ses climats, les différentes especes d'animaux qui lui sont propres y sont proportionnellement en beaucoup plus petit nombre que dans l'autre hémisphère. On ne trouva dans les isles que quatre especes de quadrupedes connus, dont le plus grand n'excédoit pas la grosseur d'un lapin. Il y avoit une plus grande variété sur le continent. Les individus de chaque espece ne pouvoient pas manquer de s'y multiplier extrêmement, parce qu'ils étoient peu tourmentés par les hommes qui n'étoient encore ni assez nombreux ni assez unis en société pour s'être rendus redoutables aux animaux; cependant le nombre des especes distinctes ne peut être encore regardé que comme très-petit. De deux cens especes différentes de quadrupedes répandues sur la surface de la terre, on n'en trouva en

Ani-
maux.Quadru-
pedes.

Amérique qu'environ un tiers lorsqu'elle fut découverte (1). La nature étoit non - seulement moins féconde dans le nouveau monde, mais elle semble encore avoir été moins vigoureuse dans ses productions. Les quadrupedes qui appartiennent originaiement à cette partie du globe paroissent être d'une race inférieure; ils ne sont ni aussi robustes ni aussi farouches que ceux de l'ancien continent. Il n'y en a aucun en Amérique qu'on puisse comparer à l'éléphant & au rhinocéros pour la grandeur, ni au lion ou au tigre pour la force & la férocité (2). Le *tapir* du Brésil, le plus grand des quadrupedes du nouveau monde, est de la grosseur d'un veau de six mois. Les *pumas* & le *Jaguars*, les plus farouches des animaux carnaciers & auxquels les Européens ont donné mal à propos la dénomination de lions & de tigres, n'ont ni le courage intrépide des premiers ni la voracité cruelle des derniers (3).

(1) M. de Buffon, *hist. nat. tom. IX*, pag. 86.

(2) Voyez la NOTE XXXIV.

(3) M. de Buffon, *hist. nat. tom. IX*, pag. 87. Margravii, *hist. nat. Brasit. pag. 229*.

Ils sont indolens & timides, peu redoutables pour l'homme, & ils s'enfuient souvent à la moindre apparence de résistance (1). Les mêmes qualités du climat d'Amérique qui rendent les animaux indigènes plus petits, plus foibles & plus timides, ont exercé leur influence pernicieuse sur ceux qui y ont passé spontanément de l'autre continent ou qui y ont été transportés par les Européens (2). Les ours, les loups, les daims d'Amérique ne sont pas égaux en volume à ceux de l'ancien monde (3). La plupart des animaux domestiques, dont les Européens ont pourvu les provinces où ils se sont établis, ont dégénéré & pour la grosseur & pour la qualité, dans un pays dont la température & le sol

(1) M. de Buffon, *hist. nat. tom. IX. pag. 13, 203.* Acosta, *hist. lib. IV, cap. 34.* Pisonis *hist. pag. 6.* Herrera, *decad. 4, lib. IV, cap. 1, lib. X, cap. 13.*

(2) Churchill, *tom. V, pag. 691. Relat. of Chili, Church. tom. III, pag. 10.* Sommarivode Oviedo, *cap. 14-22. Voy. de Des Marchais, tom. III, pag. 299.*

(3) M. de Buffon, *hist. nat. tom. IX, pag. 203.* Kalm's *travels, tom. I. 102.* Biette, *Voy. de la France équin. pag. 339.*

semblent être moins favorables à la force & à la persistance du genre animal (1).

Insectes & reptiles. Mais les mêmes causes qui concourent à diminuer le volume & la vigueur des plus grands animaux, favorisent la propagation & l'accroissement des reptiles & des insectes. Quoique cela ne soit pas particulier au nouveau monde, & que ces odieuses familles, nées de la chaleur, de l'humidité & de la corruption, infectent toutes les parties de la zone torride, elles se multiplient peut-être encore plus favorablement en Amérique & les individus y parviennent à une grosseur extraordinaire. Comme cette contrée est en général moins cultivée & moins peuplée que les autres parties de la terre, le principe de la vie y consume son activité & sa force dans les productions de cette classe inférieure. L'air y est souvent obscurci par des nuées d'insectes, & la terre couverte de reptiles désagréables & mal-faisans. Les environs de Porto-Belo produisent une si grande multi-

(1) Voyez la NOTE XXXV.

ard
terr
serp
moi
thag
breu
men
mais
isles
gion
proc
la te
que
feu.
récap
noqu
de p
& v
solei
Le
ne se

(1)
pag.
(2)
(3)
Gum
des v
Mém
Som

tude de crapauds que la surface de la terre en est entierement cachée. Les serpens & les viperes ne sont guere moins nombreux à Guayaquil. Carthagene est infectée de troupes nombreuses de chauve - souris, qui tourmentent non-seulement les troupeaux mais les hommes mêmes. (1). Dans les isles on voit de tems en tems des légions de fourmis consumer toutes les productions végétales (2), & laisser la terre aussi parfaitement dépouillée que si elle avoit été dévorée par le feu. Les forêts humides & le sol marécageux des pays qui bordent l'Orénoque & le Maragnon, fourmillent de presque tous les êtres mal-faisans & venimeux auxquels l'activité d'un soleil brûlant peut donner la vie (3).

Les oiseaux du nouveau monde ne sont pas distingués par des qualités.

(1) *Voyage de Ulloa, tom. I, pag. 89. Idem. pag. 147. Herrera, decad. 2, lib. III, cap. 3, 19.*

(2) Voyez la NOTE XXXVI.

(3) *Voyage de la Condamine, pag. 167. Gumilla, tom. III, pag. 120, &c. Hist. gén. des voyages, tom. XIV, pag. 317. Dumont, Mémoires sur la Louisiane, tom. I, pag. 108. Sommario de Oviedo, cap. 52-62.*

aussi marquées & aussi caractéristiques que celles qui ont été observées dans les quadrupèdes. Les oiseaux sont plus indépendans de l'homme & moins affectés par les changemens que son industrie & son travail operent dans l'état de la terre. Ils ont une grande propension à passer d'un pays à un autre ; & ils peuvent aisément & sans dangers satisfaire cet instinct de leur nature. Aussi le nombre des oiseaux communs aux deux continens est - il beaucoup plus grand que celui des quadrupèdes, & les especes mêmes particulieres à l'Amérique ressemblent beaucoup à celles que l'on trouve dans les régions correspondantes de l'ancien hémisphère. Les oiseaux Américains de la zone torride, comme ceux du même climat en Asie & en Afrique, sont parés d'un plumage qui éblouit l'œil par l'éclat & la beauté de ses couleurs ; mais la nature qui s'emble s'être contentée de leur avoir donné cette agréable parure, a refusé à la plupart ce chant mélodieux & varié qui flate & amuse l'oreille. Les oiseaux des climats tempérés dans le nouveau continent, de même que dans le

notre, ont un extérieur moins brillant ; mais ils ont aussi en dédommagement une voix douce & mélodieuse. En quelques districts de l'Amérique la température mal-faine de l'air semble avoir été nuisible même à cette partie de la nature animée ; on y voit moins d'oiseaux que dans les autres contrées, & le voyageur est étonné de la solitude & du silence qui regnent dans les forêts (1). Il est cependant remarquable que l'Amérique, où les quadrupèdes sont si poltrons, ait produit le *condor* à qui l'on ne peut refuser la prééminence sur toute la race ailée, pour le volume, la force & le courage (2).

Dans un continent aussi étendu que Sol.
l'Amérique, il doit nécessairement y

(1) Bonguer, *voy. au Pérou*, 17. Chavalon, *voyage à la Martinique*, pag. 96. Warren, *descript. de Surinam*. Osborn's *colleçt.* tom. II, pag. 924. Lettres édifiantes, tom. XXIV, pag. 339. Charlevoix, *hist. de la nouvelle France*, tom. III, pag. 155.

(2) *Voyage de Ulloa*, tom. I, pag. 363. *Voyage de la Condamine*, pag. 175. M. de Buffon, *hist. nat.* tom. XVI, pag. 184. *Voyage de Des Marchais*, tom. III, pag. 320.

avoir beaucoup de variété dans le sol. On trouve dans chaque province quelques particularités distinctives, mais dont la description doit être réservée à ceux qui en écrivent l'histoire détaillée. En général nous observons que l'humidité & le froid qui dominent d'une manière si frappante dans toutes les parties de l'Amérique, doivent y avoir une grande influence sur la nature du sol. Des pays situés sous le même parallèle que des régions de l'ancien continent où l'extrême rigueur de l'hiver ne se fait jamais sentir, sont entièrement gelés en Amérique pendant une grande partie de l'année. La terre resserrée par ce froid excessif n'y acquiert jamais une chaleur suffisante pour mûrir les fruits qui se trouvent dans les parties correspondantes de l'autre hémisphère. Si l'on vouloit faire croître en Amérique les productions qui abondent dans quelques cantons particuliers du globe, on ne pourroit y réussir que dans les parties de ce continent qui se trouvent de plusieurs degrés plus près de la ligne que le sol naturel de ses productions, parce qu'on auroit besoin d'une augmen-

tatio
la. fr
clim
frui
les
succ
tand
ride
line
plus
mêm
égale
de ce
sol
aussi
autre
pays
bitar
seco
dont
si gra
pas
Les
reste
pou
dans

(1)

(2)

ration de chaleur pour contrebalancer la froideur naturelle de la terre & du climat (1). Plusieurs des plantes & des fruits particuliers aux pays situés sous les tropiques, ont été cultivés avec succès au cap de Bonne - Espérance ; tandis qu'à Saint-Augustin dans la Floride, à Charles-Town dans la Caroline méridionale, qui sont beaucoup plus près de la ligne que le cap, les mêmes productions n'ont pu y réussir également (2). Mais en tenant compte de cette différence de température, le sol de l'Amérique est naturellement aussi riche & aussi fertile qu'aucune autre portion du globe. Comme le pays n'avoit qu'un petit nombre d'habitans peu industrieux & privés du secours de ces animaux domestiques dont les nations civilisées élèvent de si grandes multitudes, la terre n'étoit pas épuisée par leur consommation. Les végétaux produits par sa fertilité, restoient souvent entiers, & en se pourrissant sur sa surface rentroient dans son sein en y portant un surcroît

(1) Voyez la NOTE XXXVII.

(2) Voyez la NOTE XXXVIII.

de matiere végétale (1). Comme les arbres & les plantes tirent de l'air & de l'eau une grande partie de leur nourriture, s'ils n'étoient pas détruits par l'homme & par les autres animaux, ils rendroient à la terre plus qu'ils n'en reçoivent & l'enrichiroient plutôt que de l'appauvrir; ainsi les terres inhabitées de l'Amérique pouvoient continuer de s'engraïffer pendant plusieurs siècles. Le nombre prodigieux & l'énorme grosseur des arbres de ce continent attestent la vigueur extraordinaire du sol dans son état naturel. Lorsque les Européens commencerent à cultiver le nouveau monde, ils furent étonnés de l'exubérance & de l'activité de la végétation dans son moule primitif, & en plusieurs endroits l'industrie du planteur s'exerce encore à diminuer & à épuiser une fécondité superflue afin de réduire la terre à un état propre à une culture utile (2).

(1) M. de Buffon, *hist. nat. tom. I, pag. 242.* Kalm, *tom. I, pag. 151.*

(2) Charlevoix, *hist. de la Nouvelle France, tom. II, pag. 405.* Voyage de Des Marchais, *tom. III, pag. 229.* Lery, *ap. Debry, part. III, pag. 174.* Voyez la NOTE XXXIX.

Après avoir ainsi observé l'état du nouveau monde à l'époque de sa découverte, & considéré les traits particuliers qui le distinguent & le caractérisent, l'objet qui mérite de fixer notre attention, c'est de rechercher comment l'Amérique a été peuplée, par quelle route les hommes ont passé d'un continent à l'autre, & dans quelle partie du globe il est le plus probable que s'est établie une communication entre les deux hémisphères.

Comment l'Amérique a été peuplée.

Nous savons avec une certitude infaillible que toute la race humaine est sortie de la même source, & que les descendans d'un seul homme, sous la protection divine & obéissant aux ordres du ciel, se sont multipliés & ont peuplé la terre. Mais ni les annales ni les traditions des peuples ne remontent jusqu'à ces tems éloignés où ils ont pris possession des diverses contrées où ils sont à présent établis. Nous ne pouvons ni suivre les branches de ces premières familles, ni indiquer avec certitude l'époque de leur séparation & la manière dont elles se sont répandues sur la surface du globe. Chez les nations même les plus éclairées,

Les Américains n'ont conservé aucune tradition sur cet objet.

le période de l'histoire authentique est extrêmement court, & tout ce qui remonte au-delà est fabuleux ou obscur. Il n'est donc pas étonnant que les naturels ignorans de l'Amérique, qui n'ont ni inquiétude sur l'avenir ni curiosité sur le passé, n'aient aucune connoissance de leur propre origine. Les Californiens & les Eskimaux en particulier, qui occupent les parties de l'Amérique les plus voisines de l'ancien continent, sont si grossiers qu'il seroit absolument inutile de chercher parmi eux quelques moyens de découvrir le lieu d'où ils sont venus ou les ancêtres dont ils sont descendus (1). Nous devons le peu de lumières que nous avons sur cet objet, non aux naturels de l'Amérique, mais à l'esprit de recherche de leurs conquérans.

Différentes hypothèses. Lorsque les Européens firent la découverte inattendue d'un monde nouveau, placé à une grande distance de toutes les parties connues alors de l'ancien continent, & rempli d'habi-

(1) Vegenas, *hist. of. California*, tom. I., pag. 60.

tan
fer
pe
tio
rell
rig
plu
spé
fuj
des
que
te
pre
de
eu
hab
doi
les
tine
tra
téri
lité
D'a
cen
hab
lug
plu
&
des

ans dont l'extérieur & les mœurs différoient sensiblement du reste de l'espèce humaine, la curiosité & l'attention des hommes instruits dut naturellement les porter à rechercher l'origine de ces peuples. On rempliroit plusieurs volumes des théories & des spéculations qu'on a imaginées sur ce sujet ; mais ce sont pour la plupart des idées si bizarres & si chimériques que je croirois faire un affront à l'intelligence de mes Lecteurs si j'entreprendois de les exposer en détail ou de les réfuter. Quelques écrivains ont eu la présomption d'imaginer que les habitans de l'Amérique ne descendoient pas du pere commun de tous les hommes, mais qu'ils formoient une race séparée, distinguée par des traits particuliers & dans la forme extérieure de leur corps & dans les qualités caractéristiques de leur esprit. D'autres prétendent qu'ils sont descendus de quelques restes des anciens habitans de la terre échappés au déluge qui du tems de Noé a détruit la plus grande partie de l'espèce humaine, & ils regardent contre toute raison des tribus grossières & sauvages, dis-

persées sur un continent inculte ,
 comme la race d'hommes la plus an-
 cienne qu'il y ait sur la terre. Il n'y
 a guere de nation depuis le pole du
 nord jusqu'à celui du sud , à laquelle
 quelque antiquaire livré à la folie des
 conjectures n'ait attribué l'honneur
 d'avoir peuplé l'Amérique. On a sup-
 posé tour à tour que les Juifs , les Ca-
 nanéens , les Phéniciens , les Cartha-
 ginois , les Grecs , les Scytes avoient
 dans les tems anciens formé des éta-
 blissemens sur cet hémisphere occi-
 dental. On a dit que dans des tems
 postérieurs les Chinois , les Suédois ,
 les Norvégiens , les Gallois , les Espa-
 gnols y avoient envoyé des colonies
 en différentes circonstances & à des
 époques diverses. Les prétentions res-
 pectives de ces peuples ont trouvé des
 zélés partisans , & quoique les raisons
 les plus plausibles dont ils appuyassent
 leurs hypotheses ne fussent que des
 rapports accidentels de quelques cou-
 tumes ou une ressemblance équivoque
 de quelques mots dans les langues res-
 pectives , on a employé de part &
 d'autre beaucoup d'érudition & en-
 core plus de chaleur à défendre sans

beau
 trair
 de co
 l'hist
 plus
 ce qu
 certa
 pas t
 ici qu
 cont
 sur c
 vent

1°
 d'exp
 la po
 uns c
 naire
 qu'el
 d'un
 tion
 qu'u
 par
 avoi
 côte
 à pe

(1)
 Anci
 Feyj
 Acob

beaucoup d'utilité les hypothèses contraires. Ces objets de conjecture & de controverse n'appartiennent pas à l'historien : renfermé dans des limites plus étroites, il se borne à recueillir ce qui paroît fondé sur des témoignages certains ou très-probables. Je ne crois pas franchir ces limites en présentant ici quelques observations qui peuvent contribuer à répandre de la lumière sur ces questions curieuses & si souvent agitées.

1°. Il y a des auteurs qui ont tâché d'expliquer par de pures conjectures la population de l'Amérique. Quelques-uns ont supposé qu'elle avoit été originairement unie à l'ancien continent & qu'elle en avoit été séparée par le choc d'un tremblement de terre ou l'irruption d'un déluge. D'autres ont imaginé qu'un vaisseau, détourné de sa route par la violence d'un vent d'ouest, avoit été poussé par accident sur la côte d'Amérique & avoir commencé à peupler ce continent désert (1). ¶

(1) Parson's *Remains of Japhet*, pag. 240. *Ancient univers. hist. vol. XX*, pag. 164. P. Feyjoo, *Teatro critico*, tom. V, pag. 304, &c. Acosta, *hist. mor. novi orbis*, lib. I, cap. 16-19.

feroit inutile d'examiner & de discuter ces hypothefes, parce qu'il est impossible d'en tirer aucun réfultat certain. Les événemens qu'on y suppose font fimplement poffibles; mais nous n'avons aucune preuve qu'ils foient arrivés, ni par le témoignage pofitif de l'histoire ni même par les fuppositions vagues de la tradition.

2°. Rien ne peut être plus frivole ou plus incertain que de chercher à découvrir l'origine des Américains, en obfervant fimplement les reflemblances qui peuvent fe trouver entre leurs mœurs & celles de quelque nation particuliere de l'ancien continent. Si l'on fuppose deux peuples placés aux deux extrêmités de la terre, mais dans un état de fociété également avancée pour la civilifation & l'industrie, ils éprouveront les mêmes befoins & feront les mêmes efforts pour les fatisfaire: attirés par les mêmes objets, animés des mêmes paffions, les mêmes idées & les mêmes fentimens s'éleveront dans leur ame. Le caractère & les occupations du chaffeur d'Amérique feront peu différentes de ceux d'un Afiatique qui tire également fa

subfi
fauv
semb
dans
Au li
pare
affini
devo
dispo
font
naiff
se tro
confi
caracé
à pr
dans
finem
velo
ont
toute
pouv
la fu
vage
trie
ciété
mer
qu'
& le
tine

subsistance de la chasse. Une tribu de sauvages sur les bords du Danube ressemblera beaucoup à ceux qui vivent dans les plaines qu'arrose le Mississipi. Au lieu donc de présumer d'après de pareils rapports qu'il y ait quelque affinité entre ces peuples divers, nous devons seulement en conclure que les dispositions & les mœurs des hommes sont formées par leur situation & naissent de l'état de sociabilité où ils se trouvent. Du moment où ces circonstances commencent à s'altérer, le caractère d'un peuple doit changer, & à proportion qu'il fait des progrès dans la civilisation, ses mœurs se raffinent, ses facultés & ses talens se développent. Les progrès de l'homme ont été à peu près les mêmes dans toutes les parties du globe, & nous pouvons le suivre dans sa marche de la simplicité grossière d'une vie sauvage jusqu'à ce qu'il arrive à l'industrie, aux arts & à l'élégance des sociétés policées. Il n'y a donc rien de merveilleux dans les ressemblances qu'on a observées entre les Américains & les nations barbares de notre continent, Si Lafiteau, Garcia, & plu-

siieurs autres auteurs avoient fait ces réflexions, ils n'auroient pas embrouillé le sujet qu'ils vouloient éclaircir, par leurs vains efforts pour établir une affinité entre différentes nations de l'ancien continent, sans en avoir d'autre preuve que cette ressemblance dans les mœurs qui est le produit nécessaire d'un état semblable de sociabilité. Il est vrai qu'il y a chez tous les peuples certaines coutumes qui n'ayant leur source dans aucun besoin naturel, ni dans aucun desir particulier à leur situation, peuvent être regardées comme des usages d'une institution arbitraire. Si l'on découvroit entre deux peuples établis dans des régions fort éloignées l'une de l'autre une parfaite conformité dans quelques-uns de ces usages, il seroit naturel de soupçonner que ces deux peuples ont été liés par quelque affinité. Si l'on trouvoit en Amérique une nation qui consacraît tous les septièmes jours à un repos religieux; si chez une autre la première apparition de la nouvelle lune étoit célébrée avec appareil, on pourroit supposer avec raison que la première a reçu des Juifs

ret ut
la fé
vrait
expre
en vo
guide
exem
bitra
des de
si équ
qu'on
théor
mond

3°
sur l'o
l'obse
pratic
moins
fonde
nions
ni le
sonné
ne pe
vagar
font
méth
des a
pend
si rég

cet usage d'institution arbitraire ; mais la fête observée par la seconde ne devoit être regardée que comme une expression de joie naturelle à l'homme en voyant reparoître la planète qui le guide & l'éclaire pendant la nuit. Les exemples de coutumes purement arbitraires & communes aux habitans des deux hémispheres sont à la vérité si équivoques & en si petit nombre, qu'on ne peut en déduire aucune théorie sur la manière dont le nouveau monde a été peuplé.

3°. Les hypotheses que l'on a faites sur l'origine des Américains, d'après l'observation de leurs rites & de leurs pratiques religieuses, ne sont pas moins imaginaires & destituées de fondemens solides. Lorsque les opinions religieuses d'un peuple ne sont ni le résultat d'une combinaison raisonnée ni l'effet de la révélation, elles ne peuvent être que bizarres & extravagantes ; mais les nations barbares sont incapables de suivre la première méthode & n'ont pas été favorisées des avantages de la révélation. Cependant l'esprit humain a des procédés si réguliers, lors même que ses opé-

rations semblent n'annoncer que de la bizarrerie & du caprice, que dans tous les âges & dans tous les pays la prédominance de certaines passions sera constamment suivie des mêmes effets. Le sauvage, soit d'Europe, soit d'Amérique, qu'agite la crainte superstitieuse des êtres invisibles ou le desir inquiet de pénétrer dans l'avenir, éprouve également les mouvemens de la terreur ou de l'impatience; il a recours à des prodiges & à des moyens de même espèce, soit pour détourner le malheur dont il se croit menacé, soit pour deviner le secret qui excite sa curiosité. Ainsi le rituel de la superstition sur un continent semble à plusieurs égards n'être que la copie de celui qu'on trouve dans l'autre hémisphère; l'un & l'autre autorisent des institutions semblables, quelquefois si frivoles qu'elles n'excitent que la pitié, quelquefois si barbares & si sanguinaires qu'elles inspirent l'horreur. Mais sans avoir besoin de supposer aucune affinité entre ces nations éloignées, & sans imaginer que leurs cérémonies religieuses eussent été transmises par la tradition de l'une à l'autre,

I
l'autre
mité,
ble en
fluenc
l'enth
prit h

4°.

un pr
sion,
par a
nent
rables
du ne
état
igoro
essais
tions
méric
fance
presq
dans
qu'on
époq
feste
naire
roien
été au
l'étoi
par le

Ta

l'autre, on peut attribuer cette uniformité, qui en plusieurs exemples semble en effet très-étonnante, à l'influence naturelle de la superstition & de l'enthousiasme sur la foiblesse de l'esprit humain.

4°. Nous pouvons établir comme un principe certain dans cette discussion, que l'Amérique n'a été peuplée par aucune nation de l'ancien continent qui eût fait des progrès considérables dans la civilisation. Les habitans du nouveau monde étoient dans un état de société si peu avancé qu'ils ignoroient les arts qui sont les premiers essais de l'industrie humaine. Les nations même les plus civilisées de l'Amérique n'avoient aucune connoissance de plusieurs inventions simples, presque aussi anciennes que la société dans les autres parties du monde & qu'on retrouve dans les premières époques de la vie civile. Il est manifeste par-là que les tribus qui originellement ont passé en Amérique sortoient de nations qui doivent avoir été aussi barbares que leurs descendans l'étoient quand ils ont été découverts par les Européens ; car les arts de goût

L'Amérique n'a pas été peuplée par une nation très-civilisée.

& de luxe peuvent bien décliner ou périr par les secouffes violentes, les révolutions & les défâtres auxquels les nations sont exposées; mais les arts nécessaires à la vie ne peuvent plus se perdre chez un peuple qui les a une fois connus; ils ne sont sujets à aucune des vicissitudes des choses humaines & la pratique en subsiste aussi longtemps que la race même des hommes. Si l'usage du fer avoit jamais été connu aux sauvages de l'Amérique ou à leurs ancêtres; s'ils avoient jamais employé une charrue, une navette ou une forge, l'utilité de ces inventions les auroit conservées, & il est impossible qu'elles eussent pu être oubliées ou abandonnées. Nous pouvons donc en conclure que les Américains sont descendus de quelque peuple qui se trouvoit dans un état de société trop peu avancé pour connoître les arts nécessaires, puisque ces mêmes arts étoient inconnus à leurs descendans.

Ni par 5°. Il ne paroît pas moins évident
des peuples du que l'Amérique n'a été peuplée par
midi de aucune colonie des nations plus mé-
notre ridionales de l'ancien continent. On
conti- ne peut pas supposer qu'aucune des
nent,

tribus
partie
cher
ni l'a
qui p
& leu
un fi
peuv
des r
d'Afr
seule
j'ai c
étoie
plus
circo
quée
une
aux
dom
sans
cont
cour
gno
riqu
dom
les
Chi
licé
nen

tribus sauvages établies dans cette partie de notre hémisphère ait été chercher un pays si éloigné. Elles n'avoient ni l'audace ni l'industrie, ni la force qui pouvoient leur inspirer le desir & leur fournir les moyens d'exécuter un si long voyage. Les Américains ne peuvent pas non plus être descendus des nations plus civilisées d'Asie & d'Afrique; & cela est prouvé non-seulement par les observations que j'ai déjà faites sur l'ignorance où ils étoient des arts les plus simples & les plus nécessaires, mais encore par une circonstance qui mérite d'être remarquée. Lorsqu'un peuple a éprouvé une fois les avantages que procurent aux hommes en société les animaux domestiques, il ne peut plus subsister sans la nourriture qu'il en tire, ni continuer ses travaux sans leur secours. Aussi le premier soin des Espagnols, lorsqu'ils s'établirent en Amérique, fut d'y porter tous les animaux domestiques d'Europe; & si avant eux les Tyriens, les Carthaginois, les Chinois, ou quelque autre peuple policé avoit pris possession de ce continent, nous aurions trouvé les ani-

maux particuliers aux régions d'où ils auroient été apportés. Mais dans toute l'Amérique, il n'y a pas un seul quadrupède, apprivoisé ou sauvage, qui appartienne proprement aux pays chauds, ou même aux climats plus tempérés de l'ancien continent. Le chameau, le dromadaire, le cheval, le bœuf, étoient aussi inconnus en Amérique que le lion & l'éléphant. Il est évident par - là que le peuple qui s'établit le premier dans le monde occidental ne venoit pas des pays où ces animaux abondent; car des hommes accoutumés à en faire usage auroient naturellement regardé leur secours non - seulement comme utile, mais encore comme nécessaire pour l'amélioration & même pour la conservation de la société civile.

Les deux continents paroissent être plus voisins l'un de l'autre vers le nord.

6°. En considérant les Animaux dont l'Amérique est pourvue, on peut conclure que le point de contact le plus voisin de l'ancien & du nouveau continent se trouve vers l'extrémité septentrionale de l'un & de l'autre, & que c'est par - là que la communication s'est ouverte & qu'il s'est établi une correspondance entre ces deux

parties du globe. Les vastes contrées d'Amérique, qui sont situées sous les tropiques ou qui en approchent, sont remplies d'animaux indigenes de différentes especes, entierement différentes de celles qui se trouvent dans les parties correspondantes de l'ancien continent. Mais les provinces septentrionales du nouveau monde sont peuplées d'animaux sauvages, communs aux parties de notre hémisphere situées sous les mêmes latitudes. L'ours, le loup, le renard, le lievre, le daim, le chevreuil, l'élan & plusieurs autres especes abondent dans les forêts de l'Amérique septentrionale, ainsi que dans celles du nord de l'Europe & de l'Asie (1). Il paroît donc évident que les deux continens s'approchent l'un de l'autre par ce côté, & sont unis ou si voisins que ces animaux ont pu passer de l'un à l'autre.

7°. Le voisinage actuel des deux continens est clairement prouvé par des découvertes modernes qui ont détruit la principale difficulté

Cela est prouvé par les découvertes.

(1) M. de Buffon, *hist. nat. tom. IX*, pag. 97, &c.

sur la maniere dont s'est peuplée l'Amérique. Tant que les vastes régions qui s'étendent vers l'est, depuis la riviere d'Oby jusqu'à la mer de Kamchatka, ont été inconnues ou imparfaitement décrites, l'extrémité nord-est de notre hémisphere étoit supposée à une si grande distance du nouveau monde qu'il n'étoit pas aisé de concevoir comment il auroit pu s'établir une communication entre les deux continens. Mais les Russes ayant soumis à leur domination la partie occidentale de la Sibérie, acquirent par degrés la connoissance de cette vaste contrée, en pénétrant vers l'est dans des provinces jusqu'alors inconnues. Elles furent découvertes par des chasseurs qui suivoient le gibier, ou par des soldats employés à lever les impôts; mais la cour de Moscou n'évaluoit l'importance de ces nouvelles provinces que par la petite addition de revenu qui en résultoit. Enfin Pierre le Grand monta sur le trône de Russie. Son génie vaste & éclairé, occupé à saisir toutes les circonstances qui pouvoient agrandir son empire ou illustrer son regne, apperçut dans

ce
av
igi
les
l'e
pr
tro
co
ne
ter
mé
ro
un
me
ci
gé
pri
ma
pla
en

&
qu
ce
di
on

Ru

ces découvertes des conséquences qui avoient échappé aux regards de ses ignorans prédécesseurs. Il sentit que les régions d'Asie en s'étendant vers l'est, s'approchoient dans la même proportion vers l'Amérique; qu'on trouveroit probablement par-là cette communication entre les deux continents qu'on cherchoit depuis si long-tems en vain, & qu'en ouvrant lui-même cette communication, il pourroit faire couler dans ses domaines par un nouveau canal une partie du commerce & des richesses du monde occidental. Un tel projet étoit digne d'un génie qui aimoit les grandes entreprises. Pierre rédigea de sa propre main des instructions pour suivre ce plan & donna des ordres pour le mettre en exécution (1):

Ses successeurs ont adopté ses idées & suivi son projet; mais les officiers que la cour de Russie a employés à cette expédition ont trouvé tant de difficultés à vaincre, que leurs progrès ont été extrêmement lents. Quelques

(1) Muller, *voyages & découvertes des Russes*, tom. I, pag. 4, 5, 141.

traditions obscures conservées chez les peuples de Sybérie sur un voyage qui se fit heureusement en 1648 autour du promontoire nord-est de l'Asie, encouragerent les Russes à suivre la même route. Dans cette vue on équipa en différens tems des vaisseaux sur les rivieres de Lena & de Kolima ; mais dans un océan glacé, que la nature ne semble pas avoir destiné à la navigation, ces vaisseaux éprouverent des désastres multipliés & ne purent remplir l'objet qu'on s'étoit proposé. Aucun vaisseau armé par la cour de Russie n'a jamais doublé ce cap formidable (1) ; tout ce qu'on connoît de ces extrémités de l'Asie est dû aux découvertes qui ont été faites dans des excursions par terre. On trouve dans toutes ces provinces une opinion établie qu'il y a des contrées vastes & fertiles à une distance peu considérable de leurs côtes. Les Russes imaginèrent que ces contrées faisoient partie de l'Amérique ; & plusieurs circonstances concouroient non-seulement à les confirmer dans cette opinion, mais

(1) Voyez la NOTE XL.

encore à leur persuader qu'une portion de ce continent ne pouvoit pas être très-éloignée. Des arbres de différentes especes, inconnues dans ces régions stériles de l'Asie, sont chassées sur la côte par un vent d'est; le même vent y amène en peu de jours des glaces flottantes; de grandes troupes d'oiseaux arrivent tous les ans du même côté; enfin il s'est conservé parmi les habitans la tradition d'un commerce établi anciennement avec des pays situés à l'est.

Après avoir pesé toutes ces circonstances, & avoir comparé la position des contrées d'Asie que les Russes avoient découvertes avec celles des parties du nord-ouest de l'Amérique qui étoient déjà connues, la cour de Russie forma un plan qu'auroit difficilement osé concevoir toute autre nation moins accoutumée à tenter des entreprises difficiles & à lutter contre de grands obstacles. On donna ordre de construire deux vaisseaux à Ochotsk dans la mer de Kamchatka, d'où ils devoient mettre à la voile pour aller faire des découvertes. Quoique cette région inculte & stérile ne produisit

rien qui pût servir à la construction de ces vaisseaux, à l'exception de quelque bois de mélèze; quoique non-seulement le fer, les cordages, les voiles & les nombreux aparaux nécessaires pour les équiper, mais encore les provisions & les vivres duf- être transportés à travers les immenses déserts de la Sibirie, sur des rivieres d'une navigation difficile & par des routes pretque impraticables, la volonté du souverain & la patience du peuple Russe surmonterent à la fin tous les obstacles. On vint à bout de construire les deux vaisseaux, qui appareillerent de Kamcharka sous le commandement des capitaines Berring & Tschirikow, pour aller reconnoître le nouveau monde par un côté où l'on n'en avoit jamais approché. Ils dirigerent leur route vers l'est; une tempête sépara bientôt les deux vaisseaux qui ne purent plus se rejoindre; mais malgré cet accident & plusieurs autres défastres qu'ils éprouverent, les espérances qu'on avoit conçues de cette expédition ne furent pas absolument frustrées. Chacun des commandans découvrit une terre qui leur parut

1741.

fai
&
fen
au
for
auf
de
bar
l'ap
lev
des
lou
dép
obl
don
rev
ifles
l'ou
dés
que
ture
avo
ceu
pré
tuy
ufa
du
être
peu

faire partie du continent d'Amérique, & qui suivant leurs observations semble être située à quelques degrés au nord-ouest de la côte de la Californie. Les deux commandans firent aussi descendre à terre quelques-uns de leurs gens; mais à l'un de ces débarquemens les habitans s'enfuirent à l'approche des Russes; à l'autre ils enleverent ceux des Russes qui étoient descendus & détruisirent leur chaloupe. La violence du tems & l'état déplorable où se trouvoit l'équipage obligerent les deux capitaines à abandonner ces côtes inhospitalieres. En revenant ils toucherent à différentes isles qui forment une chaîne de l'est à l'ouest entre le pays qu'ils avoient découvert & la côte d'Asie. Ils eurent quelque communication avec les naturels de ces isles, qui leur parurent avoir beaucoup de ressemblance avec ceux de l'Amérique septentrionale. Ils présenterent aux Russes le *calumet* ou tuyau de paix, symbole d'amitié, d'un usage universel chez tous les habitans du nord de l'Amérique, & qui paroît être une institution particuliere à ces peuples.

Les isles de ce nouvel Archipel ont été fréquentées depuis par les chasseurs Russes ; mais la cour sembloit avoir abandonné son premier plan de poursuivre les découvertes de ce côté. Ce projet fut repris tout à coup en 1768 , & le capitaine Krenitzin eut le commandement de deux petits vaisseaux équipés pour cet objet. Il tint dans son voyage à peu près la même route que les premiers navigateurs ; il toucha aux mêmes isles , dont il observa avec plus de soin la situation & les productions , & il en découvrit plusieurs nouvelles que les autres n'avoient pas rencontrées. Il n'alla pas assez avant vers l'est pour reconnoître le pays que Bering & Tschirikow avoient jugé faire partie du continent de l'Amérique ; mais en revenant par une route beaucoup plus au nord que celle qu'ils avoient tenue , il corrigea quelques erreurs importantes où ils étoient tombés , & son expédition servira du moins à faciliter les progrès des navigateurs qui voudront le suivre dans ces mers (1).

(1) Voyez la NOTE XLI.

La possibilité d'une communication entre les deux continents par cette partie du globe, n'est plus fondée sur de simples conjectures, mais sur des preuves incontestables (2). Il se peut qu'une tribu ou quelques familles de Tartares errans, guidées par ce besoin d'activité particulier à ce peuple, aient passé dans les isles les plus voisines; quelque grossière que fût leur manière de naviguer, elles ont pu en allant d'une île à une autre arriver enfin à la côte d'Amérique & commencer à peupler ce continent. La distance des isles Mariannes ou des Larrons à la terre d'Asie la plus voisine est encore plus considérable que celle qui se trouve entre la partie d'Amérique que les Russes ont découverte & la côte de Kamchatka. Cependant les habitans des isles Mariannes sont évidemment d'origine Asiatique. Si malgré l'éloignement nous reconnoissons que ces isles ont été peuplées par des émigrations de notre continent, la distance seule n'est pas une raison pour

(2) Muller, *voyages & découvertes*, &c. tom. I.

nous empêcher d'attribuer à la même origine la population de l'Amérique. Il est probable que les navigateurs qui visiteront dans la fuite ces mers, découvriront, en remontant davantage vers le nord, que le continent d'Amérique est encore plus près de l'Asie. Les habitans encore barbares du pays situé autour du cap nord-est de l'Asie, prétendent qu'il y a à la hauteur de leur côté une petite isle où ils peuvent arriver en moins d'un jour, & que delà on découvre un grand continent qui selon leur récit est couvert de forêts & occupé par un peuple dont ils n'entendent pas la langue (1). Ils reçoivent de ce peuple des peaux de marte, animal connu dans les parties septentrionales de la Sibérie & qui ne se trouve que dans les pays où il y a beaucoup d'arbres. Si nous pouvions ajouter foi à ce récit, il faudroit en conclure que le continent d'Amérique n'est séparé du nôtre que par un canal étroit; & alors toutes les difficultés sur leur communication s'évanouissent.

(1) Muller, *voyages & découvertes*, &c. tom. I.

roier
cider
cesse
sie &
Pier
brilla
déjà
Il
couv
nicat
méri
facili
l'Eur
Nor
land
cette
long
lée
miff
anim
prop
pas
gion
qu'
rieu

(
Hist
152

roient. Peut-être que le mérite de décider cette question est réservé à la princesse qui est assise sur le trône de Russie & qui en perfectionnant le plan de Pierre le Grand ajoutera un jour ce brillant succès à ceux qui illustrent déjà son regne.

Il est évident aussi d'après des découvertes récentes, qu'une communication entre notre continent & l'Amérique a pu s'établir avec une égale facilité par l'extrémité nord-ouest de l'Europe. Dès le neuvième siècle, les Norvégiens découvrirent le Groenland & y planterent des colonies; cette communication, après avoir été long-tems interrompue s'est renouvelée dans le dernier siècle. Quelques missionnaires Luthériens & Moraves, animés par un zèle ardent pour la propagation de la foi chrétienne, n'ont pas craint de s'établir dans cette région inculte & glacée (1). C'est à eux qu'on doit beaucoup de détails curieux sur la nature du pays & sur les

Communi-
cation
par le
nord-est.
A. D.
830.

(1) Crantz, *histoire du Groenland*, tom. I. *Histoire générale des voyages*, tom. XV, pag. 152, Note 96.

habitans. Ils nous ont appris que la côte nord-ouest du Groenland est séparée de l'Amérique par un détroit très-resserré; qu'au fond de la baie où aboutit ce détroit il est très-probable que les deux continens sont unis (1); que les habitans de l'un & de l'autre ont des relations entre eux; que les Eskimaux d'Amérique ressemblent parfaitement aux Groenlandois pour la figure, le vêtement & la maniere de vivre; que des matelots qui avoient appris quelques mots Groenlandois, avoient rapporté que ces mêmes mots étoient entendus par les Eskimaux; enfin qu'un missionnaire Morave, très-versé dans la langue du Groenland, ayant visité le pays des Eskimaux, découvrit à son grand étonnement qu'ils parloient la même langue que les Groenlandois, que c'étoit à tous égards le même peuple, & qu'en conséquence il en fut reçu & traité comme un ami & un frere (2).

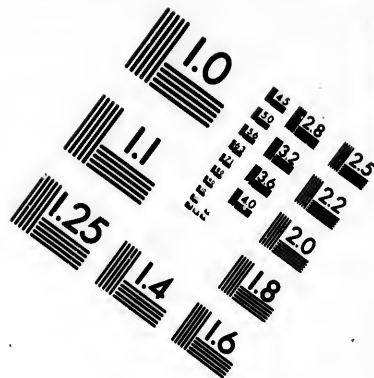
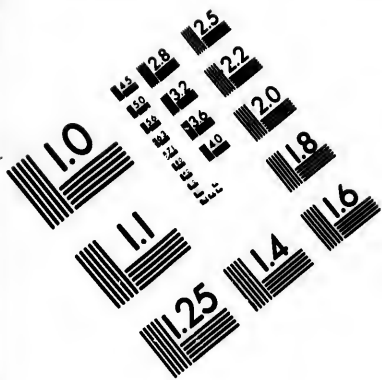
Ces faits décisifs établissent non-

(1) Eggede, *hist. du Groenland*; pag. 2, 3.

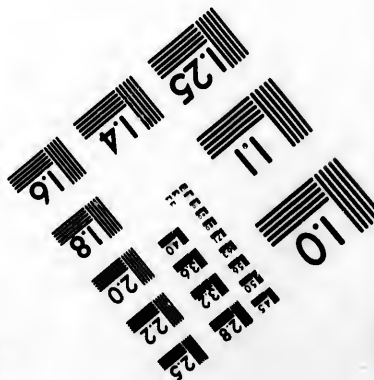
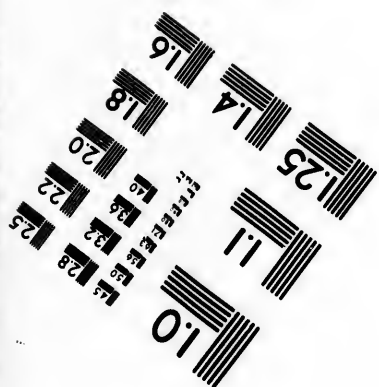
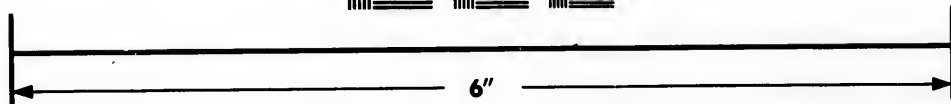
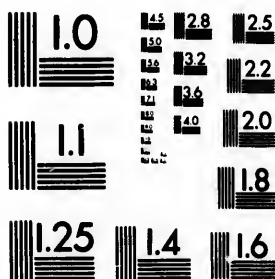
(2) Crantz, *histoire du Groenland*; pag. 251, 262.

seulement la consanguinité des Eskimaux & des Groenlandois; ils démontrent encore la possibilité que l'Amérique ait été peuplée par le nord de l'Europe. Si les Norvégiens, dans un siècle barbare où la science n'avoit pas encore commencé à éclairer de ses rayons le nord de notre hémisphère, ont été cependant assez bon navigateurs pour s'ouvrir une communication avec le Groenland, il ne seroit pas étonnant que leurs ancêtres, aussi accoutumés à errer dans les mers que les Tartares le sont à errer par terre, eussent à une époque plus reculée exécuté le même voyage & laissé au Groenland une colonie dont les descendans ont pu dans la suite des tems passer en Amérique. Mais si au lieu de se hasarder à voguer directement de leur côte au Groenland, nous supposons que les Norvégiens ont suivi une route moins hardie, en s'avancant de Shetland aux îles Féroë & delà en Islande, & qu'ils ont établi des colonies en ces différentes îles, leurs progrès peuvent avoir été tellement gradués que cette navigation n'auroit été ni plus longue ni plus péril-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

5
10
20
50
100

leuse que tant de voyages exécutés dans tous les tems par ce peuple robuste & entreprenant.

L'Amérique à été probablement peuplée par le nord-est.

8°. Quoiqu'il soit possible que l'Amérique ait reçu de notre hémisphère ses premiers habitans, soit par le nord-ouest de l'Europe, soit par le nord-est de l'Asie, il y a de bonnes raisons pour supposer que les ancêtres de toutes les nations Américaines, depuis le cap Horn jusqu'aux extrémités méridionales de Labrador, sont venus d'Asie plutôt que d'Europe. Les Eskimaux sont les seuls peuples d'Amérique qui par la figure & par le caractère aient quelque ressemblance avec les Européens. C'est évidemment une espece d'hommes particulière, distinguée de toutes les nations de ce continent par le langage, les mœurs & les habitudes. On peut donc être autorisé à faire remonter leur origine à la source que j'ai indiquée. Mais il y a parmi tous les autres peuples d'Amérique une ressemblance si frappante & dans leur constitution physique & dans leurs qualités morales, que malgré les différences produites par l'influence du climat ou par l'inégalité de

leur
dev
d'u
de l
retr
pri
car
mai
tra
une
les
mo
cain
blan
per
pre
blie
don
gine
Asia
ties
déc
nen
gré
idé
Am
tion
leu
par

leurs progrès dans la civilisation, nous devons les regarder comme descendus d'une même souche. Il peut y avoir de la variété dans les teintes, mais on retrouve par-tout la même couleur primitive. Chaque tribu a quelque caractère particulier qui la distingue ; mais dans toutes on reconnoît certains traits communs à la race entière. C'est une chose remarquable que dans toutes les particularités, soit physiques soit morales, qui caractérisent les Américains, on leur trouve de la ressemblance avec les tribus barbares dispersées au nord-est de l'Asie, mais presque aucune avec les nations établies au nord de l'Europe. On peut donc remonter à leur première origine, & conclure que leurs ancêtres Asiaticques s'étant établis dans les parties de l'Amérique où les Russes ont découvert le voisinage des deux continents, se sont ensuite répandus par degrés dans ces différentes régions. Cette idée du progrès de la population en Amérique s'accorde avec les traditions que les Mexicains avoient sur leur propre origine, & qui routes imparfaites qu'elles étoient, avoient été

conservées avec plus de soin & méritoient plus de confiance que celles d'aucun peuple du nouveau monde. Les Mexicains prétendoient que leurs ancêtres étoient venus d'un pays éloigné, situé au nord-est de leur empire. Ils indiquoient les différens endroits où ces étrangers s'étoient arrêtés en avançant successivement dans les provinces intérieures, & c'est précisément la même route qu'ils ont dû suivre en supposant qu'ils vinssent d'Asie. La description que les Mexicains faisoient de la figure, des mœurs, de la manière de vivre de leurs ancêtres à cette époque, est une peinture fidelle des tribus sauvages de Tartares, dont je suppose qu'ils sont descendus.

Je terminerai ici cette discussion sur un point auquel on a attaché tant d'importance qu'il auroit été peu convenable de l'omettre en écrivant l'histoire de l'Amérique. J'ai osé examiner la question, mais sans prétendre l'avoir décidée. Content d'offrir des conjectures, je ne veux établir aucun système. Lorsqu'une recherche est par sa nature trop obscure & trop compliquée pour qu'il soit possible d'ar-

river
peut
quer
babl

Il
l'éta
mér
con
leur
men
mais
lieu
tant
dign
l'hif
l'hif
rir a
natu
temp
tion
il fa
fère
pass
fanc

(1
VII,
lib. 1
I, ca
una h

river à des conséquences certaines, il peut y avoir quelque mérite à indiquer du moins celles qui sont probables (1).

Il est plus intéressant d'examiner l'état & le caractère des peuples d'Amérique, à l'époque où ils ont été connus des Européens qu'à celle de leur origine. A celle-ci un pareil examen n'est qu'un objet de curiosité; mais à l'autre époque il peut donner lieu aux recherches les plus importantes & les plus instructives qui soient dignes d'occuper le philosophe ou l'historien. Si l'on veut compléter l'histoire de l'esprit humain & parvenir à une parfaite connoissance de sa nature & de ses progrès, il faut contempler l'homme dans toutes les situations diverses où la nature l'a placé; il faut suivre ses progrès dans les différens états de sociabilité par où il passe, en avançant par degrés de l'enfance de la vie civile vers la maturité

Etat & caractère des Américains.

(1) Acosta, *histoire naturelle & mor. lib. VII, cap. 2*, &c. Garcia, *Origen de los Indios, lib. V, cap. 3*. Torquemada, *Monar. Ind. lib. I, cap. 2*, &c. Boturini Benaduci, *idea de una hist. de l'Amér. septentr. §. XVII, pag. 127*.

& le déclin de l'état social. Il faut examiner à chaque période comment les puissances de son entendement se développent, observer les efforts de ses facultés actives, épier les mouvemens de ses affections à mesure qu'elles naissent dans son ame, voir le but où elles tendent & la force avec laquelle elles s'exercent. Les anciens philosophes & historiens de la Grece & de Rome, qui sont nos guides dans cette recherche comme dans toutes les autres, n'avoient que des vues bornées sur ce sujet, parce qu'ils n'avoient eu presqu'aucun moyen d'observer l'homme dans l'état de vie sauvage. La société civile avoit déjà fait de grands progrès dans toutes les régions de la terre qu'ils connoissoient, & les nations qui existoient avoient déjà achevé une grande partie de leur carrière avant qu'ils eussent commencé à les observer. Les Scytes & les Germains sont les peuples les moins avancés dans la civilisation, sur lesquels les anciens auteurs nous aient transmis quelque détail authentique; mais ces mêmes peuples possédoient déjà des troupeaux & des bestiaux; ils connoissoient des pro-

prié
qu'o
qui
ont
ven
L
a ag
a off
un
avan
ver
cont
l'hon
plus
puiss
socié
se fo
les se
dans
mom
qu'in
& o
parti
état
toit
par
poët
autre
tie o

priétés de différentes especes, & lorsqu'on les compare avec les hommes qui sont encore dans l'état sauvage, on peut les regarder comme déjà parvenus à un grand degré de civilisation.

La découverte du nouveau monde a agrandi la sphere des spéculations & a offert à notre vue des nations dans un état de société beaucoup moins avancé que celui où l'on a pu observer les différens peuples de notre continent. C'est en Amérique que l'homme se montre sous la forme la plus simple où nous concevions qu'il puisse subsister. Nous y voyons des sociétés qui commencent seulement à se former, & nous pouvons observer les sentimens & les actions des hommes dans l'enfance de la vie sociale, au moment où ils ne sentent encore qu'imparfaitement la force de ces liens & où ils ont à peine abandonné une partie de leur liberté naturelle. Cet état de simplicité primitive, qui n'étoit connu dans notre continent que par les descriptions fantastiques des poètes, existoit réellement dans cet autre hémisphere. La plus grande partie de ses habitans, étrangers à l'in-

dustrie & au travail, ignoroient les arts, avoient à peine quelque idée de propriété & jouissoient en commun des biens que produisoit la fécondité spontanée de la nature. Il n'y avoit sur ce vaste océan que deux nations qui eussent commencé d'une manière sensible à acquérir les idées & à adopter les institutions qui appartiennent aux sociétés policées. Leur gouvernement & leurs mœurs deviendront naturellement l'objet de nos observations, lorsque nous rapporterons la découverte & la conquête des empires du Mexique & du Pérou : cette époque nous offrira une occasion de considérer les Américains dans le plus haut degré de civilisation où ils soient jamais parvenus.

Cette recherche nous bornerons pour le moment notre attention & nos recherches à l'examen des petites tribus indépendantes qui occupoient les autres parties de l'Amérique. Quoiqu'on observât quelques diversités dans le caractère, les mœurs & les institutions de ces différentes tribus, elles se trouvoient à peu près dans un même état de société, tellement simple & grossier qu'on

qu
ler
Da
rig
cri
&
tan
car
sen
dan
nab
ces
si g
ven
trait
roiss
moet
larit
suffi
cher
sion
Il
proc
fante
des p
core
cette
carac
les d
7

qu'on peut leur donner à toutes également la dénomination de *sauvages*. Dans une histoire générale de l'Amérique il seroit peu convenable de décrire l'état de chaque petite peuplade, & de rechercher toutes les circonstances qui contribuent à former le caractère des individus qui la composent. Un pareil examen entraîneroit dans des détails fastidieux & interminables. Les qualités qui distinguent ces différens peuples ont entr'elles une si grande ressemblance, qu'elles peuvent être présentées sous les mêmes traits. Si quelques circonstances paroissent établir dans le caractère & les mœurs de quelques-uns, des particularités dignes d'être remarquées, il suffira de les indiquer & d'en rechercher les causes, à mesure que l'occasion de les observer se présentera.

Il est extrêmement difficile de se procurer des informations satisfaisantes & authentiques sur les mœurs des peuples lorsqu'ils ne sont pas encore civilisés: pour découvrir sous cette forme grossière leur véritable caractère & pour recueillir les traits qui les distinguent, il faut dans l'observa-

Difficultés de se procurer des informations exactes.

teur autant d'impartialité que de fa-
gacité ; car dans les différens degrés
de sociabilité , les facultés , les senti-
mens & les desirs de l'homme sont
tellement appropriés à sa situation
qu'ils deviennent pour lui la regle de
tous ses jugemens. Il attache l'idée de
perfection & de bonheur aux qualités
semblables à celles qu'il possède ; &
par-tout où il ne trouve pas les objets
de plaisir & de jouissance auxquels il
est accoutumé , il prononce hardiment
que le peuple qui en est privé , doit
être barbare & misérable. Delà le mé-
pris mutuel que conçoivent les uns
pour les autres les membres des petites
sociétés où la civilisation n'a pas fait
encore les mêmes progrès. Les nations
polies , qui sentent tous les avantages
que leur donnent les lumieres & les
arts , sont portées à regarder avec dé-
dain les peuples sauvages ; & dans l'or-
gueil de leur supériorité , à peine con-
viendront-elles que les occupations ,
les idées & les plaisirs de ces peuples
soient dignes de l'homme. D'ailleurs
les peuples sauvages ont rarement été
observés par des personnes douées
de cette force d'esprit supérieure

au
ju
qu
di

pr
oc
pe
gu
bie
ces
tach
yeu
N
tion
voie
les
euff
Les
étoie
igno
tout
obse
aux
tinué
lutta
peu
pacit
de sp

aux préjugés vulgaires & capables de juger l'homme , sous quelque aspect qu'il se présente , avec candeur & avec discernement.

Les Espagnols qui entrerent les premiers en Amérique & qui eurent occasion de connoître les différentes peuplades avant qu'elles fussent subjuguées , dispersées ou détruites , étoient bien loin de posséder les qualités nécessaires pour bien observer le spectacle intéressant qui s'offroit à leurs yeux.

Incapacité des premiers observateurs.

Ni le siècle où ils vivoient , ni la nation à laquelle ils appartenoient , n'avoient fait encore assez de progrès dans les connoissances solides pour qu'ils eussent des idées grandes & étendues. Les conquérans du nouveau monde étoient pour la plupart des aventuriers ignorans , ou du moins dépourvus de toutes les idées nécessaires pour bien observer des objets si différens de ceux auxquels ils étoient accoutumés. Continuellement environnés de périls & luttant contre les difficultés , ils avoient peu de loisir & moins encore de capacité pour se livrer à des recherches de spéculation , Impatiens de s'emparer

d'un pays si opulent & si vaste, & trop heureux de le trouver habité par des peuples si peu en état de le défendre, ils se hâterent de les traiter comme une misérable espece d'hommes, propre uniquement à la servitude, & s'occupèrent plus à calculer les profits qu'ils pouvoient retirer du travail des Américains, qu'à observer le caractère de leur esprit où à chercher les causes de leurs institutions & de leurs usages. Ceux des Espagnols qui pénétrèrent ensuite dans les provinces intérieures que les premiers conquérans n'avoient pu encore ni connoître ni dévaster, y porterent en général le même esprit & le même caractère; audacieux & braves au plus haut degré, ils étoient trop peu instruits pour être en état d'observer & de décrire ce qu'ils voyoient.

Leurs préjugés. Ce n'est pas seulement l'incapacité des Espagnols, ce sont encore leurs préjugés qui ont rendu si défectueuses les notions qu'ils nous ont laissées sur l'état des naturels de l'Amérique. Peu de tems après qu'ils eurent établi des colonies dans leur nouvelle conquête, il s'éleva parmi eux des disputes sur

la maniere dont on devoit traiter les Indiens. Un des partis intéressés à rendre perpétuelle la servitude de ce peuple, le représentoit comme une race stupide & obstinée, incapable d'acquiescer des idées religieuses & d'être formée aux occupations de la vie sociale. L'autre parti, plein d'un zele pieux pour la conversion des Indiens, affirmoit que malgré leur ignorance & leur simplicité, ils étoient doux, affectionnés, dociles, & que par des instructions & des réglemens convenables, il seroit aisé d'en faire de bons chrétiens & des citoyens utiles. Cette controverse fut soutenue, comme je l'ai déjà dit, avec toute la chaleur qu'on doit naturellement attendre, lorsque des vues d'intérêt d'un côté, & le zele religieux de l'autre, animent les disputans. La plupart des laïques embrasserent la premiere opinion; tous les ecclésiastiques furent les défenseurs de l'autre; & nous voyons constamment que selon qu'un auteur tenoit à l'un de ces partis, il étoit porté à exagérer les vertus ou les défauts des Américains fort au-delà de la vérité. Ces récits opposés aug-

mentent la difficulté de parvenir à une connoissance parfaite du caractère de ce peuple, & mettent dans la nécessité de lire avec défiance toutes les relations qu'en ont données les écrivains Espagnols, & à n'adopter leurs témoignages qu'avec des modifications.

Système
mes des
philosophes.

Il s'étoit écoulé près de deux siècles depuis la découverte de l'Amérique, avant que les mœurs de ses habitans eussent attiré sérieusement l'attention des philosophes. Ils s'aperçurent enfin que la connoissance de l'état & du caractère de ce peuple pouvoit leur offrir un moyen de remplir un vuide considérable dans l'histoire de l'espèce humaine, & les conduire à des spéculations non moins curieuses qu'importantes. Ils entrèrent avec ardeur dans cette nouvelle carrière d'observation; mais au lieu de répandre la lumière sur ce sujet, ils ont contribué à quelques égards à l'envelopper d'une nouvelle obscurité. Trop impatiens dans leurs spéculations, ils se sont hâtés de décider, & ont commencé à bâtir des systèmes, lorsqu'ils auroient dû chercher des faits sur lesquels ils pussent

en p
appa
hum
mon
cont
mes
ques
cette
long
que
venu
habit
toit
cente
appel
com
pouv
d'une
fectio
que d
mat p
le pr
voit j
au de
est su
un au

en poser les fondemens. Frappés d'une apparence de dégradation de l'espece humaine dans l'étendue du nouveau monde, & étonnés de voir un vaste continent occupé par une race d'hommes nuds, foibles & ignorans, quelques auteurs célèbres ont soutenu que cette partie du globe étoit restée plus long-tems couverte des eaux de la mer que l'autre continent, & n'étoit devenue que depuis peu propre à être habitée par l'homme; que tout y portoit les marques d'une origine récente; que ses habitans, nouvellement appelés à l'existence & encore au commencement de leur carrière, ne pouvoient être comparés aux habitans d'une terre plus ancienne & déjà perfectionnée (1). D'autres ont imaginé que dominés par l'influence d'un climat peu favorable qui arrête & énerve le principe de la vie, l'homme n'avoit jamais pu atteindre en Amérique au degré de perfection dont sa nature est susceptible, & qu'il y étoit resté un animal d'une classe inférieure, dé-

(1) M. de Buffon, *hist. nat. tom. III, pag. 494; IX 103, 114.*

pourvu de force dans sa constitution physique, ainsi que de sensibilité & de vigueur dans ses facultés morales (1). D'autres philosophes, opposés à ceux-là ont prétendu que l'homme arrivoit au plus haut degré de dignité & d'excellence dont il soit susceptible, long-tems avant que de parvenir à un état de civilisation, & que dans la simplicité grossière de la vie sauvage, il déployoit une élévation d'ame, un sentiment d'indépendance & une chaleur d'affection, qu'on chercheroit vainement parmi les membres des sociétés policées (2). Ils paroissent croire que l'état de l'homme est d'autant plus parfait, qu'il est moins civilisé. Ils décrivent les mœurs des sauvages de l'Amérique avec l'enthousiasme de l'admiration, comme s'ils vouloient les proposer pour modèles au reste de l'espece humaine. Ces théories contradictoires ont été avancées avec une égale confiance, & l'on a vu le génie & l'éloquence

(1) M. de Paw, *recherches philos. sur les Améric. passim.*

(2) M. Rousseau, *passim.*

dép
pou
vér
(
con
cir
nati
néce
cou
L
ce t
rées
qui
nou.
juge
pou
perf
de m
cani
sou
faits
qu'il
ver.
sans
syste
tenti
admi
pris
nous

déployer toutes leurs ressources pour les revêtir d'une apparence de vérité.

Comme toutes ces circonstances concourent à embrouiller & obscurcir toutes les recherches sur l'état des nations sauvages de l'Amérique, il est nécessaire d'y procéder avec beaucoup de circonspection.

Lorsque nous sommes guidés dans ce travail par les observations éclairées du petit nombre de philosophes qui ont parcouru cette partie du globe, nous pouvons hasarder de porter un jugement; mais lorsque nous n'avons pour garants que les remarques superficielles des voyageurs vulgaires, de marins, de commerçans, de boucaniers & de missionnaires, il faut souvent hésiter, & en comparant des faits épars, tâcher de découvrir ce qu'ils n'ont pas eu la sagacité d'observer. Sans se livrer aux conjectures, sans montrer de penchant pour aucun système, il faut mettre une égale attention à éviter les excès ou d'une admiration extravagante ou d'un mépris dédaigneux pour ces mœurs que nous allons décrire.

Méthode
observée
dans cet-
te recher-
che.

Afin de procéder dans cette recherche avec la plus grande exactitude, il faut la simplifier autant qu'il est possible. L'homme existoit comme individu avant que de devenir membre d'une communauté. Il faut donc connoître les qualités qui lui appartiennent sous ce premier rapport, avant que d'examiner celles qui résultent du second. Ce procédé est particulièrement indispensable pour étudier les mœurs des peuples sauvages. Leur union politique est si imparfaite; leurs institutions & leurs réglemens civils sont en si petit nombre, si simples, revêtus d'une autorité si foible, qu'on doit plutôt regarder ces peuples comme des êtres indépendans que comme des membres d'une société régulière. Le caractère d'un sauvage résulte presque entièrement de ses idées & de ses sentimens comme individu; il n'est que foiblement modifié par l'autorité imparfaite de la police & de la force publique. Je suivrai cet ordre naturel dans mes recherches sur les mœurs des Américains, en procédant par degrés du plus simple au plus composé.

ph
cul
me
éta
gu
art
idé
VII
isol
auc
min
& u
tus
I.
ricai
affec
cunc
anin
ticul
ter
supp
qui
de r
rés
la n
meu
natu
épr

Je considérerai , I. la constitution physique des Américains ; II. leurs facultés intellectuelles ; III. leur état domestique ; IV. leurs institutions & leur état politique ; V. leur système de guerre & de sûreté publique ; VI. les arts qu'ils pratiquoient ; VII. leurs idées & leurs institutions religieuses ; VIII. les coutumes particulières & isolées qui ne peuvent se ranger sous aucun de ces chapitres divers. Je terminerai le tout par une appréciation & une balance générale de leurs vertus & de leurs défauts.

I. *Constitution physique des Américains.* Le corps humain est moins affecté par le climat que celui d'aucune autre espèce animale. Quelques animaux sont bornés à une région particulière du globe & ne peuvent exister au - delà : d'autres peuvent bien supporter les intempéries d'un climat qui leur est étranger ; mais ils cessent de multiplier dès qu'ils sont transportés hors de cette partie du globe que la nature leur avoit assignée pour demeure. Ceux mêmes qui peuvent se naturaliser dans des climats différens éprouvent les effets de toute trans-

plantation hors de leur pays natal, & dégèrent par degrés de la vigueur & de la perfection dont leur espece est susceptible. L'homme est la seule créature vivante dont l'organisation soit à la fois assez robuste & assez flexible pour lui permettre de se répandre sur toute la terre, d'habiter toutes les régions, de se propager & se multiplier sous tous les climats. Soumis néanmoins à la loi générale de la nature, le corps humain n'est pas absolument insensible à l'influence du climat, & lorsqu'il est exposé aux excès de la chaleur & du froid, il diminue de grandeur & de force.

Leur
teint,
leur figure,
&c.

La première vue des habitans du nouveau monde inspira à ceux qui les découvrirent une telle surprise, qu'ils crurent voir une race d'homme différente de celle qui peuploit l'ancien hémisphère. Leur teint est d'un brun rougeâtre ressemblant à peu près à la couleur du cuivre (1). Leurs cheveux sont noirs, longs, grossiers & foibles. Ils n'ont point de barbe & toutes les

(1) Oviedo, *Sommario*, pag 46. D. Vie de Colomb, cap. 24.

par
men
très
Leur
sou
surd
beau
pou
table
où l
peu
duis
titur
forti
chass
étoit
sur le
en g
prin
peup
chass
quis
Amér
tingu
ils re
proic
trava

(1)
(2)

parties de leurs corps sont parfaitement unies. Ils ont la taille haute, très-droite & bien proportionnée (1). Leurs traits sont réguliers, quoique souvent déformés par les efforts absurdes qu'ils font pour augmenter la beauté de leur forme naturelle, ou pour rendre leur aspect plus redoutable à leurs ennemis. Dans les isles où les quadrupèdes étoient petits & peu nombreux, & où la terre produisoit presque d'elle-même, la constitution physique des naturels n'étant fortifiée ni par l'exercice actif de la chasse, ni par le travail de la culture, étoit extrêmement foible & délicate; sur le continent où les forêts abondent en gibier de toute espèce, & où la principale occupation de plusieurs peuplades étoit de le poursuivre à la chasse, le corps des naturels avoit acquis plus de vigueur. Cependant les Américains étoient toujours plus distingués par l'agilité que par la force: ils ressembloient plus aux animaux de proie qu'à des animaux destinés au travail (2). Non-seulement ils avoient

(1) Voyez la NOTE XLII.

(2) Voyez la NOTE XLIII.

de l'aversion pour la fatigue ; ils étoient même incapables de la supporter, & lorsqu'on les arracha par la violence à leur indolence naturelle & qu'on les força de travailler, ils succomberent à la fatigue de travaux que les habitans de l'ancien continent auroient exécutés avec facilité (1). Cette foiblesse de constitution, qui étoit universelle parmi les peuples qui occupoient les régions de l'Amérique dont nous parlons, peut être regardée comme une marque caractéristique de cette espece d'hommes (2).

Le défaut de barbe & la peau unie de l'Américain semblent indiquer un genre de foiblesse occasionné par quelques vices dans sa constitution. Il est dépourvu d'un signe de virilité & de force. Cette particularité qui distingue les habitans du nouveau monde d'avec toutes les autres nations, ne peut être

(1) Oviedo, *sommario*, pag. 51, *cap. voy. de Correal II*, 138 ; *Waser's description*, pag. 131.

(2) B. Las Casas, *brev. relac.*, pag. 4. *Torquem. Monar. I*, 580. Oviedo, *Somm. pag. 41*, *Hist. lib. III, cap. 6*. Herrera, *decad. 2. lib. IX, cap. 5*. Simon, *pag. 41*.

attrib
voya
rir (
plupa
mem
noiff
en d'
plade
égale
marq
tôme
force
Co
Amér
y a d
quelo
blesse
ture
plusif
tance
tité
fomr
du cl
tivite
natur
sique

(1)
Hl.

attribuée, comme l'ont cru quelques voyageurs, à leur manière de se nourrir (1). Quoique les alimens de la plupart des Américains soient extrêmement insipides, parce qu'ils ne connoissent point l'usage du sel, on voit en d'autres parties de la terre des peuplades sauvages qui vivent d'alimens également simples, sans avoir cette marque de dégradation ni aucun symptôme apparent d'une diminution de force.

Comme la forme extérieure des Américains nous porte à croire qu'il y a dans la constitution de leur corps quelques principes naturels de faiblesse, la petite quantité de nourriture qu'ils prennent a été citée par plusieurs auteurs comme une circonstance qui confirme cette idée. La quantité d'alimens que les peuples consomment varie selon la température du climat où ils vivent, le degré d'activité qu'ils exercent & la vigueur naturelle de leur constitution physique. Sous la chaleur accablante de

(1) Charlevoix, *hist. de la nouvelle France*, t. II, p. 310.

la zone torride, où les hommes passent leurs jours dans l'indolence & le repos, il leur faut moins de nourriture qu'aux habitans actifs des pays froids ou tempérés. Mais le défaut d'appétit, si remarquable chez les Américains, ne peut s'expliquer ni par la chaleur de leur climat ni par leur extrême indolence. Les Espagnols témoignèrent leur étonnement en observant cette particularité non-seulement dans les isles, mais même en différentes parties du continent. La tempérance naturelle de ces peuples leur parut surpasser de beaucoup l'abstinence des hermites les plus austères (1); tandis que d'un autre côté l'appétit des Espagnols parut aux Américains d'une voracité insatiable: ceux-ci disoient qu'un Espagnol dévorait en un jour plus d'alimens qu'il n'en auroit fallu pour dix Américains (2). Une preuve encore plus frappante de la foiblesse naturelle des Américains est le peu de sensibilité qu'ils montrent

(1) Ramusio III, 304, F. 306. A. Simon, *conquista*, &c. pag. 39. Hakluit III, 468, 508.

(2) Herrera, *decad.* I, *Lib.* II, *cap.* 16,

pour
les p
desfin
lien c
de ter
arden
ment
peine
l'état
occaf
tous l
rer la
contr
rir à e
les na
partie
son in
sante
mond
deur
au cli
plus g
lemen
tionn
Mais
étonn
ce pré
toute
les fen

pour les charmes de la beauté & pour les plaisirs de l'amour. Cette passion destinée à perpétuer la vie, à être le lien de l'union sociale & une source de tendresse & de bonheur, est la plus ardente de toutes celles qui enflamment le cœur humain. Quoique les peines & les dangers qui tiennent à l'état sauvage ; quoique en quelques occasions l'excessive fatigue & dans tous les tems la difficulté de se procurer la subsistance, puissent paroître contraires à cette passion & concourir à en diminuer l'énergie ; cependant les nations les plus sauvages des autres parties du globe semblent éprouver son influence d'une manière plus puissante que les habitans du nouveau monde. Le negre brûle de toute l'ardeur des desirs qui est naturelle au climat où il vit, & les peuples les plus grossiers de l'Asie montrent également un degré de sensibilité proportionnée à leur position sur le globe. Mais les Américains sont à un degré étonnant insensibles à la puissance de ce premier instinct de la nature. Dans toutes les parties du nouveau monde les femmes sont traitées par les naturels

avec froideur & indifférence : elles ne font pas l'objet de cette affection tendre qui se forme dans les sociétés civilisées, & n'inspirent point ces desirs ardens, naturels aux nations encore grossières. Même dans les climats où cette passion acquiert d'ordinaire sa plus grande énergie, le sauvage de l'Amérique regarde sa compagne avec dédain, comme un animal d'une espèce inférieure à lui. Il ne s'occupe point à gagner son affection par des soins assidus, & s'embarrasse encore moins de la conserver par la complaisance & la douceur (1). Les missionnaires eux-mêmes, malgré l'authenticité des idées monastiques, n'ont pu s'empêcher de témoigner leur étonnement de la froide indifférence que les jeunes Américains montrent dans leur commerce avec l'autre sexe (2); & il

(1) Hennepin, *mœurs des Sauvages*, 32; &c. Rochefort, *hist. des isles Antilles*, pag. 461. *Voyage de Corraal* II, 141. Ramusio, III, 309. F. Lozano, *description del Grand Chaco*, 71. Falkner's *description of Patagon*, pag. 125. *Lettere di P. Cataneo*, ap. Muratori II, *Christian. Felice*, I, 305.

(2) Chanvalon, pag. 51. *Lett. édif. com.* 24, 318. Dutertre II, 337. Vegenas I, 81. Ribas, *hist. de los triumf.* pag. 2.

ne fau
cune
fasse
chaste
trop r
tient à
d'affec

Dan
les fa
tuelles
mes, i
mune
tribuer
rités c
de l'a
causes
rique
de l'au
rence
que d
trouve
pour
culier
cains.
physic
corps
ricain
la tem
globe

ne faut attribuer cette réserve à aucune opinion particulière, qui leur fasse attacher quelque mérite à la chasteté des femmes; c'est une idée trop raffinée pour un sauvage, & qui tient à une délicatesse de sentiment & d'affection qui lui est étrangère.

Dans les recherches qu'on fait sur les facultés physiques ou intellectuelles des races particulières d'hommes, il n'y a point d'erreur plus commune & plus séduisante que celle d'attribuer à un seul principe des singularités caractéristiques qui sont l'effet de l'action combinée de plusieurs causes. Le climat & le sol d'Amérique différent à tant d'égards de ceux de l'autre hémisphère, & cette différence est si sensible & si frappante, que des philosophes distingués ont trouvé cette circonstance suffisante pour expliquer ce qu'il y a de particulier dans la constitution des Américains. Ils attribuent tout aux causes physiques & regardent la foiblesse de corps & la froideur d'âme des Américains comme des conséquences de la température de cette portion du globe qu'ils habitent. Cependant l'in-

Réflexions sur ces objets.

es ne
tion
étés
s de-
en-
mats
haire
ge de
avec
e ef-
cupe
r des
acore
com-
mis-
l'avis-
nt pu
onne-
ue les
s leur
& il

s, 32,
, pag-
musio,
Grand
tagon,
Mura-

f. com.
I, 81.

fluence des causes morales & politiques méritoit quelque attention ; car elles operent avec autant de force que celles par lesquelles on a cru pouvoir expliquer entierement les phénomènes singuliers dont on a parlé. Par-tout où l'état de société est tel qu'il en résulte des besoins & des desirs qui ne peuvent être satisfaits que par des efforts singuliers de l'industrie, le corps accoutumé au travail devient robuste & s'endurcit à la fatigue. Dans un état plus simple, où les desirs des hommes sont si modérés & en si petit nombre qu'on peut les satisfaire presque sans nul travail avec les productions spontanées de la nature, les facultés du corps n'étant pas mises en exercice ne peuvent acquérir la force dont elles sont susceptibles. Les habitans des deux régions tempérées du nouveau monde, le Chili & l'Amérique septentrionale, vivent de la chasse & peuvent être regardés comme une race d'hommes actifs & vigoureux, si on les compare aux habitans des isles ou des parties du continent où un léger travail suffit pour se procurer sa subsistance. Les occu-

pation
ni au
que ce
cultu
arts de
surpas
inférie
autre
de l'ho
& que
l'exerc
degré
dans s
confir
où les
par de
sont de
pables
roissen
forces
que ce
à leur c
qu'on
de l'As
Le n
plique
le peu

pations du chasseur ne font cependant ni aussi régulières ni aussi continues que celles des hommes employés à la culture de la terre ou aux différens arts de la société civilisée ; il peut les surpasser en agilité , mais il leur est inférieur en force. Si l'on donnoit une autre direction aux facultés actives de l'homme dans le nouveau monde, & que sa vigueur fût augmentée par l'exercice , il pourroit acquérir un degré de force qu'il ne possède point dans son état actuel. C'est une vérité confirmée par l'expérience. Par-tout où les Américains se sont accoutumés par degrés à un travail pénible, ils sont devenus robustes de corps & capables d'exécuter des choses qui paroissent non - seulement surpasser les forces d'une constitution aussi foible que celle qu'on supposoit particulière à leur climat, mais même égaler tout ce qu'on pourroit attendre des naturels de l'Afrique ou de l'Europe (1).

Le même raisonnement peut s'appliquer à ce qui a déjà été observé sur le peu de nourriture dont ils ont be-

(1) Voyez la NOTE XLIV.

soin. Pour prouver que cela doit être attribué à leur extrême indolence & souvent même à une inaction totale, autant qu'à aucune circonstance relative à la constitution physique de leur corps, on a remarqué que dans les cantons où les naturels d'Amérique sont obligés de faire quelques efforts extraordinaires d'activité, afin de se procurer leur subsistance, & par-tout où ils sont occupés à des travaux pénibles, leur appétit n'est pas inférieur à celui des autres hommes; & en quelques endroits ils ont même paru à quelques observateurs d'une voracité remarquable (1).

L'action des causes politiques & morales s'exerce d'une manière encore plus frappante en modifiant le degré d'affection qui unit les deux sexes. Dans un état de civilisation très-avancé, cette passion, enflammée par la crainte, raffinée par la délicatesse des sentimens, encouragée par la mode, occupe & embrasse le cœur tout entier. Ce n'est plus un simple

(1) Gumilla II, 12, 70, 237. Lafitau I, 515. Ovale, *Church*. III, 81. Muratori I, 295.

infir
à l'a
agité
émo
L'am
dant
leur
& de
des c
leur
pire
lence
curen
au p
ont p
impr
Mais
entre
les ra
cées,
pas ex
varia
milie
la sim
la sub
souve
font p
à pou
garan

instinct de nature ; le sentiment ajoute à l'ardeur des desirs & l'ame se sent agitée & pénétrée des plus tendres émotions dont elle soit susceptible. L'amour ainsi modifié ne peut cependant convenir qu'aux hommes qui par leur situation , sont exempts des soins & des travaux de la vie. Parmi ceux des classes inférieures , condamnés par leur état à un travail continuel , l'empire de cette passion a moins de violence : occupés sans relâche à se procurer leur subsistance & à pourvoir au premier besoin de la nature , ils ont peu de loisir pour se livrer aux impressions d'un besoin secondaire. Mais si la nature des rapports établis entre les deux sexes varie si fort dans les rangs différens des sociétés policées, l'état de l'homme lorsqu'il n'est pas encore civilisé , doit produire des variations encore plus sensibles. Au milieu des fatigues, des dangers & de la simplicité de la vie sauvage , où la subsistance est toujours précaire & souvent insuffisante , où les hommes sont presque continuellement occupés à poursuivre leurs ennemis ou à se garantir contre leurs attaques , où en-

fin les femmes ne connoissent encore ni l'art de la parure , ni les séductions de la réserve même , il est aisé de concevoir que les Américains ont pu n'être que foiblement attirés vers l'autre sexe , sans qu'on soit obligé d'imputer cette indifférence uniquement à une imperfection ou à une dégradation physique dans leur organisation.

On observe en conséquence que dans toutes les parties de l'Amérique où la fertilité du sol, la douceur du climat, les progrès de la civilisation, ont rendu les moyens de subsistance plus abondans & ont adouci les peines attachées à la vie sauvage, l'instinct animal des deux sexes est devenu plus ardent. On en trouve des exemples frappans dans quelques tribus établies sur les bords des grandes rivières où abondent les subsistances, & parmi d'autres peuplades qui possèdent des terrains où l'abondance du gibier leur fournit sans beaucoup de peine un moyen constant & assuré de se nourrir. Ce surcroît de sécurité & d'abondance produit son effet naturel. Par-là les sentimens que la main de la nature a gravés

gra
une
nou
firs
rech
tion
& l
com
bon
moy
de m
merc
une
chez
com
la déc
de fat
leurs
Qu
des A
n'en
diffor
sens.
pés de
la rég
figure

(1)
Dumoi
To

gravés au cœur de l'homme acquierent une nouvelle force; il se forme de nouveaux goûts & de nouveaux desirs; les femmes, plus aimées & plus recherchées, apportent plus d'attention à leur maintien & à leur parure, & les hommes commençant à sentir combien elles peuvent ajouter à leur bonheur, ne dédaignent plus les moyens de gagner leur affection & de mériter leurs préférences. Le commerce des deux sexes prend dès-lors une forme différente de celle qu'il a chez les peuplades plus grossières; & comme ni la religion, ni les loix, ni la décence ne les gênent sur les moyens de satisfaire leurs desirs, la licence de leurs mœurs doit être excessive (1).

Quoique la constitution physique des Américains soit très-foible, on n'en voit aucun parmi eux qui soit difforme, mutilé ou privé de quelque sens. Tous les voyageurs ont été frappés de cette particularité & ont vanté la régularité & la perfection de leurs figures & de leurs traits. Quelques

(1) Biet, 389. Charlevoix, III, 423.
Dumont, *mém. sur la Louisiane*, I, 155.

auteurs ont cherché la cause de ce phénomène dans l'état physique de ces peuples. Ils supposent que les enfans naissent sains & vigoureux, parce que les peres ne sont ni épuisés, ni excédés par le travail. Ils imaginent que dans la liberté de l'état sauvage, le corps humain, toujours nud, & sans entraves depuis la premiere enfance, en conserve mieux sa forme naturelle; que tous les membres acquierent une proportion plus juste que lorsqu'ils sont garottés par ces liens artificiels qui en arrêtent les développemens & en corrompent les formes (1). On ne peut pas sans doute refuser de reconnoître à quelques égards l'influence de ces causes; mais l'avantage apparent dont nous parlons & qui est commun à toutes les nations sauvages, tient à un principe plus profond, plus intimément lié avec la nature & le génie de cet état de société. L'enfance de l'homme est si longue, elle a besoin de tant de secours qu'il est très-difficile d'élever les enfans chez les nations sauvages. Les moyens de sub-

(1) Pifo, p. 6, lib. IX, cap. 4.

sistanc
abond
Ceux
obligé
de terr
bitatio
comm
nibles
Les p
rigues
& tell
les sou
doiver
femme
de l'A
tâche
même
vie q
d'entre
taines
avorte
suadée
& bien
de sup
âge, a
qui leu

(1) E
Herrera

sistance y font non-seulement peu
 abondans, mais incertains & précaires.
 Ceux qui vivent de la chasse sont
 obligés de parcourir de vastes étendues
 de terrain & de changer souvent d'ha-
 bitation. L'éducation des enfans,
 comme tous les autres travaux pé-
 nibles, est abandonnée aux femmes.
 Les peines, les privations & les fa-
 tigues, inséparables de l'état sauvage,
 & telles qu'il est souvent difficile de
 les soutenir dans la vigueur de l'âge,
 doivent être fatales à l'enfance. Les
 femmes craignant dans quelque partie
 de l'Amérique d'entreprendre une
 tâche si laborieuse, étouffent elles-
 mêmes les premières étincelles de cette
 vie qu'elles se trouvent incapables
 d'entretenir; & par l'usage de cer-
 taines herbes se procurent de fréquens
 avortemens (1). D'autres nations per-
 suadées qu'il n'y a que les enfans forts
 & bien conformés qui soient en état
 de supporter les peines du premier
 âge, abandonnent ou font périr ceux
 qui leur paroissent foibles & mal conf-

(1) Ellis, voyage à la baye d'Hudson, 198.
 Herrera, decad. 7.

titués, comme peu dignes d'être conservés (1). Chez ceux mêmes qui entreprennent d'élever indistinctement tous leurs enfans, il en périt un si grand nombre par le traitement rigoureux auquel ils sont condamnés dans la vie sauvage, que très-peu de ceux qui naissent avec quelque imperfection physique parviennent à l'âge de maturité (2). Ainsi dans les sociétés policées, où les moyens de subsistance sont constans, assurés, obtenus avec facilité, & où les talens de l'esprit sont souvent plus utiles que les facultés du corps, les enfans peuvent se conserver malgré la difformité & les vices physiques, & deviennent des citoyens utiles; au lieu que chez les peuples sauvages, ces mêmes enfans périssant au moment de leur naissance, ou devenant bientôt à charge à la communauté & à eux-mêmes, ne peuvent traîner long-tems leur misérable vie. Mais dans les provinces du nouveau monde, où l'établissement des Européens a procuré

(1) Gumilla, I, 234. Techo's, *hist. of Paraguay, &c.* Churchill's collect. VI, 108.

(2) Creuxii, *hist. Canad.* pag. 57.

des m
à la f
leur
de le
si loi
rité
souv
fectio
noml
qui y
gles,
trueu

Q
ganif
gulie
sente
veau
Lors
gnok
mon
fois
zone
trou
le te
dans
l'aut
leur

(1)

des moyens plus assurés de pourvoir à la subsistance des habitans, où il ne leur est pas permis d'attenter à la vie de leurs enfans, les Américains sont si loin d'être distingués par la régularité & la beauté de leur forme qu'on soupçonneroit plutôt quelque imperfection dans leur race, en voyant le nombre extraordinaire d'individus qui y sont difformes, mutilés, aveugles, sourds ou d'une petitesse monstrueuse (1).

Quelle que soit la foiblesse d'organisation des Américains, il est singulier que la forme humaine présente moins de variété dans ce nouveau continent que dans l'ancien. Lorsque Colomb & les autres Espagnols qui découvrirent le nouveau monde, visiterent pour la première fois les différentes contrées sous la zone torride, ils durent s'attendre à y trouver des peuples ressembians pour le teint & la peau à ceux qui vivent dans des régions correspondantes de l'autre hémisphere. Ils trouverent à leur grand étonnement qu'il n'y avoit

(1) *Voyage de Ulloa, I, 233.*

point de negres en Amérique (2), & la cause de ce phénomène extraordinaire excita la curiosité des hommes instruits. C'est aux anatomistes à rechercher & à nous apprendre quelle est la partie ou membrane du corps où réside cette humeur qui teint d'un noir foncé la peau du negre. L'action puissante de la chaleur paroît être évidemment la cause qui produit cette variété singuliere dans l'espece humaine. Toute l'Europe, presque toute l'Asie & les parties tempérées de l'Afrique, sont habitées par des hommes blancs. Toute la zone torride en Afrique, quelques-unes des contrées les plus brûlantes qui en approchent, & quelques cantons de l'Asie, sont habités par des peuples de couleur noire. Si nous suivons les nations de notre continent, en allant des pays froids & tempérés vers les régions exposées à l'action d'une chaleur forte & continue, nous trouverons que l'extrême blancheur de la peau commence bientôt à diminuer; que la couleur du teint s'obscurcit par degrés

(1) P. Martyr, *decad. pag. 71.*

à m
pré
suc
déc
où
& a
j'ai
être
ces
mai
rica
ride
fon
bite
mèn
atte
les
mat
ran
frap
qu'
for
M
n'ay
ma
l'im
auf

à mesure que nous avançons, & qu'après avoir passé par toutes les nuances successives elle se termine à un noir décidé & uniforme. Mais en Amérique où l'action de la chaleur est balancée & affoiblie par différentes causes que j'ai déjà expliquées, le climat semble être privé de l'énergie qui produit ces effets étonnans sur la figure humaine. La couleur de ceux des Américains qui vivent sous la zone torride est à peine d'une nuance plus foncée que celle des peuples qui habitent les régions plus tempérées du même continent. Des observateurs attentifs qui ont eu occasion de voir les Américains dans les différens climats & dans des contrées fort différentes les unes des autres, ont été frappés de la ressemblance étonnante qu'ils ont trouvée dans leur air & leur forme extérieure (1).

Mais si la main de la nature semble n'avoir suivi qu'un modèle en formant la figure humaine en Amérique, l'imagination y a créé des phantômes aussi bizarres que divers. Les mêmes

(1) Voyez la NOTE XLV.

fables qui s'étoient répandues dans l'ancien continent, ont été ressuscitées dans le nouveau monde, & l'Amérique a été peuplée aussi d'êtres humains d'une forme monstrueuse & fantastique.

On a conté que certaines provinces étoient habitées par des Pygmées de trois pieds de haut, & que telle autre contrée produisoit des géans d'une énorme grandeur. Quelques voyageurs ont publié des descriptions de certains peuples qui n'avoient qu'un œil; d'autres prétendoient avoir découvert des hommes sans tête, dont les yeux & la bouche se trouvoient placés à la poitrine. Sans doute la variété de la nature dans ses productions est si grande qu'il y auroit de la présomption à vouloir fixer des bornes à sa fécondité & à rejeter indistinctement toute relation qui ne seroit pas entièrement conforme à notre expérience & à nos observations limitées. Mais se hâter d'adopter, sur les preuves les plus légères, tout ce qui porte un caractère merveilleux, c'est une autre extrémité encore moins digne d'un esprit philosophe; d'autant que les hommes ont toujours été plus facile-

ment en
foiblesse
gueil de r
que les
que la n
yeux plus
les merve
d'ignoranc
que des v
l'Amérique
monstres
fait aujour
ils prétend
bitans d'u
font habit
différent
cains (1).

Quoiqu
aucune dif
relations
d'autres v
qu'on pré
dans quel
monde, &
des témoig
d'être exa
Ces varié

(1). Voyez

ment entraînés dans l'erreur par la foiblesse à croire trop, que par l'orgueil de ne pas croire assez. A mesure que les connoissances s'étendent & que la nature est observée par des yeux plus exercés, on voit s'évanouir les merveilles qui amusoient les siècles d'ignorance; on a oublié les contes que des voyageurs ont répandus sur l'Amérique; on a cherché en vain les monstres qu'ils ont décrits, & l'on fait aujourd'hui que ces provinces où ils prétendoient avoir trouvé des habitans d'une forme si extraordinaire, sont habitées par des peuples qui ne different en rien des autres Américains (1).

Quoiqu'on puisse, sans entrer dans aucune discussion, rejeter de pareilles relations comme fabuleuses, il y a d'autres variétés de l'espece humaine qu'on prétend avoir été observées dans quelques parties du nouveau monde, & qui paroissant fondées sur des témoignages plus graves, méritent d'être examinées avec plus d'attention. Ces variétés ont été particulièrement

(1) Voyez la NOTE XLVI.

observées en trois cantons différens; la premiere se trouve à l'isthme de Darien près du centre de l'Amérique. Lionel Wafer, voyageur qui montre plus de curiosité & d'intelligence qu'on ne s'attendoit à en trouver dans un affocié des boucaniers, découvrit en cet endroit une race d'hommes peu nombreuse mais singuliere. Suivant sa description, ils sont d'une petite taille, d'une constitution délicate & incapable de supporter la fatigue. Leur teint est d'un blanc de lait fade, qui ne ressemble point à celui des blonds parmi les Européens, & sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge. Leur peau est couverte d'un duvet fin, couleur de craie blanche, leurs cheveux, leurs sourcils & leurs cils sont de la même nuance. Leurs yeux sont d'une forme si singuliere & si foibles qu'ils ont de la peine à supporter la lumière; mais ils voyent distinctement à la lumière de la lune, & ils sont gais & actifs pendant la nuit (1). On n'a découvert aucune race fem-

(1) Wafer, descrip. de l'isthme de Darien dans les voyages de Dampierre, tom. III.

blable dans les autres parties de l'Amérique. Cortès remarqua, il est vrai, parmi les animaux rares & monstrueux que Montezume avoit rassemblés, quelques créatures humaines ressemblant aux hommes blancs du Darien (1); mais comme l'empire du Mexique étendoit sa domination jusqu'aux provinces qui bordent l'isthme du Darien, il est probable que c'étoient des êtres de la même race. Quelque singularité qu'il y ait dans la forme extérieure de ce petit peuple, on ne peut cependant pas le regarder comme constituant une espece particuliere. Parmi les negres de l'Afrique, ainsi que dans quelques isles de l'Inde, la nature produit quelquefois un petit nombre d'individus, qui ont tous les traits & toutes les qualités caractéristiques des hommes blancs du Darien: les premiers sont appellés *Albinos* par les Portugais, & les derniers *Kacker-lakes* par les Hollandois. Au Darien les peres & meres de ces hommes blancs sont de la même couleur que ceux des habitans du pays: cette observation

(1) Cortès, ap. Ramus. pag. 241, E.

s'applique également à la progéniture anomale des negres & des Indiens. La mere qui met au monde quelques enfans d'une couleur qui n'est pas celle de la race, en produit d'autre de la couleur qui est propre à son pays (1). On peut donc tirer une conclusion générale, relativement aux blancs de Wasér, aux *Albinos* & aux *Kackerlakes*; c'est qu'ils forment une race dégénérée & non une classe particuliere d'hommes, & que la couleur & la foiblesse particuliere qui marque leur dégradation, leur a été transmise par quelque maladie ou vice physique de leurs parens. On a observé, comme une preuve décisive de cette opinion, que ni les blancs du Darien, ni les *Albinos* d'Afrique ne propagent leur race: leurs enfans naissent avec la couleur & le tempérament propres aux autres habitans du même sol (2).

Le second district occupé par des habitans qui different à l'extérieur des

(1) Margrav. *hist. rer. nat. bras. lib. VIII*, cap. 4.

(2) Wasér, pag. 348. Demanet, *hist. de l'Afrique*, II, 234. *Recherches philos. sur les Amér.* II, 1, &c.

autre
latitu
s'éte
le po
Les r
régio
nom
nom
par u
natio
plus
Ils so
dioc
dém
titeff
Leur
qu'il
la rig
cepe
péen
Amé
barb
& t
disti
moi

(1)
130-
Wale
trans

autres Américains, est situé sous une latitude fort avancée vers le nord, s'étendant de la côte de Labrador vers le pôle, tant que le pays est habitable. Les malheureux habitans de ces tristes régions, connus en Europe sous le nom d'Esquimaux, se sont donné le nom de *Keralit*, qui veut dire *homme*, par un effet de ce sentiment d'orgueil national qui console les peuples les plus grossiers & les plus misérables. Ils sont robustes & d'une taille médiocre; ils ont la tête d'une grosseur démesurée & les pieds d'une petitesse également disproportionnée. Leur teint, quoique basané, parce qu'ils sont continuellement exposés à la rigueur d'un climat glacé, approche cependant plus du blanc des Européens que de la couleur cuivrée des Américains; & les hommes ont des barbes qui sont quelquefois longues & touffues (1). Ces particularités distinctives, jointes à une autre encore moins équivoque, qui est l'affinité de

(1) Ellis, *voyage à la baie d'Hudson*, pag. 130-131. De la Potherie, *tom. I*, pag. 79. Wale's *journ. of a voy. to Churchill river*. *Phil. transf.* vol. LX, 109.

leur langue avec celle des Groënlandois, affinité dont j'ai déjà parlé, peuvent nous faire conclure avec assez de confiance que les Esquimaux sont d'une race différente des autres habitans de l'Amérique.

On ne peut pas prononcer avec la même certitude sur les habitans du troisieme district, qui est situé à l'extrêmité méridionale de l'Amérique. Je parle de ces fameux Patagons qui, pendant deux siècles & demi, ont été un sujet de dispute pour les favaris & un objet d'admiration pour le vulgaire. On les regarde comme une des tribus errantes, dispersées sur cette région vaste mais peu connue de l'Amérique, qui s'étend depuis la riviere de la Plata jusqu'au détroit de Magellan. Leur résidence propre est dans cette partie de l'intérieur des terres qui bordent le fleuve Negron; mais dans la saison des chasses ils poussent souvent leurs courses jusqu'au détroit qui sépare la Terre-de-feu du continent. Les premières relations qu'on ait eues de ce peuple, furent apportées en Europe par les compagnons de Magellan (1),

(1) Falkner's, *descript. of Patagonia*, pag. 102^e

& c
giga
sept
née
serv
mau
quab
race
les p
autan
s'éle
de la
ne p
leur
les c
en a
nour
les d
niqu
vage
voya
atten
plus
& d
gran
de te
les a
beso
& le

& on les décrivoit comme une race gigantesque, d'une taille au-dessus de sept pieds & d'une force proportionnée à leur énorme grandeur. On observe parmi différentes classes d'animaux des différences tout aussi remarquables pour la grosseur. Les grandes race de chevaux & de chiens surpassent les plus petites en volume & en force, autant que les Patagons sont supposés s'élever au-dessus du modele commun de la force humaine. Mais les animaux ne parviennent à la perfection dont leur espece est susceptible, que dans les climats doux & où ils trouvent en abondance les alimens les plus nourrissans. Ce n'est donc pas dans les déserts incultes des terres Magellaniques, & parmi une tribu de sauvages dépouvus d'industrie & de prévoyance, que nous devrions nous attendre à trouver l'homme avec les plus glorieux attributs de sa nature & distingué par une supériorité de grandeur & de force, fort au-dessus de tout ce qu'il a acquis dans toutes les autres régions de la terre. On a besoin des preuves les plus positives & les plus incontestables pour établir

un fait si contraire aux loix & aux maximes générales qui semblent affecter à tout autre égard la forme humaine & en déterminer les qualités essentielles ; mais ces preuves n'ont pas encore été produites. Quoique plusieurs voyageurs, dont le témoignage est d'un grands poids, aient depuis Magellan visité cette même partie de l'Amérique & communiqué avec les naturels (1) ; quoique les uns aient affirmé que ces peuples étoient d'une taille gigantesque & que d'autres aient tiré la même conclusion en mesurant la trace de leurs pieds ou les squelettes des morts ; cependant les relations des uns & des autres différent dans des points si essentiels & sont si mêlés de tant de circonstances évidemment fausses & fabuleuses qu'il est impossible d'y donner une entière confiance. D'un autre côté quelques navigateurs ; & parmi ceux-ci les hommes les plus distingués par le discernement & l'exactitude, ont affirmé que les Patagons qu'ils avoient vus, quoique grands & bien faits n'étoient point de

(1) Voyez la NOTE XLVII.

cette
feroit
bitan
préte
être e
toire
sage
juiqu
plette
ter un
ce qu
décou
forme
toute
obser
Po
la co
& l'a
seule
vigue
exam
dont
com
cité
n'est
par l
tude
vie
pres

cette grandeur extraordinaire qui en feroit une race distincte des autres habitans de la terre. L'existence de cette prétendue race de géans semble donc être encore un de ces problèmes d'histoire naturelle, sur lesquels un esprit sage doit suspendre son jugement, jusqu'à ce que des preuves plus complètes lui apprennent s'il peut adopter un fait contraire en apparence à ce que l'expérience & la raison ont découvert jusqu'ici concernant la forme & la structure de l'homme dans toutes les contrées diverses où il a été observé.

Pour avoir une idée complète sur la constitution des habitans de l'un & l'autre hémisphere, il faudroit non-seulement considérer la forme & la vigueur de leur corps, mais encore examiner quel est le degré de fanté dont ils jouissent & quelle est la durée commune de leur vie. Dans la simplicité de l'état sauvage, où l'homme n'est ni accablé par le travail, ni énérvé par le luxe, ni tourmenté par l'inquiétude, on est porté à croire que sa vie doit couler doucement, sans être presque jamais troublée par la maladie.

ni la douleur, jusqu'à ce qu'elle se termine enfin dans une extrême vieillesse par la dégradation successive de la nature. On trouve en effet parmi les Américains, ainsi que chez d'autres peuples sauvages, des hommes dont la figure flétrie & décrépète semble indiquer une vieillesse extraordinaire. Mais comme la plupart des sauvages ignorent l'art de compter & qu'ils oublient aussi aisément le passé qu'ils s'occupent peu de l'avenir, il est impossible de connoître leur âge avec un certain degré de précision (1). Il est évident que la durée commune de leur vie doit varier considérablement, selon la diversité des climats & la manière dont les hommes se nourrissent. Cependant ils semblent être par-tout exempts de plusieurs des infirmités qui affligent les nations civilisées. Ils ne connoissent aucune des maladies qui sont le produit immédiat du luxe ou de la paresse, & ils n'ont point de mots dans leur langue pour exprimer ce nombreux cortège de maux acci-

(1) Ulloa, *notic. Americ.* Beaucroft, *nat. hist. of Guiana*, 334.

dent
M
l'hon
fouff
vage
nom
mau
coup
plus
luxe
mité
les p
duis
dans
& q
font
d'un
abor
la fo
des
natu
l'une
nenc
leme
puis
ainfi
fupp
mar
titu

dentels auxquels nous sommes sujets.

Mais quelle que soit la situation où l'homme se trouve placé, il est né pour souffrir. Ses maladies dans l'état sauvage sont à la vérité en plus petit nombre ; mais comme celles des animaux, à qui l'homme ressemble beaucoup dans ce genre de vie, elles sont plus violentes & plus funestes. Si le luxe engendre & entretient des infirmités d'un certain genre, la rigueur & les peines de la vie sauvage en produisent d'autres. Comme les hommes dans cet état n'ont aucune prévoyance & que leurs moyens de subsistance sont précaires, ils passent souvent d'une disette extrême à une extrême abondance, selon les vicissitudes de la fortune dans leurs chasses ou celles des saisons dans les productions de la nature. Leur excessive voracité dans l'une de ces situations & leur abstinence rigoureuse dans l'autre sont également nuisibles ; car quoique l'homme puisse s'accoutumer par l'habitude, ainsi que les animaux de proie, à supporter une longue abstinence & à manger ensuite avec voracité, sa constitution ne peut manquer d'être for-

tement affectée par des contrastes violents & subits. Ainsi la force & la santé des sauvages est dans certains tems altérée par ce que leur fait souffrir la disette d'alimens, & en d'autres tems ils sont sujets aux maladies qui naissent des indigestions & de l'excès de nourriture. Ces maladies sont si communes qu'on peut les regarder comme une suite inévitable de leur maniere de vivre, & elles font périr un grand nombre d'individus au printems de leur vie. Ils sont très-sujets aussi à la consomption, aux pleurésies, à l'asthme & à la paralysie (1), maladies produites par la fatigue & les peines excessives qu'ils ont à supporter dans la chasse & dans la guerre, ou par les intempéries des saisons auxquelles ils sont continuellement exposés. Dans la vie sauvage, l'excès de fatigue attaque violemment la constitution ; dans les sociétés policées, l'intempérance la mine. Il n'est pas aisé de déterminer laquelle de ces deux causes produit les plus funestes effets & con-

(1) Charlevoix, *nouv. Fr.* 3. Lafitau, II, 460. De la Potherie, 2, 37.

DE
tribue
l'homme
est ce
effets
sentir
petit n
de la v
sentir
ger ap
lées, l
maine
vages
& pol
fléau l
ait vo
cence
avoir
En la
rans
injure
ajoute
déjà l
pensé
a tiré
mond
nom
ses ra
a cru
Euro

tribue davantage à abrégé la vie de l'homme. L'influence de la première est certainement plus étendue : les effets pernicious du luxe ne se font sentir dans toutes les sociétés qu'à un petit nombre d'individus ; les peines de la vie sauvage se font également sentir à tous. Autant que j'en puis juger après des recherches très-détailées, la durée commune de la vie humaine est plus courte parmi les sauvages que chez les peuples industrieux & policés. Une maladie redoutable, fléau le plus terrible dont le ciel irrité ait voulu dans cette vie châtier la licence des desirs criminels, semble avoir été particulière aux Américains. En la communiquant à leurs conquérans ils ont amplement vengé leurs injures, & cette nouvelle calamité ajoutée à celles qui empoisonnoient déjà la vie humaine, a peut-être compensé tous les avantages que l'Europe a tirés de la découverte du nouveau monde. Cette maladie, prenant son nom du pays où elle a d'abord exercé ses ravages ou du peuple par qui on a cru qu'elle avoit été répandue en Europe, a été appelée quelquefois le

mal de Naples, & quelquefois le mal François. Elle se montra d'abord si terrible, avec des symptômes si violens & des progrès si rapides & si funestes, qu'elle se jouoit de tous les efforts de la médecine. L'étonnement & la terreur accompagnoient ce fléau dont la marche étoit inconnue, & les hommes commencerent à craindre qu'il n'annonçât l'extinction entiere de la race humaine. L'expérience & l'habileré des médecins découvrirent par degrés des remedes propres à guérir ou du moins à adoucir le mal. Pendant le cours de deux siècles & demi, la violence de cette cruelle maladie s'est calmée d'une maniere sensible; enfin, semblable à la lépre qui a désolé l'Europe pendant plusieurs siècles, peut-être s'épuisera-t-elle d'elle-même; & dans un âge plus heureux cette peste occidentale ne sera plus connue, ainsi que celle de l'Orient, que par les descriptions (1).

Qualités
morales
des Amé-
ricains.

II. Après avoir considéré ce qu'il paroît y avoir de particulier dans la constitution physique des Américains,

(1) Voyez la NOTE XLVIII.

I
notre
porter
même
de l'i
l'enfan
de la
march
l'espéc
périoc
plusieu
pas en
encore
action
société
core s
très-pe
vent d
là nais
quable
dans c
tuelles
efforts
en pet
se rem
sauvag
forme
descri
Ce
raison

notre attention doit naturellement se porter sur leurs facultés morales. De même que l'individu passe par degrés de l'ignorance & de la foiblesse de l'enfance à la vigueur & à la maturité de la raison, on peut observer une marche semblable dans les progrès de l'espece; car il y a aussi pour elle un période d'enfance, pendant lequel plusieurs des facultés de l'ame ne sont pas encore développées & toutes sont encore foibles & imparfaites dans leur action. Dans les premiers âges de la société, où l'état de l'homme est encore simple & grossier, sa raison est très-peu exercée & ses desirs se meuvent dans une sphere très-étroite. De là naissent deux caracteres remarquables qui distinguent l'esprit humain dans cet état: ses facultés intellectuelles sont extrêmement bornées; ses efforts & ses émotions sont foibles & en petit nombre. Ces deux caracteres se remarquent clairement chez les plus sauvages des tribus Américaines & forment une partie essentielle de leur description.

Ce que les nations polies appellent raisonnemens ou recherches de spé-

Facultés
intellectuelles

très-limitées. culation est entièrement inconnu dans ce premier état de société, & ne peut jamais devenir l'occupation ou l'amusement de l'homme, jusqu'à ce qu'il ait fait assez de progrès pour se procurer une subsistance constante & assurée & pour jouir du loisir & du repos. Les pensées & l'attention d'un sauvage sont renfermées dans le petit cercle des objets qui intéressent immédiatement sa conservation ou une jouissance actuelle. Tout ce qui est au-delà échappe à ses regards ou lui est parfaitement indifférent : semblable aux animaux, ce qui est sous ses yeux l'intéresse & l'affecte, ce qui est hors de la portée de sa vue ne lui fait aucune impression (1). Il y a en Amérique plusieurs peuples qui ont l'intelligence trop bornée pour être en état de faire aucune disposition pour l'avenir. Leur prévoyance & leurs soins ne s'étendent pas jusques-là. Ils suivent aveuglément l'impulsion du sentiment qu'ils éprouvent, & ne s'embarrassent point des conséquences qui peuvent en résulter dans la suite,

(1) Ulloa, *noticias Americ.* 222.

ni même de celles qui ne se présentent pas immédiatement à leur esprit. Ils mettent le plus grand prix à tout ce qui leur présente quelque utilité ou quelque jouissance actuelle, & ne font aucun cas de tout ce qui n'est pas l'objet d'un besoin ou d'un desir du moment (1). Lorsqu'à l'approche de la nuit un Caraïbé se sent disposé à se livrer au sommeil, il n'y a aucune considération qui puisse le tenter de vendre son hamac; mais le matin, lorsqu'il se leve pour se livrer aux travaux ou aux plaisirs que le jour lui annonce, il donnera ce même hamac pour la bagatelle la plus inutile qui viendra frapper son imagination (2). A la fin de l'hyver, quand l'impression de ce que la rigueur du froid lui a fait souffrir est encore récente dans l'esprit du sauvage d'Amérique, il s'occupe avec activité à préparer des matériaux pour se bâtir une hutte commode qui puisse le garantir contre

(1) Venegas, *hist. de la Calif.* I. 66. Churchill, *collect.* V, 693. Borde, *descr. des Caraïbes*, p. 16. Ellis, *voy.* 194.

(2) Labat, *voy.* 2, 114, 115, Dutertre; II, 385.

l'inclémence de la saison suivante ; mais à mesure que le tems devient plus doux, il oublie ce qu'il a éprouvé, abandonne ses travaux & n'y pense plus, jusqu'à ce que le retour du froid le force, mais trop tard, à les reprendre (1).

Si pour les intérêts les plus pressans & à ce qu'il semble les plus simples, la raison de l'homme sauvage & dénué de culture, differe si peu de la légèreté des enfans & du pur instinct des animaux, elle ne peut pas avoir une grande influence sur les autres actions de sa vie. Les objets sur lesquels la raison s'exerce & les recherches auxquelles elle se livre dépendent de la situation où l'homme est placé, & lui sont indiquées par ses affections & ses besoins. Les réflexions qui paroissent les plus nécessaires & les plus importantes aux hommes dans un certain état de société, ne se présentent jamais à eux dans un autre ordre de choses. Chez les nations civilisées, l'arithmétique ou l'art de combiner les nombres est regardée comme une

(1) Adair, *hist. of. Améric. ind.* 417.

science essentielle & élémentaire, dont l'invention & l'usage dans notre continent remontent à des tems antérieurs aux monumens de l'histoire. Mais parmi les sauvages qui n'ont ni des biens à évaluer, ni des richesses accumulées à compter, ni une multitude d'objets & d'idées à dénombrer, l'arithmétique est un art inutile & superflu; aussi est-elle entièrement inconnue à plusieurs péuplades Américaines. Il y a des sauvages qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, & n'ont aucun terme pour distinguer un nombre supérieur (1). Quelques-uns comptent jusqu'à dix, & d'autres jusqu'à vingt. Lorsqu'ils veulent donner l'idée d'un nombre au delà, ils montrent leur tête, pour faire entendre que ce nombre est égal à celui de leur cheveux, ou disent avec étonnement qu'il est si grand, qu'il est impossible de l'exprimer (2). Non-seulement les Américains, mais encore

(1) La Condamine, pag. 67. Stad.us, ap. de Bry, IX, 128. Lery, *ibid.* 251. Biet, 362. *Lettres édif.* 23, 314.

(2) Dumont, *Louis*, I, 187. Herrera, *decad.* 1, lib. III, cap. 3. Biet, 396. Borde, 6.

tous les peuples qui sont dans cet état sauvage, semblent ignorer l'art du calcul (1). Cependant aussi-tôt qu'ils apprennent à connoître une grande variété d'objets & qu'ils ont des occasions fréquentes de les considérer unis ou divisés, ils se perfectionnent dans la connoissance des nombres; de sorte que l'état de cet art chez tous les peuples peut être regardé comme une regle d'après laquelle on peut estimer les degrés de leurs progrès dans la civilisation. Les Iroquois dans l'Amérique septentrionale, étant beaucoup plus civilisés que les habitans grossiers du Bresil, du Paraguay & de la Guyane, sont aussi beaucoup plus avancés à cet égard, quoique leur calcul ne s'étende pas au-delà de mille; mais ils n'ont point d'affaires assez compliquées pour avoir besoin de supputer des nombres plus considérables (2). Les Cherakis qui forment une nation moins considérable du même continent, ne peuvent compter

(1) C'est le cas des Groenlandois, voyez Crantz, I, 225, & des Kamtchadales, voy. l'abbé Chappe, tom. III, 17.

(2) Charlevoix, nouv. Fr. III, 402.

que jusqu'à cent, & ils ont des mots pour exprimer les différens nombres jusqu'à ce terme-là. Les tribus plus petites de leur voisinage ne vont pas au-delà de dix (1).

L'exercice de l'entendement chez les peuples sauvages est à d'autres égards encore plus limité. Les premières idées de tout être humain ne peuvent être que celles qu'il reçoit par les sens; mais il ne peut guère en entrer d'autres dans l'esprit de l'homme tant qu'il est dans l'état sauvage. Son œil est frappé des objets qui l'environnent. Ceux qui peuvent servir à son usage ou satisfaire quelqu'un de ses desirs attirent son attention; mais il voit les autres sans intérêt & sans curiosité. Il se contente de les considérer sous le rapport simple où ils s'offrent à lui, c'est-à-dire, isolés & distincts les uns des autres; mais il ne songe point à les combiner pour en former des classes générales; il ne considère point leurs qualités particulières & ne se rend point compte des

(1) Adair, *hist. of Amer. ind.* 77. Voyez la NOTE XLIX.

impressions qu'ils font sur son propre esprit. Ainsi il ne connoît aucune des idées que nous avons appellées *universelles*, *abstraites* ou *réfléchies*. L'activité de son intelligence ne doit donc pas s'étendre bien loin, & son raisonnement ne peut s'exercer que sur les choses sensibles. Cela est si évident chez les nations les plus grossières de l'Amérique qu'il n'y a pas dans leur langue, comme on le verra plus bas, un seul mot pour exprimer ce qui n'est pas matériel. Les mots de *tems*, *d'espace*, de *substance* & mille autres termes qui expriment des idées abstraites & universelles, n'ont aucun équivalent dans leurs idiômes (1). Un sauvage nud, accroupi près du feu qu'il a allumé dans sa misérable cabane, ou couché sous des branchages qui lui offrent un abri momentané, n'a ni le tems, ni le pouvoir de se livrer à de vaines spéculations. Ses pensées ne se portent pas au-delà de ce qui intéresse la vie animale, & lorsqu'elles ne sont pas dirigées vers quelque objet d'utilité présente, son esprit reste

(1) La Condamine, pag. 54.

dans une entière inaction. Dans les situations où il ne faut aucun effort extraordinaire de travail ni d'industrie pour satisfaire aux besoins simples de la nature, l'esprit est si rarement mis en activité que les facultés du raisonnement n'ont presque aucune occasion de s'exercer. Les nombreuses tribus dispersées sur les riches plaines de l'Amérique méridionale, & les habitans de quelques-unes des isles & de plusieurs plaines fertiles du continent peuvent être compris dans cette classe. Leur physionomie inanimée, leur regard fixe & sans expression, leur froide inattention & l'ignorance entière où ils étoient sur les premiers objets qui sembleroient devoir occuper les pensées de tout être raisonnable, firent une telle impression sur les Espagnols qui les observerent pour la première fois, qu'ils les regarderent comme des animaux d'une classe inférieure & ne purent croire qu'ils appartenissent à l'espèce humaine (1). Il fallut l'autorité d'une bulle du pape pour détruire cette opinion & pour convaincre les

(1) Herrera, *decad. 2, lib. 11, cap. 15.*

Espagnols que les Américains étoient capables de toutes les fonctions d'hommes, & devoient jouir de tous les droits de l'humanité (1). Depuis ce tems, des personnes plus éclairées & plus impartiales que les auteurs de la découverte & de la conquête de l'Amérique, ayant eu occasion d'observer les plus sauvages de ces peuples, ont été aussi étonnées qu'humiliées de voir combien en cet état l'homme est peu différent des animaux. Mais dans des climats plus rigoureux, où l'on ne peut se procurer sa subsistance avec la même facilité, où les hommes sont obligés de s'unir plus étroitement & d'agir avec plus de concert, la nécessité développe leurs talens & aiguise leur imagination, de sorte que les facultés intellectuelles y sont plus exercées & plus perfectionnées. Les naturels du Chili & du nord de l'Amérique, qui habitent les régions tempérées des deux grands districts de ce continent, sont des peuples d'un esprit cultivé & étendu en comparaison de ceux qui habitent les isles ou les

(1) Torquemada, *mond. ind.* III, 198.

bords du Maragon & de l'Orenoque. Leurs occupations sont plus variées, leur systême de police & de guerre plus combiné, leurs arts plus nombreux. Mais chez ces peuples mêmes les facultés intellectuelles sont extrêmement bornées dans leurs opérations, & ils n'en font point de cas, à moins qu'elles ne soient dirigées vers les objets qui intéressent immédiatement l'homme sauvage. Les Américains septentrionaux, ainsi que ceux du Chili, lorsqu'ils ne sont point engagés dans quelques-unes des occupations qui appartiennent à la guerre ou à la chasse, consomment leur tems dans une indolence stupide, & ne connoissent aucun objet digne d'attirer leur attention ou d'occuper leur esprit (1). Si chez ces mêmes peuples la raison humaine se meut dans une sphaere si étroite d'activité, & n'arrive jamais, dans ses plus grands efforts, à la connoissance des principes & des maximes générales qui servent de fondement à la science, nous pouvons conclure que les facultés intel-

(1). Lafitau, II, 2.

lectuelles de l'homme dans l'état sauvage, ne se portant point sur les objets les plus propres à leur donner de l'activité, ne peuvent acquérir que peu de vigueur & d'étendue.

Par un effet des mêmes causes, les puissances actives de l'ame doivent s'exercer rarement & presque toujours foiblement. Si nous examinons les motifs qui dans la vie civilisée mettent les hommes en mouvement & les portent à soutenir long - tems des efforts pénibles de vigueur ou d'industrie, nous trouverons que ces motifs tiennent particulièrement à des besoins acquis. Ces besoins multipliés & importuns tiennent l'ame dans une agitation perpétuelle, & pour les satisfaire, l'imagination doit être continuellement tendue & l'esprit sans cesse occupé. Mais les desirs de la simple nature sont en petit nombre; dans les lieux où un climat favorable produit presque sans effort tout ce qui peut les satisfaire, à peine agissent-ils sur l'ame & ils y excitent rarement des émotions violentes. Ainsi les habitans de plusieurs parties de l'Amérique passent leur vie dans une indo-

lence & une inaction totale : tout le bonheur auquel ils aspirent , c'est d'être dispensés du travail. Ils restent des jours entiers couchés dans leur hamac ou assis à terre dans une oisiveté parfaite, sans changer de posture, sans lever les yeux de dessus la terre, sans prononcer une seule parole (1).

Leur aversion pour le travail est telle que ni l'espérance d'un bien future, ni la crainte d'un mal prochain ne peuvent la surmonter. Ils paroissent également indifférens à l'un & à l'autre, montrant peu d'inquiétude pour éviter le mal & ne prenant aucune précaution pour s'assurer le bien. L'aiguillon de la faim les met en mouvement ; mais comme ils dévorent presque sans distinction tout ce qui peut appaiser ces besoins de l'instinct, les efforts qui en sont l'effet n'ont que peu de durée. Comme les desirs ne sont ni ardens ni variés, ils n'éprouvent point l'action de ces besoins puissans qui donnent de la vigueur aux mouvemens de l'ame & excitent la main patiente

(1) Bouguer, *voyage au Pérou*, 1028
Borde 15.

de l'industrie à persévérer dans ses efforts. L'homme, dans quelques parties de l'Amérique, se montre sous une forme si grossière que nous ne pouvons découvrir aucun des effets de son industrie, & que le principe de raison qui doit la diriger semble à peine développé. Semblable aux autres animaux, il n'a point de résidence fixe; il ne s'est point fait d'habitation pour se mettre à l'abri de l'inclémence des saisons; il n'a pris aucune précaution pour s'assurer une subsistance constante; il ne fait ni semer, ni recueillir; mais il erre çà & là pour chercher les plantes & les fruits que la terre produit successivement d'elle-même; il poursuit le gibier qu'il tue dans les forêts, ou il pêche le poisson dans les rivières.

Cette peinture ne peut cependant s'appliquer qu'à certains peuples. L'homme ne peut rester long-tems dans cet état d'enfance & de foiblesse. Né pour agir & pour penser, les facultés qu'il tient de la nature & la nécessité de sa condition le pressent de remplir son destin. Aussi voit-on que parmi la plupart des nations Amé-

ricai
vive.
l'hon
préca
sistan
trava
l'indu
essais
y vo
paress
vage.
grosfi
honte
des o
l'hom
La plu
le par
tié de
tion,
la mu
occup
à quel
n'est
exemp
dans l
vent,
vivre.
leur f
l'anné

ricaines, particulièrement celles qui vivent sous des climats rigoureux, l'homme fait des efforts & prend des précautions pour se procurer une subsistance assurée; c'est alors que les travaux réguliers commencent & que l'industrie laborieuse fait les premiers essais de son pouvoir. Cependant on y voit encore prédominer l'esprit paresseux & insouciant de l'état sauvage. Même parmi ces tribus moins grossières, le travail est regardé comme honteux & avilissant, & ce n'est qu'à des ouvrages d'un certain genre que l'homme daigne employer ses mains. La plus grande partie des travaux est le partage des femmes. Ainsi une moitié de la communauté reste dans l'inaction, tandis que l'autre est accablée de la multitude & de la continuité de ses occupations. Leur industrie se borne à quelques objets, & leur prévoyance n'est pas moins limitée. On voit un exemple remarquable de ce que je dis dans l'arrangement général qu'ils suivent, relativement à leur manière de vivre. Ils comptent sur la pêche pour leur subsistance pendant une partie de l'année, sur la chasse pour une autre.

partie, & sur le produit de leur culture pour une troisième. Quoique l'expérience leur ait appris à prévoir le retour des différentes saisons & à faire quelques provisions pour les besoins respectifs de ces tems divers, ils n'ont point la sagacité de proportionner ces provisions à leur consommation, ou bien ils sont tellement incapables de dompter leur appétit vorace qu'ils éprouvent souvent les calamités de la famine avec autant de rigueur que les tribus les plus grossières. Ce qu'ils souffrent une année ne sert ni à augmenter leur industrie ni à leur inspirer plus de prévoyance pour prévenir un semblable malheur (1). Cette indifférence si peu réfléchie sur l'avenir, qui est l'effet de l'ignorance & la cause de la paresse, caractérise l'homme dans tous les degrés de la vie sauvage; & par une bizarre singularité de sa conduite, il devient d'autant moins inquiet sur ses besoins que les moyens d'y pourvoir

(1) Chalevoix, *nouv. Franc. III*, 338. *Lettres. édif.* 23, 98. *Descript. de la nouv. France. Osborn's collect. II*, 880. *De la Polytierie, II*, 63.

font plus incertains & plus difficiles à obtenir (1).

III. Après avoir examiné quelle étoit la constitution physique des Américains & quelles étoient leurs facultés morales, l'ordre naturel de notre travail nous conduit à les considérer comme rassemblés en corps de société. Jusqu'à présent nos recherches se sont bornées aux effets de leur industrie relativement à eux-mêmes, comme individus; nous allons examiner maintenant quelles sont les affections & quel est le degré de sensibilité qu'ils montrent pour leurs semblables.

L'état domestique est la première & la plus simple forme des associations humaines. L'union des deux sexes entre les différens animaux a toujours une durée proportionnée aux moyens & aux difficultés d'élever leurs petits. Il ne s'établit aucune union permanente parmi les espèces où la durée de l'enfance est très-courte & où l'animal acquiert rapidement la vigueur & l'agilité. La nature y con-

(1) Voyez la NOTE L.

fié à la mere seule le soin d'élever les petits, & sa tendresse suffit à ce devoir sans aucune autre assistance. Mais dans les especes où l'enfance est très-longue & très-foible, où les secours réunis du pere & de la meré sont nécessaires pour le soutien des petits, il se forme des unions plus intimes, qui continuent jusqu'à ce que l'objet de la nature soit accompli & que la nouvelle race soit parvenue à l'âge de la force. Comme l'enfance de l'homme est beaucoup plus foible & a plus besoin de secours que celle de tous les autres animaux; comme il dépend beaucoup plus aussi des soins & de la prévoyance de ses parens, l'union de l'homme & de la femme doit être considérée comme le contrat non-seulement le plus solemnel, mais même le plus permanent. Cet état de nature où toutes les femmes appartiennent à tous les hommes & tous les hommes à toutes les femmes, n'a jamais existé que dans l'imagination des poëtes. Dans l'origine des sociétés, quand l'homme sans arts & sans industrie mene une vie dure & précaire, l'éducation des enfans exige les soins

&
Le
leu
nu
mé
ba
fer
&
co
mo
bre
fan
gra
feu
cha
se
aux
por
non
que
dan
cap
car
leur
con

(
des
234

& les efforts du pere & de la mere. Leur race ne pourroit se conserver si leur union n'étoit formée & continuée dans cette vue. En Amérique même, parmi les tribus les plus barbares, l'union de l'homme & de la femme étoit soumise à des regles, & les droits du mariage étoient reconnus fixés. Dans les contrées où les moyens de subsister étoient peu nombreux & où les difficultés d'élever une famille étoient par conséquent très-grandes, l'homme se borroit à une seule femme. Dans les climats plus chauds & plus fertiles, la facilité de se procurer des subsistances, jointes aux influences de l'ardeur du climat, portoit les habitans à augmenter le nombre de leurs femmes (1). Dans quelques pays, le mariage duroit pendant toute la vie; dans d'autres, le caprice & la légereté qui forment le caractère naturel des Américains, & leur aversion pour toute espece de contrainte, leur faisoient rompre le

(1) *Lettres édif.* 23, 318. Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, I, 554. Lery, *ap. de Bry*, III, 234. *Journ. de Guillet & Bechamel*, 88.

noeud du mariage sur le plus léger prétexte, & même souvent sans en assigner aucune cause (1).

Mais soit qu'ils considéraissent le mariage comme une union passagere, soit qu'ils le regardassent comme un contrat perpétuel, l'humiliation & la peine étoient toujours également le partage de la femme. On a demandé si la condition de l'homme étoit devenue meilleure par les progrès des arts & de la civilisation, & c'est-là encore une de ces vaines questions qui nourrissent les disputes des philosophes. Mais il n'est point douteux que les femmes ne soient redevables à la politesse des mœurs d'un changement très-heureux dans leur sort. Dans toutes les parties du globe, ce qui caractérise particulièrement l'état sauvage, c'est le mépris & l'oppression auxquels y est condamné le sexe le plus foible. L'homme enorgueilli de sa force & de son courage, qui sont toujours les premiers titres à la

(1) Lafitau I, 580 Joutel, *Journ. hist.* 345. Lozano, *descr. del gran Chaco*, 70. Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, pag. 30-33.

prééminence parmi les nations barbares, y traite la femme avec dédain & comme un être d'une espèce inférieure. Peut-être que les sauvages Américains ont encore pour elle plus de mépris & de dureté, par une suite de cette insensibilité, de cette froideur naturelle qu'on a remarquée dans leur constitution physique. Les voyageurs les plus éclairés ont été frappés de leur extrême indifférence pour leurs femmes. Ce n'est point, comme je l'ai déjà observé, par ces soins complaisans qu'inspire la tendresse, que les Américains s'efforcent de mériter le cœur de la femme qu'ils désirent d'avoir pour compagne. Le mariage même, au lieu d'être une union d'amour & d'intérêt entre deux égaux, est plutôt une chaîne qui lie une esclave à son maître. Un auteur, dont les opinions doivent être d'un très-grand poids, a observé que partout où l'on achète les femmes, leur condition est infiniment malheureuse (1). Elles deviennent les esclaves & la propriété de celui qui les achète.

(1) *Sketches of hist. of man. I, 184.*

Cette observation se vérifie dans tous les pays du monde où la même coutume s'est établie. Chez les peuples qui ont fait quelques progrès dans la civilisation, renfermées dans des appartemens séparés, elles gémissent sous la garde vigilante & sévère de leur maître. Chez les peuples grossiers, elles sont condamnées aux plus viles occupations. Parmi plusieurs nations de l'Amérique, le contrat de mariage n'est proprement qu'un contrat de vente; l'homme y achète une femme de ses parens. Quoiqu'on n'y connoisse l'usage ni de la monnoie, ni de ces autres moyens que le commerce a imaginés parmi les nations civilisées pour en tenir lieu, on y fait cependant se procurer les objets qu'on desire, en donnant en échange quelque chose d'une valeur équivalente. Chez quelques nations, l'acheteur consacre ses services pour un certain tems aux parens de la femme qu'il recherche: chez d'autres, il chasse pour eux dans l'occasion & les aide ou à cultiver leurs champs ou à creuser leurs canots: chez quelques autres enfin, il leur fait présent des choses

les
ché
ret
ret
peu
des
reg
van
en c
infé
non
de l'
mer
nom
aux
font
deau
mur
part
si mi
sur
serv
don
—
(1)
Cha
deca
(2)
mau
Con

les plus estimées & les plus recherchées pour leur utilité ou leur rareté (1), & il en reçoit sa femme en retour. Toutes ces causes jointes au peu de cas que tous les sauvages font des femmes, portent un Américain à regarder sa femme comme une servante qu'il a acquise, & à se croire en droit de la traiter comme un être inférieur (2). Chez toutes les nations non civilisées, il est vrai, les fonctions de l'économie domestique, naturellement réservées aux femmes, sont si nombreuses qu'elles les assujettissent aux travaux les plus pénibles, & leur font porter plus de la moitié du fardeau qui devrait être le partage commun des deux sexes. Mais en Amérique particulièrement, leur condition est si misérable & la tyrannie qu'on exerce sur elles si cruelle, que le mot de servitude est encore trop doux pour donner une juste idée des malheurs de

(1) Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, I, 560. Charlevoix, *nouv. Franc.* III, 285. Herrera, *decad.* 4, lib. VI, cap. 7. Dumont, II, 156.

(2) Dutertre II, 382. Borde, *relat. des mœurs des Caraïbes*, pag. 21. Biet, 357. La Condamine, pag. 110. Fermin, I, 79.

leur état. Parmi quelques tribus, la femme est considérée comme une bête de somme, destinée à tous les travaux & à toutes les fatigues, & tandis que l'homme perd sa journée entière dans la dissipation ou dans la paresse, elle est condamnée à un travail continuel. On lui impose les ouvrages les plus pénibles sans en avoir de reconnaissance. Il n'est point de circonstances dans la vie qui ne rappelle aux femmes cette infériorité humiliante. Il ne leur est permis d'approcher de leur maître qu'avec le plus profond respect ; les hommes sont pour elles des êtres si supérieurs qu'elles ne peuvent pas même manger en leur présence (1). Enfin dans quelques contrées de l'Amérique, leur destinée est si affreuse qu'on a vu des femmes, devenues barbares par les mouvemens même de la tendresse maternelle, arracher la vie à leurs filles pour leur épargner la servitude intolérable à laquelle elles alloient être

(1) Gumilla I, 153. Bassiere, 164. Labat, voy. II, 78. Chanvalon, 51. Dutertre, II, 300.

condamnées. C'est ainsi que la première institution de la vie sociale est pervertie en Amérique : c'est ainsi qu'en mettant tant d'inégalité, en établissant des distinctions si cruelles dans cette union domestique, que la nature avoit destinée à inspirer aux deux sexes des sentimens doux & humains, on la fait servir à rendre l'homme dur & farouche & à dégrader la femme par l'abjection de la fermeté.

C'est peut-être à cette oppression dans laquelle elles gémissent, qu'on doit attribuer en partie le peu de fécondité des femmes chez les nations sauvages (1). La vigueur de leur constitution physique est épuisée par l'excès du travail : les moyens de subsistance dans la vie sauvage sont si peu nombreux & si incertains (2), qu'elles sont forcées de prendre une multitude de précautions pour prévenir une multiplication trop rapide. Parmi les tribus errantes, dont la subsistance

164. Labat,
Dutertre,

(1) Gumilla II, 23, 238. Herrera, *decad.* 7, *lib. IX, cap. 4.*

(2) Lafitau, I, 590. Charlevoix, III, 304.

dépend principalement de la chasse ; la mere ne peut guere donner ses soins à un second enfant avant que le premier ait atteint assez de force pour être en quelque sorte indépendant des soins de la tendresse maternelle. C'est-là sans doute la source de cet usage universel parmi les femmes Américaines de nourrir leurs enfans pendant plusieurs années (1) ; & comme elles se marient presque toujours fort tard, le tems de leur fécondité est passé avant qu'elles aient pu achever d'élever successivement deux ou trois enfans (2). Parmi les tribus grossieres qui n'ont ni assez de prévoyance ni assez d'industrie pour faire des provisions de vivres, c'est une maxime générale qu'il ne faut jamais se charger d'élever plus de deux enfans (3) ; aussi ne trouve-t-on jamais parmi ces

(1) Herrera *decad.* 6, *lib.* I, *cap.* 4.

(2) Charlevoix, III, 303. Dumont, *mém. sur la Louisiane* II, 270. Denys, *hist. nat. de l'Amérique*, II, 365. Charlevoix, *hist. du Paraguay*, II, 422.

(3) Techo's *account of Paraguay*, &c. Churchill, *collect.* VI, 108. *Lettres édif.* 24, 200. Lozano, *descr.* 92.

peuples

peuples des familles aussi nombreuses que dans les sociétés civilisées (1). Quand il naît deux jumeaux, l'un des deux est communément abandonné; parce que la mère ne pourroit suffire à les élever l'un & l'autre (2). Lorsqu'il arrive que la mère meurt dans le tems qu'elle nourrit son enfant, on ne peut plus espérer de conserver sa vie & on l'enterre à côté de sa mère (3). Enfin dans ces disettes fréquentes auxquelles les Américains sont exposés par leur stupide indolence, la difficulté de nourrir les enfans devient quelquefois si grande qu'il n'est point rare de les voir abandonnés & même tués par leurs parens (4). C'est ainsi que le sentiment des peines qu'il faut se donner dans la vie sauvage pour conduire les enfans jusques à l'âge mûr, étouffe souvent la voix de la nature parmi les Américains & les

cap. 4.

umont, mém.
s, hist. nat. de
x, hist. du Pa-

araguay, &c.
lettres édif. 24,

peuples

(1) Maccleur's, *Journal*, 63.

(2) *Lettres édif. X*, 200. Voyez la NOTE LI.

(3) Charlevoix, III, 368. *Lettres édif. X*, 200. P. Melch. Hernandès, *memor. de Chériqui*. Colbert, *collett. orig. pap.* 1.

(4) Venegas, *hist. of Californ. I*, 82.

rend même insensibles aux vives émotions de la tendresse paternelle.

Mais quoique la nécessité oblige les habitans de l'Amérique à mettre des bornes à l'accroissement de leur famille, il s'en faut bien cependant qu'ils manquent d'affection & d'attachement pour leur progéniture. Tant que la foiblesse des enfans exige leurs secours, ils sentent fortement le pouvoir de l'instinct de la nature, & aucun peuple ne peut les surpasser dans les soins de la tendresse paternelle (1). Mais chez les nations barbares la dépendance des enfans & le pouvoir des peres ont bien moins de durée que chez les peuples policés. Quand une éducation prévoyante doit préparer les enfans aux fonctions variées de la vie civile ; quand ils doivent acquérir la connoissance des sciences les plus abstraites ou se former aux arts les plus compliqués avant d'entrer dans la carrière du monde, les soins attentifs des parens ne se bornent pas aux jours de l'enfance ; ils s'étendent encore jusqu'à l'établissement de l'homme dans

(1) Gumilla, I, 211. Biet, 330.

la société; & même alors les tendres inquiétudes des parens ne sont pas finies: leur protection est encore souvent nécessaire; leur sagesse & leur expérience sont encore des guides utiles. C'est ce qui forme une union permanente entre les enfans & les peres. Mais dans la simplicité de la vie sauvage la tendresse paternelle, semblable à cette affection d'instinct que les animaux ont pour leurs petits, cesse dès que les enfans sont parvenus à l'âge de maturité. Il ne faut pas de longues instructions pour les rendre propres au genre de vie auquel ils sont destinés. Les parens, aussi-tôt qu'ils ont rempli leur devoir, aussi-tôt qu'ils ont conduit leurs enfans jusqu'au-delà de cet âge de foiblesse où ils ne peuvent point subvenir à leurs propres soins, leur laissent une entière liberté. Ils ne leur donnent presque jamais de conseils; ils ne les grondent & ne les châtient point; ils les laissent enfin maîtres absolus de leurs propres actions (1). Dans une cabane améri-

(1) Charlevoix, III, 272. Bier, 390. Gummilla, I, 212. Lafitau, I, 602. Creuxii Ca-

caine , le père , la mere & les enfans vivent enfemble comme des individus que le hafard auroit raflemblés , fans avoir jamais les uns pour les autres aucune de ces attentions qui fembleroient devoir naître des rapports qui les unifent (1). Le fouvenir des bienfaits qu'on a reçus dans la premiere enfance eft trop foible pour exciter ou nourrir la tendrefle filiale, lorsqu'elle n'eft plus entretenue par les foins de l'amour paternel. Plein du fentiment de fa liberté & impatient de toute gêne , le jeune Américain s'accoutume à agir toujours comme s'il étoit entierement indépendant. Il n'a pas plus de reconnoiffance pour fes parens que pour toutes les autres perfonnes qui vivent avec lui. Il les traite même quelquefois avec tant de mépris , d'indolence & de cruauté , que tous ceux qui en ont été les témoins ont été pénétrés d'horreur (2). Ces mœurs , qui fem-

nada, pag. 71. Fernandès , *relat. hift. de los C'iquit.* 33.

(1) Charlevoix , *nouv. France*, III, 273.

(2) Gumilla , I, 212. Dutertre , II, 376. Charlevoix , *nouvelle France*, III, 309. Charlevoix , *hift. du Paraguay*, I, 115. Lozano ,

blent naturelles à l'homme dans l'état sauvage, parce qu'elles sont le produit des circonstances de cet état même, influent puissamment sur les deux plus grands rapports de la vie domestique. Dans l'union des deux sexes, elles introduisent une grande inégalité entre l'homme & la femme; elles bornent la durée & affoiblissent la force de l'union des peres & des enfans.

IV. Après avoir parlé de l'état domestique chez les Américains, nous sommes conduits naturellement à considérer leur gouvernement civil & leurs institutions politiques. Dans toutes les recherches concernant l'état de l'homme rassemblé en société, les moyens de subsistance sont le premier objet qui doit fixer l'attention. Les loix & la police varient toujours avec ces moyens. Les institutions naissent des idées & des besoins des tribus où elles s'établissent: celles de peuples pêcheurs & chasseurs, qui peuvent à peine se former l'idée de quelque es-

Institu-
tions po-
litiques.

descr. del gran Chaco, pag. 68, 101, 108;
Fernandès, relat. hist. de los Chiquit. 426.

pece de propriété, doivent être beaucoup plus simples que celles des peuples qui se sont fixés sur une terre qu'ils cultivent régulièrement, & chez lesquels il existe des droits de propriété, non-seulement sur les productions du sol, mais sur le sol même.

Tous les peuples de l'Amérique dont nous parlons, doivent être mis dans la première classe. Mais quoiqu'ils puissent être tous également compris sous le nom des peuples sauvages, quelques-uns étoient beaucoup plus avancés que les autres dans les arts qui servent à préparer des subsistances pour l'avenir. Jamais l'homme ne s'est montré & n'existera peut-être dans un état plus sauvage qu'on ne le trouve dans les vastes plaines du midi de l'Amérique. Quelques peuples ne subsistent que des productions spontanées de la nature. Ils ne montrent aucune inquiétude, ils n'emploient presque aucune précaution, ils n'exercent aucun art & aucune industrie pour s'assurer les choses les plus nécessaires à la vie. Les *Topayers* du Brésil, les *Guaxeros* de Terre-ferme, les *Caiguas*, les *Moxos* & quelques autres peuples

du Paraguay ne connoissent absolument aucune espece de culture. Ils ne savent même ni semer, ni planter. La culture du manioc, avec lequel on fait le pain de cassave, est un art trop compliqué pour leur industrie, ou trop fatigant pour leur paresse. Les racines que la terre produit d'elle-même, les fruits & les grains qu'ils recueillent dans les bois, avec les lézards & les autres reptiles que la chaleur engendre toujours dans les terrains gras & arrosés par de fréquentes pluies, forment leur nourriture pendant une partie de l'année (1). Ils vivent de la pêche le reste du tems. La nature elle-même semble avoir favorisé la paresse de ce peuple, par la profusion avec laquelle elle lui donne tout ce qui suffit à ses besoins. Les vastes rivieres de l'Amérique méridionales fournissent en abondance les poissons les plus délicats & les plus

(1) Nieuhoff, *hist. of Brasil*. Churchill, *collect. II*, 134. Simon, *conquista de tierra firme*, pag. 156. Techo, *account of Paraguay*. Churchill, VI, 78. *Lettres édif. XXIII*, 384, X, 190. Lozano, *descr. del gran Chaco*, pag. 81, Ribas, *hist. de los Triunfos*, pag. 7.

variés. Les lacs & les marais, formés par les inondations annuelles des eaux, sont remplis de différentes especes de poissons qui y restent comme en des réservoirs naturels pour les besoins des habitans : il y a des lieux où le poisson est en si grande abondance qu'il ne faut ni art ni adresse pour le pêcher (1). En quelques autres endroits les naturels du pays ont trouvé le moyen d'infecter les eaux du suc de certaines plantes qui enivre le poisson de maniere qu'il vient flotter sur la surface de l'eau où l'on le prend avec la main (2). Quelques tribus ont l'art de le conserver sans le secours du sel, en le faisant sécher ou fumer sur des claies au moyen d'un feu très-lent (3). La fécondité des rivieres de l'Amérique méridionale a engagé plusieurs peuples à n'habiter que les côtes & à se confier entierement pour leur nourriture à l'abondance des poissons.

(1) Voyez la NOTE LII.

(2) Voyez la NOTE LIII.

(3) La Condamine, 159. Gumilla, II, 37. *Lettres édif.* XIV, 199, XXIII. 328. Acugna, *relat. de la rivière des Amazones*, 138.

que les eaux leur fournissent (1). Dans cette partie du globe, la chasse n'a point été la première occupation de l'homme; il y a été pêcheur avant d'être chasseur; & comme la pêche n'exige ni autant d'activité ni autant d'adresse que la chasse, les peuples qui sont encore dans ce premier état ne peuvent pas avoir le même degré d'intelligence & d'industrie. Les nations qui habitent les bords de l'Orénoque & du Maragnon, sont évidemment les moins actives & les plus stupides de toutes les nations Américaines.

Mais il n'y a que les peuples qui vivent le long des grandes rivières qui puissent subsister ainsi. Presque aucune des nations d'Amérique, répandues dans les vastes forêts qui couvrent cette contrée, ne pouvoit se procurer des subsistances avec la même facilité, quoique ces forêts, particulièrement celles du midi de l'Amérique, fussent remplies de gibier (2). Il falloit toujours & beau-

(1) Barrere, *relat. de la Franc. équinox.* pag. 105.

(2) P. Martyr, *decad. pag. 324.* Gumilla, II, 4, &c. Acugna, I, 156.

formés
es eaux,
eces de
e en des
besoins
x où le
ondance
e pour le
ntres en-
nt trouvé
x du suc
re le pois-
lotter sur
le prend
tribus ont
le secours
ou fumer
n feu très-
rivières de
ngagé plu-
ue les côtes
t pour leur
es poissons

Gumilla, II, 37.
328. Acugna,
138.

coup d'activité & beaucoup d'adresse pour le poursuivre & pour l'atteindre. La nécessité força les Américains à être actifs & leur apprit à devenir industrieux. La chasse fut leur principale occupation ; & comme c'est un exercice qui exige beaucoup de courage, de force & d'adresse, elle fut considérée comme une occupation aussi honorable que nécessaire. Elle étoit réservée particulièrement aux hommes : ils s'y exerçoient dès la plus tendre jeunesse. Un chasseur hardi & courageux étoit placé par l'opinion publique à côté du guerrier le plus distingué, & l'alliance du premier étoit souvent préférée à celle du second (1). Presque aucun des moyens que l'homme a imaginés pour surprendre & détruire les animaux sauvages, n'étoient inconnus aux Américains. Quand ils ont entrepris une chasse, ils sortent de cette indolence qui leur est naturelle ; ils développent des facultés de leur esprit qui demeuroient presque toujours cachées, &

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 115.

deviennent actifs, constans & infatigables. Leur sagacité à découvrir leur proie égale leur adresse à la tuer. Toutes leurs facultés étant constamment dirigées vers cet objet, ils montrent une grande fécondité d'invention, & leurs sens ont acquis un degré de finesse qu'on a peine à concevoir. Ils distinguent les divers animaux à des traces de leurs pas qui échapperoient à tous les autres yeux, & ils les poursuivent avec intrépidité à travers les forêts les plus impénétrables. Lorsqu'ils attaquent le gibier directement, presque jamais leurs fleches ne manquent (1) le but, & lorsqu'ils lui tendent des pieges, il est presque impossible qu'il leur échappe. Dans quelques peuplades, il n'étoit permis aux jeunes gens de se marier que lorsqu'ils avoient fait preuve de leur habileté dans la Chasse & lorsqu'ils avoient montré bien évidemment qu'ils étoient en état de subvenir à tous les besoins d'une famille. Quoique l'es-

(1) Biet, *voy. de la Fran. équinox.* 357.
Davies, *discov. of the river. of Amaz.* Purchas, IV, 1287.

prit des Américains soit naturellement très-peu actif, l'émulation qui les excite à chaque instant leur fait imaginer des moyens qui facilitent beaucoup les succès de leur chasse. La plus remarquable de leurs découvertes en ce genre est celle d'un poison dans lequel ils trempent les fleches dont ils se servent. La plus légère blessure de ces fleches empoisonnées est toujours mortelle. Si elles percent seulement la peau, le sang se fige & se glace dans un moment; l'animal le plus vigoureux tombe sans mouvement sur la terre. Ce poison cependant, malgré sa violence & sa subtilité, ne corrompt point la chair de l'animal qu'il fait périr: on peut la manger en toute sûreté & elle conserve toutes les qualités qui lui sont naturelles. Les peuples du Maragnon & del'Orénoque composent principalement ce poison avec des sucs extraits d'une racine qu'ils nomment *curare* & qui est une espece de liane (1).

(1) Gumilla, H, 1. La Condamine, 208. *Recherches philosoph.* II, 239. Bancroft, *nat. hist. of Guyana*, 281.

Dans quelques autres pays de l'Amérique on emploie le suc du *Mancenillier* qui agit pour le moins avec autant d'activité. Pour les peuples qui possèdent ce secret, l'arc est une arme plus meurtrière qu'un fusil, & dans leurs mains habiles sert à faire un grand carnage des oiseaux & des quadrupèdes dont les forêts de l'Amérique sont remplies.

Mais la vie du chasseur n'est qu'un degré qui conduit l'homme à un état de société plus avancé. La chasse, dans les pays même où le gibier est le plus abondant & où les chasseurs ont le plus d'adresse, ne peut donner qu'une subsistance incertaine & qui manque même totalement dans certaines saisons de l'année. Si le sauvage fait dépendre entièrement sa subsistance de ses fleches, il se voit souvent réduit avec sa famille aux plus cruelles extrémités (1). Il n'est guère de pays où la terre produise assez d'elle-même pour suffire à tous les besoins de l'homme. Dans les climats les plus doux & où les terres sont les plus fécondes, l'in-

(1) Voyez la NOTE LIV.

industrie & la prévoyance sont nécessaires jusqu'à un certain point pour s'affurer une subsistance constante. L'expérience des disettes qu'éprouvent les peuples chasseurs leur fait surmonter enfin cette horreur presque invincible qu'ils ont pour le travail & les oblige à avoir recours à la culture des terres comme un supplément à la chasse. Il y a des situations particulières où de petites tribus peuvent subsister de la pêche, indépendamment des productions que le travail peut arracher à la terre; mais dans toute l'étendue de l'Amérique il seroit difficile de trouver quelque nation de chasseurs qui n'eût pas une espèce de culture.

Fruits divers de leur culture. Leur agriculture n'est cependant ni étendue ni pénible. Comme le gibier & le poisson font leur principale nourriture, ils ne se proposent en cultivant la terre que de suppléer au défaut accidentel de ces deux moyens de subsistance. Dans le continent méridional de l'Amérique, les naturels honnoient leur industrie à élever certains végétaux, qui dans un sol riche & sous un climat chaud parviennent aisément à

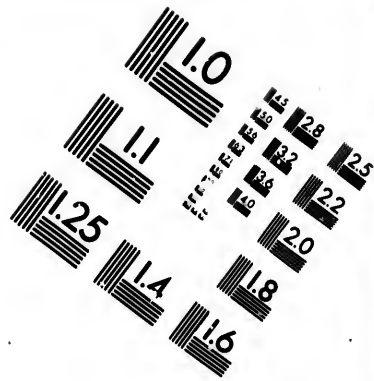
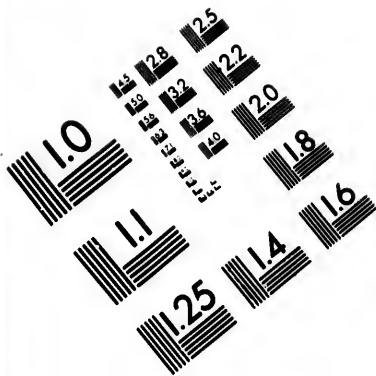
la m
plus
de b
de g
simp
une
Le s
nioc
gros
& pr
assez
prim
racin
fait d
de ca
au g
nour
nioc
auteu
ricair
ment
on de
ces e
trouv

(1)
18. La
natur.
mémoi
11, pa

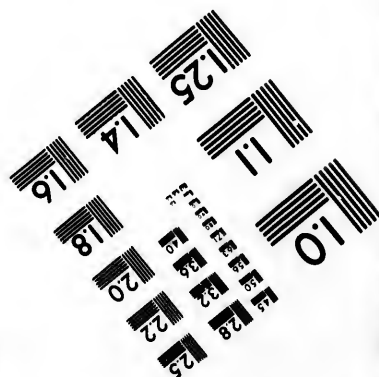
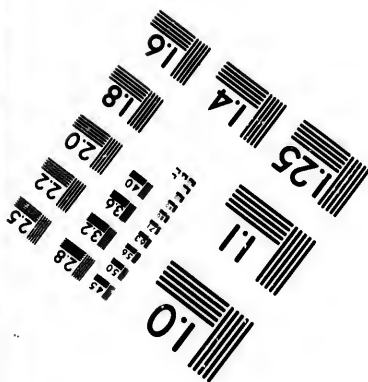
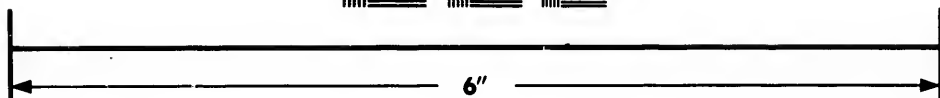
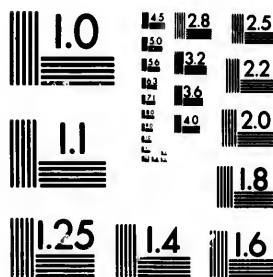
la maturité. Le principal étoit le maïs, plus connu en Europe sous le nom de bled d'Inde ou de Turquie, espece de grain très-prolifique, d'une culture simple, agréable au goût & qui donne une nourriture forte & saine. Le second de ces végétaux est le manioc, qui acquiert le volume d'un gros arbrisseau ou d'un petit arbre, & produit des racines qui ressemblent assez aux navets. Après en avoir exprimé avec soin le suc, on réduit ces racines en une poudre fine, dont on fait des gâteaux minces, appelés pains de cassave, & qui, quoiqu'insipides au goût, ne font pas une mauvaise nourriture (1). Comme le suc du manioc est un poison mortel, quelques auteurs ont vanté l'industrie des Américains qui ont su convertir en un aliment sain une plante vénéneuse; mais on devroit plutôt n'y voir qu'un de ces expédiens auxquels la nécessité de trouver un moyen de subsistance

(1) Sloane, *hist of Jamaica*, introd. pag. 18. Labat, I, 394. Acosta, *hist. Ind. occid. natur. lib. IV*, cap. 17. Ulloa, I, 62. Aublet, *mémoire sur le manioc. Hist. des plantes*, tom. II, pag. 65, &c.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

force les nations sauvages ; & peut-être les hommes n'ont-ils été conduits à cette découverte que par des procédés gradués où il n'y a plus rien de merveilleux.

Il y a une espèce de manioc , entièrement dépouillée de qualité nuisible , & qu'on peut manger sans aucune autre préparation que celle de le faire griller sur la cendre chaude. Il est probable que cette espèce fut la première dont les Américains firent leur nourriture ; & la nécessité leur ayant appris par degré l'art de séparer les fucs nuisibles de l'autre espèce , ils ont ensuite trouvé par les expériences que celle-ci étoit la plus prolifique ainsi que la plus nourrissante des deux (1). Le troisième des végétaux dont nous avons parlé est le plantain , qui s'éleve à la hauteur d'un arbre , & qui cependant croît avec une telle rapidité qu'en moins d'un an il récompense de ses fruits l'industrie du cultivateur qui l'a planté. Le plantain

(1) *Martyr*, *decad.* 301. *Labat*, I, 411; *Gumilla*, III, 192. *Machuca milic. Indiana*, 164. Voyez la NOTE LV.

& peut
conduits
des pro
s rien de

tioc, en-
lité nui-
sans au-
celle de le
ude. Il est
ut la pre-
rent leur
eur ayant
éparer les
ce, ils ont
périences
prolifique
ante des
végétaux
plantain,
un arbre,
une telle
an il ré-
lustrie du
e plantain

grillé tient lieu de pain & donne un aliment agréable & nourrissant (1). Le quatrieme est la patate, dont la culture & les qualités sont trop connues pour avoir besoin d'être décrites. Le sixieme est le piment, arbusste qui produit une épicerie aromatique & forte. Les Américains qui, comme les autres habitans des climats chauds, aiment les saveurs chaudes & piquantes, regardent cet assaisonnement comme un besoin de la vie & le mêlent en grande quantité avec tous les alimens dont ils se nourrissent (2).

Telles sont les diverses productions qui formoient le principal objet de la culture chez les peuples chasseurs du continent de l'Amérique. Avec une industrie médiocrement active & un peu de prévoyance, ces productions auroient suffi pour subvenir aux besoins d'un peuple nombreux. Mais des hommes accoutumés à la vie libre & errante de chasseurs, sont incapables de toute assiduité régulière au travail,

(1) Voyez la NOTE LVI.

(2) Gumilla, III, 117. Acofta, *lib. IV*, cap. 20.

& regardent l'agriculture comme une occupation d'un ordre inférieur. Ainsi les provisions de subsistance que les Américains tiroient de la culture, étoient si bornées & si peu assurées, que si quelque accident rendoit leurs chasses moins heureuses qu'à l'ordinaire, ils étoient souvent réduits à la plus grande disette.

Dans les isles, la maniere de vivre étoit différente. On n'y connoissoit aucun des grands animaux qui abondent sur le continent : on n'y a trouvé que quatre especes de quadrupedes, outre une race de petits chiens muets ; & les plus grands de ces quadrupedes n'excédoient pas la grosseur d'un lapin (1). Il ne falloit ni activité ni courage pour aller à la chasse de si petits animaux ; aussi la principale occupation d'un chasseur dans ces isles étoit de tuer des oiseaux, qui sur le continent étoient regardés comme un gibier ignoble, abandonné à la poursuite des jeunes garçons (2). Les ha-

(1) Oviedo, *lib. XII, in proam.*

(2) Ribas, *hist. de los Triunf. pag. 13. De la Potherie, II, 33, III, 20.*

habitans des isles ont donc été forcés par ce défaut de gibier & par leur situation même, à chercher dans la pêche leur principal moyen de subsistance (1): leurs rivières & la mer dont ils étoient environnés, leur fournissoient avec abondance ce genre de nourriture. Dans certaines saisons, les tortues, les crabes, & d'autres coquillages se trouvoient sur les côtes en si grande quantité, que ces insulaires trouvoient à s'en nourrir avec une facilité fort convenable à leur indolence (2). En d'autres tems, ils mangeoient des lézards & d'autres reptiles dégoûtans (3). Ils joignoient d'ailleurs à la pêche quelque sorte de culture. Le maïs (4), le manioc & d'autres plantes étoient cultivées dans les isles de la même manière que sur le continent; mais tout le produit de leur industrie, joint à ce que la terre produisoit d'elle-même, n'étoit qu'une

Agriculture bornée & imparfaite.

(1) Oviedo, *lib. XIII. cap. 1.* Gomara, *hist. gén. cap. 28.*

(2) Gomara, *hist. gén. cap. 9.* Labat, II, 221, &c.

(3) Oviedo, *lib. XIII, cap. 3.*

(4) Voyez la NOTE LVII.

me une
r. Ainsi
que les
culture,
sûrées,
bit leurs
l'ordi-
uits à la

de vivre
noissoit
ui abon-
a trouvé
rupedes,
s muets;
drupedes
d'un la-
é ni ce
e si petits
occupa-
sles étoit
le conti-
me un gi-
la pour-
) Les ha-

foible ressource. Quoiqu'ils se contentassent d'une petite quantité de nourriture, à peine tiroient-ils de la terre ce qui étoit nécessaire à leur consommation, & si quelques Espagnols venoient à s'établir dans un canton, il suffisoit de ce petit surcroît de bouches furnuméraires pour épuiser leurs provisions & amener la famine.

Raisons
de cette
imper-
fection.

Deux circonstances, communes à toutes les nations sauvages de l'Amérique, concoururent avec celles dont j'ai déjà parlé, non-seulement à rendre leur agriculture très-imparfaite, mais encore à restreindre leur industrie dans toutes leurs opérations. Ils n'avoient point d'animaux domestiques & ils ne connoissoient point l'usage des métaux.

Manque
d'ani-
maux do-
mesti-
ques.

En d'autres parties du globe, l'homme même dans l'état de société le plus sauvage, se montre encore comme le maître de la terre, donnant des loix aux différentes classes d'animaux, qu'il a apprivoisées & réduites en servitude: Le Tartare poursuit sa proie sur le cheval qu'il a élevé, ou conduit les nombreux troupeaux qui lui fournissent sa nourriture & le vêtement.

L'An
fait
patie
soun
habi
form
des p
ne, u
intell
empir
d'une
pire,
c'est
maître
d'exéc
seule
condi
Améri
cultiv
faite,
la supé
laissoie
leur li
pouvo
plupar
domes
n'existe
monde
liers à

L'Arabe a rendu le chameau docile & fait servir à son usage la force & la patience de cet animal. Le Lapon a soumis le renne à sa volonté, & les habitans même du Kamtscharka ont formé les chiens au travail. C'est une des plus belles prérogatives de l'homme, un des plus grands efforts de son intelligence & de son pouvoir que cet empire qu'il exerce sur les créatures d'une classe inférieure; sans cet empire, sa domination est imparfaite; c'est un monarque sans sujets, un maître sans serviteurs. Il est obligé d'exécuter tous ses travaux par la force seule de ses bras, & telles étoient les conditions des nations sauvages en Amérique. Leur esprit étoit si peu cultivé, leur union sociale si imparfaite, qu'ils ne paroissent pas sentir la supériorité de leur nature, & qu'ils laissent tous les animaux jouir de leur liberté sans songer à exercer leur pouvoir sur aucun. Il est vrai que la plupart des animaux qui ont été rendus domestiques sur notre continent, n'existoient pas dans le nouveau monde; mais ceux qui sont particuliers à l'Amérique ne sont ni assez sa-

rouches ni assez redoutables pour n'avoir pu être domptés & asservis. Il y a quelques animaux dont les especes sont communes aux deux continens; mais le renne qui a été apprivoisé & soumis au joug dans un des deux hémispheres; est resté sauvage dans l'autre. Le bison d'Amérique est évidemment de la même espece que le bœuf d'Europe (1). Les nations même les plus grossieres de notre continent ont rendu cet animal domestique, & c'est par son secours que les hommes ont sçu exécuter plus facilement des travaux nécessaires & augmenter utilement leurs moyens de subsistance. Les habitans de plusieurs régions du nouveau monde, où le bison est très-commun, en auroient pu tirer les mêmes avantages; il n'est pas d'une nature si indocile qu'on n'eût pu l'accoutumer à rendre aux hommes les mêmes services que lui rendent les bêtes à cornes (2). Mais dans l'état où les Américains ont été trouvés lors

(1) M. de Buffon, *hist. nat. art.* Bison.

(2) Hennepin, *nouv. découv. pag. 192.*
Kalin, *voyage dans l'Amér. septentrionale;*
I, 207.

de
ner
sup
ma
gou
(
la d
y ai
du r
aux
rité
plus
pour
natur
pour
s'exé
reçoi
& fo
force
rebell
tiles
l'hom
si fam
dome
sur les
retire.

(1) M
philos. &

de la découverte, un sauvage est l'ennemi des autres animaux, non leur supérieur. Il les chasse & les détruit; mais il ne sait ni les multiplier ni les gouverner (1).

Cette circonstance forme peut-être la distinction la plus importante qu'il y ait entre les habitans de l'ancien & du nouveau monde, celle qui donne aux peuples civilisés plus de supériorité sur ceux qui restent sauvages. Les plus grandes opérations de l'homme pour changer & embellir la face de la nature, & ses efforts les plus puissans pour augmenter la fécondité de la terre, s'exécutent au moyen des secours qu'il reçoit des animaux qu'il a apprivoisés & formés au travail. C'est par leur force qu'il parvient à dompter le sol rebelle & à convertir en champs fertiles les déserts & les marais. Mais l'homme dans l'état de civilisation est si familiarisé avec l'usage des animaux domestiques qu'il ne réfléchit guere sur les avantages inestimables qu'il en retire. Supposons-le cependant, même

(1) M. de Buffon, *hist. natur. IX, 95. hist. philos. & politique des deux Indes, VI, 364.*

Bison.

pag. 192.
centrale;

dans l'état de société le plus parfait, privé de l'utile secours de ces animaux, nous verrons cesser à quelques égards son empire sur la nature; il restera un animal foible, embarrassé de trouver les moyens de subsister, & incapable de tenter ces entreprises pénibles que leur assistance le met en état d'exécuter avec tant de facilité.

Usage des métaux utiles inconus. Il est très-difficile de décider si l'empire que l'homme exerce sur les animaux, ou l'usage qu'il a su faire des métaux a le plus contribué à étendre son pouvoir. L'époque de cette importante découverte est inconnue, & dans notre hémisphère elle ne peut être que très-reculée. Il n'y a que la tradition & quelques instrumens grossiers de nos ancêtres, retrouvés par hasard, qui nous apprennent que les hommes ignoroient anciennement l'usage des métaux & tâchoient d'y suppléer, en employant les cailloux, les coquilles, les os & d'autres substances dures aux mêmes usages auxquels les peuples policés font servir les métaux.

La nature complète la formation de quelques métaux : l'or, l'argent & le

le
da
ser
riv
pro
pre
fer
lui
gati
état
rebe
puis
tion
à au
noitr
méta
quer
degré
fectio
nit le
il sub
tous
ainsi
ports
étoit
sauvag
dans le
du tou
en abc
Ton

le cuivre se trouvent purs & parfaits dans les fentes des rochers, dans le sein des montagnes, dans le lit des rivières. Ces métaux furent donc les premiers qu'on dut connoître & les premiers dont on fit usage. Mais le fer, qui est le plus utile de tous & celui auquel l'homme a le plus d'obligation, ne se trouve jamais dans son état parfait: son minerai grossier & rebelle doit être soumis deux fois à la puissance du feu & subir deux opérations pénibles avant de devenir propre à aucun service. L'homme a dû connoître pendant long-tems les autres métaux avant d'acquérir l'art de fabriquer le fer, & avant d'arriver à ce degré d'industrie nécessaire pour perfectionner une invention qui lui fournit les instrumens au moyen desquels il subjuge la terre & commande à tous ses habitans. Mais à cet égard, ainsi que sous plusieurs autres rapports, l'infériorité des Américains étoit bien frappante. Toutes les tribus sauvages dispersées sur le continent & dans les isles, ne connoissoient point du tout les métaux que le sol produit en abondance, si nous en exceptons

un peu d'or qu'ils recueilloient dans les torrens qui tomboient des montagnes & dont ils faisoient quelques ornemens. Les moyens qu'ils avoient imaginés pour suppléer au défaut de ces métaux nécessaires, étoient extrêmement grossiers. L'ouvrage le plus simple étoit pour eux de la plus grande difficulté & exigeoit les plus grands efforts de travail. Ils n'avoient pour abattre les bois que des haches de pierre, & ils y employoient des mois entiers. Creuser un canot étoit pour eux l'ouvrage d'une année, & souvent le bois dont ils le faisoient étoit pourri avant que le canot fût achevé. Leurs travaux pour l'agriculture étoient également lents & imparfaits. Dans les contrées couvertes de hautes forêts il falloit les efforts réunis d'une peuplade entiere pour nétoyer le champ qu'on destinoit à la culture, & ce travail demandoit beaucoup de tems & beaucoup d'efforts. Les hommes croyoient avoir assez fait quand ils avoient ainsi préparé grossièrement la terre; les femmes, chargées du reste de la culture, la creusoient ou du moins la remuoient avec des hoyaux

de
suis
vau
dev
lors
par l
joug
a su
des m
très -
sueur
vons t
pas ét
de tou
de prog
aient to
sistance
beaucou
qu'ils ti
Après
niere de
sieres de
en dédui
instituti
les diffé
se remar
vages &
1°. Ils
commun

de bois & semoient ou plantoient ensuite. Là se terminoient tous les travaux, & la fertilité naturelle du sol devoit faire le reste. L'agriculture, lors même que l'homme est secondé par les animaux qu'il a soumis à son joug & par les instrumens divers qu'il a su fabriquer depuis la découverte des métaux, exige toujours un travail très-pénible. Ce n'est jamais qu'à la sueur de notre front que nous pouvons féconder la terre. Il n'est donc pas étonnant que des peuples privés de tous ces secours aient fait si peu de progrès dans l'agriculture, & qu'ils aient toujours dépendu pour leur subsistance de la pêche & de la chasse, beaucoup plus que des productions qu'ils tiroient de la terre.

Après avoir fait connoître la manière de subsister des peuplades grossières de l'Amérique, nous pouvons en déduire la forme & l'esprit de leurs institutions politiques, & indiquer les différences les plus frappantes qui se remarquent entre ces peuples sauvages & les nations civilisées.

1^o. Ils sont partagés en petites communautés indépendantes. Quand

Les institutions politiquesnaissent de cet état.

1^o. Ils sont partagés en

petites
commu-
nautés.

la chasse seule fournit à la subsistance de l'homme, il faut une grande étendue de terrain pour nourrir un très-petit nombre d'hommes. A mesure que les hommes se multiplient, les animaux qui leur servent de proie, diminuent ou fuient à de grandes distances des habitations de leur ennemi. Tant que la chasse est le principal moyen de subsistance, la population est fort bornée & les hommes sont obligés de se disperser, comme le gibier même qu'ils poursuivent. Les animaux de proie, solitaires & insociables de leur nature, ne vont point à la chasse en compagnie; ils se plaisent dans les profondeurs des forêts, où sans être troublés ils peuvent errer & détruire les autres animaux. Les peuples chasseurs ressemblent par leurs occupations & par leurs mœurs à ces animaux de proie. Ils ne peuvent former de grands corps, parce qu'il leur seroit impossible de trouver leur subsistance, & ils sont forcés de se séparer les uns des autres par de très-grandes distances. Tel étoit l'état des tribus Américaines; leur nombre étoit toujours très-petit, quoiqu'elles fus-

sen
elle
des
riva
que
d'au
autr
à de
posé
perfo
vent
certai
Guya
la Fra
bre de
vingt-
plaines
fait plu
directio
cabane
de créa
nord de
plus rig
tile, la

(1) Le
62. Fern

(2) Vo

(3) G

sent répandues sur de vastes contrées : elles étoient fort éloignées les unes des autres & dans des guerres & des rivalités continuelles (1). En Amérique , le mot de *nation* ne réveille pas d'aussi grandes idées que dans les autres parties du globe. On l'applique à de petites sociétés qui ne sont composées que de deux ou trois cens personnes , mais qui occupent souvent des pays plus considérables que certains royaumes d'Europe. La Guyane , quoique plus étendue que la France & divisée en un grand nombre de nations , ne contenoit pas plus de vingt-cinq mille habitans (2). Dans les plaines des bords de l'Orénoque , on fait plus de cent milles en différentes directions , sans rencontrer une seule cabane & sans trouver même des traces de créatures humaines (3). Dans le nord de l'Amérique , où le climat est plus rigoureux & la terre moins fertile , la misere & la dépopulation sont

(1) Lozano , *descript. del gran Chaco*, 59 ;
62. Fernandez , *relac. hist. de los Chiquit.* 162.

(2) *Voyages de Marchais*, IV. 353.

(3) Gumilla , II , 191.

encore plus grandes. C'est - là qu'on fait des centaines de lieues à travers de forêts & de campagnes désertes (1). L'homme ne peut guere occuper toute la terre, tant que la chasse continue d'être sa principale ressource pour sa subsistance (2).

2°. Ils n'ont aucune idée de la propriété.

2°. Les peuples chasseurs ne connoissent point le droit de propriété. Comme les animaux qui nourrissent le chasseur ne sont point élevés par ses soins, il ne peut avoir aucun droit sur eux tant qu'ils errent dans les forêts. Dans le pays où le gibier est si abondant, qu'on peut le prendre sans beaucoup de peine, on ne songe point à s'approprier ce qu'on peut toujours avoir si aisément. Dans les pays au contraire où il est si rare que les dangers & les fatigues de la chasse exigent les efforts réunis de toute une tribu, de tout un village, il doit paroître appartenir également à tout le monde, parce que tout le monde a également

(1) M. Fabry, cité par M. de Buffon, III, 488. Lafitau, II, 179. Boffu, voyages à la Louisiane, I, 3. Voyez la NOTE LVIII.

(2) Voyez la NOTE LIX.

contr
Les f
font
d'une
toute
ces tr
s'arro
prop
autres
appart
cun va
mun o
chasse
pour s
reglent
leur vie
accessio
culture
eux un
priété,
sent, les
& tous
leurs tâc
fruits de
ques tri
la terre f

(1) Fe
la NOTE

contribué au succès de l'expédition. Les forêts chez les peuples chasseurs sont considérées comme la propriété d'une tribu, qui a le droit d'en exclure toutes les tribus rivales. Mais parmi ces tribus aucun individu ne peut s'arroger une portion particulière de propriété, exclusivement à tous les autres membres de la société. Tout appartient également à tous, & chacun va prendre dans le magasin commun où l'on a déposé le butin de la chasse tout ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance. Les principes qui reglent la principale occupation de leur vie, s'étendent aussi aux travaux accessoires qu'ils y joignent. L'agriculture même n'a pu introduire parmi eux une idée complète de la propriété. Tandis que les hommes chassent, les femmes travaillent à la terre, & tous ensemble, après avoir fini leurs tâches, jouissent en commun des fruits de leurs travaux (1). Parmi quelques tribus toutes les productions de la terre sont déposées dans des greniers

(1) Ferguson's, *Essai*, 125, 327. Voyez la NOTE LX.

publics pour être partagées ensuite entre tous les membres, suivant une juste proportion des besoins (1). Quoiqu'on les renferme dans des greniers séparés, chez quelques autres tribus, on n'y peut cependant jamais acquérir un droit assez exclusif de propriété pour qu'il soit permis à quelqu'un de jouir du superflu, tandis qu'autour de lui quelqu'un manque du nécessaire (2). Toutes les distinctions qui naissent de l'inégalité des richesses leur sont inconnues. Les noms même de riche & de pauvre n'ont pu pénétrer dans leurs langues. Ils sont enfin absolument étrangers à tous les rapports qui naissent de la propriété, ce grand objet des loix & de la politique, cette base principale de tous les gouvernemens que le genre humain a établis sur la terre (3).

3°. Les hommes dans cet état conservent toujours un sentiment très-

(1) Gumilla, I, p. 265. Brickell, *hist. of North Carolina*.

(2) Denys, *hist. natur.* II, 392, 393.

(3) P. Martyr, *décad. pag.* 45. Venegas; *hist. of Californ.* I, 66. Lary, *navig. in Brasil.* c. 17.

fort
égali
point
naisse
les se
ces di
rendr
où les
toutes
grand
ciles, l
& l'ex
suis leu
campag
le plus
met à l
duit aux
en trou
plus ad
ses entr
de la tro
vemens
& de tr
aucune
talens na

(1) Acc
hist. Brasil
10. Bier,

fort de leur indépendance & de leur égalité. Par-tout où la propriété n'est point établie, les distinctions qui naissent des qualités personnelles sont les seules qu'on puisse connoître, & ces distinctions mêmes ne peuvent se rendre sensibles que dans les occasions où les hommes sont forcés à déployer toutes leurs facultés. Dans les tems de grand danger & dans les affaires difficiles, les sauvages consultent la sagesse & l'expérience des vieillards, & l'on suit leurs conseils. Lorsqu'ils entrent en campagne contre l'ennemi, le guerrier le plus distingué par son courage se met à la tête de la jeunesse & la conduit aux combats (1). Quand ils vont en troupe à la chasse, le chasseur le plus adroit & le plus heureux dans ses entreprises se met encore à la tête de la troupe & en règle tous les mouvemens. Mais dans les tems de repos & de tranquillité, où l'on n'a plus aucune occasion de développer ces talens naturels, on ne connoît plus

(1) Acofta, *Hift. VI, cap. 19.* Stadius; *hifl. Brasil. lib. II, cap. 13.* Debry, III, pag. 10. Bier, 361.

aucune espece de prééminence. Toutes les circonstances de la vie rappellent toujours aux membres de la communauté qu'ils sont égaux. Ils sont tous vêtus, nourris & logés de la même maniere. Rien de ce qui constitue la supériorité d'une part & la dépendance de l'autre n'est connu chez eux. Tout homme libre défend avec la plus grande fermeté les droits attachés à sa condition (1). Ce sentiment d'indépendance est tellement gravé dans leurs ames que rien ne peut l'en arracher, & que jamais le malheur n'a pu soumettre leur fierté à la servitude. Accoutumés à être les maîtres absolus de leurs actions, ils dédaignent d'exécuter les ordres d'un supérieur. N'ayant jamais essuyé aucune réprimande, ils ne peuvent souffrir aucune correction (2). Un grand nombre d'Américains, lorsqu'ils virent que les Espagnols les traitoient en esclaves, moururent de douleur ou se tuerent de désespoir (3).

(1) Labar, VI, 124. Brickell, *hist. of Carol.* 310.

(2) Voyez la NOTE LXI.

(3) Oviedo, *lib. III, cap. 6, pag. 97.* Vega

4
civi
& le
auto
qui
la p
natio
inco
de l'i
de la
parte
diffici
toyen
exiger
l'auto

Qu
propr
core
loix &
vent e
vont a
défens
d'un en
gés da
difficile
perçoi

conquista
II, 138.

4°. Les idées de la subordination civile sont toujours très - imparfaites & le gouvernement n'a jamais qu'une autorité bien foible chez les peuples qui sont restés dans cet état. Quand la propriété est inconnue dans une nation ou qu'elle n'en a que des idées incomplètes; quand les productions de l'industrie & les fruits spontanés de la terre sont considérés comme appartenans à la société entière, il est difficile qu'il naisse parmi les concitoyens aucune de ces discussions qui exigent l'intervention des loix & de l'autorité publique.

Quand les droits qui naissent d'une propriété exclusive ne sont pas encore connus, les grands objets des loix & du pouvoir judiciaire ne peuvent exister. Lorsque les sauvages vont au combat ou pour leur propre défense ou pour envahir le territoire d'un ennemi, & lorsqu'ils sont engagés dans quelque entreprise de chasse difficile & périlleuse, alors on s'aperçoit que les membres d'une tribu

conquista de la Florida, I, 30. II, 416. Labar, II, 138. Benzo, *hist. nov. orb. lib. IV, cap. 25.*

font partie d'un corps politique ; alors ils sentent qu'ils ont une existence commune avec les compagnons de leurs travaux, & ils suivent avec soumission celui qui s'est distingué par sa valeur & par sa sagesse. Mais hors de ces cas où ils réunissent leurs efforts pour un intérêt commun, on n'aperçoit parmi eux aucune trace d'union politique (1) ; on ne voit aucune forme de gouvernement. Les noms de *magistrat* & de *sujet* n'y font pas même en usage. Chacun semble jouir encore de toute son indépendance naturelle. Si l'on propose quelque entreprise pour l'utilité publique, chaque membre de la communauté est libre d'y concourir ou de ne pas y concourir. Aucun règlement n'exige d'eux un service comme un devoir. Toutes leurs résolutions sont volontaires & partent toujours des mouvemens naturels de leur ame (2). Dans la plupart de ces peuplades grossières,

(1) Lozano, *descr. del gran Chaco*, 93. Melendez, *tesoros verdaderos*, II, 23. Voyez la NOTE LXII.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 266, 268.

on n
mier
du po
venge
partic
quelq
répan
point
nition
à veng
recevo
coupab
tent,
l'affaire
qui ne
Comme
une off
est touj
On peu
l'objet
pas au-d
Ils ne s
un ord
cice d'u

(1) He

(2) Ch
III, 2, 1.
nuevo reyn

On n'a pas même fait encore le premier pas qui conduit à l'établissement du pouvoir judiciaire. Le droit de la vengeance est livré aux mains des particuliers (1). Lorsqu'il y a eu quelque violence commise ou du sang répandu, la communauté ne se charge point d'infliger ou de modérer la punition. C'est aux parens ou aux amis à venger l'offensé ou la victime, & à recevoir la réparation offerte par le coupable. Si les vieillards s'entremettent, ce n'est jamais pour décider l'affaire, mais pour donner des conseils qui ne sont presque jamais écoutés. Comme il paroît honteux de laisser une offense impunie, le ressentiment est toujours implacable & éternel (2). On peut dire que parmi les sauvages l'objet du gouvernement ne s'étend pas au-delà de l'intérieur des familles. Ils ne s'occupent jamais à maintenir un ordre général & public par l'exercice d'une autorité permanente; & si

(1) Herrera, *decad.* 8, *lib.* IV, *cap.* 8.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*; III, 2, 1. Lafitau, I, 486. Cassini, *hist. de nuevo reyno de Grenada*, 226.

des travaux communs maintiennent quelque union entre les membres d'une tribu, c'est sur-tout pour attaquer ou repouffer l'ennemi avec plus de vigueur & d'avantage.

A quels peuples on doit appliquer cette description. Telle étoit la forme de l'ordre politique établi chez presque toutes les nations de l'Amérique. C'est dans cet état que se trouvent toutes les peuplades répandues dans les vastes provinces qu'arrose le Mississipi, depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, jusqu'aux confins de la Floride. Les peuples du Brésil, les habitans du Chili, quelques tribus du Paraguay & de la Guyane, & celles qui habitent les contrées qui s'étendent depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à la péninsule d'Yucatan, étoient aussi dans le même état. Dans ces sociétés si petites & si nombreuses, il devoit y avoir sans doute quelques variétés qui marquoient des différences dans les progrès de la civilisation. Mais ce seroit en vain que nous chercherions ces variétés; parce qu'elles n'ont pas été observées par des hommes en état de démêler les légères différences qui distinguent les nations les unes des

autre
néral
chos
nons
tous
joign
produ
Qu
que n
il y a
encor
nation
chasse
aucun
& le fé
tuelle
foibles
vrir da
rence d
faut pla
fornier
qui hab
raguay
de l'O
Sainte-
royaur

(1) V
Thecho
78. Hist

autres, lors même qu'elles ont en général le même caractère. A quelque chose près, le tableau que nous venons de tracer convient également à tous les peuples de l'Amérique qui joignoient un peu d'agriculture aux produits de la chasse & de la pêche.

Quelque imparfaites & grossières que nous paroissent ces institutions, il y avoit des tribus qui avoient fait encore moins de progrès. Parmi les nations qui vivoient uniquement de la chasse & de la pêche, & qui n'avoient aucune espece d'agriculture, l'union & le sentiment de la dépendance mutuelle entre les membres étoient si foibles, qu'on avoit peine à découvrir dans leurs actions quelque apparence d'ordre & de gouvernement. Il faut placer dans cette classe les Californiens, plusieurs des petites nations qui habitoient la vaste contrée du Paraguay, quelques peuples des bords de l'Orénoque & de la riviere de Sainte-Magdeleine dans le nouveau royaume de Grenade (1).

(1) Vegenas, l. 68, *Lettres édif.* II, 176. Thecho, *hist. of Paraguay*. Churchill, VI, 78. *Hist. gén. des voyages*, XIV, 74.

Mais parmi ces nations même, où l'on apperçoit à peine l'ombre d'un gouvernement régulier, où l'autorité est resserrée dans des bornes si étroites, on trouve quelquefois des institutions qui donnent au chef un pouvoir qui semble opposé au caractère des peuples sauvages. En observant les institutions politiques établies par l'homme, soit dans l'état sauvage, soit dans la civilisation, on en découvre toujours quelques-unes d'irrégulières qui contrarient l'ordre de toutes les autres, & qu'on s'efforceroit vainement de concilier avec le système général des loix & des principes qui gouvernent les sociétés dans les mêmes circonstances. On en rencontre quelques-unes de semblables en Amérique parmi les peuples que nous avons confondus sous le nom commun de sauvages. Elles sont si curieuses & si importantes que je crois nécessaire de les faire connoître & de remonter à leur origine.

Dans le nouveau monde comme dans toutes les autres parties du globe, les contrées froides & tempérées sont le siege favori de la liberté & de l'in-

É
 dépen
 & vig
 du sen
 & cap
 la fair
 toujou
 peut se
 joug d
 chauds
 énérvé
 présent
 l'hom
 la puiss
 couran
 du nord
 l'autor
 du clim
 leur acti
 acquier
 l'autor
 étoit n
 mais hé
 gués par
 par des
 res, & le
 cher qu
 respect &
 d'un des
 ployer

dépendance. Là les ames sont fortes & vigoureuses comme les corps. Plein du sentiment de sa dignité personnelle & capable des plus grands efforts pour la faire respecter, l'homme y aspire toujours à l'indépendance, & rien ne peut soumettre sa fierté opiniâtre au joug de la servitude. Dans les climats chauds, où les corps sont toujours énervés, où une sensation agréable & présente paroît la suprême félicité, l'homme consent aisément à passer sous la puissance d'un maître. Aussi en parcourant le continent de l'Amérique du nord au sud, nous verrons toujours l'autorité s'accroître avec la chaleur du climat, & les hommes perdre de leur activité à mesure que le soleil en acquiert davantage. Dans la Floride, l'autorité des chefs & des caciques étoit non-seulement permanente, mais héréditaire. On les avoit distingués par des ornemens particuliers, par des prérogatives de différens genres, & leurs sujets n'osoient les approcher qu'avec ces démonstrations de respect & de vénération que les sujets d'un despote sont accoutumés à employer en approchant du trône de

leur maître (1). Chez les Natchez ; nation qui habite sur les bords du Mississipi, on connoît des différences de rang qui sont absolument ignorées des nations septentrionales. Quelques familles sont réputées nobles & jouissent de plusieurs dignités héréditaires. Le corps du peuple est considéré comme vil & formé seulement pour la sujériorité. Ces distinctions sont fixées par des noms qui marquent l'élevation de la première classe & l'abaissement ignominieux de la seconde. On donne aux nobles le nom de *respectables*, & aux gens du peuple celui de *puants*. Le premier chef, celui dans lequel réside l'autorité suprême, est considéré comme un être d'une nature supérieure, comme le fils du soleil, seul objet de leurs adorations. On n'en approche qu'avec une vénération religieuse, & on lui rend les honneurs réservés au représentant de la Divinité. Ses volontés sont des loix auxquelles on doit une obéissance

(1) Cardenas y cano *ensuyo Chrinol*, à la *hist. de Florida*, pag. 46. Lemoine de Morgues *Joanes Florida*, ap. de Bry, pag. 1, 4, &c. Charlevoix, *hist. de la nouy. France*, III, 467.

aveu
dans
reux
sa tête
Sa pu
il do
monc
dans
tiques
femm
sur sa
qu'il a
times
garden
honor
belle d
sies por
tombea
les Nat
tout s
d'arrog
singulier
toutes l
aux nat
pas fait

(1) Du
I, 175. C
III, 419

aveugle. La vie de ses sujets est tellement dans sa dépendance, que le malheureux qui a pu lui déplaire va lui offrir sa tête avec une profonde humilité. Sa puissance ne finit pas avec sa vie : il doit être accompagné dans l'autre monde par les personnes qui l'ont servi dans celui-ci : plusieurs de ses domestiques, ses principaux officiers & ses femmes les plus chéries sont immolés sur sa tombe ; & telle est la vénération qu'il a inspirée que toutes ces victimes vont avec joie à la mort & regardent comme la distinction la plus honorable & la récompense la plus belle de leur fidélité (1), d'être choisies pour accompagner leur maître au tombeau. Aussi l'on voit établi chez les Natchez un despotisme parfait avec tout son cortège de superstition, d'arrogance & de cruauté ; & par une singulière fatalité, ce peuple a éprouvé toutes les calamités qui appartiennent aux nations policées, quoiqu'il n'ait pas fait dans les arts & dans la civili-

(1) Dumont, *mémoire hist. sur la Louisiane*, I, 175. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 419, &c. *Lettres édif. XX*, 106, 111.

fation beaucoup plus de progrès que les tribus dont il est entourré.

Dans les
îles.

A Hispaniola, à Cuba & dans les grandes îles, les caciques & les chefs jouissoient d'un pouvoir fort étendu, & leur dignité se transmettoit par droit héréditaire du pere au fils, avec les honneurs & les prérogatives distinguées qui y étoient attachées. Les sujets avoient un grand respect pour leur chef & se soumettoient à ses ordres sans réserve & sans résistance (1). Les caciques étoient distingués par des ornemens particuliers; & pour augmenter & maintenir la vénération des peuples, ils avoient eu l'art d'appeller la superstition au secours de leur autorité. Ils présentoient leurs commandemens comme les oracles du ciel, & prétendoient être doués du pouvoir de régler les saisons, de dispenser le soleil & la pluie, selon que leurs sujets en avoient besoin.

A Bogota.

Dans quelques parties du continent, l'autorité des caciques semble avoir été aussi étendue que dans les îles.

(1) Herrera, *decad. 1, lib. I, cap. 16, lib. III, cap. 44, pag. 88. Vie de Colomb, chap. 32.*

Dans
provi
Grena
nomb
diffère
d'Amé
cains &
princip
culture
établie
tenus p
dition
soin (1)
grandes
niere co
sons qu
commo
des natio
civilisati
duit des
forme ré
un tribu
différens
vérité. C
des rang
gnols don

(1) Pied
nouv. Reins

Dans Bogota, qui est aujourd'hui une province du nouveau royaume de Grenade, il y avoit une nation plus nombreuse & plus avancée dans les différens arts qu'aucun autre peuple d'Amérique, à l'exception des Mexicains & des Péruviens. Elle subsistoit principalement du produit de l'agriculture. L'idée de propriété y étoit établie & les droits en étoient maintenus par des loix, transmises par tradition & observées avec un grand soin. (1). Ce peuple vivoit dans de grandes villes; il étoit vêtu d'une manière convenable, & il avoit des maisons qu'on pouvoit regarder comme commodes en comparaison de celles des nations qui l'environnoient. Cette civilisation extraordinaire avoit produit des effets sensibles. Il y avoit une forme régulière de gouvernement & un tribunal établi pour connoître des différens crimes & les punir avec sévérité. On y connoissoit la distinction des rangs. Le chef, à qui les Espagnols donnoient le titre de monarque,

(1) Piedrahíta, *hist. de las conquistas del nouv. Reino de Gran.* pag. 46.

& qui méritoit ce nom par l'appareil & l'étendue de son autorité, gouvernoit avec un pouvoir absolu. Il avoit des officiers de différens grades, & il ne paroiffoit jamais en public fans une suite nombreuse : il étoit porté avec beaucoup de pompe dans une efpece de palanquin, précédé par des coureurs qui alloient en avant pour faire nettoyer la route de son passage & la joncher de fleurs. La dépense de cette pompe extraordinaire se prenoit fur les taxes & fur les préfens qu'il recevoit du peuple, pour qui ce prince étoit un objet de vénération fi impofant que perfonne n'ofoit le regarder en face, ni même s'approcher de lui autrement qu'en détournant le vifage (1). Il y avoit fur le même continent d'autres tribus moins avancées dans la civilifation que le peuple de Bogota, chez lesquelles cependant l'efprit de liberté & d'indépendance, fi naturel à l'homme sauvage, étoit déjà fousmis à une forte de police, &

(1) Herrera, *decad. 6, lib. 1, cap. 2*; *lib. V, cap. 56*. Piedrahita, *cap. 5, pag. 25, &c.* Gomera, *hifl. cap. 72.*

qui a
autor
Il
const
qui o
établi
de go
lui des
fi opp
vages.
cafiou.
primiti
tentio
rions pu
fisantes
recherch
d'un peu
est incor
de ténèbr
rions tir
éclairciff
vons rien
des relati
ditions n
avoir rec
expliquer
sentent da
ples don
toutes ces

qui avoit des caciques revêtus d'une autorité assez étendue.

Il n'est pas aisé d'indiquer les cir- Cause de
constances ni de démêler les causes ces varié-
qui ont contribué à introduire & à tés.
établir parmi ces peuples une forme
de gouvernement si différente de ce-
lui des tribus qui les environnent, &
si opposé au génie des nations sau-
vages. Si les hommes qui ont eu oc-
casion de les observer dans leur état
primitif, y avoient apporté plus d'at-
tention & de discernement, nous au-
rions pu en recevoir des lumieres suf-
fisantes pour nous guider dans cette
recherche. Si d'un autre côté l'histoire
d'un peuple à qui l'usage de l'écriture
est inconnu, n'étoit pas enveloppée
de ténèbres impénétrables, nous pour-
rions tirer de cette source quelques
éclaircissemens. Mais nous ne pou-
vons rien recueillir de satisfaisant ni
des relations des Espagnols ni des tra-
ditions même des habitans ; il faut
avoir recours aux conjectures pour
expliquer les irrégularités qui se pré-
sentent dans l'état politique des peu-
ples dont nous parlons. Comme
toutes ces tribus qui avoient déjà

perdu leur liberté & leur indépendance naturelle, étoient situées sous la zone torride ou dans des pays qui en sont voisins, on peut supposer que le climat a contribué à les disposer à cet état de servitude, qui semble être la destinée de l'homme dans ces régions de la terre. Mais quoique l'influence du climat, plus puissante que celle d'aucune autre cause naturelle, ne doive pas être négligée, cette circonstance seule ne peut cependant suffire pour donner la solution du problème. Les actions des hommes sont si compliquées qu'il ne faut pas se hâter d'attribuer à un seul principe la forme particulière qu'on leur voit prendre. Quoique le despotisme ne se trouve en Amérique que sous la zone torride & dans les pays chauds qui l'avoisinent, j'ai déjà observé que ces pays sont habités par différentes tribus, dont les unes jouissent d'une grande liberté & les autres ne sont soumises à aucune espèce de police. L'indolence & la timidité particulière aux habitans des îles les rendoient tellement incapables des sentimens & des efforts nécessaires pour rester dans l'indépendance, qu'il seroit inutile

inutile
de la
d'un
& de
été u
qu'il
des a
des n
ment
n'étoi
des pr
roissen
ressour
subsista
avoient
gricultu
été en é
lice une
de la pr
ciété, l'a
des obje
exercer l
rérêt atti
le desir d
entrepr
pirent à
sions inc
les porter
de leurs c
Tome

inutile de chercher quelque autre cause de leur lâche soumission à la volonté d'un chef. La servitude des Natchez & des habitans de Bogota semble avoir été un effet naturel de la différence qu'il y avoit entre leur état & celui des autres Américains. Ils formoient des nations fixes, résidant constamment dans le même lieu. La chasse n'étoit point la principale occupation des premiers, & les derniers ne paroissent pas avoir compté sur cette ressource pour en faire un moyen de subsistance. Les uns & les autres avoient fait assez de progrès dans l'agriculture & dans les arts, pour avoir été en état d'introduire dans leur police une idée plus ou moins précise de la propriété. Dans cet état de société, l'avarice & l'ambition ont déjà des objets sur lesquels elles peuvent exercer leur influence. Des vues d'intérêt attirent les hommes personnels; le desir de la prééminence excite les entreprenans: les uns & les autres aspirent à la domination, & des passions inconnues à l'homme sauvage les portent à empiéter sur les droits de leurs concitoyens, Des motifs qui

font également étrangers à toutes les nations sauvages, obligent le peuple à se soumettre sans résistance à l'autorité usurpée de leurs supérieurs ; mais parmi ces nations mêmes, on n'auroit pas pu, sans le secours de la superstition, rendre l'esprit des peuples si docile & le pouvoir des chefs si étendu. C'est la fatale influence de la superstition, qui dans tous les degrés de la société abaisse & dégrade l'esprit humain, brise sa vigueur & son indépendance naturelle. Quiconque fait manier cet instrument redoutable, est sûr de dominer sur son espèce. Malheureusement pour les peuples dont les institutions sont l'objet de nos recherches, ce pouvoir étoit entre les mains de leurs chefs. Les caciques des isles pouvoient faire parler comme il leur plaisoit leurs *Cémis* ou divinités, & c'étoit par leur interposition & en leur nom qu'ils imposoient des tributs & des charges sur le peuple (1). Le grand chef des Natchez étoit le principal ministre ainsi que le représentant du soleil qu'ils adoroient. Le res-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* III, *cap.* 3.

peé
pou
la r
roy
du t
pline
parti
sujets
téte c
de sa
qui da
société
qui ép
vaines
empire
ricains
grès ve
déjà le
servi à
prématur
de leur
avoit so
que auff
prime le
riode de
décadenc
V. Ap

(1) Pied

peût que le peuple de Bogota avoit pour ses monarques étoit dicté par la religion; l'héritier apparent du royaume étoit élevé dans l'intérieur du temple principal, sous une discipline austere & avec des cérémonies particulieres, propres à inspirer à ses sujets la plus haute opinion de la sainteté de son caractère & de la dignité de sa place (1). Ainsi la superstition, qui dans les premiers périodes de la société est entièrement inconnue, ou qui épuise toute sa force en pratiques vaines & puérides, avoit déjà pris un empire marqué sur les peuples Américains qui avoient fait quelques progrès vers la civilisation; ainsi c'étoit déjà le principal instrument qui avoit servi à plier leur ame à une servitude prématurée; & dès le commencement de leur carrière politique, elle les avoit soumis à un despotisme presque aussi rigoureux que celui qui opprime les nations dans le dernier période de leur corruption & de leur décadence.

V. Après avoir examiné les insti- Art de la
guerre,

(1) Piedrahita, pag. 27.

tutions politiques des peuples sauvages en Amérique, notre attention se porte naturellement sur l'art de faire la guerre, c'est-à-dire, sur les moyens qu'ils ont imaginés pour la sûreté & la défense nationale. Les petites tribus dispersées sur ce continent sont non-seulement indépendantes & isolées, mais se trouvent engagées dans des hostilités perpétuelles les unes contre les autres (1). Quoique l'idée d'une propriété particulière appartenant à un seul individu leur soit étrangère, les Américains les plus grossiers connoissent le droit que chaque communauté a sur ses propres domaines; ils regardent ce droit comme entier & exclusif, autorisant le possesseur à repousser par la force toute usurpation des tribus voisines. Comme il est de la plus grande importance pour eux qu'on ne vienne point troubler ou détruire le gibier dans leur terrain de chasse, ils défendent avec une attention jalouse cette propriété nationale; mais comme en même tems leurs territoires sont

(1) Ribas, *hist. de los triunf.* pag. 9.

fo
fo
de
ran
de
prin
foun
les tr
pour
des in
les pl
tance.
Mais
fréque
lité co
les natio
la princ
de veng
des fauv
le besoin
gardé con
hommes
vilification
puissantes
rieure des
leurs opér
ennemis ét
rir & à for
à la tranqu

fort étendus & que les limites n'en sont pas exactement fixées, il s'éleve des sujets continuels de querelles qui rarement se terminent sans effusion de sang. Même dans cet état simple & primitif de la société, l'intérêt est une source de discorde, qui souvent oblige les tribus sauvages à prendre les armes, pour repousser ou punir ceux qui font des incursions dans les forêts ou dans les plaines d'où ils tirent leur subsistance.

Mais l'intérêt n'est pas le motif le plus fréquent ni le plus puissant des hostilités continuelles qui subsistent parmi les nations sauvages. Il faut en chercher la principale cause dans cette passion de vengeance qui enflamme le cœur des sauvages avec tant de violence que le besoin de la satisfaire peut être regardé comme le caractère distinctif des hommes dans l'état qui précède la civilisation. Des circonstances très-puissantes, soit dans la police intérieure des tribus sauvages, soit dans leurs opérations au-dehors contre des ennemis étrangers, concourent à nourrir & à fortifier une passion si funeste à la tranquillité générale. Lorsqu'on

Leurs motifs pour faire la guerre.

laisse à chaque individu le droit de venger ses injures de ses propres mains, toute offense est ressentie avec une extrême vivacité, & la vengeance s'exerce avec une animosité implacable. Le tems ne peut effacer la mémoire de l'injure qu'on a reçue, & il est rare qu'elle ne soit pas à la fin ex-

Esprit de vengeance. Les nations sauvages sont gouvernées dans leurs guerres publiques par les mêmes idées & animées du même esprit que dans la poursuite de leurs vengeances particulières. Dans les petites communautés chaque individu est affecté de l'injure & de l'affront qu'on fait au corps dont il est membre, comme si c'étoit une atteinte directe à son propre honneur ou à sa sûreté personnelle. Le desir de la vengeance se communique de l'un à l'autre & devient bientôt une espece de fureur. Comme les sociétés foibles ne peuvent entrer en campagne que par petites troupes, chaque guerrier a le sentiment de sa propre importance & fait qu'une partie considérable de la vengeance publique dépend de ses propres efforts. Ainsi la guerre qui, entre de

grand
sité, f
avec t
partic
nations
des in
suspens
jamais
tend le
de fure
licées
toire
maine
rieusen
vages
exterm
leur ra
conque
comme
la résol
leurs e
poursu

(1) B
France, p
France, p
204. Cre
deser. del
des Sauv.

grands états se fait avec peu d'animo-
 sité, se poursuit par les petites tribus
 avec toute la violence d'une querelle
 particuliere. Le ressentiment de ces
 nations est aussi implacable que celui
 des individus. Il peut dissimuler ou
 suspendre ses effets, mais il ne s'éteint
 jamais, & souvent lorsqu'on s'y at-
 tend le moins il éclate avec un surcroît
 de fureur (1). Lorsque les nations poli-
 cées ont obtenu l'honneur de la vic-
 toire ou une augmentation de do-
 maine, elles peuvent terminer glo-
 rieusement une guerre; mais les sau-
 vages ne sont satisfaits qu'après avoir
 exterminé la tribu qui est l'objet de
 leur rage. Ils combattent non pour
 conquérir, mais pour détruire. S'ils
 commencent des hostilités, c'est avec
 la résolution de ne plus voir la face de
 leurs ennemis qu'en guerre, & de
 poursuivre la querelle avec une ani-

De-là la
 férocité
 de leurs
 guerres.

(1) Boucher, *hist. naturelle de la nouv. France*, pag. 93. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 215, 251. Lery, *ap. de Bry*, III, 204. Creuxius, *hist. Canad.* pag. 72. Lozano, *descr. del gran Chaco*, 95. Hennepin, *mœurs des Sauv.* 40.

mosité éternelle (1). Le desir de la vengeance est le premier & presque le seul principe qu'un sauvage songe à inculper dans l'ame de ses enfans (2). Ce sentiment croît avec eux à mesure qu'ils avancent en âge, & comme leur attention ne se porte que sur un petit nombre d'objets, il acquiert un degré de force, inconnu parmi les hommes dont les passions sont distraites & affoiblies par la variété de leurs goûts & de leurs occupations. Ce desir de vengeance qui s'empare du cœur des sauvages, ressemble plutôt à la fureur d'instinct des animaux qu'à une passion humaine. On le voit s'exercer avec une fureur aveugle, même contre des objets inanimés. Si un sauvage est blessé par hasard par une pierre, il la saisit souvent par un transport de colere & tâche d'appaiser sur elle son ressentiment en la brisant (3). S'il est blessé d'une fleche en

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 251. Colden, I, 108, II, 126. Barrere, pag. 172, 173.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 326. Lery, *ap. de Bry*, III, 236. Lozano, *hist. du Paraguay*, I, 144.

(3) Lery, *ap. de Bry*, III, 190.

co
la
pie
fes
ne
par
le p
ne t
épar
L
bien
mêm
toujo
pren
tribu
à l'in
d'eng
le fu
territo
venge
plus
tiale.
disent
» la te
» enc
» crie

(1) I
decad.

combattant, il l'arrache de sa blessure & la rompt avec ses dents & la jette en pieces sur la terre (1). A l'égard de ses ennemis la rage de la vengeance ne connoît point de bornes. Dominé par cette passion, l'homme devient le plus cruel de tous les animaux; il ne fait ni plaindre, ni pardonner, ni épargner.

La violence de cette passion est si bien connue des Américains eux-mêmes, que c'est elle qu'ils invoquent toujours pour exciter le peuple à prendre les armes. Si les anciens d'une tribu veulent arracher les jeunes gens à l'indolence; si un chef se propose d'engager une troupe de guerriers à le suivre dans une incursion sur le territoire ennemi, c'est de l'esprit de vengeance qu'ils tirent les motifs les plus puissans de leur éloquence martiale. « Les os de nos concitoyens », disent-ils, « sont encore exposés sur » la terre. Leur lit ensanglanté n'a pas » encore été nettoyé. Leurs esprits » crient contre nous; il faut les ap-

(1) Lery, *ap. de Bry*, III, 208. Herrera, *decad.* 1, lib. VI, cap. 8.

» païser. Allons & dévorons ceux qui
 » les ont massacrés. Ne restez pas plus
 » long - tems dans l'inaction sur vos
 » nattes; levez la hache; consolez les
 » esprits morts, & dites - leur qu'ils
 » vont être vengés (1) ».

Perpétui-
 ré des
 guerres.

Echauffés par ces exhortations, les
 jeunes sauvages se faïssent de leurs
 armes avec un transport de fureur,
 entonnent la chanson de guerre &
 brûlent d'impatience de tremper leurs
 mains dans le sang de leurs ennemis.
 Des guerriers particuliers rassemblent
 souvent de petites troupes & vont
 attaquer une tribu ennemie sans con-
 sultier les chefs de la bourgade. Un
 seul guerrier par un mouvement ou
 de caprice ou de vengeance, se met
 quelquefois seul en campagne & fait
 plusieurs centaines de milles pour
 surprendre ou tuer quelques enne-
 mis (2). Les exploits d'un guerrier
 dans ces excursions solitaires, forment
 souvent la partie principale de l'his-
 toire d'une campagne américaine (3),

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*,
 III, 216, 217. Lery, *ag. de Bry*, III, 204.

(2) Voyez la NOTE LXIII.

(3) Voyez la NOTE LXIV.

&
 rég
 ten
 &
 l'au
 qu
 entr
 déli
 & a
 blen
 des d
 matu
 en di
 vanta
 & de
 & les
 fois m
 mes (2
 guerre
 coup
 chef p
 est acc
 gé de

(1) B
 215. He
 tau, II,

(2) C
 III, 215

& les chefs se prêtent à ces faillies irrégulières du courage parce qu'elles tendent à entretenir l'esprit martial & qu'elles accoutument le peuple à l'audace & au danger (1). Mais lorsqu'il s'éleve une guerre nationale, entreprise par autorité publique, les délibérations se prennent avec regle & avec lenteur. Les anciens s'assemblent; ils exposent leurs opinions dans des discours solempnels; ils pesent avec maturité la nature de l'entreprise, & en discutent les avantages ou les désavantages avec beaucoup de prudence & de sagacité politique. Les prêtres & les devins sont consultés; quelquefois même on prend l'avis des femmes (2). Si la décision est pour la guerre, on s'y prépare avec beaucoup de cérémonie. Il se présente un chef pour diriger l'expédition, & il est accepté; mais personne n'est obligé de le suivre. La résolution qu'a

(1) Bossu, *voy. I*, 140. Lery, *ap. de Bry*, 215. Hennepin, *mœurs des Sauvages*, 41. Lafitau, II, 169.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 215, 268. Bier, 367, 380.

prise la communauté de commencer les hostilités, n'impose à aucun de ses membres l'obligation de prendre part à la guerre; chaque individu reste le maître de sa conduite, & il ne s'engage à servir que de sa pure volonté (1).

Maniere de faire la guerre. Les principes qui dirigent leurs opérations militaires, quoiqu'extrêmement différens des principes qui reglent celles des nations civilisées, sont cependant très-appropriés à leur état politique & au pays dans lequel ils font la guerre. Ils n'entrent jamais en campagne avec des corps nombreux, dont la subsistance, durant de longs voyages à travers des lacs & des rivieres, & dans des marches de plusieurs centaines de milles à travers des forêts horribles, exigeroit de plus grandes combinaisons de prévoyance & d'industrie que ne peuvent en faire des sauvages. Leurs armées ne sont point embarrassées de lourds bagages. Chaque guerrier porte avec ses armes une natte & un petit sac de maïs, &

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 217-218.

c'er
mil.
cert
pay
les b
& d
qu'il
l'enn
semb
vance
préca
gloire
à forc
détrui
d'un c
Comm
leurs se
le mêm
suivent
travers
la guerr
le chass
cette a
lieux o
à l'atte
jusqu'à
échapp
Lorsqu
parti de

c'est ce qui forme tout son équipage militaire. Quand ils sont encore à une certaine distance des frontieres du pays ennemi, ils se disperfent dans les bois & vivent du gibier qu'ils tuent & des poiffons qu'ils prennent. Dès qu'ils s'approchent du territoire de l'ennemi qu'ils vont attaquer, ils raf- femblent toutes les troupes & s'a- vancent avec beaucoup d'ordre & de précaution. Ils ne mettent point leur gloire à attaquer l'ennemi de front & à force ouverte. Le furprendre & le détruire, voilà le plus grand mérite d'un chef & la gloire de fes guerriers. Comme la chaffe & la guerre font leurs feules occupations, ils y portent le même esprit & les mêmes rufes. Ils fuivent leurs ennemis à la trace au travers des forêts. Ils emploient dans la guerre les mêmes moyens que prend le chaffeur pour découvrir fa proie, cette adrefse à fe tenir caché près des lieux où elle peut être, cette patience à l'attendre pendant plusieus jours jufqu'à ce qu'elle ne puiſſe plus lui échapper & qu'il foit sûr de la prendre. Lorſqu'ils ne rencontrent point de parti détaché de l'ennemi ils s'avancent

jusques dans les villages, mais avec tant de précautions pour cacher leur approche qu'ils se glissent souvent dans les forêts en marchant sur les mains & sur les pieds; & pour mieux se cacher ils se peignent la peau de couleur de feuilles mortes (1). Lorsqu'ils sont assez heureux pour n'être pas découverts, ils brûlent les cabanes en silence & massacrent les habitans qui veulent fuir les flammes. S'ils esperent de n'être pas poursuivis dans leur retraite, ils amènent avec eux quelques prisonniers, qu'ils destinent au sort le plus affreux. Mais si malgré toutes leurs précautions & toute leur adresse, leurs desseins & leurs mouvemens sont découverts, ils pensent alors que le parti le plus sage est de se retirer. Attaquer un ennemi en plein champ, lorsqu'il est sur ses gardes & avec des forces égales, leur paroît être une extrême folie. Le succès le plus brillant seroit regardé par le chef comme une défaire, s'il l'avoit acheté par une

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 2. 7, 238. Hennepin, *mœurs des Sauvages*, pag. 59.

per
gnon
d'un
La m
sauve
du re
mérit
Ces
étoit
petites
dans d
vers, n
que d'
militair
leurs p
idées &
ropéenn
qu'il fal
la foible
caractér
& qui le
action n

(1) Voy
(2) Cha
III, 238,
des Sauvages
(3) Cha
LXVI.
(4) Rech
Voy. de Ma

perte considérable de ses compagnons (1), & jamais il ne se glorifie d'une victoire souillée de leur sang (2). La mort même la plus honorable ne fauve pas la mémoire d'un guerrier du reproche d'imprudence & de témérité (3).

Cette maniere de faire la guerre étoit universelle en Amérique ; les petites nations sauvages répandues dans des pays & des climats très-divers, montroient toutes plus de ruses que d'audace dans leurs entreprises militaires. Frappés de l'opposition de leurs principes à cet égard avec les idées & les maximes des nations Européennes, quelques auteurs ont pensé qu'il falloit en chercher la source dans la foiblesse & la lâcheté qui semblent caractériser sur-tout les Américains & qui les rendent incapables de toute action noble & généreuse (4) ; mais

(1) Voyez la NOTE LXV.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 238, 307. Bier, 381. Lafitau, *mœurs des Sauvages*, II, 248.

(3) Charlevoix, III, 376. Voyez la NOTE LXVI.

(4) *Recherch. philos. sur les Amér.* I, 115; *Voy. de March.* IV, pag. 410.

si nous faisons réflexion que dans les occasions extraordinaires qui exigent de grands efforts, non-seulement ils savent se défendre avec opiniâtreté, mais ils attaquent même l'ennemi avec le courage le plus audacieux, nous verrons bien que leurs principes doivent avoir quelque autre cause que cette timidité qu'on prétend leur être naturelle (1). Le nombre des hommes dans chaque tribu est si petit & les difficultés de l'accroître parmi les dangers & les peines de la vie sauvage sont si considérables, que la vie d'un citoyen est extrêmement précieuse & sa conservation le premier objet du gouvernement. Si le point d'honneur, parmi les foibles tribus d'Amérique, eût été le même que chez les nations puissantes de l'Europe, si elles avoient couru à la célébrité & à la victoire en méprisant les dangers & la mort, elles auroient été bientôt détruites entièrement par des maximes si peu conformes à l'état de leur population. Mais dans les tribus assez nombreuses

(1) Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, II, 248, 249. Charlevoix, *nouv. Franc.* III, 307.

pour
force
nir d
sensib
Amér
plus à
Bréfil
les bo
troien
de tro
mérite
sioient
geoien
toient
opiniât
homme
pour e
demand
Dans le
& du F
grandes
fréquen
pratique
différen
qui prer

(1) Fa
Bry, VII,
(2) Vo

pour être en état d'agir avec des forces plus considérables & de soutenir des pertes sans un affoiblissement sensible, les opérations militaires des Américains ressembloient beaucoup plus à celles des autres nations. Les Brésiliens & les peuples qui habitoient les bords de la rivière de la Plata entroient en campagne avec des corps de troupes assez considérables pour mériter le nom d'armée (1). Ils défioient l'ennemi au combat, engageoient des batailles rangées & disputoient la victoire avec cette férocité opiniâtre, qui semble naturelle à des hommes qui ne font la guerre que pour exterminer leur ennemi, sans demander ni faire de quartier (2). Dans les puissans empires du Mexique & du Pérou, on assembloit de très-grandes armées & l'on donnoit de fréquentes batailles; la théorie & la pratique de la guerre y étoient bien différentes que chez ces petites tribus qui prenoient le nom de nations.

(1) Fabri, *Veriff. descrip. India. Ap. de Bry, VII, pag. 42.*

(2) Voyez la NOTE LXVII.

Ils ne
peuvent
établir
aucun or-
dre & au-
cune dis-
cipline
dans les
armées.

Mais quicque la vigilance & l'at-
tention soient les qualités les plus né-
cessaires, par-tout où la guerre se fait
par la ruse & les surprises; quoique
les Américains dans toutes les actions
particulieres montrent toujours la plus
grande adresse, c'est une chose très-
remarquable que lorsqu'ils entrent en
campagne ils prennent rarement les
précautions les plus essentielles pour
leur sûreté. Telle est la difficulté de
soumettre les sauvages à la subordi-
nation & de les faire agir de concert,
telle est leur présomption & leur aver-
sion pour toute espece de contrainte,
que presque jamais on ne peut les obli-
ger à suivre les ordres & les conseils
de leurs chefs. Ils n'ont pendant la nuit
aucune sentinelle autour des lieux où
ils sont campés. Souvent après avoir
fait plusieurs centaines de milles pour
surprendre l'ennemi, ils sont surpris
eux-mêmes & égorgés dans le som-
meil profond où ils se plongent comme
s'ils n'avoient à redouter aucun dan-
ger (1).

(1) Charlevoix, III, 236, 237. *Lettres
édif. XVII, 308, XX, 130. Lafitau, Mœurs
des Sauvages, II, 247. Lahontan, II, 176.*

Ma
cette
vent
surpre
fonde
féroci
tous
rage (
triomp
les con
non -
de la v
sur cer
ressent
plus d
prison
esperer
par l'e
ment a
& ils l
human
l'attent
Mais
mentar
repre

(1) V
(2) L
pag. 256

Mais si malgré cette négligence & cette sécurité qui leur fait perdre souvent le fruit de toutes leurs ruses, ils surprennent l'ennemi sans défense, ils fondent sur lui avec la plus grande férocité; ils enlèvent la chevelure de tous ceux qui tombent sous leur rage (1), & rapportent chez eux en triomphe ces étranges trophées. Ils les conservent comme des monumens non - seulement de leur valeur, mais de la vengeance qu'ils savent exercer sur ceux qui deviennent les objets du ressentiment public (2). Ils emploient plus de soins encore pour faire des prisonniers. Dans leur retraite, s'ils espèrent la faire sans être inquiétés par l'ennemi, ils ne font communément aucune insulte à ces prisonniers, & ils les traitent même avec quelque humanité, quoiqu'ils les gardent avec l'attention la plus rigoureuse.

Mais après cette suspension momentanée de leur férocité, leur rage reprend une nouvelle fureur. Lors-

(1) Voyez la NOTE LXVIII.

(2) Lahtau, *Mœurs des Sauvages*, tom. II, pag. 256.

qu'ils approchent des frontieres de leur pays , ils dépêchent quelques-uns d'entre eux pour aller apprendre à leurs concitoyens le succès de leur expédition. C'est alors que les prisonniers commencent à pressentir le sort qui les menace. Les femmes des villages & les jeunes gens qui ne sont pas encore en âge de porter les armes, s'assemblent : ils se rangent en deux lignes & tandis qu'ils font un bruit affreux avec des bâtons & des pierres (1), les prisonniers passent au milieu d'eux. Des lamentations sur la perte des citoyens qui sont tombés dans le combat , avec les expressions de la douleur la plus excessive, succèdent à ces premiers cris de joie & de vengeance ; mais dans un moment, à un signal donné, les larmes cessent, on passe encore avec une rapidité incroyable de la douleur la plus profonde à la joie la plus vive, & l'on commence à célébrer la victoire avec les transports d'un triomphe barbare (2). Le sort des prisonniers est

(1) Lahontan , II , 184.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 241. Lafitau, *mœurs des Sauvages*, tom. II, 264.

DE
 cependant
 ciens de
 décider
 à être
 pour aff
 queurs
 membre
 ont été t
 les précé
 vés à ce
 aux caba
 ont été t
 à la por
 leurs sou
 adoptés
 vant leur
 la narte
 nom & se
 la tendress
 un frere,
 si par un
 desir de ve
 de recevo
 offert, son
 n'est aucu
 sauver de l
 Les pri
 est encore
 s'ils étoien

pendant encore incertain. Les anciens de la tribu s'assemblent pour le décider, Quelques - uns sont destinés à être tourmentés jusqu'à la mort pour assouvir la vengeance des vainqueurs, d'autres à remplacer les membres de la tribu victorieuse qui ont été tués dans cette guerre ou dans les précédentes. Ceux qui sont réservés à ce sort plus doux sont conduits aux cabanes de ceux dont les parens ont été tués. Les femmes les attendent à la porte; & si elles les reçoivent, leurs souffrances sont finies. Ils sont adoptés dans la famille & placés suivant leur maniere de s'exprimer, sur la natte du mort. Ils prennent son nom & son rang, & sont traités avec la tendresse que l'on doit à un pere, à un frere, à un mari ou à un ami. Mais si par un caprice ou par un reste de desir de vengeance, les femmes refusent de recevoir le prisonnier qui leur est offert, son arrêt est prononcé, & il n'est aucun pouvoir qui puisse le sauver de la torture & de la mort.

Les prisonniers, quand leur sort Indiffé-
est encore incertain, vivent comme rences des
s'ils étoient absolument étrangers à priton-

niers sur tout ce qui peut leur arriver. Ils man-
 leur sort. gent, boivent & dorment comme s'ils
 jouissoient du sort le plus tranquille
 & comme si aucun danger ne les me-
 naçoit. Ils entendent sans changer de
 visage, l'arrêt fatal qu'on leur pro-
 nonce, se préparent à le subir en
 hommes, & entonnent la chanson de
 mort. Les vainqueurs s'assemblent
 comme à une fête solemnelle, résolus
 à mettre le courage des patiens aux
 plus cruelles épreuves. C'est alors que
 l'on voit une scene dont la description
 doit glacer d'horreur tous ceux que
 les institutions douces de la civilisa-
 tion ont accoutumés à respecter
 l'homme & à s'attendrir à l'aspect de
 ses souffrances. Le prisonnier est lié à
 un poteau, mais de maniere qu'il peut
 courir tout autour. Tous ceux qui
 sont présens, hommes, femmes, en-
 fans, tous fondent sur lui comme des
 furies. On emploie contre ce malheu-
 reux toutes les especes de tortures que
 peut inventer la fureur de la ven-
 geance. Quelques-uns lui brûlent le
 corps avec des fers rouges; d'autres
 le coupent en morceaux avec des
 couteaux; d'autres séparent la chair

des
 tou
 s'eff
 d'im
 Rien
 que
 leur
 par l
 leur i
 toujo
 partie
 tels; i
 fleurs
 time.
 toutes
 voix f
 lebre
 ceux q
 procha
 mort d
 les ave
 de sa m
 cité pa
 menace
 fait écla
 est le p
 rier. Fu
 une mo
 qu'on p

des os ou lui enfoncent des clous qu'ils tournent ensuite dans les nerfs. Ils s'efforcent, à l'envi les uns des autres, d'imaginer des raffinemens de cruauté. Rien ne met des bornes à leur rage que la crainte d'abrèger la durée de leur vengeance, en donnant la mort par l'excès des souffrances ; & telle est leur ingénieuse barbarie qu'ils évitent toujours de porter des coups dans les parties du corps où ils feroient mortels ; ils prolongent ainsi pendant plusieurs jours les tourmens de leur victime. Cet infortuné, au milieu de toutes ses souffrances chante d'une voix ferme la chanson de mort, célèbre ses propres exploits, insulte à ceux qui le tourmentent, en leur reprochant de ne savoir pas venger la mort de leurs parens & de leurs amis, les avertit de la vengeance qu'on tirera de sa mort, & excite enfin leur férocité par toutes sortes d'injures & de menaces. La force & le courage qu'il fait éclater dans cette situation terrible est le plus beau triomphe d'un guerrier. Fuir ou abrèger ses tourmens par une mort volontaire est une lâcheté qu'on punit par l'infamie. Celui qui

laisse échapper quelque signe de foiblesse, est mis à mort sur le champ par mépris, parce qu'on le juge indigne d'être traité comme un homme (1). Animés par ces idées & par ces sentimens, les Américains souffrent, même sans pousser un seul gémissent, des tourmens que la nature humaine ne sembleroit pas capable de supporter.

« Laissez-là », disoit un vieux chef des Iroquois à un de ses bourreaux qui l'avoit blessé d'un coup de couteau, « laissez-là vos coups de couteau & faites-moi mourir par le feu, afin que par mon exemple j'apprenne à ces chiens, vos alliés au-delà des mers, à souffrir comme des hommes (2) ». Cette magnanimité, dont les exemples sont très-fréquens parmi les guerriers Américains, au lieu d'exciter de l'admiration ou d'inspirer de la pitié, ne fait qu'irriter la vengeance des ennemis & les porter à de nouveaux actes de cruauté (3).

(1) De la Potherie, II, 237, III, 48.

(2) Colden, *hist. of five nations*, I, 200.

(3) *Voy. de Lahontan*, I, 236.

Las
dor
que
rage
ou c
A
sou
est im
geanc
les A
les vic
tourm
traditi
quelqu
qui se n
mais il
qui
cette co
étoit éta
dional

(1) Ch
III, 243,
Creuxii,
mœurs des
I, 233, &
therie, II.
(2) Stad
ibid. 210. B
Piso, 8. La
de los triunf
Tome

Las enfin de lutter avec des hommes dont rien ne peut vaincre la constance, quelque chef dans un mouvement de rage finit par les tuer de son poignard ou de sa massue (1).

A ces scènes barbares en succèdent souvent de plus horribles encore. Il est impossible d'assouvir jamais la vengeance dans le cœur d'un Sauvage, & les Américains mangent quelquefois les victimes qu'ils ont si cruellement tourmentées. Dans l'ancien monde la tradition a conservé la mémoire de quelques nations féroces & barbares qui se nourrissoient de chair humaine; mais il y avoit dans toutes les parties du nouveau monde des peuples à qui cette coutume étoit familière. Elle étoit établie dans le continent méridional (2), dans plusieurs des is-

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*; III, 243, &c. 385. Lafitau, *mœurs*, II, 265. Creuxii, *hist. Canad.* pag. 73. Hennepin, *mœurs des Sauvages*, pag. 64, &c. Lahontan, I, 233, &c. Dutertre, II, 405. De la Potherie, II, 22, &c.

(2) Stadius, *ap. de Bry*, III, 123. Lery; *ibid.* 210. Bier, 3^e 4. *Lettres édif.* XXIII, 341. Pifo, 8. La Condamine, 84-97. Ribas, *hist. de los triunfos*, 473.

les (1) & dans différens cantons de l'Amérique septentrionale (2). Dans les pays de l'Amérique où des circonstances qui nous sont inconnues ont en grande partie aboli cet usage, il paroît avoir été tellement connu que l'idée en est incorporée dans les formules même du langage. Lorsque les Iroquois veulent exprimer la résolution qu'ils ont prise de faire la guerre à une nation ennemie, ils disent, *allons & mangeons cette nation*. S'ils sollicitent le secours d'une tribu voisine, ils l'invitent à venir *manger du bouillon fait de la chair de leurs ennemis* (3). Cette coutume n'étoit pas particulière aux peuples les plus grossières & les moins civilisés. Le principe qui y a donné naissance est si profondément enraciné dans l'ame des Américains, qu'elle subsis-

(1) *Life of Columb*, 529. Martyr, *decad.* pag. 18. Dutertre, II, 405.

(2) Dumont, *mém.* I, 254. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, I, 259, II, 14, III, 21. De la Potherie, III, 50.

(3) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 208, 209. *Lettres édif.* XXIII, pag. 277. De la Potherie, II, 298. Voyez la NOTE LXIX.

to
lic
en
hab
du
des
de l
cains
blabl
main
nourr
la cré
ques
croire
un des
istance
d'abord
tion bar
plus far
prisonni
guerre
comme
les enfant
objets de
dre. des e

(1) Biet,
pag. 28. Br
259, &c.
(2) Voye

toit au Mexique, l'un des empires policés du nouveau monde, & qu'on en a découvert des traces parmi les habitans plus doux encore de l'empire du Pérou. Ce n'étoit point la disette des alimens & les besoins importuns de la faim qui forçoient les Américains à se nourrir ainsi de leurs semblables. Dans aucun pays la chair humaine n'a été employée comme une nourriture ordinaire, & il n'y a que la crédulité & les méprises de quelques voyageurs qui aient pu faire croire que certains peuples en faisoient un des moyens ordinaires de leur subsistance. L'ardeur de la vengeance a d'abord porté les hommes à cette action barbare (1); mais les peuples les plus farouches ne mangeoient que les prisonniers qu'ils avoient faits à la guerre ou ceux qu'ils regardoient comme ennemis (2). Les femmes & les enfans n'étant point pour eux des objets de haine, n'avoient rien à craindre des effets réfléchis de leurs ven-

(1) Biet, 383. Blanco, *conversion de Piritu*, pag. 28. Brancroft, *nat. hist. of Guiana*, dec. 259, &c.

(2) Voyez la NOTE LXX.

geances, lorsqu'ils n'étoient pas massacrés dans la fureur d'une première incursion en pays ennemi (1).

Les peuples de l'Amérique méridionale affouissent leur vengeance d'une manière un peu différente, mais avec une férocité non moins implacable. Lorsqu'ils voient arriver leurs prisonniers, ils les traitent au premier abord aussi cruellement que les habitans de l'Amérique septentrionale traitent les leurs (2); après ce premier mouvement de fureur, non-seulement on cesse de les insulter, mais on leur marque la plus grande bonté. Ils sont caressés & bien nourris, & on leur envoie même de belles & jeunes femmes pour les soigner & les consoler. Il n'est pas aisé d'expliquer cette singularité de leur conduite, à moins qu'on ne l'impute à un raffinement de cruauté; car tandis qu'ils paroissent occupés d'attacher davantage leurs prisonniers à la vie, en leur fournis-

(1) Biet, 382. Bandini, *vita di Americo*; 84. Dutertre, 405. Fermin, *descr. de Surinam*, I, 54.

(2) Stadius, *ap. de Bry*, III, 40, 123.

fant
ble,
blem
term
semb
soler
sacri
s'il n
atten
branl
perdr
les fe
& l'a
teigne
pour
implac
toute
la chai
& des
mables
plaisir
mi mat
doux &
geance.
bli, les
échappe

(1) Sta
ibid. 210.

fant tout ce qui peut la rendre agréa-
 ble, l'arrêt de leur mort est irrévoca-
 blement porté. A un certain jour dé-
 terminé, la tribu victorieuse s'af-
 semble, le captif est amené en grande
 solennité; il voit les préparatifs du
 sacrifice avec autant d'indifférence que
 s'il n'étoit pas lui-même la victime; il
 attend son sort avec une fermeté iné-
 branlable, & un seul coup lui fait
 perdre la vie. Au moment où il tombe,
 les femmes s'emparent de son corps
 & l'apprêtent pour le festin. Elles
 teignent leurs enfans de son sang,
 pour allumer dans leur ame une haine
 implacable contre leurs ennemis, &
 toute la tribu se réunit pour dévorer
 la chair de la victime avec une avidité
 & des transports de joie inexprimables (1). Ces peuples regardent le
 plaisir de manger le corps d'un enne-
 mi massacré, comme le plaisir le plus
 doux & le plus complet de la ven-
 geance. Par-tout où cet usage est éta-
 bli, les prisonniers ne peuvent point
 échapper à la mort, mais ils ne sont

(1) Stadius, *ap. de Bry, III, 128. Lery, ibid. 210.*

pas toujours tourmentés avec la même barbarie qu'ils le sont chez les peuples moins familiarisés avec ces horribles festins (1).

Comme il n'y a point de guerrier Américain dont la constance ne puisse être mise à ces rudes épreuves, le grand objet de l'éducation & de la discipline dans le nouveau monde est d'y préparer les hommes de bonne heure. Chez les nations où l'on fait la guerre à force ouverte, où l'on défie ses ennemis au combat, où la victoire est le fruit de la supériorité des talens ou du courage, les soldats sont formés à être actifs, forts & audacieux. Mais en Amérique, où l'esprit & les maximes de la guerre sont très-différens, le courage passif est la vertu qu'on estime le plus. Aussi les Américains s'occupent-ils de bonne heure à acquérir une qualité qui leur apprendra à se comporter en hommes, lorsque leur fermeté sera mise à l'épreuve. Tandis que dans les autres pays les jeunes gens s'adonnent à des exercices qui demandent de la force & de l'ac-

(1) Voyez la NOTE LXXI.

tiv
ent
pat.
dur
par
cou
se pl
On v
fille
cer u
bras,
le pr
couer
honn
riers,
à la di
on les
analog
ne son
de pat
de se n
capable
qui hab
un guer
il est o
long jet

(1) Cf
III, 307

tivité, les jeunes Américains disputent entr'eux à qui montrera la plus grande patience dans les souffrances. Ils endurent les organes de la sensibilité par ces épreuves volontaires, & s'accoutument par degrés à souffrir sans se plaindre les douleurs les plus aiguës. On voit un jeune garçon & une jeune fille entrelacer leurs bras nus & placer un charbon allumé entre les deux bras, pour essayer lequel montrera le premier assez d'impatience pour secouer le charbon (1). Lorsqu'un jeune homme est admis à la classe des guerriers, ou lorsqu'un guerrier est élevé à la dignité de capitaine ou de chef, on les soumet à des épreuves toujours analogues à ce genre de courage. Ce ne sont pas des actes de valeur, mais de patience; on ne leur demande pas de se montrer en état d'attaquer, mais capables de souffrir. Chez les nations qui habitent les bords de l'Orénoque, si un guerrier aspire au rang de capitaine, il est obligé de s'y préparer par un long jeûne, plus rigoureux que celui

(1) Charlevoix, *hist. de la nouvelle France*, III, 307.

des plus dévots hermites. Les chefs s'assemblent ensuite ; chacun d'eux lui donne trois coups d'un gros fouet, si vigoureusement appliqués que tout son corps en est couvert de plaies ; & s'il donne le moindre signe d'impatience ou même de sensibilité, il est déshonoré & rejeté à jamais, comme indigne de l'honneur auquel il prétend. Après quelques intervalles, la constance du candidat est soumise à des épreuves plus cruelles encore. On le couche dans un hamac, les mains fortement attachées, & l'on jette sur lui une multitude innombrable de fourmis venimeuses dont la morsure cause des douleurs très-vives & produit une violente inflammation. Les juges de son courage se tiennent debout autour du hamac, & tandis que ces cruels insectes s'attachent aux parties les plus sensibles de son corps, il ne faudroit qu'un soupir, un gémissement, un seul mouvement involontaire de sensibilité, pour le faire exclure de la dignité qu'il ambitionne d'obtenir. Cela ne suffit pas encore pour établir complètement le degré de mérite qu'on attend de lui ; il faut qu'il se soumette

à u
tab
de
dan
feui
fous
de n
qu'il
que
étou
mêm
lité.
ce ter
qui le
reçoi
de leu
lors r
courage
dans d
peut m
pays (1
nale, l
ni aussi
de for
homme
armes d
courage

(1) G

à une nouvelle épreuve plus redoutable qu'aucune de celles qu'il vient de subir. On le suspend de nouveau dans son hamac & on le couvre de feuilles de palmier : on allume au-dessous de lui un feu d'herbes puantes, de manière qu'il en sent la chaleur & qu'il est enveloppé de la fumée. Quoique brûlé tout à la fois & presque étouffé, il est obligé de montrer la même patience & la même insensibilité. On en voit plusieurs périr dans ce terrible essai de fermeté ; mais ceux qui le subissent avec applaudissement, reçoivent en cérémonie les marques de leur nouvelle dignité & sont dès-lors regardés comme des chefs d'un courage reconnu, & dont la conduite dans des occasions plus critiques ne peut manquer de faire honneur à leur pays (1). Dans l'Amérique septentrionale, le noviciat d'un guerrier n'est ni aussi rigoureux ni soumis à autant de formalités. Cependant un jeune homme n'y a le droit de porter les armes qu'après que sa patience & son courage ont été éprouvés par le feu,

(1) Gumilla, II, 286, &c. Bier, 376, &c.

par des coups, & par des insultes plus intolérables encore pour des ames fieres (1).

Cette constance extraordinaire avec laquelle les Américains endurent les tourmens les plus cruels a porté quelques auteurs à croire que par une suite de la foiblesse particuliere de leur constitution, ils ont moins de sensibilité que les autres hommes ; de même que les femmes & les personnes qui ont la fibre molle & lâche sont moins affectées de la douleur que les hommes robustes dont la fibre est plus forte & plus tendue ; mais les Américains ne different pas tellement du reste de l'espece humaine par leur constitution physique, que cela suffise pour expliquer cette singularité de leurs mœurs. Elle a sa source dans un principe d'honneur, inculqué dès l'enfance & cultivé avec assez de soin pour inspirer à l'homme, même dans cet état sauvage, une magnanimité héroïque à laquelle la philosophie a vainement tâché de l'élever dans l'état de civili-

(1) Charlevoix, *hist. de la nouvelle France*, III, 219.

fat
app
cet
la
& l
rier
côn
fon
agiff
que
mult
diver
que r
avec t
réunif
malhe
suppor
au - de
maines
où le c
excité
de l'ô
sensibl
homme
dans les
Améric
n'est pa

(1) Vo

fation & de lumieres. L'Américain apprend de bonne heure à regarder cette constance inébranlable comme la principale distinction de l'homme & la plus haute perfection d'un guerrier. Comme les idées qui reglent sa conduite & les passions qui échauffent son cœur sont en petit nombre , elles agissent avec plus d'efficacité que lorsque l'ame est occupée d'une grande multitude d'objets ou distraite par la diversité de ses affections. Ainsi lorsque tous les motifs qui peuvent agir avec force sur l'ame d'un Sauvage, se réunissent pour lui faire souffrir le malheur avec dignité , on le verra supporter des tourmens qui paroissent au - dessus de toutes les forces humaines ; mais dans toutes les occasions où le courage des Américains n'est pas excité par les idées qu'ils se sont faites de l'honneur , ils se montrent aussi sensibles à la douleur que les autres hommes (1). D'ailleurs cette fermeté dans les souffrances pour laquelle les Américains sont si justement célébrés , n'est pas une vertu générale parmi

(1) Voyez la NOTE LXXII.

eux. On a vu la constance de plusieurs victimes succomber aux agonies de la torture ; leur foiblesse & leurs plaintes complètent alors le triomphe de leurs ennemis & réfléchissent une idée de déshonneur sur leurs concitoyens (1).

Les hostilités continuelles qui subsistent parmi les tribus Américaines produisent des effets très-funestes. Comme ils n'ont pas assez d'industrie pour amasser, même dans le tems de paix, des provisions de subsistance au-delà du nécessaire, lorsque l'irruption d'un ennemi vient dévaster leurs terres cultivées ou les troubler dans leur chasse, c'est une calamité qui réduit presque toujours à une extrême disette un peuple naturellement dépourvu de prévoyance & de ressources ; tous les habitans du district exposés à cette invasion, sont forcés d'ordinaire à se réfugier dans les bois & dans les montagnes ; où ils ne trouvent que très-peu de moyens de subsister & où une grande partie périt.

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 248-285. De la Potherie, III, 48.

M
le
fo
cha
fes
rar
pai
con
égar
min
dim
tribu
celle
se fo
la fin
que l
Po
conti
chent
en ad
guerre
vienn
usage
ment
généra
vages

(1) C
III, 20

Malgré les précautions extrêmes avec lesquelles leurs opérations militaires sont dirigées, & le soin que prend chaque chef pour conserver la vie de ses compagnons, comme ils jouissent rarement de quelque intervalle de paix, la perte des hommes est très-considérable parmi les Américains, en égard au degré de population. La famine & la guerre se réunissent pour diminuer leur nombre. Toutes les tribus sont foibles, & plusieurs de celles qui étoient autrefois puissantes se sont épuisées par degrés & ont à la fin disparu; il n'en reste aujourd'hui que le nom (1).

Pour remédier à cet affoiblissement continuel, il y a des tribus qui cherchent à réparer leurs forces nationales en adoptant les prisonniers faits à la guerre, & qui par cet expédient préviennent leur extinction totale. Cet usage n'est cependant pas universellement établi. Le ressentiment agit en général avec plus de force sur les Sauvages que les considérations de poli-

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 202-429. Gumilla, II, 227.

tique. Presque tous leurs captifs étoient anciennement sacrifiés à la vengeance, & c'est seulement depuis que leur nombre a commencé à diminuer sensiblement qu'ils ont adopté des usages plus doux. Mais ceux qui se trouvent ainsi naturalisés renoncent pour jamais à leur patrie, & prennent si absolument les mœurs ainsi que les passions du peuple qui les adopte (1), qu'ils se joignent souvent à ses guerriers dans des expéditions contre leurs propres concitoyens. Un changement si subit & si contraire à un des sentimens les plus puissans que donne la nature, paroîtroit étrange chez tous les peuples; mais il est encore plus inexplicable dans ces peuplades où les animosités nationales sont si violentes & si profondément enracinées. Cela paroît cependant résulter naturellement des principes d'après lesquels la guerre se fait en Amérique. Chez des nations dont l'objet est d'exterminer leurs ennemis, l'échange des prisonniers ne peut pas avoir lieu. Du moment qu'un

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 255, Lafitau, II, 308.

D
guerrier
& ses
mort (1)
ineffaça
par un e
cette tac
proches
& même
qu'ils le
même de
plus rigor
revencit
devoir ex
avoit cou
à mort su
reux priso
crit de sa
rachoient
brisés, il n
contracter
avec des é
ment le dé
mais lui o
les droits

(1) Voyez

(2) Lahon

(3) Herre

guerrier est pris à la guerre, sa tribu & ses parens le regardent comme mort (1). Il s'est couvert d'une honte ineffaçable en se laissant surprendre par un ennemi, & s'il revenoit avec cette tache à son honneur, ses plus proches parens ne le recevroient pas & même ne voudroient pas avouer qu'ils le connoissent (2). Il y avoit même des tribus où l'on étoit encore plus rigoureux. Lorsqu'un prisonnier revenoit parmi les siens, ils croyoient devoir expier le déshonneur dont il avoit couvert son pays en le mettant à mort sur le champ (3). Le malheureux prisonnier se voyant donc profcrit de sa patrie, & les liens qui l'attachoient à elle étant irrévocablement brisés, il ne sent aucune répugnance à contracter de nouveaux engagemens avec des étrangers, qui non-seulement le délivrent d'une mort cruelle, mais lui offrent de l'admettre à tous les droits de concitoyen. La parfaite

(1) Voyez la NOTE LXXIII.

(2) Lahontan, II, 285.

(3) Herrera, *decad.* 3, *lib.* IV, *cap.* 16, pag. 173.

resemblance des mœurs parmi les nations sauvages, facilite & complete cette union, & rien n'empêche un prisonnier de transporter non-seulement ses services, mais même son affection, à la communauté dans le sein de laquelle il vient d'être reçu.

Ils sont inférieurs dans la guerre aux nations policées.

Quoique la guerre soit la principale occupation des hommes dans l'état sauvage & qu'ils mettent leur plus grande gloire à y exceller, ils y ont une infériorité bien marquée toutes les fois qu'ils s'y trouvent engagés avec des nations policées. Dépourvus de cette prévoyance qui fait prévenir les événemens futurs & y pourvoir, ne connoissant ni l'union & la confiance mutuelles, nécessaires pour former de vastes plans d'opérations, ni la subordination non moins nécessaire pour en assurer l'exécution & le succès, les peuples sauvages peuvent étonner par leur valeur un ennemi discipliné, mais rarement peuvent-ils s'en faire redouter par leur conduite; & toutes les fois que la guerre sera de longue durée, ils seront forcés de céder à la supériorité de l'art (1). Les

(1) Voyez la NOTE LXXIV.

D
Péruvi
leurs p
lification
on les c
l'Euro
tel asce
dont ils
avoient
grande
Lorsque
lir les di
rique, e
d'une m
Ni le co
rels ne
d'une po
les quere
soient ce
choient d
plan de d
tribu com
les subjug
VI. Si
qui ne c
métaux,
qu'attenti
servent à
les mœur
sentiment

Péruviens & les Mexicains, quoique leurs progrès dans les arts de la civilisation fussent peu considérables, si on les compare aux peuples policés de l'Europe ou de l'Asie, avoient pris un tel ascendant sur les tribus sauvages dont ils étoient environnés, qu'ils en avoient soumis la plupart avec une grande facilité à leur domination. Lorsque les Européens allèrent assaillir les différentes provinces de l'Amérique, cette supériorité se fit sentir d'une manière encore plus frappante. Ni le courage ni le nombre des naturels ne put tenir contre les efforts d'une poignée d'ennemis disciplinés ; les querelles & les haines qui divisoient ces peuples sauvages les empêchoient de se réunir pour former un plan de défense commune, & chaque tribu combattant à part, il fut aisé de les subjuguier toutes.

VI. Si les arts des peuples grossiers qui ne connoissent point l'usage des métaux, méritent qu'on y fasse quelque attention, ce n'est qu'autant qu'ils servent à faire connoître le génie & les mœurs d'un peuple. Le premier sentiment de peine qu'un Sauvage peut

Arts des
Améri-
cains.

Vête-
mens &
parure.

éprouver doit naître de la maniere dont son corps est affecté par la chaleur, le froid ou l'humidité du climat sous lequel il vit; son premier soin sera donc de chercher à se garantir contre cet inconvénient. Dans les climats plus chauds & plus doux de l'Amérique, aucun des peuples sauvages n'avoit des habillemens. La nature ne leur avoit pas même appris qu'il pût y avoir quelque indécence à se montrer entièrement nud (1). Comme sous un ciel doux on a peu besoin de se défendre contre les injures de l'air & que leur extrême indolence leur faisoit éviter toute espece de travail qui n'étoit pas commandé par la nécessité, tous les habitans des isles & une grande partie de ceux du continent restoient dans cet état de nudité absolue. D'autres se contentoient d'un léger vêtement pour satisfaire uniquement à la décence. Mais quoique nuds ils n'étoient pas sans quelque sorte d'ornemens, & ils arrangeoient leurs cheveux de plusieurs

(1) Lery, *navigat. ap. de Bry. III, pag. 164. Vie de Colomb, 24. Venegas, hist. of Californ. pag. 70.*

mani
des n
des p
à leur
desfin
tude c
beauc
coup
d'une
qui tro
d'exer
dans le
un art
ver cin
étroit
bre d'o
aussi ce
de ces
avons
chant à
de leur
univers
grossier
rations
l'instan
Quelqu

(1) L
20, 223.

manieres différentes. Ils attachoient des morceaux d'or, des coquilles ou des pierres brillantes à leurs oreilles, à leurs nez & à leurs joues (1). Ils desinoient sur leur peau une multitude de figures diverses; ils passoient beaucoup de tems & prenoient beaucoup de peine à parer leurs personnes d'une maniere bizarre. Mais la vanité, qui trouve des occasions sans nombre d'exercer l'invention & l'industrie dans les pays où la parure est devenue un art très-complicqué, doit se trouver circonscrite dans un cercle très-étroit & bornée à un très-petit nombre d'objets chez des sauvages nuds; aussi ces peuples ne se contentent pas de ces simples ornemens dont nous avons parlé; ils ont un singulier penchant à changer les formes naturelles de leurs corps. Cette pratique étoit universelle chez les tribus les plus grossieres de l'Amérique. Leurs opérations pour cet objet commencent à l'instant même où l'enfant est né. Quelques peuples, en lui comprimant

(1) Lery, *ap. de Bry*, III, 165. *Lettr. édif.*
20, 223.

les os du crâne encore mous & flexibles, lui applatissent la couronne de la tête. Quelques-uns donnent à la tête la figure d'un cône; d'autres cherchent à lui faire prendre une forme quarrée (1). Ils mettent souvent en danger la vie de leurs enfans par ces efforts violens & absurdes pour déranger le plan de la nature sous le vain prétexte de le perfectionner. Mais dans tous ces moyens que les Américains prenoient, soit pour orner leurs personnes ou pour changer les formes naturelles, ils semblent s'être moins proposé de plaire ou de s'embellir que de se donner un air plus imposant & plus redoutable. Leur goût de parure se rapportoit plus à la guerre qu'à la galanterie. Il y avoit entre les deux sexes une subordination si marquée qu'elle éteignoit jusqu'au desir de se paroître mutuellement aimables. L'homme auroit cru au-dessous de lui de se parer pour plaire à

(1) Oviedo, *hist. lib. III, cap. 5*. Ulloa, I, 329. Labat, *voy. II*, 72. Charlevoix, III. Gumilla, I, 197. Acugna, *relat. de la riviere des Amazones*, II, 38. Lawson's, *voy. to Carolina*, pag. 33.

DE
celle qu
comme
guerrier
conseil
campagn
prenoit
qu'il par
de reche
tement c
& peu v
précieux
aux hom
les femm
chaque jo
tems à pa
il ne leur
cuper de
une race
pour mé
insensible
doivent
seuses, &
goût de
comme le
ticulière

(1) Wat
By, III, 1
III, 216-

(2) Cha

celle qu'il étoit accoutumé à regarder comme son esclave. C'étoit lorsqu'un guerrier se propofoit d'être admis au conseil de fa nation ou d'entrer en campagne contre les ennemis, qu'il prenoit fes plus beaux ornemens & qu'il paroît fa personne avec le plus de recherche & de foïn (1). Le vêtement des femmes étoit très - simple & peu varié ; tout ce qu'il y avoit de précieux ou de brillant étoit réfervé aux hommes. Dans plusieurs tribus, les femmes étoient obligées de paffer chaque jour une grande partie de leur tems à parer & à peindre leurs maris ; il ne leur reftoit pas le loifir de s'occuper de leur propre parure. Parmi une race d'hommes affez hautaine pour méprifer les femmes, ou affez infenfible pour les dédaigner, elles doivent naturellement devenir perefufes, & négligentes ; tandis que le goût de la parure, qu'on regarde comme leur paffion favorite, eft particulièrement réfervé à l'autre fexe (2).

(1) Wafer, voy. pag. 142. Lery, ap. de B y, III, 167. Charlevoix, *hifl. nouv. France*, III, 216-222.

(2) Charlevoix, *hifl. de la nouv. France*,

C'étoit tout à la fois la distinction du guerrier & une de ses plus sérieuses occupations (1). Un usage des Américains, qui au premier coup - d'œil paroît très-singulier & très-bizarre, n'est qu'un moyen ingénieux que leur sagacité a découvert pour remédier aux principaux inconvéniens de leur climat, souvent brûlant ou humide à l'excès. Tous les peuples qui n'ont pas encore l'usage des vêtemens sont dans l'usage d'oindre leur corps avec de la graisse d'animaux, des gommés visqueuses ou des huiles de différente espèce. Ils arrêtent par-là cette transpiration surabondante, qui sous la zone torride épuise la force de la constitution & abrége la durée de la vie humaine; ils se garantissent en même tems contre l'excessive humidité qui regne pendant la saison des pluies (2). Ils mêlent aussi en certains tems différentes couleurs avec ces substances

III, 278-327. Lafitau, *II*, 53. Klam, *voy. en Amériq. III*, 273. Lery, *ap. de Bry, III*, 169. Purchas, *pilgr. IV*, 1287. Ribas, *hist. de los Triunfos*, 472.

(1) Voyez la NOTE LXXV.

(2) Voyez la NOTE LXXXVI.

onctueuses & couvrent leurs corps de cette composition. Sous cet impénétrable vernis, non - seulement leur peau se trouve défendue contre la chaleur pénétrante du soleil ; mais l'odeur ou le goût de ce mélange écarte aussi loin d'eux ces essaims innombrables d'insectes qui abondent dans les bois & dans les marécages, sur-tout dans les climats chauds, & dont la persécution seroit intolérable pour des hommes entièrement nus (1).

Après le soin de la parure, l'objet qui doit attirer l'attention d'un Sauvage est de se former quelque habitation qui puisse lui procurer un abri pour le jour & une retraite pour la nuit. Le guerrier sauvage regarde comme un objet d'importance tout ce qui est lié avec ses idées de dignité personnelle, tout ce qui a quelque rapport à son caractère militaire ; mais il voit avec la plus grande indifférence ce qui ne concerne que la vie paisible & active. Ainsi quoiqu'il se montre fort recherché sur sa parure, il ne fait

(1) Labat, I, 73. Gumilla, I, 190, 202. Bancroft, *nat. hist. of Guyana*, 81, 280.

guerre d'attention à l'élégance ou à la commodité de son habitation. Les peuples sauvages, trop éloignés encore de cet état de civilisation où la manière de vivre est regardée comme une marque de distinction, ne connoissant aucun de ces besoins qui ne peuvent se satisfaire que par différens moyens d'industrie, reglent la construction de leurs maisons d'après leurs idées très-bornées du pur nécessaire. Quelques-uns des peuples d'Amérique étoient encore si grossiers & si peu éloignés de la simplicité primitive de la nature qu'ils n'avoient aucune espèce de cabane. Dans cet état, ils se mettent à l'abri de l'ardeur du soleil sous des arbres touffus, & la nuit ils se forment un couvert de branches & de feuilles (1). Dans le tems des pluies ils se retirent sous des abris formés par la nature ou creusés de leurs propres mains (2). D'autres, n'ayant point de demeure fixe, errent dans

(1) Voyez la NOTE LXXVII.

(2) *Lettres édif. II*, 176. V. 273. Venegas, *hist. of Californ. I*, 176. Lozano, *descr. del gran Chaco*, pag. 55. Gumilla, I, 323. Bancroft, *nat. hist. of Guyana*, 277.

les
se l
qu'
qu'
hab
dée
dan
péri
cont
élev
rein
des
tissen
dont
été le
plus s
forme
même
dont
ture d
simple
rables
oblong
où ils
s'emba
de la co

les forêts à la recherche du gibier & se logent pour un tems dans des huttes, qu'ils construisent avec facilité, & qu'ils abandonnent sans peine. Les habitans de ces vastes plaines, inondées par le débordement des rivieres dans les grosses pluies qui tombent périodiquement entre les tropiques, construisent des cabanes sur des bases élevées & fortement attachées au terrain, ou bien ils les placent au milieu des branches des arbres & se garantissent par-là de la grande inondation dont ils sont environnés (1). Tels ont été les premiers essais des peuples les plus sauvages de l'Amérique pour se former des habitations. Parmi ceux même qui étoient plus industrieux & dont la résidence étoit fixe, la structure des maisons étoit extrêmement simple & grossiere: c'étoient de misérables huttes, d'une forme quelquefois oblongue & quelquefois circulaire, où ils ne cherchoient qu'un abri, sans s'embarasser de l'élégance ni même de la commodité. Les portes en étoient

(1) Guinilla, I, 225. Herrera, *decad.* 1, lib. IX, cap. 6. Oviedo, *sommar.* pag. 53. C.
Tome II. Q

si basses qu'on ne pouvoit y entrer qu'en se courbant jusqu'à terre ou en rampant sur ses mains. Elles étoient sans fenêtres, & le toit étoit percé d'un grand trou par où sortoit la fumée.

Il seroit au - dessous de la dignité de l'histoire, & même étranger à l'objet de mon travail, de suivre les voyageurs dans les autres détails circonstanciés de leurs relations. Un seul trait mérite d'être observé, parce qu'il est singulier & qu'il jette du jour sur le caractère du peuple. Il y avoit quelques maisons assez grandes pour y loger quatre - vingt ou cent personnes. Elles étoient bâties pour recevoir différentes familles qui habitoient ensemble sous le même toit (1), souvent autour d'un feu commun, sans aucune espece de cloison ou de séparation entre les espaces qu'elles occupoient respectivement. Lorsque les hommes ont acquis des idées distinctes de propriété ou qu'ils sont assez attachés à leurs femmes pour les observer avec inquiétude & avec jalousie, les familles

(1) Voyez la NOTE LXXVIII.

com
dans
chac
qu'il
form
Amé
rée n
la co
toien
mais
l'indi
femm
tumé
arran
S'ilsa
à s'al
la ve
tions
ce mé
peut
mirer
habita
font a
homm
d'un
dans
éviter

(1).

commencent à se séparer & à s'établir dans des maisons particulières, où chacun puisse garder & défendre ce qu'il a intérêt de conserver. Cette forme singulière d'habitation chez les Américains peut donc être considérée non-seulement comme l'effet de la communauté des biens qui subsistoient parmi les différentes peuplades, mais-encore comme une preuve de l'indifférence des hommes pour leurs femmes. S'ils n'avoient pas été accoutumés à une parfaite égalité, un tel arrangement n'auroit pu avoir lieu. S'ils avoient eu une sensibilité prompte à s'alarmer, ils n'auroient pas exposé la vertu de leurs femmes aux tentations & aux facilités qui naissent de ce mélange de différens sexes. On ne peut s'empêcher en même tems d'admirer la concorde qui regne dans ces habitations où des familles nombreuses sont ainsi entassées; il n'y a que des hommes d'un caractère très-doux ou d'un tempérament flegmatique, qui dans une semblable situation puissent éviter le tumulte & les animosités (1).

(1) *Journal de Grillet & Bechamel dans la*

Après avoir pourvu à son vêtement & à son habitation, le Sauvage doit sentir la nécessité de se faire des armes convenables pour attaquer ou repousser un ennemi ; c'est un objet qui a exercé de bonne heure l'industrie & l'invention des peuples les moins civilisés. Les premières armes offensives furent sans doute celles que le hasard présenta, & les premiers efforts de l'art pour les perfectionner durent être extrêmement simples & grossiers. Des massues faites de quelque bois pesant, des pieux durcis au feu, des lances dont la pointe est armée d'un caillou ou d'un os de quelque animal, sont des armes connues aux nations les plus grossières, mais qui ne pouvoient servir que dans des combats corps à corps. Les hommes ont cherché ensuite les moyens de faire du mal à leurs ennemis à une certaine distance : l'arc & les fleches sont la première invention qu'ils aient imaginée pour

Guyane, pag. 65. Lafitau, *mœurs, &c.* II, 4. Torquemada, I, *Monorg.* I, 217. Joutel, *Journ. hist.* 217. Lery, *hist. Brasil. ap. de Bry*, III, 238. Lozano, *descr. del gran Chaco*, 67.

e
tr
en
&
de
ce
en
vu
cor
&
sage
don
com
l'usa
plu
des
trion
par
quel
ridio
prov
qui h
de l'A
est p

(1)

(2)

cap. 10

(3)

LXXI

cet objet; cette espece d'arme s'est trouvée chez des peuples qui étoient encore dans l'enfance de la société, & l'usage en est familier aux habitans de toutes les parties du globe. Il faut cependant remarquer qu'il s'est trouvé en Amérique des tribus assez dépourvues d'industrie pour n'avoir pas encore fait une découverte si simple (1), & qui paroissent ne connoître l'usage d'aucune arme de trait. La fronde, dont la construction n'est pas plus compliquée que celle de l'arc & dont l'usage n'est pas moins ancien chez plusieurs nations, étoit peu connue des habitans de l'Amérique septentrionale (2) ou des isles; mais elle paroît avoir été mise en usage chez quelques tribus dans le continent méridional (3). Les naturels de quelques provinces du Chili & les Patagons qui habitent l'extrémité méridionale de l'Amérique ont une arme qui leur est propre. Ils attachent des pierres

(1) Piedrahita, *conq. del nuevo Reino*, 9. 12.

(2) *Nauf. de Alv. Nun. Cabeça de Vaca*, cap. 10, pag. 12.

(3) Piedrahita, pag. 16. Voyez la NOTE LXXIX.

grosses environ comme le poing, à chaque extrémité d'une courroie de cuir de huit pieds de long, & après les avoir fait tourner autour de leurs têtes, ils les lancent avec une telle adresse qu'ils manquent rarement l'objet auquel ils visent (1).

Ustensiles domestiques.

Chez des peuples qui ne connoissent guere d'autre occupation que la guerre ou la chasse, les principaux efforts de l'esprit & de l'industrie ont dû naturellement se diriger vers ces deux objets (2). A l'égard de tous les autres, leurs besoins & leurs desirs étoient si bornés que leur invention n'avoit pas de quoi s'exercer. Comme leur nourriture & leurs habitations étoient extrêmement simples, leurs ustensiles domestiques étoient très-grossiers & en petit nombre. Quelques-unes des tribus méridionales avoient trouvé l'art de faire des vaisseaux de terre & de les cuire au soleil, de maniere qu'ils pouvoient supporter le feu. Les habitans de l'Amé-

Maniere de cuire les alimens.

(1) Ovalle, *relat. of Chili*, Churchill. *collected*. III, 82. Falkner, *descr. of Patag.* pag. 130.

(2) Voyez la NOTE LXXX.

rique septentrionale creusoient un morceau de bois dur en forme de marmite, & la remplissoient d'eau qu'ils faisoient bouillir en y jettant des pierres rougies au feu (1) : ils se servoient de ces vaisseaux pour apprêter une partie de leurs alimens. On peut regarder cette invention comme un pas vers le raffinement & le luxe ; car dans le premier état de société les hommes ne connoissoient d'autres moyens d'apprêter leurs alimens que celui de les faire griller sur le feu ; & dans plusieurs peuplades Américaines, c'est la seule espece de cuisine qui soit encore connue (2). Mais le chef-d'œuvre de l'art chez les Sauvages du nouveau monde, c'est la construction de leurs canots. Un Esquimaux, en fermé dans son bateau d'os de baleine, couvert de peau de veaux marins, peut braver cet océan orageux où la stérilité de son pays le force à chercher la principale partie de sa subsistance (3). Les naturels du Canada se

Conf-
truction
des ca-
nots.

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 332.

(2) Voyez la NOTE LXXXI.

(3) Ellis, *voyage à la baie d'Hudson*, 133.

hazardent sur leurs rivières & sur leurs lacs, dans des bateaux faits d'écorces d'arbre, & si légers que deux hommes peuvent les porter lorsque des bas-fonds ou des cataractes arrêtent la navigation (1). C'est dans ces fragiles bâtimens qu'ils entreprennent & exécutent de longs voyages (2). Les habitans des îles & du continent méridional se font des canots en creusant avec beaucoup de peine le tronc d'un gros arbre; & quoique ces bâtimens paroissent lourds & mal construits, ils s'en servent avec tant de dextérité, que les Européens qui connoissent tous les progrès qu'a fait la science de la navigation ont été étonnés de la rapidité de leurs mouvemens & de la célérité de leurs évolutions. Leurs pirogues ou bateaux de guerre sont assez grands pour contenir quarante ou cinquante personnes: les canots dont ils se servent pour la pêche & les petits voyages ont moins de capacité (3). La forme, ainsi que les matériaux de

(1) Voyez la NOTE LXXXII.

(2) Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, II, 213.

(3) Labat, *voyage*, II, 91, 131.

ces différens bâtimens, est très-bien adaptée au service pour lequel ils sont destinés; & plus on les examine avec soin, plus on admire le mécanisme & la convenance de leur construction.

Dans tous les efforts d'industrie que font les Américains, il y a un trait frappant de leur caractère qui se marque d'une manière sensible. Ils commencent un travail sans ardeur, le continuent avec peu d'activité, & semblables aux enfans s'en laissent aisément distraire. Même dans les opérations qui paroissent les plus intéressantes, & où les puissans motifs demandent des efforts vigoureux, ils travaillent avec une mollesse & une langueur extrême. L'ouvrage avance sous leurs mains avec tant de lenteur qu'un témoin oculaire le compare aux progrès imperceptibles de la végétation (1). Ils emploient quelquefois plusieurs années à faire un canot, de manière qu'il commence à pourrir de vétusté avant d'être achevé. Ils laisseront périr une partie de toit avant de finir l'autre (2). L'opération ma-

Indolence avec laquelle ils travaillent.

(1) Gumilla, II, 297.

(2) Borde, *relat. des Caraïbes*, pag. 22.

nielle la plus facile consume un grand espace de tems ; ce qui chez les nations policées demanderoit à peine quelque effort d'industrie, est pour les Sauvages une longue & pénible entreprise. Cette lenteur dans l'exécution des travaux de toute espeece peut être attribuée à différentes causes. Pour des Sauvages qui ne doivent point leur subsistance aux travaux d'une industrie réguliere, le tems est de si peu d'importance qu'ils n'y attachent aucun prix, & pourvu qu'ils puissent venir à bout de ce qu'ils ont entrepris, ils ne s'embarrassent jamais du tems qu'il leur en a coûté. Les outils qu'ils emploient sont si imparfaits, si peu commodes, que tous les ouvrages qu'ils entreprennent ne peuvent manquer d'être difficiles & ennuyeux. L'artiste le plus habile & le plus industrieux auroit bien de la peine à venir à bout du travail le plus simple, s'il n'avoit pas de meilleurs outils qu'une hache de pierre, une coquille tranchante ou l'os d'un animal: il n'y a que le tems qui puisse suppléer à ce défaut de moyens; mais c'est le tempérament flegmatique & froid particulier aux

Américains qui rend sur-tout leurs opérations si languissantes. Il est presque impossible de les tirer de cette indolence habituelle: & à moins qu'ils ne soient engagés dans une expédition de guerre ou de chasse, ils paroissent incapables de faire aucun effort de vigueur. L'application qu'ils mettent aux objets n'est pas assez forte pour donner l'effort à cet esprit inventif qui suggere des expédiens pour abrégier & faciliter le travail. Ils reviendront chaque jour à leur tâche; mais tous les moyens qu'ils ont pour l'achever sont fastidieux & pénibles (1). Même depuis que les Européens leur ont communiqué la connoissance de leurs instrumens & leur ont appris à imiter leurs arts, le caractère propre des Américains se remarque encore dans tout ce qu'ils font. Ils peuvent mettre de la patience & de l'assiduité au travail; ils savent copier avec une exactitude servile & minutieuse; mais ils montrent peu d'invention & toujours une grande lenteur. Malgré l'instruction & l'exemple, l'esprit de ce

(1) Voyez la NOTE LXXXIII.

peuple prédomine; leurs mouvemens font naturellement pesans, & il est inutile de les presser d'accélérer leur marche. *Un ouvrage d'Indien* est une expression familière parmi les Espagnols d'Amérique, pour exprimer tout ce dont l'exécution a demandé beaucoup de tems & de travail (1).

Religion
de. Amé-
ricains.

VII. Il n'y a aucune circonstance dans la description des peuples sauvages qui ait excité une plus grande curiosité que leurs opinions & leurs pratiques religieuses; & il n'y en a point peut-être qu'on ait plus mal entendues ou représentées avec moins de fidélité. Les prêtres & les missionnaires sont les personnes qui ont eu le plus d'occasion de suivre cette recherche parmi les tribus de l'Amérique les moins civilisées; mais leur esprit, prévenu des dogmes de leur propre religion & accoutumé à ses institutions, est toujours porté à découvrir dans les opinions & les rits de tous les peuples quelque chose qui ressemble à ces objets de vénération. Ils

(1) Ulloa, *voy. I*, 335. *Lettres édif. XV*, 348.

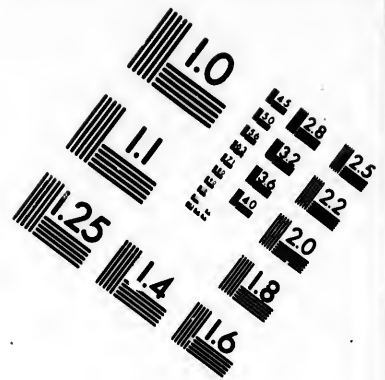
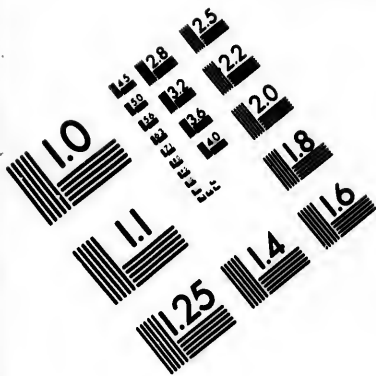
ne v
milie
chen
croy
vent
ment
même
attrib
est in
instru
il est
fance.
ont cr
tions l
des tra
prenan
des my
tions p
En int
taines
monies
tions d
Trinité
Dieu,
la vertu
des sacr

(1) Ve
445. Gar
lib. IX, d

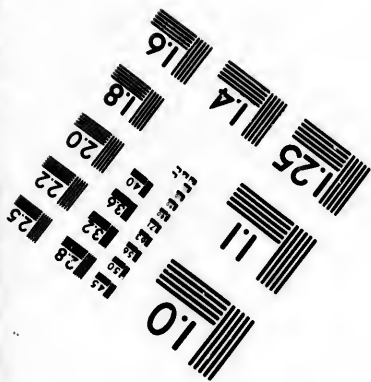
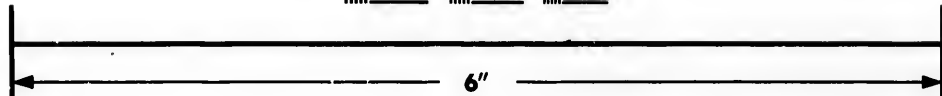
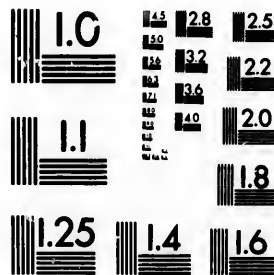
ne voient les objets qu'à travers un milieu qui en altere la forme. Ils cherchent à concilier avec leur propre croyance les institutions qu'ils observent, non à les expliquer conformément aux idées grossières du peuple même à qui elles appartiennent. Ils attribuent à ce peuple des idées qu'il est incapable d'avoir, & le supposent instruit de principes & de faits dont il est impossible qu'il ait la connoissance. De là quelques missionnaires ont cru découvrir, même chez les nations les plus barbares de l'Amérique, des traces non moins claires que surprenantes d'une connoissance distincte des mystères sublimes & des institutions particulières du christianisme. En interprétant arbitrairement certaines expressions & certaines cérémonies, ils en ont conclu que ces nations connoissent la doctrine de la Trinité, de l'Incarnation du fils de Dieu, de son sacrifice expiatoire, de la vertu de la croix & de l'efficacité des sacremens (1). On sent que des

(1) Venegas, I, 88 92. Torquemada, II, 445. Garcia, *origen*. 122. Herrera, *decad.* 43. *lib. IX*, cap. 7; *decad.* 5, *lib. IV*, cap. 7.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ES 128
E 132
E 136
E 140
E 144
E 148

ES 128
E 132
E 136
E 140
E 144
E 148

guides si crédules & si peu éclairés ne méritent guere de confiance.

Mais lors même que nous choisissons avec le plus grand soin nos autorités, il ne faut pas encore les suivre avec une foi implicite. Toute recherche dans les notions religieuses des peuples sauvages est enveloppée de difficultés particulières, & il faut souvent s'arrêter pour séparer les faits qu'on rapporte d'avec les raisonnemens dont ils sont accompagnés & les théories qu'on en veut déduire. Plusieurs écrivains pieux, plus frappés de l'importance du sujet dont ils s'occupoient, qu'attentifs à l'état du peuple dont ils cherchoient à découvrir les sentimens, ont employé beaucoup de travail inutile à des recherches de ce genre (1).

Bornée à
deux ar-
ticles.

Il y a deux points fondamentaux sur lesquels est établi le systême entier de la religion, autant qu'on en peut juger par les seules lumieres de la nature. L'un regarde l'existence d'un Dieu, l'autre l'immortalité de l'ame. C'est un objet non-seulement de cu-

(1) Voyez la NOTE LXXXIV.

riofité, mais aussi d'instruction, que d'examiner quelles étoient les idées des naturels de l'Amérique sur ces points importans. Je bornerai mes recherches à ces deux articles, laissant à d'autres l'examen des opinions subordonnées & le détail des superstitions locales.

Quiconque a eu occasion d'observer les opinions religieuses des hommes des dernières classes de la société, même chez les nations les plus éclairées & les plus civilisées, trouvera que leur système de croyance leur a été communiqué par l'instruction, & n'est point le fruit de leurs propres recherches. Cette nombreuse partie du genre humain, condamnée au travail, dont l'occupation principale & presque unique est de s'assurer une subsistance, considère sans beaucoup de réflexion le plan & les opérations de la nature, & n'a ni le loisir, ni la capacité d'entrer dans des spéculations subtiles & compliquées, qui conduisent à la connoissance des principes de la religion naturelle. Dans les premiers périodes de la vie sauvage, de pareilles recherches sont absolument

Existens
ce de
Dieu.

inconnues. Quand les facultés intellectuelles commencent seulement à se développer & que leurs premiers efforts se portent sur un petit nombre d'objets de premiere nécessité; quand l'esprit n'est pas assez étendu pour se former des idées générales & abstraites; quand le langage est tellement borné qu'il manque de mots pour distinguer tout ce qui n'affecte pas quelques - uns des sens, il seroit absurde de prétendre que l'homme fût capable d'observer exactement la relation qui se trouve entre la cause & les effets, ou qu'il pût s'élever de la contemplation de l'un à la connoissance de l'autre. On ne se former des notions justes d'un Dieu, comme créateur & modérateur de l'univers. Partout où l'esprit a été étendu par la philosophie & éclairé par la révélation, l'idée de création est devenue si familiere que nous ne réfléchissons guere combien cette idée est abstraite & profonde, & combien d'observations & de recherches il a fallu à l'homme pour arriver à la connoissance de ce principe élémentaire de la religion. Aussi a-t-on découvert en

Am
auc
auc
Indi
d'on
prés
ni à
mên
teur
l'éta
sembl
auto
ador
Ils n
pou
serva
déco
tion
qu'il
Dieu
ses f
que c
& lo

(1)
Nieul
édif. I
Lozan
II, 1
468. A

Amérique plusieurs tribus qui n'ont aucune idée d'un être suprême, ni aucune pratique de culte religieux. Indifférens à ce spectacle magnifique d'ordre & de beauté que le monde présente à leurs regards, ne songeant ni à réfléchir sur ce qu'ils sont eux-mêmes, ni à rechercher quel est l'auteur de leur existence, les hommes dans l'état sauvage consomment leurs jours, semblables aux animaux qui vivent autour d'eux, sans reconnoître ni adorer aucune puissance supérieure. Ils n'ont dans leur langue aucun mot pour désigner la divinité, & les observateurs les plus attentifs n'ont pu découvrir parmi eux aucune institution, aucun usage qui parût supposer qu'ils reconnussent l'autorité d'un Dieu & qu'ils s'occupassent à mériter ses faveurs (1). Ce n'est cependant que dans l'état de nature le plus simple & lorsque les facultés intellectuelles

(1) Biet, 539. Lery, *ap. de Bry*, III, 221. Nieuhoff, *Churchill, collect.* II, 132. *Lettr. édif.* II, 177. *ibid.* 12-13. Venegas, I, 87. Lozano, *descr. del gran Chaco*, 59. Gumilla, II, 156. Rochefort, *hist. des Antilles*, pag. 468. Margrave, *hist. in append. de Chiliensibus*,

de l'homme sont trop foibles & trop bornées pour l'élever beaucoup au-dessus des animaux, qu'on observe cette ignorance absolue de toute puissance invisible. Mais l'esprit humain, naturellement formé pour la religion, s'ouvre bientôt à des idées qui lorsqu'elles sont corrigées & épurées, sont faites pour devenir une grande source de consolation au milieu des calamités de la vie. On apperçoit des notions de quelques êtres invisibles & puissans dans les usages de plusieurs tribus Américaines qui sont encore dans l'enfance de la société. Ces notions sont dans l'origine vagues & obscures, & paroissent plutôt provenir d'un sentiment de crainte pour des maux dont l'homme est menacé, que d'un sentiment de reconnoissance pour des bienfaits reçus. Tandis que la nature poursuit son cours avec une régularité constante & uniforme, l'homme jouit des biens qu'elle lui procure sans

286. Ulloa, *notio. Americ.* 335, &c. Barrere, 218 219. Harcourt, *voy. tom. Guiana.* Purchas, *Pilgr. IV*, pag. 1273. *Account of Brasil, by a Portuguese, ibid.* pag. 1289. Jones's *journal*, pag. 59. Voyez la NOTE LXXXV.

en c
de c
l'éto
évén
coul
une
est i
l'ima
l'ame
déci
évén
ture
invis
les t
gans
chez
ques
spirit
fléau
épou
 indép
peine
vage
cet é
situat
est fo
foible

en chercher la cause ; mais tout écart de cette marche régulière le frappe & l'étonne. Lorsqu'il voit arriver des événemens auxquels il n'est point accoutumé, il en cherche les causes avec une curiosité active. Son entendement est incapable de les démêler ; mais l'imagination qui est une faculté de l'ame plus ardente & plus audacieuse, décide sans hésiter : elle attribue les événemens extraordinaires de la nature à l'influence de quelques êtres invisibles & suppose que le tonnerre, les tremblemens de terre & les ouragans sont leur ouvrage. On a trouvé chez plusieurs nations grossières quelques idées confuses d'une puissance spirituelle ou invisible, dirigeant les fléaux naturels qui désolent la terre & épouvantent ses habitans (1). Mais indépendamment de ces calamités, les peines & les dangers de la vie sauvage sont si multipliés, l'homme dans cet état se trouve souvent dans des situations si critiques, que son esprit est forcé par le sentiment de sa propre foiblesse de recourir à l'action d'une

(1) Voyez la NOTE XXXVI.

puissance & d'une intelligence supérieure aux forces humaines. Abattu par les calamités qui l'oppriment, exposé à des dangers qu'il ne peut repousser, le sauvage ne compte plus sur lui-même; il sent toute son impuissance & ne voit aucun moyen d'échapper à tant de maux que par l'interposition de quelque bras invincible. Ainsi l'on trouve que chez toutes les nations ignorantes, les premières pratiques qui offrent quelque ressemblance avec des actes de religion, n'ont pour objet que d'écarter des maux que l'homme peut souffrir ou redouter. Les *Manitous* ou *Ockis* des naturels de l'Amérique septentrionale étoient des especes d'amulets ou de charmes, auxquels ils attribuoient la vertu de prévenir tout événement fâcheux, ou bien on les regardoit comme des esprits tutélaires dont on pouvoit implorer le secours dans des circonstances malheureuses (1). Les habitans des isles admettoient des êtres qu'ils appelloient *Cemis*, & qu'ils regar-

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 343. Creuxii, *hist. Canad.* pag. 82.

doie
mau
ils r
nités
fray
hom
d'app
des t
de re
conn
plais
êtres
mal;
super
de la c
pour
Ils é
nités h
leur n
qui ét
besoin
ainsi le
à conju
fances
comm

(1) C
Martyr
(2) D

doient comme les auteurs de tous les maux qui affligent l'espece humaine; ils représentoient ces terribles divinités sous les formes les plus effrayantes, & ne leur rendoient un hommage religieux que dans la vue d'appaiser leur courroux (1). Il y avoit des tribus qui s'étoient fait des idées de religion plus étendues, & qui reconnoissoient des êtres bons qui se plaisoient à faire le bien, ainsi que des êtres méchans qui aimoient à faire le mal; mais chez ces peuples même la superstition paroît encore être le fruit de la crainte, & tous ses efforts avoient pour but de détourner des malheurs. Ils étoient persuadés que leurs divinités bienfaisantes étoient portées par leur nature même à faire tout le bien qui étoit en leur pouvoir, sans avoir besoin de prieres ni de reconnoissance; ainsi leur unique soin étoit de chercher à conjurer & à fléchir la colere des puissances malfaisantes qu'ils regardoient comme ennemies de l'homme (2).

(1) Oviedo, *lib. III, cap. 1, part. III. P. Martyr, dec. pag. 102.*

(2) Dutertre, II, 365. Borde, *pag. 14.*

Telles étoient les notions imparfaites de la plupart des Américains, relativement à l'influence des agens invisibles, & tel étoit presque universellement le vil & grossier objet de leurs superstitions. Si nous pouvions remonter à la source des idées des autres nations, jusqu'à ce premier état de société où l'histoire commence de les offrir à nos regards, nous apercevrons une ressemblance frappante entre leurs opinions & leurs pratiques, & celles dont nous venons de parler : nous nous convaincrions aisément que dans des circonstances semblables, l'esprit humain suit partout à peu près la même route dans ses progrès & arrive presque aux mêmes résultats. Les impressions de la crainte se marquent d'une manière sensible dans tous les systèmes de superstition formés dans cet état de société, & les notions les plus exaltées des hommes se bornent à une idée obscure de certains êtres, dont la

State of Virginia, by a native. B. III, pag. 32, 33. Dumont, I, 165. Bancroft, nat. hist. of Guiana, 309.

puiss
mité
moy
Cl
unis
ou q
la civ
étinc
puiss
sembl
quelq
tous l
& si n
ques e
parois
divine
posé d
pellen
Mai
fuses;
plique
au mo
celui q
ne cor
corpor
ont un

(1) O
III, 343.

puissance quoique surnaturelle est limitée dans ses objets comme dans ses moyens.

Chez d'autres peuples, qui sont unis en société depuis plus long-tems ou qui ont fait plus de progrès dans la civilisation, on apperçoit quelque étincelle d'une notion plus juste de la puissance qui gouverne le monde. Ils semblent avoir vu qu'il doit exister quelque cause universelle à laquelle tous les êtres doivent leur existence; & si nous pouvons en juger par quelques expressions de leur langage, ils paroissent reconnoître une puissance divine qui a fait le monde & qui dispose de tous les événemens. Ils l'appellent *le grand esprit* (1).

Mais ces idées sont vagues & confuses; & lorsqu'ils essayent de les expliquer, il est évident qu'ils donnent au mot *esprit* un sens très-différent de celui que nous y attachons, & qu'ils ne conçoivent aucun être qui ne soit corporel. Ils croient que leurs dieux ont une forme humaine, mais avec

Diversi-
rés re-
marqua-
bles dans
les opi-
nions re-
ligieuses,

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 343. Sagard, *voy. du pays des Hurons*, 226.

une nature supérieure à celle de l'homme ; & ils débitent, sur les qualités & les opérations de ces divinités, des fables trop absurdes & trop incohérentes pour mériter une place dans l'histoire. Ces mêmes peuples ne connoissent aucune forme établie de culte public ; ils n'ont ni temples érigés à l'honneur de leurs divinités, ni ministres spécialement consacrés à leur service. Les différentes cérémonies & pratiques superstitieuses, reçues parmi eux, leur ont été transmises par tradition ; & ils y ont recours avec une crédulité puérile, lorsque des circonstances particulières les tirant de leur apathie ordinaire, les portent à reconnoître la puissance & à implorer la protection de quelques êtres supérieurs (1).

Système
des Nat-
chez.

La tribu des Natchez & les naturels de Bogota sont beaucoup plus avancés dans leurs idées de religion, ainsi que dans leurs institutions politiques, que les autres nations sauvages de l'Amérique ; & il n'est pas moins difficile de

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 345. Colden, I, 17.

trouver

(1) D
la nouv.
167.

Tom

trouver la cause de cette distinction que celle dont nous avons déjà parlé. Le soleil étoit le principal objet du culte chez les Natchez. Ils entretenoient dans leurs temples un feu perpétuel, comme l'emblème le plus pur de leur divinité; ces temples étoient construits avec une grande magnificence & décorés de différens ornemens proportionnés à leur grossiere architecture. Ils avoient des ministres chargés de veiller à l'entretien du feu sacré. La premiere fonction du chef de la nation étoit un acte d'obéissance au soleil tous les matins; & à certains tems de l'année il y avoit des fêtes établies, qui étoient célébrées par tout le peuple en grande cérémonie, mais sans répandre de sang (1). Ces fêtes sont la pratique de superstition la plus raffinée qu'on ait trouvée en Amérique, & peut-être une des plus naturelles & des plus séduisantes. Le soleil est la source apparente de la joie, de la fécondité & de la vie répandues sur toute la nature, & tan-

(1) Dumont, I, 158. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 41, 429. Lafitau, I, 167.

dis que l'esprit humain , dans ses premiers essais de spéculation, contemple & admire la puissance universelle & active de cet astre , il est naturel que son admiration s'arrête à ce qui est visible , sans pénétrer jusqu'à la cause qu'il ne voit pas , & qu'il rende à l'ouvrage le plus brillant & le plus bienfaisant de l'Être suprême un culte qui n'est dû qu'à son auteur. Comme le feu est le plus pur & le plus actif de tous les élémens , & qu'il ressemble au soleil par quelques-unes de ses qualités & de ses effets , ce n'est pas sans raison qu'il a été choisi pour emblème de l'action puissante de cet astre. Les anciens Perfes , peuple bien supérieur à tous égards aux nations sauvages dont je rappelle les usages , fonderent leur systême religieux sur les mêmes principes , & établirent des formes de culte public, moins grossieres & moins absurdes que celles des autres peuples qui avoient été privés du secours de la révélation. Cette étonnante conformité d'idées entre deux nations vivant dans deux états de société si différens , est une des circonstances les plus singulieres & les plus inexplic-

cables qui se rencontrent dans l'histoire des révolutions humaines.

A Bogota, le soleil & la lune étoient également les principaux objets de la vénération publique. Le systême de religion y étoit plus régulier & plus complet, quoique moins pur, que celui des Natchez. Il y avoit des temples, des autels, des prêtres, des sacrifices, & tout ce long cortège de cérémonies, que la superstition introduit par-tout où elle s'arroe un empire absolu sur l'esprit des hommes. Mais ce peuple avoit des rits cruels & sanguinaires : il offroit à ses Dieux des victimes humaines, & plusieurs de ces usages ressembloient beaucoup aux institutions barbares des Mexicains, dont nous examinerons ailleurs plus en détail le génie & les mœurs (1).

A l'égard de cet autre point de religion qui établit l'immortalité de l'ame, les sentimens des Américains étoient plus uniformes. L'esprit humain, lors même qu'il n'est encore ni éclairé ni fortifié par la culture, se ré-

Leurs idées sur l'immortalité de l'ame.

(1) Piedrahita, *conq. del nuevo reyno*, pag. 17. Herrera, *decad. 6, lib. V, cap. 6.*

volte à la pensée d'une dissolution totale & se plaît à s'élaner par l'espérance dans un état d'existence future. Ce sentiment, produit dans l'homme par la conscience de sa propre dignité & par un instinct secret qui le porte vers l'immortalité, est universel & peut être regardé comme naturel à l'espèce humaine: il est la base des espérances les plus sublimes de l'homme dans l'état de société le plus parfait, & la nature n'a pas voulu le priver de cette douce consolation, même dans l'état de société le plus simple & le plus grossier. Nous trouverons cette opinion établie d'un bout de l'Amérique à l'autre, en certaines régions plus vague & plus obscure, en d'autres plus développée & plus parfaite, mais nulle part inconnue. Les Sauvages les plus grossiers de ce continent, ne redoutent point la mort comme l'extinction de l'existence: ils espèrent tous un état à venir où ils seront à jamais exempts des calamités qui empoisonnent la vie humaine dans sa condition actuelle. Ils se représentent une contrée délicieuse, favorisée d'un printemps éternel; où les forêts abon-

dent
son
sent
& sa
vie.
idées
fible
cont
desir
tions
natur
& le
aux c
bas l
Amér
rang
leur l
heure
avoie
mis,
grand
leur c
néral
donne
verse

(1)
voix,
la Poth

dent en gibier & les rivières en poisson; où la famine ne se fait jamais sentir, & où ils jouiront sans travail & sans peine de tous les biens de la vie. Mais en se formant ces premières idées si imparfaites d'un monde invifible, les hommes fupposent qu'ils continueront d'éprouver les mêmes defirs & de fuivre les mêmes occupations; en conféquence ils doivent naturellement référer les diftinctions & les avantages dans cet état futur aux qualités & aux talens qui font ici-bas l'objet de leur eftime. Ainfi les Américains accordoient le premier rang dans la terre des efprits, au chaffeur le plus habile, au guerrier le plus heureux & le plus hardi, à ceux qui avoient furpris & tué le plus d'ennemis, qui avoient tourmenté le plus grand nombre de captifs & dévoré leur chair (1). Ces idées étoient fi généralement répandues qu'elles ont donné naiffance à leur coutume univerfelle, qui eft à la fois la preuve la

(1) Lery, *ap. de Bry*, III, 222. Charlevoix, *hif. de la nouv. France*, III, 551. De la Potherie, II, 40, III, 5.

plus forte de la croyance des Américains à une vie à venir & l'explication la plus claire de ce qu'ils esperent y trouver. Comme ils imaginent que les morts vont recommencer leur carriere dans le nouveau monde où ils sont allés, ils ne veulent pas qu'ils y entrent sans défense & sans provisions; c'est pour cela qu'on enterre avec eux leur arc, leurs fleches & les autres armes employées dans la chassie & dans la guerre; on dépose dans leur tombeau des peaux & des étoffes propres à faire des vêtements, du bled d'Inde, du manioc, du gibier, des ustensiles domestiques & tout ce qu'on met au nombre des choses nécessaires à la vie (1). Dans quelques provinces, lorsqu'un cacique ou chef venoit à mourir, on mettoit à mort un certain nombre de ses femmes, de ses favoris & de ses esclaves, qu'on enterroit avec lui, afin qu'il pût se montrer avec la même dignité & être ac-

(1) *Chronica de Cieca de Leon, cap. 28.*
 Sagard, 288. Creuxii, *hist. Canad. pag. 91.*
 Rochefort, *hist. des Antilles, 68.* Biet, 391.
 De la Potherie, II, 44, III, 8. Blanco,
convers. de Piritu, pag. 35.

co
 fo
 si p
 les
 fri
 cite
 vile
 ton
 où
 cet
 vou
 d'un
 & r
 dom
 C
 les a
 sieur
 resse
 n'on
 & se
 arde

(1)
 208.
 gén. c
 voix,
 rera,
 Hern
 orig. P
 (2)

compagné des mêmes personnes dans son autre vie (1). Cette persuasion est si profondément enracinée qu'on voit les personnes attachées à un chef s'offrir en victimes volontaires & solliciter comme grande distinction le privilège d'accompagner leurs maîtres au tombeau. Il y a même des occasions où l'on avoit de la peine à réprimer cet enthousiasme d'affection & de dévouement, & à réduire le cortège d'un chef chéri à un nombre modéré & tel que la tribu n'en souffrît pas un dommage trop considérable (2).

Chez les Américains, ainsi que chez les autres nations non civilisées, plusieurs des rits & des pratiques qui ressemblent à des actes de religion, n'ont rien de commun avec la piété, & sont l'effet seulement d'un desir ardent de pénétrer dans l'avenir. C'est

Superstition liée avec la piété.

(1) Dumont, *mémoire sur la Louisiane*, I, 208. Oviedo, *lib. V, cap. 3*. Gomara, *hist. gén. cap. 28*. P. Martyr, *dec. 304*. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 421. Herrera, *decad. 1, lib. III, cap. 3*. P. Melchior Hernandez, *memor. de Chiriqui. Collect. of orig. papers, I. Chron. de Cieca Leon, cap. 33*.

(2) Voyez la NOTE LXXXVII.

lorsque les facultés intellectuelles sont plus foibles & moins exercées que l'esprit humain est plus porté à sentir & à montrer cette vaine curiosité. Etonné des événemens dont il lui est impossible de concevoir la cause, il y suppose naturellement quelque chose de merveilleux & de mystérieux : alarmé d'un autre côté par des circonstances dont il ne peut prévoir la suite & les effets, il est obligé, pour les découvrir, d'avoir recours à d'autres moyens qu'à l'exercice de sa propre intelligence. Par-tout où la superstition a fait assez de progrès pour former un système régulier, ce desir de percer dans les secrets de l'avenir se trouve lié avec elle. Alors la divination devient un acte religieux ; les prêtres, comme ministres du ciel, prétendent annoncer ses oracles. Ils sont les seuls devins, augures & magiciens, qui possèdent l'art important & sacré de découvrir ce qui est caché aux yeux des autres hommes.

Chez ceux des peuples sauvages qui ne reconnoissent point de puissance qui gouverne le monde, qui n'ont ni prêtres ni cérémonies religieuses, la

eu
de
un
d'
les
sau
ma
me
sou
fan
ext
ten
ladi
effe
étoi
corp
idée
voie
don
siasn
pléo
l'orig
furna
cuto
mon
supp
créd
si na
favor

curiosité de lire dans l'avenir & de découvrir ce qui est inconnu tient à un principe différent & tire sa force d'une autre association d'idées. Comme les maladies de l'homme dans l'état sauvage sont, ainsi que celles des animaux, en petit nombre, mais extrêmement violentes, l'impatience de la souffrance & le desir de trouver la santé lui inspirent aisément un respect extraordinaire pour ceux qui se vantent de connoître la nature de ces maladies ou d'en prévenir les funestes effets. Mais ces charlatans d'Amérique étoient si ignorans sur la structure du corps humain qu'ils n'avoient aucune idée ni des dérangemens qui pouvoient y survenir, ni de la manière dont ils se terminoient. L'enthousiasme, réuni souvent à la ruse, suppléoit à la science. Ils attribuoient l'origine des maladies à une influence surnaturelle, & prescrivoient ou exécutoient eux-mêmes différentes cérémonies mystérieuses auxquelles on supposoit la vertu de les guérir. La crédulité & l'amour du merveilleux, si naturels à des hommes ignorans, favorisoient l'imposture & les dispo-

soient à en être aisément dupes. Les premiers médecins des sauvages sont des especes de magiciens qui se vantent de connoître le passé & de prédire l'avenir. Les enchantemens, la sorcellerie & diverses cérémonies aussi vaines que bizarres, sont les moyens qu'ils emploient pour chasser les causes imaginaires du mal (1); & pleins de confiance sur l'efficacité de ces moyens, ils prédisent hardiment quel sera le destin de leurs malades. Ainsi la superstition dans sa forme primitive eut pour principe l'impatience naturelle à l'homme de se délivrer d'un mal présent, & non la crainte des maux qui l'attendoient dans une vie future; elle fut originellement entée sur la médecine, non sur la religion. Un des premiers & des plus sages historiens de l'Amérique fut frappé de cette alliance entre l'art de la divination & celui de la médecine chez les habitans d'Hispaniola (2). Mais cela n'étoit pas particulier à ces

(1) P. Melch. Hernandez *memor. Cheriqui. Collect. orig. part. I.*

(2) Oviedo, *lib. V, cap. 1.*

P
F
d
-
fu
é
re
to
fo
se
ma
ter
dis
mé
ima
une
de l
titu
L
reco
natu
ils s
dans

(1
Osbe
Cha
361.
trium
II, 2

peuples. Il y avoit dans toutes les parties de l'Amérique des devins & des enchanteurs qui s'appelloient les *Alexis*, les *Piayas*, les *Autmoins*, &c. suivant les différens endroits, & qui étoient les médecins de leurs tribus respectives, comme les *Buhitos* l'étoient à *Hispaniola*. Comme leurs fonctions les mettoient à portée d'observer l'esprit humain affoibli par la maladie, & que dans cet état d'abattement, l'homme est naturellement disposé à s'alarmer de craintes chimériques & à se bercer d'espérances imaginaires, ils inspiroient aisément une confiance aveugle dans la vertu de leurs enchantemens & dans la certitude de leurs prédictions (1).

Lorsque les hommes ont une fois reconnu la réalité d'une puissance sur-naturelle qui agit dans certains cas, ils sont bien portés à la reconnoître dans d'autres. Les Américains ne sup-

La super-
stitutions'é-
tend par
degrés.

(1) Herrera, *decad. 1, lib. III, cap. 4*.
Osborn's, *collect. II, 860*. Dumont, *I, 169*.
Charlevoix, *hist. de la nouv. France, III,*
361. Lawson, *nouv. Caroline, 214*. Ribas,
triumfos, pag. 17. Biet, *386*. De la Potherie,
II, 35.

Les
ont
rent
dire
for-
aussi
yens
les
; &
té de
ment
lades.
forme
impa-
e déli-
crainte
as une
ement
t la re-
es plus
ue fut
l'art de
méde-
ola (2).
er à ces

Cheriqui.

posèrent pas long-tems que l'efficacité des conjurations fût bornée à un seul objet : ils y eurent recours dans toutes les situations de danger ou de malheur. Lorsqu'ils éprouvoient des désastres à la guerre, lorsqu'ils étoient contrariés dans leur chasse par des contre-tems imprévus, lorsque les inondations ou la sécheresse menaçoient leurs moissons, ils appelloient leurs magiciens & leur faisoient commencer leurs enchantemens pour découvrir la cause de ces calamités ou pour prédire quelle en seroit l'issue (1). Leur confiance dans cet art chimérique s'augmenta par degrés & se manifestoit dans toutes les circonstances de la vie : chaque individu qui se trouvoit dans quelque embarras ou qui vouloit s'engager dans quelque entreprise importante, ne manquoit pas de consulter le forcier & de diriger sa conduite sur les instructions qu'il recevoit. C'est sous cette forme que la superstition se montre chez les peuples.

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 3. Dumont, I, 173. Fernandez, *relat. de los Chiquit.* p. 40. Lozano, 84. Margrave, 279.

les
di
plu
qu
d'u
pire
nou
fom
luta
vou
des
çan
perc
divin
& de
que
puiss
mais
l'aver
fance
C'
faut a
cains
serve
ramag
anima
const
évène
de ces

les plus sauvages de l'Amérique, & la divination y est un art tenu dans la plus haute estime. Long-tems avant que l'homme ait porté la connoissance d'une divinité jusqu'au point qui inspire le respect & conduit à un culte, nous le voyons lever une main présumptueuse pour écarter le voile salutaire sous lequel la providence a voulu cacher ses desseins aux regards des humains; nous le voyons s'efforçant avec une vaine inquiétude de percer les mystères de l'admiration divine. C'est une preuve des progrès & de la maturité de l'esprit humain que de reconnoître & d'adorer une puissance modératrice de l'univers; mais le vain desir de pénétrer dans l'avenir n'est qu'une erreur de son enfance & une preuve de sa foiblesse.

C'est à cette même foiblesse qu'il faut attribuer la confiance des Américains dans les songes, leur soin d'observer les présages, leur attention au ramage des oiseaux & aux cris des animaux; ils regardent toutes ces circonstances comme des indications des événemens futurs, & si quelques-uns de ces pronostics leur paroît défavo-

rable , ils renoncent aussi-tôt à l'entreprise qu'ils venoient de former avec le plus d'ardeur (1).

Coutumes particulières.

VIII. Si l'on veut se former une idée complete des nations sauvages de l'Amérique , il ne faut pas négliger de connoître quelques coutumes singulieres , qui bien qu'universelles & caractéristiques n'ont pu convenablement être rapportées à aucun des articles sous lesquels j'ai divisé mes recherches sur leurs mœurs.

Amour de la danse.

L'amour de la danse est une passion favorite des Sauvages de toutes les parties du globe. Comme une grande partie de leur tems se consume dans un état de langueur & d'indolence , sans aucune occupation qui puisse les animer ou les intéresser , ils se plaisent généralement à un exercice qui donne l'essor aux facultés actives de la nature. Lorsque les Espagnols entrèrent pour la première fois en Amérique , ils furent étonnés de ce goût extrême des

(1) Charlevoix , *hist. de la nouv. France* , III , 262 , 353. Stadius , *ap. de Bry* , III , 120. Creuxii , *hist. Canad.* 84. Techo , *hist. of Parag.* Churchill's collect. VI , 37. De la Pothe-rie , III , 6.

nat
ave
rou
une
fois
por
dan
amu
rieu
tour
vie
vue
gade
de l'
dans
lume
chem
avec
guerr
c'est
fentia
veng
veule

(1)
voix ,
Lahor
149.
(2)
III , 2

naturels pour la danse; ils voyoient avec étonnement un peuple, presque toujours froid & inanimé, montrer une activité extraordinaire toutes les fois que cet amusement favori les y portoit. Il est vrai que chez eux la danse ne doit pas être appelée un amusement. C'est une occupation sérieuse & importante qui se mêle à toutes sortes de circonstances de la vie publique & privée. Si une entrevue est nécessaire entre deux bourgades d'Américains, les Ambassadeurs de l'une s'approchent en formant une danse solemnelle & présentent le calumet ou emblème de paix: les Sachems de l'autre tribu les reçoivent avec la même cérémonie (1). Si la guerre se déclare contre un ennemi, c'est par une danse qui exprime le ressentiment dont ils sont animés & la vengeance qu'ils méditent (2). S'ils veulent appaiser la colere de leurs

(1) De la Potherie, *hist. II*, 17. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 211, 297. Lahontan, I, 100, 137. Hennepin, *découv.* 149.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 258. Lafitau, I, 523.

dieux ou célébrer leurs bienfaits ; s'ils se réjouissent de la naissance d'un fils ou pleurent la mort d'un ami (1), ils ont des danses convenables à chacune de ces situations & appropriées aux sentimens divers dont ils sont pénétrés. Si l'un d'eux est malade, on ordonne une danse comme le moyen le plus efficace de lui rendre la santé ; & s'il ne peut pas supporter la fatigue de cet exercice, le médecin ou sorcier exécute la danse lui-même, comme si la vertu de sa propre activité pouvoit se transmettre à son malade (2).

Toutes leurs danses sont des imitations de quelque action, & quoique la musique qui en règle les mouvemens soit d'une extrême simplicité & choque l'oreille par sa plate monotonie, quelques-unes de leurs danses paroissent très-expressives & très-animées. La danse de guerre est peut-être la plus frappante de toutes : c'est la représentation d'une campagne mi-

(1) Joutel, 343. Gomara, *hist. gén. chap.* 196.

(2) Denys, *hist. nat.* 189. Brikell, 372. De la Potherie, II, 36.

lita
rien
nen
ils
pla
cad
nem
com
aux
nier
que
font
des
dans
chal
leurs
si biz
tuati
péen
une
la co
fions
Quel
avoit
elles

(1)
hist. de
523.

litaine complete. Le départ des guerriers, leur marche dans le pays ennemi, les précautions avec lesquelles ils campent, l'adresse avec laquelle ils placent des détachemens en embuscade, la maniere de surprendre l'ennemi, le tumulte & la férocité du combat, l'art d'enlever la chevelure aux morts & de se saisir des prisonniers, le retour triomphant des vainqueurs & les tourmens des victimes, sont mis successivement sous les yeux des spectateurs. Les acteurs entrent dans leurs différens rôles avec tant de chaleur & d'enthousiasme, leurs gestes, leurs physionomies, leurs voix sont si bizarres & si conformes à leurs situations respectives, que les Européens ont peine à croire que ce soit une scene d'imitation & ne peuvent la contempler sans de vives impressions d'horreur & de crainte (1). Quelque expression qu'il puisse y avoir dans les danses Américaines, elles présentent une circonstance re-

(1) De la Potherie, II, 116. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 297. Lafitau, I, 523.

marquable , qui se lie avec le caractere de la race entiere. Les chansons, les danſes & les amusemens des autres nations , emblèmes des ſentimens qui échauffent leurs cœurs , ſont ſouvent deſtinés à exprimer ou à exciter cette ſenſibilité qui attache les deux ſexes l'un à l'autre. Il y a des peuples chez qui l'ardeur de cette paſſion eſt telle que l'amour y eſt preſque le ſeul objet des fêtes & des plaiſirs ; & comme les peuples groſſiers ne connoiſſent point la délicateſſe des ſentimens & ne ſont point accoutumés à déguifer les émotions de leur ame , leurs danſes ſont ſouvent licencieuſes & indécentes. Telle eſt la *Calenda* , dont les naturels d'Afrique ſont ſi paſſionnés (1) : telles ſont les danſes des jeunes filles d'Asie qui ſemblent exciter tous les deſirs de la volupté dans ceux qui en ſont témoins. Mais chez les Américains , qui par des cauſes qu'on a déjà expliquées , ſont plus froids &

(1) Adanſon , *voy. au Sénégal* , part III , 287. Labat , *voy. IV* , 463. Sloane , *nat. hiſt. of Jamaica* , introd. pag. 48. Fermin , *deſcr. de Surinam* , I , 139.

plus
idé
dan
mer
ſon
riale
affai
imp
elles
mou
rem
s'ex
fem
occa
ſe j
danſ
aucu
expr
enco

L

(1)
colle
Franc

(2)
ap. de
guay
cap.
NOT

(3)

plus indifférens pour les femmes, les idées d'amour n'entrent que très-peu dans leurs fêtes & leurs divertissemens. Leurs chansons & leurs danses sont pour la plupart graves & martiales, liées avec quelques-unes des affaires les plus sérieuses & les plus importantes de leur vie (1); & comme elles n'ont aucune relation avec l'amour ou la galanterie, elles sont rarement communes aux deux sexes, & s'exécutent par les hommes ou par les femmes à part (2). Si dans quelques occasions il est permis aux femmes de se joindre à la fête, le caractère des danses reste le même, & l'on n'y voit aucun mouvement, aucun geste qui exprime des idées de volupté ou qui encourage la familiarité (3).

L'amour excessif du jeu, & parti- Amour
du jeu.

(1) *Descrip. de la nouv. France*. Osborn's, *collect.* II, 883. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 84.

(2) *Wafer, account of Isthmus*, 169. Lery, *ap. de Bry*, III, 177. Lozano, *hist. du Paraguay*, I, 149. Herrera, *decad.* 2, lib. VII, cap. 8; *decad.* 4, lib. X, cap. 4. Voyez la NOTE LXXXVIII.

(3) Barrere, *Fran. équiu.* pag. 191.

culièrement des jeux de hafard qui femble être naturel à tous les hommes qui ne font pas accoutumés aux occupations d'une industrie réguliere, est univerfel chez les Américains. Les mêmes caufes qui dans la fociété civilifée portent les hommes qui ont de la fortune & du loifir, à rechercher cet amufement, en font les délices des Sauvages. Les premiers font difpensés du travail; ceux-ci n'en fentent pas la néceffité; & comme ils font également oififs, ils fe livrent avec tranfport à tout ce qui peut émouvoir & agiter leur ame. Ainfi les Américains qui pour l'ordinaire font fi indifférens, fi flegmatiques, fi taciturnes & fi défintéreffés, deviennent, dès qu'ils font engagés à une partie de jeu, avides, impatiens, bruyans & d'une ardeur prefque frénétique. Ils jouent leurs fourrures, leurs uftenfiles domeftiques, leurs vêtemens, leurs armes; & lorsque tout eft perdu, on les voit fouverit dans l'égarément du défefpoir ou de l'efpérance, rifquer d'un feul coup leur liberté perfonnelle, malgré leur paffion extrême pour l'indépendance (1). Chez différentes peu-

(1) CHARLEVOIX, *hif. de la nouv. France*, III,

p'a
vell
fem
les
touj
tage
flue
à co
fitio
font
gran
moy
leurs
aux r

D
inSpi
jeu,
Il fem
de l'i
couv
& l'o
quelq
ventie
dans e

261, 3

*3. Bri

(1) C

III, 26

plades ces parties de jeu se renouvellent souvent & deviennent l'amusement le plus intéressant dans toutes les fêtes publiques. La superstition, toujours prête à tourner à son avantage les passions qui ont le plus d'influence & d'énergie, concourt souvent à confirmer & à fortifier cette disposition des Sauvages, Leurs magiciens sont accoutumés à prescrire une grande partie de jeu, comme un des moyens les plus efficaces d'appaîser leurs divinités ou de rendre la santé aux malades (1).

Des causes semblables à celles qui Goût des liqueurs fortes. inspirent aux Américains l'amour du jeu, les portent aussi à l'ivrognerie. Il semble qu'un des premiers efforts de l'industrie humaine ait été de découvrir quelque boisson enivrante; & l'on n'a guere trouvé de nation, quelque grossiere & dépourvue d'invention qu'elle fût, qui n'eût réussi dans cette fatale recherche. Les plus

261, 318. Lafitau, II, 338. Ribas, *triumf.* 73. Brikell, 335.

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*; III, 262.

barbares tribus Américaines ont été assez malheureuses pour faire cette découverte ; celles même qui sont trop ignorantes pour connoître le moyen de donner aux liqueurs par la fermentation une force enivrante , obtiennent le même effet par d'autres moyens. Les habitans des isles , ceux de la Californie & du nord de l'Amérique , employoient pour cet objet la fumée du tabac , qu'ils font passer avec un certain instrument dans les narines & dont les vapeurs en montant au cerveau , y excitent tous les mouvemens & les transports de l'ivresse (1). Dans presque toutes les parties du nouveau monde , les naturels possédoient l'art d'extraire une liqueur enivrante du maïs ou de la racine du manioc , les mêmes substances dont ils faisoient du pain. L'opération qu'ils avoient imaginée pour cela ressemble assez au procédé ordinaire des brasseurs ; mais avec cette différence qu'au lieu de levure , ils y

(1) Oviedo , *hist. ap. Ramus*, III, 113. Venegas , I, 68. *Nauf. de Cabeça de Vaca*, cap. 26. Voyez la NOTE LXXXIX.

fu
d'
m.
fal
reu
de
pas
en
pou
gén
gne
cher
plus
Che
cessi
diver
cont
est m
clima
selon
Dans
sensib
pas be
ferme
la cor
buste

—
(1) S
ibid. 17

substituoient une infusion dégoûtante d'une certaine quantité de maïs ou de manioc mâché par leurs femmes. La salive excite une fermentation vigoureuse, & en peu de jours la liqueur devient propre à être bue. Elle n'est pas désagréable au goût, & lorsqu'on en boit une grande quantité, elle a le pouvoir d'enivrer (1). C'est la boisson générale des Américains, qui la désignent par différens noms & la recherchent avec une fureur qu'il n'est pas plus aisé de concevoir que de décrire. Chez les nations polies, où une succession d'occupations & d'amusemens divers tient l'esprit dans une activité continuelle, le desir des liqueurs fortes est modifié en grande partie par le climat, & il augmente ou diminue selon les variations de la température. Dans les pays chauds, l'organisation sensible & délicate des habitans n'a pas besoin du stimulant des liqueurs fermentées. Dans les pays plus froids, la constitution des naturels, plus robuste & plus pesante, en a besoin pour

(1) Stadius, *ap. de Bry*, III, 111. Lery, *ibid.* 178.

ont été
e cette
ui sont
ôtre le
rs par la
vrante,
d'autres
es, ceux
e l'Amé-
t objet la
nt passer
dans les
en mon-
t tous les
rts de l'i-
toutes les
les natu-
traire une
ou de la
êmes sub-
pain. L'o-
ginée pour
cédé ordi-
avec cette
ure, ils y

ts, III, 113.
eca de Vaca,
CIX.

être excitée & mise en mouvement. Mais parmi les Sauvages le desir de tout ce qui a la faculté d'enivrer est le même dans toutes les positions du globe. Tous les habitans de l'Amérique, soit qu'ils habitent la zone torride ou les régions tempérées, soit qu'un sort plus dur les ait fait naître dans les climats rigoureux des deux extrémités nord & sud de ce continent, paroissent être également dominés par cette passion (1). Cette ressemblance de goût chez des peuples placés dans des situations si différentes ne peut être regardée comme l'effet d'un besoin physique, & ne peut être attribuée qu'à l'influence d'une cause morale. Lorsque le Sauvage est engagé dans une expédition de guerre ou de chasse, il se trouve souvent dans des situations critiques où toutes les facultés de sa nature sont obligées de s'exercer par les plus grands efforts ;

(1) Gumilla, I, 257. Lozano, *descrip. del gran Chaco*, 56, 103. Ribas, VIII. Ulloa, I, 249, 337. Marchais, IV, 436. Fernandez, *mission. de los Chiquit.* 35. Barrere, pag. 203. Bianco, *convers. de Piritu*, 31.

mais

n
c
p
ri
fo
d'
est
là,
ban
.arb
un
dan
qui
les I
de r
plus
enco
le jeu
Un S
un a
qu'il
rance
vrant
la gaie
ou le
ricains
par un

(1) M
Tor

mais à ces scènes intéressantes succèdent de longs intervalles de repos, pendant lesquels le guerrier ne voit rien d'assez important pour mériter son attention. Il languit dans ce tems d'indolence. L'attitude de son corps est un emblème de l'état de son âme: là, accroupi près du feu dans sa cabane, ici étendu à l'ombre de quelques arbres, il consume ses journées dans un sommeil presque continuel, ou dans une inaction insipide & stupide qui n'en est guère différente. Comme les liqueurs fortes le tirent de cet état de torpeur, donnent un mouvement plus rapide à ses esprits, & l'animent encore plus fortement que la danse ou le jeu, il en est excessivement avide. Un Sauvage qui n'est pas en action est un animal triste & pensif; mais dès qu'il boit ou qu'il a seulement l'espérance de boire d'une liqueur enivrante, il prend de la vivacité & de la gaieté (1). Quelle que soit l'occasion ou le prétexte qui rassemble les Américains, la séance se termine toujours par une débauche. Plusieurs de leurs

(1) Melendes, *tesoros verdad*. III, 169.
Tome II.

vement.
desir de
vivre est
itions du
e l'Amé-
one tor-
ées, soit
ait naître
des deux
ce conti-
ment do-
Cette res-
s peuples
ifférentes
me l'effet
peut être
une cause
est engagé
rre ou de
dans des
res les fa-
bligées de
ds efforts;

, *descrip. del*
II. Ulloa, I,
Fernandez,
e, pag. 203.

mais

fêtes n'ont point d'autre objet, & ils en voient arriver l'époque avec des transports de joie. Comme ils ne sont accoutumés à contraindre aucun de leurs sentimens, ils ne mettent point de bornes à celui-ci. La fête dure souvent sans interruption pendant plusieurs jours, & quelque funestes que puissent être les suites de leurs excès, ils ne cessent de boire que lorsqu'il ne reste plus une seule goutte de liqueur. Ceux d'entr'eux qui sont les plus distingués, les guerriers les plus célèbres, les chefs les plus renommés pour leur sagesse, n'ont pas plus d'empire sur eux-mêmes que le dernier membre de la communauté. L'attrait irrésistible d'un plaisir présent les aveugle sur les conséquences, & ces hommes qui dans d'autres situations semblent doués d'une force d'ame plus qu'humaine, ne sont dans celle-ci que de vils esclaves d'un appétit brutal, au-dessous des enfans pour la prévoyance & pour la raison (1). Lorsque leurs passions, qui sont naturellement fortes, sont encore exci-

(1) Ribas, IX. Ulloa, I, 338.

(1) monar.

(2)

tées & enflammées par l'ivresse, ils se portent aux plus terribles excès, & la fête se termine rarement sans des actes de violence & même sans du sang répandu (1).

Au milieu de cette débauche extravagante, il y a une circonstance qui mérite d'être remarquée. Chez la plupart des nations Américaines il n'est pas permis aux femmes de prendre part à la fête (2). Leur occupation est de préparer la liqueur, de la servir aux convives, & d'avoir soin de leurs maris & de leurs parens lorsqu'ils commencent à perdre la raison. Rien ne prouve plus l'état d'infériorité des femmes & le mépris avec lequel elles étoient traitées dans le nouveau monde, que cet usage de les exclure d'un plaisir si recherché de tous les Sauvages. Lorsqu'on découvrit l'Amérique septentrionale, les habitans ne connoissoient encore aucune boisson enivrante; mais les Européens ayant trouvé bientôt un intérêt à leur four-

(1) - *Lettres édif.* II, 178. Torquemada, *monar. Ind.* I, 335.

(2) Voyez la NOTE XC.

nir des liqueurs spiritueuses, l'ivrognerie est devenue aussi universelle parmi eux que parmi les Américains des parties méridionales; leurs femmes même ont pris le même goût & s'y livrent avec aussi peu de décence & de modération que les hommes (1).

Il seroit trop long d'examiner toutes les coutumes particulieres qui ont excité l'étonnement des voyageurs en Amérique; mais je ne puis en passer sous silence une qui paroît aussi extraordinaire qu'aucune de celles dont on a parlé. Lorsqu'un Américain devient vieux, ou qu'il souffre d'une maladie que leur médecine grossiere ne peut guérir, ses enfans ou ses parens lui ôtent la vie eux-mêmes, pour être délivrés du fardeau de le nourrir & de le soigner. Cette coutume s'est trouvée établie chez les tribus les plus sauvages, dans toute l'étendue du continent depuis la baie d'Hudson jusqu'à la riviere de la Plata; & quelque opposée qu'elle paroisse à ces sentimens de tendresse & d'affection que

Usage de
faire
mourir
les vieil-
lards &
les mala-
des incu-
rables.

(1) Hutchinson, *hist. of Massachuset Bay*, 469. Lafitau, II, 125. Sagard, 146.

les
nati
fem
tion
pein
se p
quelc
d'élev
termi
infirm
roit b
l'enfan
égalem
fonctio
seurs,
d'échap
Sauvage
leur déf
trie. In
soins ou
autres,
donne u
terminer
difficile d
regardé
mais con
Américai
firmités,
compter

les hommes civilisés regardent comme naturels à l'espece humaine, l'homme semble y être conduit par la condition de la vie sauvage. Les mêmes peines & les mêmes difficultés pour se procurer des subsistances, qui en quelques cas empêchent les Sauvages d'élever leurs enfans, les obligent à terminer la vie des vieillards & des infirmes. La foiblesse de ceux-ci auroit besoin des mêmes secours que l'enfance. Les uns & les autres sont également incapables de remplir les fonctions de guerriers ou de chasseurs, & de supporter les peines ou d'échapper aux dangers auxquels les Sauvages sont si souvent exposés par leur défaut de prévoyance & d'industrie. Incapables de subvenir aux besoins ou de secourir la foiblesse des autres, ce surcroît d'embarras leur donne une impatience qui les porte à terminer une vie qu'il leur seroit trop difficile de conserver. Cela n'est point regardé comme un trait de cruauté, mais comme un acte de pitié. Un Américain, accablé d'années ou d'infirmités, sentant qu'il ne peut plus compter sur le secours de ceux qui

ro-
elle
ains
mes
s'y
e &
1).
outes
ont
geurs
n pas-
aussi
celles
ricain
d'une
offiere
ses pa-
, pour
nourrir
ne s'est
les plus
due du
Hudson
& quel-
ces sen-
on que

uset Bay,

l'environnent, se place lui-même d'un air content dans son tombeau, & c'est des mains de ses enfans ou de ses plus proches parens qu'il reçoit le coup qui le délivre à jamais des miseres de la vie (1).

Idée générale de leur caractère.

IX. Après avoir considéré les peuples Sauvages de l'Amérique dans ces différens points de vue, & après avoir examiné leurs mœurs & leurs usages dans tant de situations diverses, il ne reste qu'à nous former une idée générale de leur caractère, comparé avec celui des nations plus policées. L'homme, dans son état primitif, fortant pour ainsi dire des mains de la nature, est par-tout le même. Dans les premiers instans de l'enfance, soit parmi les Sauvages les plus bruts, soit dans la société la plus civilisée, on ne lui reconnoît aucune qualité qui marque quelque distinction ou quelque supériorité. Il paroît par-tout susceptible de la même perfectibilité, & les talens qu'il peut acquérir par la suite, ainsi que les vertus qu'il peut

(1) Cassani, *hist. de nuevo reyno de grand*, pag. 3do. Pifó, pag. 6. Ellis, *Voy.* 161. Gu-milla, 333.

devenir capable d'exercer, dépendent entièrement de l'état de société dans lequel il se trouve placé. Son esprit se conforme naturellement à cet état & en reçoit ses lumières & ses idées. Ses facultés intellectuelles sont mises en activité, en proportion des besoins habituels que sa situation lui fait éprouver & des occupations qu'elle lui impose. Les affections de son cœur se développent selon les rapports qui se trouvent établis entre lui & les êtres de son espèce. Ce n'est qu'en suivant ce grand principe que nous pourrons découvrir quel est le caractère de l'homme dans les différentes époques de ses progrès.

Si nous l'appliquons à la vie sauvage, & que nous mesurons à cette règle les qualités de l'esprit humain dans cet état de société, nous trouverons, comme je l'ai déjà observé, que les facultés intellectuelles de l'homme doivent être extrêmement limitées dans leurs opérations. Elles sont renfermées dans l'étroite sphère de ce qu'il regarde comme nécessaire pour subvenir à ses besoins: tout ce qui ne s'y rapporte pas n'attire point son at-

tention & ne peut être l'objet de ses recherches. Mais quelque bornées que puissent être les connoissances d'un Sauvage, il possède parfaitement la petite portion d'idées qu'il a acquises : elles ne lui ont point été communiquées par une institution méthodique ; elles ne sont point pour lui un objet de curiosité & de pure spéculation ; c'est le résultat de ses propres observations & le fruit de son expérience ; elles sont analogues à sa condition & à ses besoins. Tandis qu'il est engagé dans les occupations actives de la guerre ou de la chasse, il se trouve souvent dans des situations difficiles & périlleuses, dont il ne peut se tirer que par des efforts de sagacité ; il s'engage dans des démarches où chaque pas dépend de sa pénétration à discerner le danger auquel il est exposé & de son habileté à trouver les moyens d'y échapper.

Comme les talens des individus sont mis en activité & perfectionnés par cet exercice répété de l'esprit, ils déploient, dit-on, beaucoup de sagesse politique dans la conduite des affaires de leurs petites communautés. Un

c
in
&
a
bl
pr
me
des
fon
pou
qu'
les
con
Les
cont
ploie
quen
ranc
chez
politi
dans
rout
sonne
qu'il
minell
d'occa

(1) C
III, 269

conseil de vieillards délibérant sur les intérêts d'une bourgade Américaine & décidant de la paix ou de la guerre, a été comparé aux Sénats des républiques policées, & les procédés du premier ne sont pas conduits avec moins d'ordre & de sagacité que ceux des derniers. De grandes combinaisons politiques sont mises en œuvre pour peser les différentes mesures qu'on propose, & pour en balancer les avantages probables avec les inconvéniens qui peuvent en résulter. Les chefs qui aspirent à obtenir la confiance de leurs concitoyens emploient beaucoup d'adresse & d'éloquence pour acquérir la prépondérance dans ces assemblées (1). Mais chez les nations grossières les talens politiques ne peuvent se déployer que dans un cercle d'idées fort étroit. Partout où la notion de propriété personnelle n'est pas encore connue & qu'il n'y a point de juridiction criminelle établie, il n'y a presque point d'occasion d'exercer aucune fonction

(1) Charlevoix, *hist. de la nouvelle France*, III, 269.

de police intérieure. Par-tout où il n'y a point de commerce & où il n'y a que très-peu de communication entre les différentes tribus, où les haines nationales sont implacables & les hostilités presque continuelles, il ne peut y avoir que peu d'objets d'intérêt public à discuter avec ses voisins; & ce département qu'on pourroit appeller des affaires étrangères, n'est pas assez compliqué pour demander une politique bien profonde. Par-tout où les individus manquent de prévoyance & de réflexion, au point de ne savoir prendre que rarement des précautions suffisantes pour leur propre conservation, on ne doit pas s'attendre à voir les délibérations & les mesures publiques, réglées par la considération de l'avenir. Le génie des Sauvages est de se conduire par les impressions du moment. Ils sont incapables de former des arrangemens compliqués, relativement à leur conduite future. Les assemblées des Américains sont à la vérité si fréquentes, & leurs négociations si longues & si multipliées (1), que cela donne à leurs

(1) Voyez la NOTE XCI.

procédés une apparence extraordinaire d'habileté ; mais c'est moins dans la profondeur de leurs vues qu'il faut en chercher la cause que dans la froideur de leur caractère , qui les rend très-lents à prendre une résolution (1). Si nous en exceptons la ligue célèbre qui a uni les cinq nations du Canada en une république fédérative dont on parlera en son lieu , nous ne découvrirons parmi les nations sauvages de l'Amérique que peu de traces d'une habileté politique qui suppose un certain degré de prévoyance ou de supériorité d'esprit. Nous verrons leurs opérations publiques plus souvent dirigées par la férocité impétueuse de leurs jeunes gens que par l'expérience & la sagesse de leurs vieillards.

En même tems que la conduite de l'homme dans l'état sauvage est peu favorable aux progrès de l'esprit, elle tend aussi à quelques égards à ressermer le cœur & à réprimer l'exercice de la sensibilité. Le sentiment le plus

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 271.

fort qui soit dans l'ame d'un Sauvage ; est celui de son indépendance. Il a sacrifié une si petite portion de sa liberté naturelle en devenant membre d'une société, qu'il reste presque entièrement maître de ses actions (1). Il prend souvent ses résolutions seul, sans consulter personne, sans considérer aucune relation avec ceux qui l'environnent. Dans plusieurs de ses démarches il reste aussi séparé du reste des hommes, que s'il n'avoit formé aucune union avec eux. Comme il sent combien peu il dépend des autres, il les voit avec une froide indifférence. La force même de son ame contribue à augmenter cette infouciance: ne songeant qu'à lui-même en délibérant sur la conduite qu'il a à tenir, il ne s'embarrasse guere des conséquences que relativement à son intérêt. Il poursuit sa carrière & se livre à ses idées, sans rechercher si ce qu'il fait est agréable aux autres, s'ils peuvent en tirer quelque avantage ou en recevoir du dommage. De là ces caprices indomptables des Sauvages, cette im-

(1) Fernandez, *Mission de los Chiquit*, 33.

par
cert
mo
& c
les c
qu'il
qu'il
l'org
pres
sonn
avanc
divid
uniqu
desirs
de sa
C'e
imput
sibilité
peuple
ceptib
& ten
par de
union
chaque
confer
leur in

(1) C
III, 30

patience de toute espece de gêne , cette incapacité de réprimer ou de modérer leurs desirs , cette négligence & ce dédain avec lequel ils reçoivent les conseils , enfin cette haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes & le mépris qu'ils ont pour les autres. Chez eux l'orgueil de l'indépendance produit presque les mêmes effets que la personnalité dans un état de société plus avancé. Par ces deux sentimens , l'individu rapporte tout à lui-même , & uniquement occupé de satisfaire ses desirs , il fait de ce seul objet la regle de sa conduite.

C'est à la même cause qu'on peut imputer la dureté de cœur & l'insensibilité qu'on reproche à tous les peuples sauvages. Leur ame peu susceptible d'affections douces , délicates & tendres , ne peut être remuée que par des impressions fortes (1). Leur union sociale est si incomplète que chaque individu agit comme s'il avoit conservé ses droits naturels dans toute leur intégrité. Si on lui accorde une

(1) Charlevoix , *hist. de la nouvelle France*, III, 309.

faveur, si on lui rend un service, il les reçoit avec beaucoup de satisfaction, parce qu'il en résulte un plaisir ou un avantage pour lui ; mais ce sentiment ne va pas plus loin & n'excite en lui aucune idée d'obligation ; il ne sent point de reconnaissance & ne songe point à rien rendre pour ce qu'il a reçu (1). Parmi les personnes mêmes qui sont le plus étroitement unies, il y a peu de correspondance ou d'échange de ces services qui fortifient l'attachement, attendrissent le cœur & adoucissent le commerce de la vie. Leurs idées exaltées d'indépendance donnent à leur caractère une réserve sombre qui les sépare les uns des autres. Les plus proches parens craignent mutuellement de se faire quelque demande, de solliciter quelques services (2), de crainte d'avoir l'air de vouloir imposer aux autres une charge ou gêner leur volonté.

J'ai déjà remarqué l'influence de

(1) Oviedo, *hist. lib. X/I, cap. 2.* Voyez la NOTE XCII.

(2) De la Potherie, III, 28.

cette
dom
du n
qu'à
Les
sibles
mutu
vent
chés à
taines
attaqu
nérale
qui ét
s'emba
dans la
éviter
gion (
l'on n'a
la fro
ils son
de foil
vent. c
regards
pressio

(1) *L
Christian
100. He
décad. 5,
Pitagon*

cette dureté de caractère sur la vie domestique, relativement à l'union du mari avec la femme, de même qu'à l'union des pères avec les enfans. Les effets n'en sont pas moins sensibles dans l'exercice de ces devoirs mutuels d'affection qu'exigent souvent la foiblesse & les accidens attachés à la nature humaine. Dans certaines tribus, lorsqu'un Américain est attaqué d'une maladie, il se voit généralement abandonné par tous ceux qui étoient autour de lui, & qui sans s'embarasser de sa guérison, fuient dans la plus grande consternation pour éviter le danger supposé de la contagion (1). Chez les nations même où l'on n'abandonne pas ainsi les malades, la froide indifférence avec laquelle ils sont soignés ne leur procure que de foibles consolations. Ils ne trouvent dans leurs compagnons ni ces regards de la pitié, ni ces douces expressions, ni ces services officieux qui

(1) *Lettres du P. Cananeo, ap. Muratori Christian 1, 309. Dutertre, II, 410. Lozano, 100. Herrera, decad. 4, lib. VIII, cap. 5; decad. 5, lib. IV, cap. 2. Falkener, descrip. of Pitagonia, 98.*

ce, il
atisfac-
plaisir
mais ce
oin &
obliga-
onnois-
rendre
rmi les
le plus
de cor-
ces ser-
ent, at-
iffent le
ées exal-
t à leur
qui les
Les plus
mutuelle-
emande,
s (2), de
pir impo-
ou gêner
uence de

p. 2. Voyez

pourroient adoucir ou leur faire oublier leurs souffrances (1). Leurs parens les plus proches refusent souvent de se soumettre à la plus petite incommodité ou de se priver de la moindre bagatelle pour les soulager ou leur être utiles (2). L'ame d'un Sauvage est si peu susceptible des sentimens qu'inspirent aux hommes ces attentions qui adoucissent l'infortune, que dans quelques provinces de l'Amérique les Espagnols ont jugé nécessaire de fortifier par des loix positives les devoirs communs de l'humanité, & d'obliger les maris & les femmes, les peres & les enfans, sous des peines très-graves, à prendre soin les uns des autres dans leurs maladies (3). La même dureté de caractère est encore plus frappante dans la maniere dont ils traitent les animaux. Avant l'arrivée des Européens, les naturels de l'Amérique septentrionale avoient quelques chiens apprivoisés qui les ac-

(1) Gumilla, I, 329. Lozano, 100.

(2) Garcia, *origen*, 90. Herrera, *decad.* 4, lib. VIII, cap. 5.

(3) Cogulludo, *hist. de Yucatan*, pag. 300.

com
serv
délit
Mais
nos
pou
plais
voit
chien
le ca
provi
d'Eur
ricain
leurs t
observ
ment
la vio
dompt
routel
soit à
ou des
donnés
caract
opérat
pée qu'

(1) C
III, 119

(2) U

compagnoient dans leurs chasses & les servoient avec toute l'ardeur & la fidélité particulieres à cette espece. Mais au lieu de cet attachement que nos chasseurs sentent naturellement pour ces compagnons utiles de leurs plaisirs, le chasseur Américain recevoit avec dédain les services de son chien, le nourrissoit rarement & ne le caressoit jamais (1). En d'autres provinces où les animaux domestiques d'Europe ont été introduits, les Américains ont appris à les faire servir à leurs travaux ; mais on a généralement observé qu'ils les traitent très-durement (2), & n'emploient jamais que la violence & la cruauté pour les dompter ou les gouverner. Ainsi dans toute la conduite de l'homme sauvage, soit à l'égard des humains ses égaux, ou des animaux qui lui sont subordonnés, nous retrouvons le même caractère, nous reconnoissons les opérations d'une ame qui n'est occupée qu'à se satisfaire, & réglée que par

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France* ; III, 119, 337.

(2) Ulloa, *notic. Américan.* 312.

ion caprice, fans faire aucune attention aux idées & aux intérêts des êtres qui l'environnent.

Après avoir fait voir combien la vie sauvage étoit peu favorable au développement des facultés intellectuelles & de la sensibilité du cœur, je n'aurois pas cru nécessaire de m'arrêter sur ce qu'on en peut regarder comme les moindres défauts, si le caractère des nations, comme celui des individus, ne se marquoit souvent plus clairement par des circonstances qui paroissent frivoles, que par celles qui sont plus importantes. Le Sauvage, accoutumé à se trouver dans des situations périlleuses & embarrassantes, ne comptant que sur ses propres forces, enveloppé dans ses propres pensées, ne peut être qu'un animal sérieux & mélancolique. Il fait peu d'attention aux autres, & ses pensées parcourent un cercle fort étroit. Delà cette taciturnité si désagréable pour les hommes accoutumés à la libre communication de la vie sociale. Un Américain, lorsqu'il n'est pas obligé d'agir, est souvent assis des jours entiers dans la même posture sans ouvrir les levres (1).

(1) *Voyage de Bouguer*, 102.

Lo
gue
d'or
que
fans
le m
dans
qu'il
eniv
ment
les vo
On
cause
ment
honn
à se co
sentim
turelle
perfor
dicuse
seins.
honn
que tr
se por
fans ce
dinaire

(1) C
III, 349

Lorsqu'ils se réunissent pour aller à la guerre ou à la chasse, ils marchent d'ordinaire sur une même ligne, à quelque distance l'un de l'autre, & sans se dire une parole. Ils obervent le même silence en ramant ensemble dans un canot (1). Ce n'est que lorsqu'ils sont échauffés par les liqueurs enivrantes, ou animés par le mouvement d'une fête ou de la danse, qu'on les voit s'égayer & converser entr'eux.

On peut expliquer par les mêmes causes la finesse avec laquelle ils forment & exécutent leurs projets. Des hommes qui ne sont pas accoutumés à se communiquer avec franchise leurs sentimens & leurs pensées, sont naturellement défiants, ne se livrent à personne & emploient une ruse insidieuse pour venir à bout de leurs desseins. Dans la société civilisée, les hommes qui par leur situation n'ont que très-peu d'objets où leurs desirs se portent, mais dont leur esprit est sans cesse occupé, se distinguent d'ordinaire par l'habitude de l'artifice &

(1) Charlevoix, *hist. de la nouvelle France*, III, 340.

de la ruse dans la conduite de leurs petits projets. Ces circonstances doivent agir encore plus puissamment sur les Sauvages, dont les vues sont également bornées & qui suivent leur objet avec la même attention & la même persévérance ; aussi s'accoutument-ils par degrés à porter dans toutes leurs actions une subtilité dont il faut se défier ; & cette disposition se fortifie par les habitudes qu'ils contractent dans les deux occupations les plus intéressantes de leur vie. La guerre est chez eux un système de ruse, où ils préfèrent le stratagème à la force ouverte, & où leur imagination est continuellement occupée à trouver les moyens d'envelopper ou de surprendre leurs ennemis. Comme chasseurs, leur constant objet est de rendre des pièges au gibier qu'ils veulent détruire. Aussi l'artifice & la finesse ont été généralement regardés comme formant le caractère distinctif de tous les Sauvages. Ceux des tribus les plus grossières de l'Amérique sont distingués par leur adresse & leur duplicité. Ils mettent un secret impénétrable dans la combinaison de leurs

pla
&
il r
lati
por
du
de r
leur
du
quor
qué
rous
piré
long
trahi
aucun
naître
qui se
simula
reman
dans
tromp
d'artif
trer le
leurs o

(1) M

(2) C

109.

plans; ils les suivent avec une patience & une constance à toute épreuve, & il n'y a aucun raffinement de dissimulation qu'ils ne puissent employer pour en assurer le succès. Les naturels du Pérou étoient occupés depuis plus de trente ans à concerter le plan de leur soulèvement sous la vice-royauté du marquis de Villa - Garcia; mais quoique ce projet eût été communiqué à un grand nombre d'Indiens de tous les ordres, il n'en avoit pas transpiré la moindre indication pendant ce long espace de tems; personne n'avoit trahi le secret; aucun regard indiscret, aucune parole imprudente n'avoit fait naître le moindre soupçon sur le plan qui se tramoit (1). Cet esprit de dissimulation & de finesse n'est pas moins remarquable dans les individus que dans les nations. Quand ils veulent tromper ils se déguisent avec tant d'artifice qu'il est impossible de pénétrer leurs intentions, ni de démêler leurs desseins (2).

(1) *Voyage de Ulloa*, II, 309.

(2) *Gumilla*, I, 162. *Charlevoix*, III, 109.

S'il y a des défauts & des vices particuliers à la vie sauvage, il y a aussi des vertus qu'elle fait naître, & de bonnes qualités dont elle favorise l'exercice & le développement. Les liens de la société sont si peu gênans pour les membres des tribus les plus sauvages de l'Amérique, qu'à peine éprouvent-ils quelque contrainte. De là cet esprit d'indépendance qui fait l'orgueil d'un sauvage, & qu'il regarde comme le droit inaliénable de l'homme. Incapable de se soumettre à aucun frein, & craignant de reconnoître un supérieur, son ame, quoique bornée dans l'exercice de ses facultés & égarée par l'erreur sur plusieurs points, acquiert par le sentiment de sa propre liberté une élévation qui donne à l'homme en beaucoup d'occasions une force, une persévérance & une dignité étonnantes.

Si l'indépendance entretient cet esprit de fierté chez les Sauvages, les guerres perpétuelles dans lesquelles ils sont engagés, le mettent en activité. Ils ne connoissent point ces longs intervalles de tranquillité, fréquens dans les états civilisés. Leurs haines,

con
plac
pas
leur
la ha
ou
leurs
oblig
supri
font
arm
rifent
devier
tuelle,
situati
constan
courag
ples br
que da
Le syst
valeur
princip
dans au
au senti
de la m
le plus
Une
Sauvage
commu

comme je l'ai déjà observé, sont implacables & éternelles. Ils ne laissent pas languir dans l'inaction la valeur de leurs jeunes gens, & ils ont toujours la hache à la main, ou pour attaquer, ou pour se défendre. Même dans leurs expéditions de chasse, ils sont obligés de se tenir en garde contre les surprises des nations ennemies dont ils sont environnés. Accoutumés à des armes continuelles, ils se familiarisent avec le danger, & le courage devient parmi eux une vertu habituelle, résultant naturellement de leur situation & fortifiée par un exercice constant. La manière de déployer le courage peut n'être pas chez des peuples bruts & peu nombreux la même que dans les états puissans & civilisés. Le système de guerre & les idées de valeur peuvent se former sur différens principes; mais l'homme ne se montre dans aucune situation plus supérieur au sentiment du danger & à la crainte de la mort que dans l'état de société le plus simple & le moins cultivé.

Une autre vertu qui distingue les Sauvages, c'est leur attachement à la communauté dont ils sont membres,

vices
l y a
re. &
vorise
t. Les
gênans
es plus
a peine
te. De
qui fait
u'il re-
able de
umette
e recon-
e, quoi-
le ses fa-
sur plu-
en ment
ation qui
up d'oc-
évérance

tient cet
vages, les
lelquelles
t en acti-
ces longs
fréquens
rs haines,

La nature de leur union politique pourroit faire croire que ce lien doit être extrêmement foible ; mais il y a des circonstances qui rendent très-puissante l'influence de cette forme d'association, toute imparfaite qu'elle est. Les tribus Américaines ne sont pas très-peuplées : armées les unes contre les autres, ou pour satisfaire d'anciennes inimitiés, ou pour venger des injures récentes, leurs intérêts & leurs opérations ne sont ni nombreux ni compliqués. Ce sont-là des objets que l'esprit brut d'un Sauvage peut comprendre aisément, & son cœur est capable de former des attachemens si peu étendus. Il adhère avec chaleur à des mesures publiques, dictées par des passions semblables à celles qui reglent sa conduite. De là cette ardeur avec laquelle les individus s'engagent dans les entreprises les plus périlleuses, lorsque la communauté les juge nécessaires. De là cette haine féroce & profonde qu'ils vouent aux ennemis publics ; de là ce zèle pour l'honneur de leurs tribus ; cet amour de leur patrie, qui les porte à braver le danger pour la faire triompher, &

à
to
la
mé
étr
il y
part
affec
de b
bien
l'hon
& ses
de la
accou
tion o
lui pré
ame,
voir q
heureu
tare, a
plaines
troupe
grande
son enn
condan
le même
trémité
d'Améri
Tome

à supporter sans la moindre plainte les tourmens les plus cruels pour ne pas la déshonorer.

Ainsi dans toutes les situations, même les plus défavorables où des êtres humains puissent être placés, il y a des vertus qui appartiennent particulièrement à chaque état, des affections qu'il développe & un genre de bonheur qu'il procure. La nature bienfaisante fait plier l'esprit de l'homme à sa condition; & ses idées & ses desirs ne s'étendent pas au-delà de la forme de société à laquelle il est accoutumé. Les objets de contemplation ou de jouissance que sa situation lui présente, remplissent & satisfont son ame, & il auroit de la peine à concevoir qu'un autre genre de vie pût être heureux ou même tolérable. Le Tartare, accoutumé à errer sur de vastes plaines & à subsister du produit de ses troupeaux, croit invoquer la plus grande des malédictions sur la tête de son ennemi, en lui souhaitant d'être condamné à résider constamment dans le même lieu & à se nourrir de l'extrémité d'une plante. Les Sauvages d'Amérique, attachés aux objets qui

les intéressent & satisfaits de leur sort, ne peuvent comprendre ni l'intention ni l'utilité des différentes commodités qui dans les sociétés policées sont devenues essentielles aux douceurs de la vie. Loin de se plaindre de leur condition, ou de voir avec des yeux d'admiration & d'envie celle des hommes plus civilisés, ils se regardent comme les modes de la perfection, comme les êtres qui ont le plus de droits & de moyens pour jouir du véritable bonheur. Accoutumés à ne contraindre jamais leurs volontés ni leurs actions, ils voient avec étonnement l'inégalité de rangs & la subordination établie dans la vie policée, & considèrent la soumission volontaire d'un homme à un autre, comme une renonciation aussi avilissante qu'inexplicable de la première prérogative de l'humanité. Destitués de prévoyance, exempts de soins, contents de cet état d'indolente sécurité, ils ne peuvent concevoir ces précautions inquietes, cette activité continuelle, ces dispositions compliquées, auxquelles les Européens ont recours pour prévenir des maux éloignés ou pour subvenir

(1)
III, 30
(2)
(3)
(4)

à des besoins futurs, & ils se récrient contre cette étrange folie de multiplier ainsi gratuitement les peines & les travaux de la vie (1). La préférence qu'ils donnent à leurs mœurs se remarque dans toutes les occasions. Les noms mêmes par lesquels les différentes nations de l'Amérique veulent être distinguées ont leur principe dans cette idée de leur prééminence. La dénomination que les Iroquois se donnent à eux-mêmes, est celle de *premiers des hommes* (2). Le mot de *Caraïbe*, qui est le nom primitif des féroces habitans des îles du vent, signifie peuple guerrier (3). Les Chérakis, pleins du sentiment de leur supériorité, appellent les Européens des *riens* ou *la race maudite*, & se donnent le nom de *peuple chéri* (4). Le même principe a formé les idées que les autres Américains se faisoient des Européens; car quoiqu'ils parussent d'a-

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 308. Lahontan, II, 97.

(2) Colden, I, 3.

(3) Rochefort, *hist. des Antilles*, 455.

(4) Adair, *hist. of Amer. Indians*, pag. 32.

bord fort étornés des arts & fort effrayés de la puissance de ces étrangers, ils perdirent bientôt de l'estime qu'ils avoient conçue pour des hommes, dont la maniere de vivre étoit si différente de la leur. Ils les appellerent *l'écume de la mer*, des hommes *sans peres ni meres*. Ils supposèrent qu'ils n'avoient point de pays à eux, puisqu'ils venoient envahir celui des autres (1), ou que ne trouvant pas de quoi subsister chez eux, ils étoient obligés d'errer sur l'océan pour aller dépouiller ceux qui possédoient les biens qui leur manquoient.

Des hommes si contens de leur état sont bien loin d'être disposés à quitter leurs habitudes & à adopter celles de la vie civilisée. Le passage est trop violent pour être franchi brusquement. On a tenté de sevrer pour ainsi dire un Sauvage de son genre de vie & de le familiariser avec les commodités & les agrémens de la vie sociale; on l'a mis à portée de jouir des plaisirs & des distinctions qui sont les

(1) Banzon], *hist. novi orbis*, lib. III
cap. 21.

(1) C
III, 322

principaux objets de nos desirs. Mais on l'a vu bientôt s'ennuyer & languir sous la contrainte des loix & des formes, saisir la première occasion de s'en débarrasser, & retourner avec transport dans la forêt ou le désert où il pouvoit jouir d'une entière indépendance (1).

J'ai enfin terminé cette esquisse difficile du caractère & des mœurs des peuples grossiers, dispersés sur le vaste continent de l'Amérique. Je n'ai point prétendu égaler ni pour la hardiesse du dessein ni pour l'éclat & la beauté du coloris, les grands maîtres qui ont composé & embelli le tableau de la vie sauvage. Je suis content de l'humble mérite d'avoir persisté avec une patience laborieuse à considérer mon sujet sous un grand nombre de faces diverses, & à recueillir d'après les observateurs les plus exacts, les traits détachés & souvent très-déliés, qui pouvoient me mettre en état de faire un portrait ressemblant à l'original.

Avant que d'achever cette partie

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 322.

de mon ouvrage, il est important de faire encore une observation qui servira à justifier les conséquences que j'ai tirées, ou à prévenir les méprises où pourroient tomber ceux qui voudroient les examiner. Pour parvenir à connoître les habitans d'une contrée aussi vaste que l'Amérique, il faut faire une grande attention à la diversité des climats sous lesquels ils sont placés. J'ai fait voir l'influence de cette cause, relativement à plusieurs circonstances importantes qui ont été l'objet de mes recherches; mais je n'en ai pas examiné tous les effets, & il ne faut pas négliger ce principe dans les cas particuliers où je n'en ai pas fait mention. Les provinces d'Amérique ont des températures si différentes, que cette variété seule suffit pour établir une distinction sensible entre leurs habitans. Dans quelque partie du globe que l'homme existe, le climat exerce une influence irrésistible sur son état & son caractère. Dans les pays qui approchent davantage des extrêmes de la chaleur ou du froid, cette influence est si sensible qu'elle frappe tous les yeux. Soit que nous consi-

de
un
de
pr
tro
ter
me
don
là c
reu
gan
pos
une
cour
sibili
des p
mais
tion
les p
dans
dans
dans
perfed
Ce
sentir
sauvag

(1) F
siery, P

dérions l'homme simplement comme un animal, ou comme un être doué de facultés intellectuelles qui le rendent propre à agir & à méditer, nous trouverons que c'est dans les régions tempérées de la terre qu'il a constamment acquis la plus grande perfection dont sa nature soit susceptible; c'est-là que sa constitution est plus vigoureuse, sa forme plus belle, ses organes plus délicats. C'est-là aussi qu'il possède une intelligence plus étendue, une imagination plus féconde, un courage plus entreprenant & une sensibilité d'ame qui donne naissance à des passions non-seulement ardentes mais durables. C'est dans cette situation favorable qu'on l'a vu déployer les plus grands efforts de son génie dans la littérature, dans la politique, dans le commerce, dans la guerre, & dans tous les arts qui embellissent & perfectionnent la vie (1).

Cette puissance du climat se fait sentir plus fortement chez les nations sauvages & y produit de plus grands

(1) Ferguson's, *essai on the hist. of civil society*, Part. III, cap. 1.

effets que dans les sociétés policées. Les talens des hommes civilisés tendent continuellement à rendre leur condition plus douce ; par leurs inventions & leur industrie ils viennent à bout de remédier en grande partie aux défauts & aux inconvéniens de toutes les températures. Mais le Sauvage, dénué de prévoyance, est affecté par toutes les circonstances propres aux lieux où il vit ; il ne prend aucune précaution pour améliorer sa situation ; semblable à une plante ou à un animal, il est modifié par le climat sous lequel il est né & en éprouve l'influence dans toute sa force.

En parcourant les nations sauvages de l'Amérique, la distinction naturelle entre les habitans des régions tempérées & ceux de la zone torride est très-remarquable. On peut en conséquence les diviser en deux grandes classes. L'une comprend tous les habitans de l'Amérique septentrionale depuis la rivière Saint-Laurent jusqu'au golfe du Mexique, avec les habitans du Chili & quelques petites tribus placées à l'extrémité du continent méridional. On rangera dans

P
&
s'
ju
du
A
pe
me
plu
lig
au
&
j'ai
ver
vag
beau
ranc
subje
les a
natu
seuls
doiv
leur.
tentr
puis
form
encor
posse
comm

l'autre classe tous les habitans des isles & ceux des différentes provinces qui s'étendent depuis l'isthme de Darien jusques vers les limites méridionales du Brésil, le long du côté oriental des Andes. Dans la premiere classe l'espece humaine se montre manifestement plus parfaite. Les naturels y sont plus robustes, plus actifs, plus intelligens & plus courageux. Ils possèdent au plus haut degré cette force d'ame & cet amour de l'indépendance que j'ai présentés comme les principales vertus de l'homme dans l'état sauvage. Ils ont défendu leur liberté avec beaucoup de courage & de persévérance contre les Européens, qui ont subjugué avec la plus grande facilité les autres nations de l'Amérique. Les naturels de la zone tempérée sont les seuls peuples du nouveau monde qui doivent leur liberté à leur propre valeur. Les habitans de l'Amérique septentrionale, quoiqu'environnés depuis long-tems par trois puissances formidables de l'Europe, conservent encore une partie de leurs anciennes possessions & continuent d'exister comme nations indépendantes. Quoi-

que le Chili ait été envahi de bonne heure par les Espagnols, les habitans sont toujours en guerre avec leurs vainqueurs & ont sçu par une résistance vigoureuse arrêter les progrès de leurs usurpations. Dans les pays plus chauds, les hommes étant d'une constitution plus foible ont aussi moins de vigueur dans l'esprit; leur caractère est doux mais timide, & ils s'abandonnent davantage au goût de l'indolence & du plaisir. C'est en conséquence dans la zone torride que les Européens ont établi plus complètement leur empire sur l'Amérique: les plus belles & les plus fertiles provinces y sont soumises à leur joug; & si plusieurs tribus y jouissent encore de l'indépendance, c'est parce qu'elles n'ont jamais été attaquées que par un ennemi rassasié de conquêtes & déjà en possession de territoires plus étendus qu'il n'en pouvoit occuper, ou bien que placés dans des cantons éloignés & inaccessibles, leur situation les a préservés de la servitude.

Quelque frappante que puisse paroître cette distinction entre les habitans des diverses régions d'Amérique,

(1)
NOTE

elle n'est cependant pas universelle. La disposition & le caractère des individus, ainsi que des nations, sont comme je l'ai observé, plus puissamment affectés par les causes morales & politiques que par l'influence du climat. Par un effet de ce principe il y a en différentes parties de la zone torride quelques tribus qui pour le courage, la fierté & l'amour de l'indépendance, n'étoient gueres inférieures aux naturels des climats plus tempérés. Nous connoissons trop peu l'histoire de ces peuples pour être en état d'indiquer les circonstances particulières auxquelles ils doivent cette prééminence remarquable. Le fait n'en est pas moins certain. Colomb fut informé à son premier voyage que plusieurs des isles étoient habitées par les Caraïbes, hommes féroces, fort différens de leurs foibles & timides voisins. Dans la seconde expédition au nouveau monde, il eut occasion de vérifier la justesse de cet avis; il fut lui-même témoin de la valeur intrépide de ces peuples (1). Ils ont con-

(1) *Vie de Colomb, cap. 47, 48: Voyez la*
NOTE XCIII.

fervé invariablement le même caractère dans toutes les querelles postérieures qu'ils ont eues avec les Européens (1); & même de notre tems nous leur avons vu faire une vigoureuse résistance pour défendre le dernier territoire que la rapacité de leurs oppresseurs eût laissé en leur possession (2). Il s'est trouvé au Brésil quelques nations qui n'ont pas montré moins de vigueur d'âme & de bravoure à la guerre (3). Les habitans de l'Isthme de Darien n'ont pas craint de mesurer leurs armes avec les Espagnols, & ont plus d'une fois repoussé ces formidables conquérans (4). On pourroit eiter d'autres faits. Quelque puissante & quelque étendue que puisse paroître l'influence d'un principe particulier, ce n'est pas par une seule cause qu'il sera possible d'expliquer le caractère & les actions des peuples. La loi même du climat, plus univer-

(1) Rochefort; *hist. des Antilles*, 531.

(2) Voyez la NOTE XCIV.

(3) Lery, *ap. de Bry*, III, 207.

(4) Herrera, *decad. 1, lib. X, cap. 151*,
decad. 2, passim.

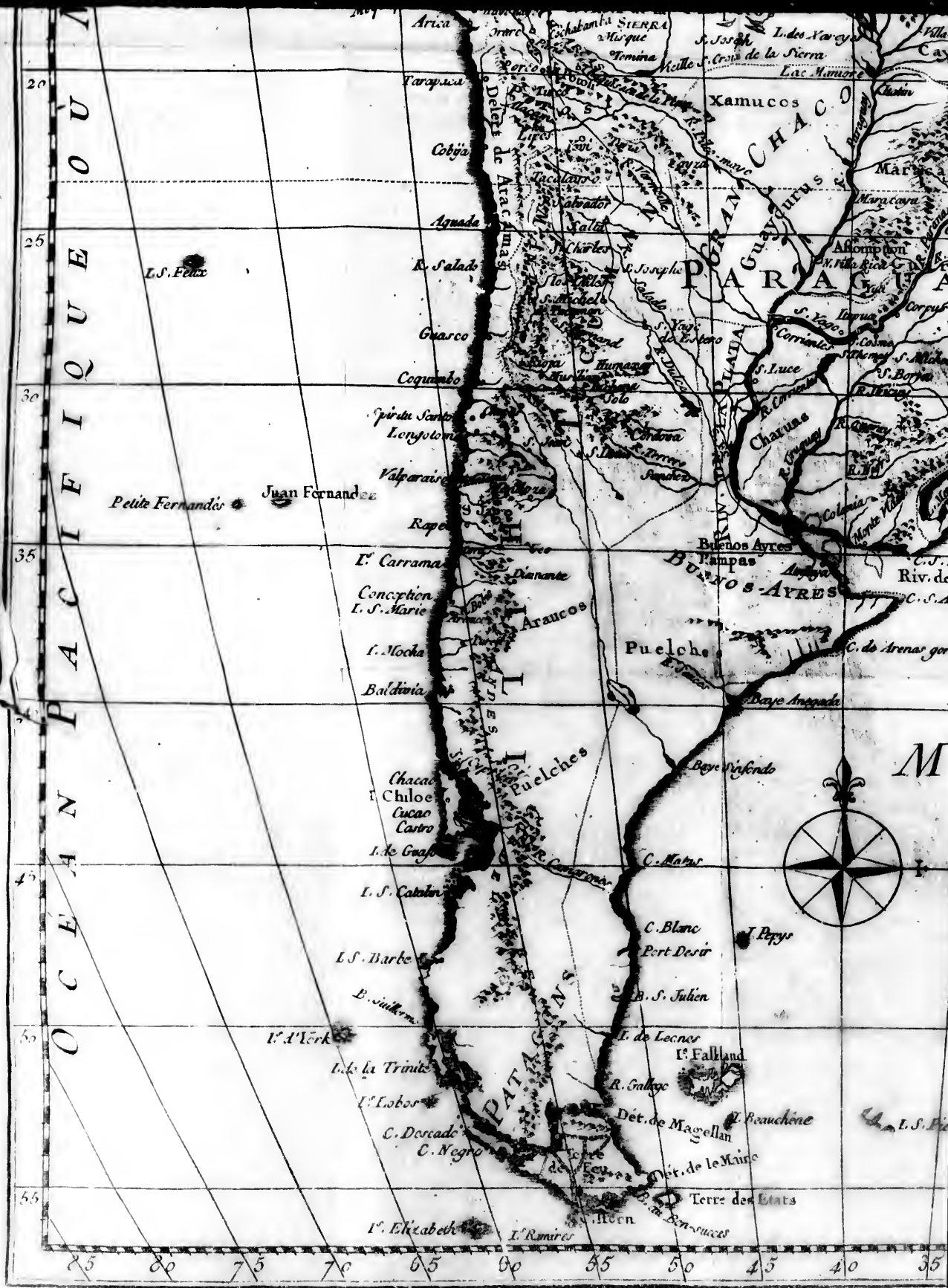
ph
r. de

carac-
posté-
Euro-
e tems
vigou-
le der-
de leurs
possef-
il quel-
montré
de bra-
bitans de
rains de
es Espa-
repouffé
(4). On
Quelque
que puisse
cipe par-
ne seule
expliquer
s peuples.
s univer-

les, 537.

X, cap. 157.

ph
r. de



O
C
E
A
N
P
A
C
I
F
I
Q
U
E

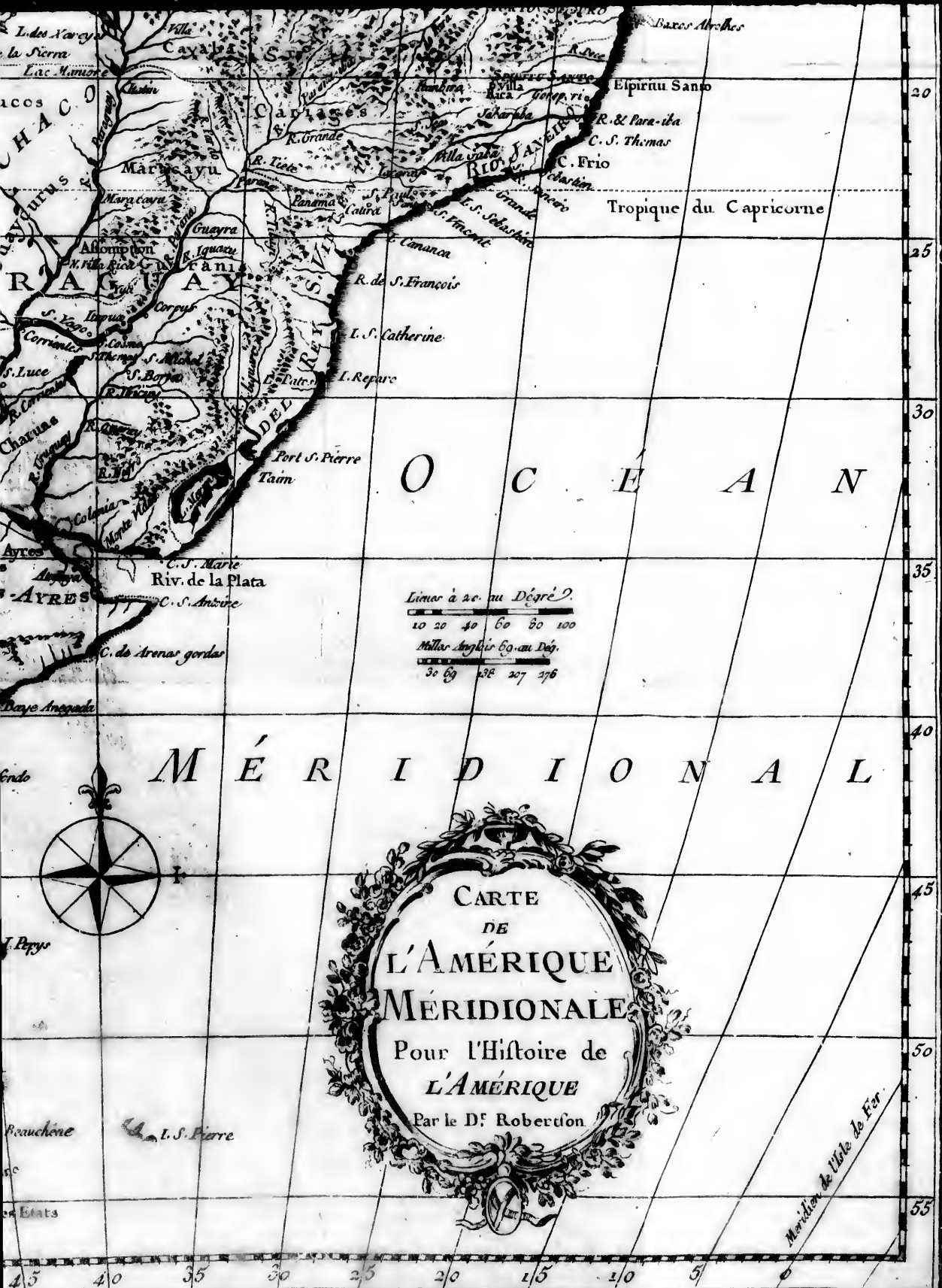
20
25
30
35
40
50
55

75 70 65 60 55 50 45 40 35

M



Artica
Tarapaca
Cobija
Aguada
R. Salado
Guarco
Cochabamba
Depto de Arica
L. S. Felix
Petite Fernandez
Juan Fernandez
Rapel
E. Carrama
Concepcion
L. S. Marie
L. Mocha
Baldivia
Chacao
Chiloe
Cusco
Castro
L. de Guaf
L. S. Catalin
L. S. Barbe
E. S. Julien
L. d'York
Ile de la Trinite
L. Lobos
C. Dorcado
C. Negro
L. S. Elizabeth
L. Ramirez
Sierra
Mique
Tomina
L. des Vierge
S. Cruz de la Sierra
Lac Muzone
Xamucos
PATACON
GUSUYGURUS
PARAGUAY
MARIQUITA
CHACAS
Buenos Ayres
Pampas
BUENOS AYRES
Puelches
Bays Anagada
Bays Infondo
C. Matas
C. Blanc
Port Desir
B. S. Julien
L. de Lecnes
L. Falkland
R. Gallego
Det. de Magellan
L. Beauchêne
Det. de le Maire
Terre des Etats
L. S. P.



Bonard Druce

sell
cur
hun
la c
d'un

elle peut-être dans son action qu'aucune de celles qui affectent l'espèce humaine, ne peut nous servir à juger la conduite de l'homme qu'au moyen d'un grand nombre d'exceptions.

Fin du Livre quatrieme.



NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

NOTE XXIII, pag. 33.

L e formulaire employé à cette occasion a servi de modèle aux Espagnols dans toutes leurs conquêtes postérieures en Amérique. Il est d'une nature si extraordinaire & donne une idée si nette des procédés Espagnols & des principes sur lesquels ils fondaient leurs droits au vaste empire qu'ils acquirent dans le nouveau monde, que cette pièce mérite toute l'attention du lecteur. « Moi Alonso » de Hojeda, serviteur des très-hauts » & très-puissans rois de Castille & » de Leon, vainqueurs des nations » barbares, leur ambassadeur & capi- » taine, je vous notifie & vous dé- » clare, avec toute l'étendue des » pouvoirs que j'ai, que le seigneur » notre Dieu, qui est un & éternel,

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS. 447

» a créé le ciel & la terre, ainsi qu'un
 » homme & une femme, de qui nous
 » sommes descendus vous & nous,
 » & tous les hommes qui ont existé
 » & qui existeront dans le monde.
 » Mais comme il est arrivé que les
 » générations successives, pendant
 » plus de cinq mille ans, ont été dis-
 » persées dans les différentes parties
 » du monde, & se sont divisées en
 » plusieurs royaumes & provinces,
 » parce qu'un seul pays ne pouvoit
 » les contenir ni leur fournir les sub-
 » sistances nécessaires; c'est pour cela
 » que le seigneur notre Dieu a remis le
 » soin de tous ses peuples à un homme,
 » nommé saint Pierre, qu'il a consti-
 » tué seigneur & chef de tout le genre
 » humain, afin que tous les hommes,
 » en quelque lieu qu'ils soient nés ou
 » dans quelque religion qu'ils aient
 » été instruits, lui obéissent. Il a sou-
 » mis la terre entière à sa juridiction,
 » & lui a ordonné d'établir sa rési-
 » dence à Rome, comme le lieu le
 » plus propre pour gouverner le
 » monde. Il lui a pareillement promis
 » & accordé le pouvoir d'étendre son
 » autorité sur quelque autre partie du

S
MENS.

33.

cette oc-
 spagnols
 s posté-
 une na-
 nne une
 spagnols
 ils fon-
 empire
 nouveau
 re toute
 Alonfo
 s-hauts
 stille &
 nations
 & capi-
 ous dé-
 ue des
 eigneur
 ernel,

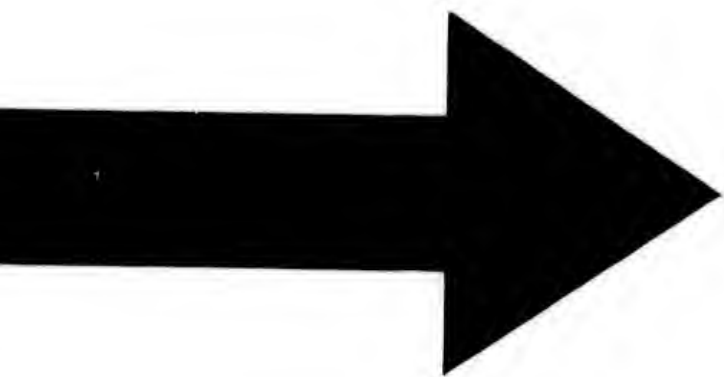
» monde qu'il voudroit, & de juger
 » & gouverner tous les chrétiens,
 » maures, juifs, idolâtres, ou tout
 » autre peuple de quelque secte ou
 » croyance qu'il puisse être. On lui a
 » donné le nom de *Pape*, qui veut
 » dire admirable, grand pere & tu-
 » teur, parce qu'il est le pere & le
 » gouverneur de tous les hommes.
 » Ceux qui ont vécu du tems de ce
 » saint-pere lui ont obéi en le recon-
 » noissant pour leur seigneur & leur
 » roi & pour le maître de l'univers.
 » On a obéi de même à ceux qui lui
 » ont succédé au pontificat; & cela
 » continue aujourd'hui & continuera
 » jusqu'à la fin des siècles:

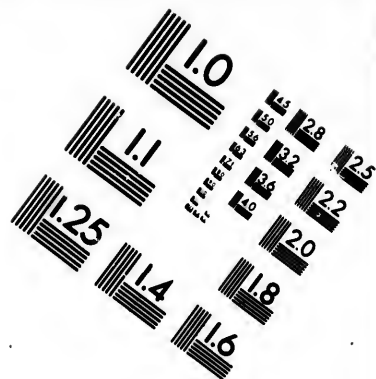
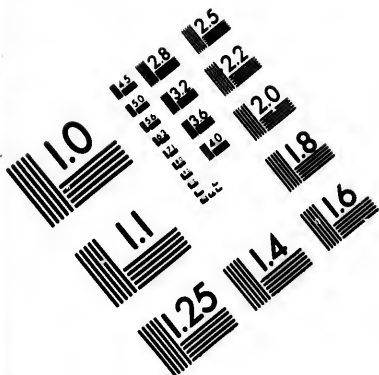
» L'un de ces pontifes, comme
 » maître du monde, a fait la conces-
 » sion de ces isles & de la terre-ferme
 » de l'océan, à leurs majestés catho-
 » liques les rois de Castille, Don
 » Ferdinand & Dona Isabelle, de glo-
 » rieuse mémoire, & à leurs succes-
 » seurs nos souverains, avec tout ce
 » qu'elles contiennent, comme cela
 » se trouve plus amplement expliqué
 » par certains actes qu'on vous mon-
 » trera si vous le desirez. Sa Majesté

» est d
 » tion
 » de la
 » qual
 » plup
 » con
 » fam
 » foi
 » opp
 » légi
 » peu
 » lont
 » fain
 » leur
 » plei
 » de
 » chre
 » maj
 » sou
 » les t
 » autr
 » ten
 » de
 » prio
 » de
 » réfl
 » de
 » pui
 » sou

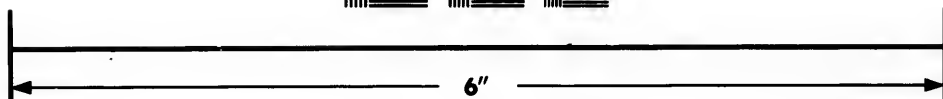
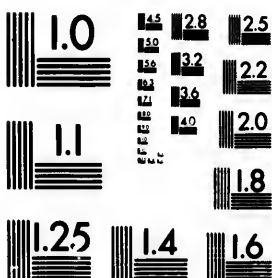
» est donc, en vertu de cette dona-
 » tion, roi & seigneur de ces isles &
 » de la terre-ferme, & c'est en cette
 » qualité de roi & de seigneur que la
 » plupart des isles dont on a fait
 » connoître ces titres ont été reconnus
 » sa majesté & lui rendent aujourd'hui
 » foi & hommage de bon gré & sans
 » opposition, comme à leur maître
 » légitime. Et du moment que les
 » peuples ont été instruits de sa vo-
 » lonté, ils ont obéi aux hommes
 » saints que sa majesté a envoyés pour
 » leur prêcher la foi; & tous, de leur
 » plein gré & sans le moindre espoir
 » de récompense, se sont rendus
 » chrétiens & continuent de l'être. Sa
 » majesté les ayant reçus avec bonté
 » sous sa protection, a ordonné qu'on
 » les traitât de la même manière que ses
 » autres sujets & vassaux. Vous êtes
 » tenus & obligés de vous conduire
 » de même; c'est pourquoi je vous
 » prie & vous demande aujourd'hui
 » de prendre le tems nécessaire pour
 » réfléchir mûrement à ce que je viens
 » de vous déclarer, afin que vous
 » puissiez reconnoître l'église pour la
 » souveraine & le guide de l'univers,







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

10
11

» ainsi que le saint - pere , nommé le
 » Pape , par sa propre puissance , & sa
 » majesté , par la concession du pape ,
 » pour rois & seigneurs souverains
 » de ces isles & de la terre - ferme ;
 » & afin que vous consentiez à ce que
 » les susdits - saints - peres vous an-
 » noncent & vous prêchent la foi. Si
 » vous vous conformez à ce que je
 » viens de vous dire , vous ferez bien
 » & vous remplirez les devoirs aux-
 » quels vous êtes obligés & tenus.
 » Alors sa majesté , & moi en son
 » nom , nous vous recevrons avec
 » amour & bonté , & nous vous lais-
 » serons vous , vos femmes & vos
 » enfans , exempts de servitude , jouir
 » de la propriété de tous vos biens ,
 » de la même maniere que les habitans
 » des isles. Sa majesté vous accordera
 » en outre plusieurs privileges , exemp-
 » tions & récompenses. Mais si vous
 » refusez ou si vous différez malicieu-
 » sement d'obéir à mon injonction ,
 » alors , avec le secours de Dieu ,
 » j'entrerai par force dans votre pays ,
 » je vous ferai la guerre la plus
 » cruelle , je vous soumettrai au joug
 » de l'obéissance envers l'église & le

» roi,
 » & v
 » & e
 » de
 » bien
 » qui
 » suje
 » sou
 » Je p
 » qui
 » heu
 » dése
 » put
 » ma
 » ser
 » que
 » tion
 » ici
 » tifi
 rera ,

Ba
 que
 qu'il
 en e
 fois
 froie

» roi, je vous enleverai vos femmes
 » & vos enfans pour les faire esclaves
 » & en disposer selon le bon plaisir
 » de sa majesté ; je faisirai tous vos
 » biens & je vous ferai tout le mal
 » qui dépendra de moi , comme à des
 » sujets rebelles qui refusent de se
 » soumettre à leur souverain légitime.
 » Je proteste d'avance que tout le sang
 » qui sera répandu & tous les mal-
 » heurs qui seront la suite de votre
 » désobéissance ne pourront être im-
 » putés qu'à vous seuls, & non à sa
 » majesté, ni à moi, ni à ceux qui
 » servent sous mes ordres ; c'est pour-
 » quoi vous ayant fait cette déclara-
 » tion & requisition, je prie le notaire
 » ici présent de m'en donner un cer-
 » tificat dans la forme requise ». *Herrera, Decad. 1, lib. VII, cap. 14.*

NOTE XXIV, pag. 56.

Balboa, dans sa lettre au roi, dit
 que de cent quatre vingt-dix hommes
 qu'il avoit emmenés avec lui, il n'y
 en eut jamais que quatre-vingt à la
 fois en état de servir, tant ils souff-
 roient de la fatigue, de la faim & des

maladies. *Herrera, Decad. 1, lib. X, cap. 16. P. Martyr, Decad. pag. 226.*

NOTE XXV, pag. 78.

Fonseca, évêque de Palencia & principal directeur des affaires de l'Amérique, avoit huit cents Indiens en propriété; le commandeur Lope de Conchillos, son premier associé dans ce département, en possédoit onze cents, & on en avoit donné un grand nombre aux autres favoris. Ils envoyoiient des intendans aux isles pour louer ces esclaves aux Colons. *Herrera, Decad. 1, lib. IX, cap. 14, pag. 225.*

NOTE XXVI, pag. 116.

Quoiqu'il y ait plus d'eau en Amérique que dans aucune autre partie du globe, on ne trouve cependant ni ruisseau ni riviere dans la province de Yucatan. Cette péninsule s'étend dans la mer à cent lieues de longueur depuis le continent, mais n'a pas plus de vingt lieues dans sa plus grande largeur. C'est une plaine unie où il

n'y a
habitan
qu'on
Toutes
der cet
un lieu
la mer
dent. p
tom. I

M
Suiv
grande
six mil
Celle d
de Ber
pieds.
sa mes
mille
hauteu
la part
de vin
*Voyag
tron. C
feute p
toujou
cens to
Prévôt
XIII,*

n'y a pas la moindre montagne. Les habitans font usage de l'eau de puits, qu'on trouve par-tout en abondance. Toutes ces circonstances font regarder cette vaste étendue de terre comme un lieu qui a fait autrefois partie de la mer. *Herrera, Descrip. India Occident. pag. 14. Hist. nat. par M. Buffon, tom. I, pag. 593.*

NOTE XXVII, pag. 131.

Suivant M. de Cassini, la plus grande hauteur des Pyrénées est de six mille six cents quarante-six pieds. Celle du mont Gemmi, dans le canton de Berne, est de dix mille cent & dix pieds. Le P. Feuillée dit que, suivant sa mesure, le Pic de Ténérif a treize mille cent soixante-dix-huit pieds de hauteur. La hauteur de Chimborazo, la partie la plus élevée des Andes, est de vingt mille deux cents huit pieds. *Voyages de D. J. Ulloa, observation astron. & phys. tom. II, pag. 114.* La seule partie du Chimborazo, qui est toujours couverte de neige, a huit cents toises de hauteur perpendiculaire. *Prévôt, histoire gén. des voyages, vol. XIII, pag. 636.*

NOTE XXVIII, pag. 131.

Comme une description particulière fait une plus forte impression que des assertions générales, je placerai ici un détail de la rivière de la Plata donné par un témoin oculaire, le P. Cattaneo, jésuite de Modene, qui arriva à Buenos-Ayres en 1749, & qui décrit les sentimens qu'il éprouva à la première vue de ces objets nouveaux. « Lorsque j'étois en Europe & que je lisois dans les livres de géographie & d'histoire que l'embouchure de la rivière de la Plata avoit cent cinquante milles de largeur, je regardois ce récit comme une exagération, parce que nous n'avons dans notre hémisphère aucune rivière qui approche de cette grandeur. Mon plus grand desir en approchant de son embouchure, fut de vérifier par moi-même la vérité de ce fait, & j'ai trouvé qu'on l'avoit rendu avec fidélité : ce que je conclusai particulièrement d'une constance. Lorsque nous partîmes de Monte - Viedo, qui est un fort

» situ
 » bou
 » geu
 » nou
 » avan
 » de l
 » trou
 » ne p
 » tre
 » l'eau
 » dans
 » mêm
 » dou
 » qui
 » ne n
 » trair
 » est à
 » rivie
 » il est
 » sur l
 » est f
 » peut
 » ni le
 » tuga
 » l'aut
 » bliée p
 » nestimo

» situé à plus de cent milles de l'em-
 » bouchure de la riviere & où sa lar-
 » geur est considérablement diminuée,
 » nous naviguâmes un jour entier
 » avant de découvrir le bord opposé
 » de la riviere. Lorsque nous nous
 » trouvâmes au milieu du canal, nous
 » ne pûmes discerner ni l'une ni l'au-
 » tre rive & ne vîmes que le ciel &
 » l'eau, comme si nous avions été
 » dans le grand océan. Nous aurions
 » même pensé être en pleine mer si la
 » douceur de l'eau de cette riviere,
 » qui est aussi trouble que celle du Pô,
 » ne nous eût pas convaincus du con-
 » traire. A Buenos-Ayres même, qui
 » est à cent lieues plus haut, & où la
 » riviere est bien moins large encore,
 » il est impossible de rien distinguer
 » sur la rive opposée qui, à la vérité
 » est fort basse & fort plate: on ne
 » peut pas seulement voir les maisons
 » ni les tours de l'établissement Por-
 » tugais de Colonia qui se trouve à
 » l'autre bord ». *Lettera prima*, pu-
 » bliée par Muratori, dans son *Christia-
 nesimo felice*, &c. tom. 1, pag. 257.

NOTE XXIX, pag. 137.

Terre-neuve, une partie de la nouvelle Ecosse & le Canada se trouvent dans le même parallèle de latitude que le royaume de France, & dans ces pays l'eau des rivières est gelée pendant l'hiver à plusieurs pieds d'épaisseur: la terre y est couverte de neige; la plupart des oiseaux quittent pendant cette saison un climat où ils ne pourroient pas vivre. Le pays des Eskimaux, une partie de la côte de Labrador, & les pays qui se trouvent au midi de la baie de Hudson, sont sur le même parallèle que la grande Bretagne; cependant le froid y est si excessif que toute l'industrie des Européens même n'a pas tenté de les cultiver.

NOTE XXX, pag. 140.

Acosta est, je crois, le premier philosophe qui ait cherché à rendre raison des différens degrés de chaleur dans l'ancien & le nouveau continent par l'action des vents qui regnent dans l'un

l'un
lib.
cet
red
tion
mis
son
ici
écla
imp
temp
L
pays
parti
perd
s'il c
diréc
une s
bient
donc
y app
gelée
Si
d'une
perfic
à un
vera
l'eau p
spécif
T

l'un & dans l'autre. *Hist. moral. &c. lib. II & III.* M. de Buffon a adopté cette théorie, qu'il a non-seulement rectifiée par de nouvelles observations, mais qu'il a même embellie & mise dans un jour plus frappant avec son éloquence ordinaire. On ajoutera ici quelques remarques qui pourront éclaircir encore une doctrine très-importante dans les recherches sur la température des différens climats.

Lorsqu'un vent froid souffle sur un pays, il doit en passant lui enlever une partie de sa chaleur, & par-là même perdre une partie de sa froideur. Mais s'il continue à souffler dans la même direction, il passera par degrés sur une surface déjà refroidie, & ne pourra bientôt plus perdre de son apreté. Si donc il parcourt un grand espace, il y apportera tout le froid d'une forte gelée.

Si le même vent parcourt l'étendue d'une mer vaste & profonde, la superficie de l'eau sera d'abord refroidie à un certain degré & le vent se trouvera réchauffé à proportion. Mais l'eau plus froide de la surface devenant spécifiquement plus pesante que l'eau

plus chaude qui est au - dessous, descend , & celle qui est plus chaude prend sa place: celle-ci se refroidissant à son tour continue à échauffer le courant d'air qui passe par - dessus & en diminue la froideur. L'action mécanique du vent & le mouvement de la marée contribuent à opérer ce changement successif de l'eau de la surface & l'élevation de celle qui est plus chaude , & par conséquent le refroidissement successif de l'air.

Cela continuera de même , & l'appréhension du vent diminuera jusqu'à ce que l'eau soit refroidie , au point que la surface ne soit plus assez agitée par l'action du vent pour qu'elle ne puisse se glacer. Par-tout où la surface se gele, le vent n'est plus réchauffé par l'eau intérieure , & il continue alors à souffler avec le même degré de froid.

C'est d'après ces principes qu'on peut expliquer les fortes gelées dans les grands continens, la douceur des hivers dans ces petites isles & le froid excessif des hivers dans ces parties de l'Amérique septentrionale qui nous sont le mieux connues. Dans les lieux qui sont au nord-ouest de l'Europe ,

la r
les
con
ven
de j

D

chau
la su
cesse
Mais
eaux
d'en-
ainfi

Ma

prop
chaleu
dessus
attenc
peut p
sidéra
lieu q
action
chaleu
un co
devien
portab
étendu
grés; c

la rigueur de l'hiver est modérée par les vents d'ouest, qui soufflent assez constamment pendant les mois de novembre, de décembre & une partie de janvier.

D'un autre côté, lorsqu'un vent chaud souffle sur la terre, il en chauffe la surface, qui par conséquent doit cesser de diminuer la chaleur du vent. Mais lorsque ce vent souffle sur les eaux, il les agite, fait monter celle d'en-bas qui est plus froide & continue ainsi à perdre sa chaleur.

Mais la principale cause de cette propriété de la mer de modérer la chaleur du vent ou de l'air qui passe dessus, c'est que la surface de la mer, attendu la transparence de l'eau, ne peut pas être échauffée à un degré considérable par les rayons du soleil; au lieu que la terre qui est exposée à leur action acquiert bientôt une grande chaleur. Ainsi lorsque le vent parcourt un continent de la zone torride, il devient bientôt d'une chaleur insupportable; mais en passant sur une vaste étendue de mer, il se rafraîchit par degrés; de sorte qu'en arrivant à la côte

la plus éloignée il devient propre à la respiration.

Ces principes peuvent nous aider à expliquer la cause des chaleurs étouffantes des grands continens de la zone torride, de la douceur du climat des isles qui se trouvent à la même latitude, de la grande chaleur qu'on éprouve pendant l'été dans les grands continens situés sous les zones tempérées ou plus froides, en comparaison de celle qu'on éprouve dans les isles. La chaleur du climat dépend non-seulement de l'effet immédiat des rayons du soleil, mais encore de leur action continue & de la chaleur qu'ils ont déjà produite antérieurement, & dont la terre demeure imprégnée pendant quelque tems; c'est pour cela qu'on éprouve dans le jour la plus grande chaleur vers les deux heures après midi, que les grandes chaleurs de l'été se font sentir vers le mois de juillet & que le froid est ordinairement plus violent en hiver vers le mois de janvier.

La température modérée des parties de l'Amérique qui se trouvent sous l'équateur, provient des forêts

qui
rayo
Le s
pas a
feuil
soleil
fant p
leur
On sa
tive
feuille
née à
expos
ration
les feu
tionne
l'effet
qui est
digieu
tions d
ce suje
muniq
son, p
verité

Dei
Margra

qui les couvrent & qui empêchent les rayons du soleil d'échauffer la terre. Le sol n'étant point échauffé, ne peut pas à son tour échauffer l'air, & les feuilles qui interceptent les rayons du soleil ne sont pas d'un volume suffisant pour absorber la quantité de chaleur nécessaire pour opérer cet effet. On fait d'ailleurs que la force végétative d'une plante produit dans les feuilles une perspiration proportionnée à la chaleur à laquelle elles sont exposées; & par la nature de l'évaporation cette perspiration produit dans les feuilles un degré de froid proportionnel à la perspiration. Ainsi donc l'effet de la feuille pour échauffer l'air qui est en contact avec elle, est prodigieusement diminué. Ces observations qui jettent un nouveau jour sur ce sujet intéressant, m'ont été communiquées par mon ami, M. Robison, professeur de physique à l'Université d'Edimbourg.

NOTE XXXI, pag. 141.

Deux grands naturalistes, Piso & Margrave, nous ont donné la description
V iij

tion du climat du Brésil avec une précision philosophique que nous desirions de retrouver dans les relations de plusieurs autres provinces de l'Amérique. Tous deux disent qu'il est doux & tempéré en comparaison du climat de l'Afrique, ce qu'ils attribuent principalement au vent frais de la mer qui souffle constamment. L'air y est non-seulement frais pendant la nuit, mais même assez froid pour obliger les habitans à faire du feu dans leurs cabanes. *Piso, de Medicinâ Brasiliensi, lib. I, pag. 1, &c. Margravius, hist. rerum nat. Brasiliae, lib. VIII, cap. 3, pag. 264.* Ce fait se trouve confirmé par Nieuhoff qui a long-tems résidé dans le Brésil. *Churchill's, collect. vol. II, pag. 26.* Gumilla, qui a passé plusieurs années dans le pays qu'arrose l'Orénoque, nous fait le même rapport de la température de son climat. *Histoire de l'Orénoque, tom. I, pag. 26.* Le P. Anuga dit avoir beaucoup souffert du froid sur les bords de la riviere des Amazones: *Relat. vol. II, pag. 56.* M. Biet, qui a vécu long-tems à Cayenne, parle de même de la température de ce climat & l'at-

trib
Fra
être
que
née
d'Ar
L
nale
la pl
degr
dans
geur
du c
ses d
puis
détro
tales
la m
Il est
tend
qu'au
dire
trouv
terres
une in
y occ
rable
à son
tances

tribue à la même cause. *Voyage de la France équinox. pag. 330.* Rien ne peut être plus différent de ces descriptions que celle que M. Adanson nous a donnée de la chaleur brûlante de la côte d'Afrique. *Voyage au Sénégal, passim.*

La forme de l'extrémité méridionale de l'Amérique paroît être la cause la plus sensible & la plus probable du degré excessif du froid qu'on ressent dans cette partie du continent. Sa largeur diminue à mesure qu'il s'étend du cap Saint-Antoine vers le sud, & ses dimensions sont fort rétrécies depuis la baie de Saint-Julien, jusqu'au détroit de Magellan. Ses côtes orientales & occidentales sont baignées par la mer du nord & l'océan pacifique. Il est probable qu'une vaste mer s'étend depuis sa pointe méridionale jusqu'au pôle antarctique. Dans quelque direction que souffle le vent il se trouve rafraîchi avant d'arriver aux terres Magellaniques, en traversant une immense étendue d'eau, & la terre y occupe un espace trop peu considérable pour pouvoir réchauffer le vent à son passage. Ce sont ces circonstances qui concourent à rendre la

température de l'air de cette partie de l'Amérique plus semblable à celle d'une île qu'à celle du climat d'un continent, & qui l'empêchent d'acquérir ce degré de chaleur qu'éprouvent en été les pays qui se trouvent en Europe & en Asie dans la même latitude septentrionale. Le vent du nord est le seul qui arrive à cette partie de l'Amérique après avoir traversé un grand continent. Mais après un examen attentif de sa position nous trouverons que cela même sert plutôt à diminuer qu'à augmenter le degré de chaleur. C'est à l'extrémité méridionale de l'Amérique que finit proprement l'immense chaîne des Andes qui parcourt presque en ligne droite du nord au sud toute l'étendue du continent. Les régions les plus brûlantes de l'Amérique méridionale, le Brésil, le Paraguay & le Tucuman sont à plusieurs degrés à l'est des terres Magellaniques. Le pays plat du Pérou, où l'on éprouve la chaleur des tropiques, est situé fort à l'ouest de ces terres. Le vent du nord, quoiqu'il traverse la terre, n'apporte donc pas à l'extrémité méridionale de l'Amérique l'aug-

me
dre
par
fer
gne

E
fran
cou
cere
quan
mér
degr
de g
trale
Hall
neuv
I, p
trou
cinq
de l
cem
cette
jour
pare
terre
Haw

mentation de chaleur qu'il a pu prendre en passant par les régions brûlantes, parce qu'avant d'y arriver il doit raser les sommets des Andes & s'imprégner du froid de ces régions glacées.

N O T E XXXII, pag. 143.

En 1739 on fit partir deux frégates françoises pour faire de nouvelles découvertes. Les navigateurs commencerent à sentir un froid excessif au quarante-quatrième degré de latitude méridionale. Au quarante-huitième degré ils trouverent des isles flottantes de glace. *Hist. de navig. aux terres australes, tom. II, pag. 256, &c.* Le Dr. Halley trouva de la glace au cinquante-neuvième degré de latitude: *id. tom. I, pag. 47.* Le commodore Byron se trouvant sur la côte des Patagons, à cinquante degrés trente-trois minutes de latitude méridionale, le 15 décembre, qui est le milieu de l'été de cette partie du globe où le plus long jour tombe au 21 décembre, compare ce climat avec celui de l'Angleterre au milieu de l'hiver. *Voyages de Hawkesworth, I, 25.* M. Banks étant

descendu à la terre de Feu dans la baie de *Bon-Succès*, situé au cinquante-cinquième degré de latitude, le 16 janvier, qui répond au mois de juillet de notre hémisphère, deux de ses gens moururent de froid pendant la nuit, & tous furent dans le plus grand danger de périr : *id. II, pag. 51, 52.* Le 14 mars, qui répond au mois de septembre de l'Europe, l'hiver s'étoit déjà déclaré & les montagnes se trouvoient couvertes de neige : *ib. 72.*

NOTE XXXIII, pag. 147.

M. de la Condamine, un des derniers & des plus exacts observateurs de l'état intérieur de l'Amérique méridionale, dit : « A cette foule d'objets » variés, qui diversifient les campagnes cultivées de *Quito*, succédoit l'aspect le plus uniforme ; de l'eau, de la verdure, & rien de plus. » On foule la terre aux pieds sans la voir : elle est si couverte d'herbes touffues, de plantes & de broussailles, qu'il faudroit un assez long travail pour en découvrir l'espace d'un pied ». *Relation abrégée d'un*

vo
ri
d'
Be
les
do
An
pla
des
s'è
bra
cen
tren
s'él
autr
dan
ton
ou
affen
resse
feau
pag.
lian
d'un
tion
foré
men
Péro
une

voyage, &c. pag. 48. Une des singularités de ces forêts, c'est une espece d'osier, que les Espagnols appellent *Bejuocos*, les François *Lianes*, & auquel les Indiens donnent le nom de *Nibbees*, dont on se sert ordinairement en Amérique au lieu de cordes. Cette plante monte en serpentant autour des arbres qu'elle rencontre, & après s'être élevée jusqu'aux plus hautes branches, elle jette des filets qui descendent perpendiculairement, rentrent dans la terre, y prennent racine, s'élevent de nouveau autour d'un autre arbre, montant ainsi & descendant alternativement. D'autres rejets portés obliquement par le vent ou par quelque hasard, forment un assemblage confus de cordages qui ressemble aux manœuvres d'un vaisseau. *Bancroft, nat. hist. of Guiana, pag. 99.* On trouve de ces filets de liane qui sont de la grosseur du bras d'un homme, *ibid. pag. 75.* La relation que M. Bouguer a donnée des forêts du Pérou, ressemble parfaitement à cette description. *Voyage au Pérou, pag. 16.* Oviedo nous a laissé une semblable description des forêts

qui se trouvent en d'autres parties de l'Amérique. *Hist. lib. IX, pag. 144, D.* Pendant plus de quatre mois de l'année les Moxes ne peuvent avoir de communication entr'eux, parce que là nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres. *Lettres édifiantes, tom. X, pag. 187.*

Garcia nous a donné une description détaillée & exacte des rivières, des lacs, des bois & des marais des provinces de l'Amérique situées entre les tropiques. *Origen. de los Indios, lib. II, cap. 5, §. 4, 5.* Les difficultés incroyables que Gonzales Pizarre eut à surmonter en voulant pénétrer dans le pays situé à l'est des Andes, nous donne un tableau frappant de l'état où se trouvoit cette partie de l'Amérique avant d'être défrichée. *Garcil. de la Vega, comment. royal du Pérou, part. II, liv. III, chap. 2-5.*

NOTE XXXIV, pag. 150.

Il paroît que les animaux de l'A-

més
peti
glo
l'Oh
gran
a fai
quan
le c
l'Oh
la ri
mar
Ces
tité
la co
mara
Crog
l'aut
avec
Ces
anim
natu
d'ani
ont
c'éto
Aprè
tillo
terre
avec
cony

mérique n'ont pas toujours été plus petits que ceux des autres parties du globe. On a trouvé près des rives de l'Ohio, un grand nombre d'os d'une grandeur étonnante. L'endroit où l'on a fait cette découverte se trouve à cent quatre-vingt-dix milles plus bas que le confluent de la rivière Scioto avec l'Ohio, & à près de quatre milles de la rive de cette dernière, du côté d'un marais nommé *le grand marais salé*. Ces os se trouvent en grande quantité à cinq ou six pieds sous terre, & la couche en est visible sur le bord du marais salé. *Journal of colonel George Croglan: manuscrit entre les mains de l'auteur.* Cet endroit paroît marqué avec exactitude dans la carte d'Evans. Ces os doivent avoir appartenu à des animaux d'une grandeur énorme; les naturalistes qui n'ont jamais connu d'animal vivant d'une pareille stature, ont d'abord été portés à croire que c'étoient des substances minérales. Après en avoir reçu plusieurs échantillons de différentes parties de la terre, & après les avoir examinés avec plus d'attention, on est enfin convenu que c'étoient des os de quel-

ques animaux: comme l'éléphant est le plus grand quadrupede connu, & que les dents qu'on a trouvées ressemblent beaucoup à celles des éléphants, tant par la qualité que par la forme, on en a conclu que les squelettes trouvés près de l'Ohio étoient de cette espece. Mais le docteur Hunter, l'un des savans de ce siecle qui est le plus en état de décider cette question, après avoir examiné attentivement plusieurs morceaux des défenses, des dents mâchelieres & des mâchoires, envoyées de l'Ohio à Londres, a prétendu qu'elles n'appartenoient pas à l'éléphant, mais à quelque grand animal carnivore d'une espece inconnue. *Phil. transact. vol. LVIII, pag. 34.* On a trouvé des os de la même espece & d'une grandeur aussi remarquable près des embouchures de l'Oby, de la Jeniseia & de la Lena, trois grandes rivieres de Sibérie. *Stralhenberg, descrip. des parties septentrionale & orientale de l'Europe & de l'Asie, pag. 402.* L'éléphant paroît ne pas sortir de la zone torride & ne point multiplier au-delà. Il ne pourroit vivre dans ces froides régions

qui
tenc
riqu
aux
rons
proc
conv
subi
conv
l'hist
tracc

Ce
dome
doit é
suiva
pagn
torrid
sinen
& le
pêche
de pa
Euro
gras,
la fav
septen
tempe

qui bordent la mer glaciale. L'existence de ces grands animaux en Amérique pourroit ouvrir un vaste champ aux conjectures. Plus nous considérons la nature & la variété de ses productions, plus nous devons être convaincus que ce globe terrané a subi d'étranges changemens par des convulsions & des révolutions dont l'histoire ne nous a conservé aucune trace.

NOTE XXXV, pag. 152.

Cette dégénération des animaux domestiques d'Europe en Amérique, doit être attribuée en partie aux causes suivantes. Dans les établissemens Espagnols qui se trouvent ou sous la zone torride, ou dans les pays qui l'avoisinent, le plus grand degré de chaleur & le changement de nourriture empêchent les moutons & les bêtes à corne de parvenir à la même grandeur qu'en Europe. Ils deviennent rarement aussi gras, & leur chair n'en a ni le suc ni la faveur délicate. Dans l'Amérique septentrionale où le climat est plus tempéré & plus approchant de celui

de l'Europe, les herbes qui viennent naturellement dans les pâturages sont d'une mauvaise qualité. *Mitchell*, pag. 157. L'agriculture y a fait si peu de progrès que la nourriture artificielle pour les troupeaux y est en très-petite quantité, & l'on n'y prend presque aucun soin du bétail pendant l'hiver, qui est très-long dans plusieurs provinces & rigoureux dans toutes. On traite fort mal les chevaux & les bêtes à cornes dans toutes les colonies Angloises. Toutes ces causes contribuent peut-être plus que la qualité du climat à faire dégénérer, dans ces provinces, la race des chevaux, des bœufs & des moutons.

NOTE XXXVI, pag. 153.

En 1518 l'isle d'Hispaniola fut désolée par ces insectes destructeurs. *Herrera* qui rapporte toutes les particularités de ce fléau, nous donne un exemple singulier de la superstition des colons Espagnols. « Après avoir essayé, dit-il, tous les moyens possibles de détruire les fourmis, ils résolurent d'implorer la protection

» des
 » esp
 » ils
 » du
 » plu
 » pat
 » for
 » tur
 » une
 ajout
 » cha
Herrera
 pag.

N
 L'a
 ques s
 diffé
 degré
 chaud
 l'équa
 lemer
 Le D
 serva
 rence
 degré
 pag. 2

» des saints ; mais comme c'étoit une
 » espece de calamité toute nouvelle,
 » ils furent embarrassés sur le choix
 » du saint qui pourroit leur être le
 » plus propice. Ils tirèrent au sort le
 » patron qu'ils devoient choisir. Le
 » sort décida en faveur de saint Sa-
 » turnin. Ils célébrèrent sa fête avec
 » une grande solemnité, & le fléau »,
 ajoute l'historien, « commença sur le
 » champ à diminuer ses ravages » :
Herrera, Decad. 2, lib. III, cap. 15,
pag. 107.

NOTE XXXVII, pag. 157.

L'auteur des *Recherches philosophi-
 ques sur les Américains*, pense que cette
 différence de chaleur est égale à douze
 degrés ; c'est-à-dire, qu'il fait aussi
 chaud en Afrique, à trente degrés de
 l'équateur, qu'à dix-huit degrés seu-
 lement en Amérique, *tom. I, pag. 11*.
 Le Dr. Mitchell, après trente ans d'ob-
 servations, prétend que cette diffé-
 rence est égale à quatorze ou quinze
 degrés de latitude. *Present state, &c.*
pag. 257.

NOTE, XXXVIII, pag. 157.

M. Bertram, qui le 3 janvier 1765, se trouva à la source de la riviere de Saint-Jean dans la Floride, y éprouva un froid si violent que dans une seule nuit la terre fut gelée de l'épaisseur d'un pouce sur les bords de la riviere. Les tilleuls, les citronniers & les bananiers périrent tous à Saint-Augustin. *Bertram's journal*, pag. 10. Le Dr. Mitchell nous fournit plusieurs exemples des effets extraordinaires du froid dans les provinces du midi de l'Amérique septentrionale. *Present state*, pag. 206, &c. Le 7 Février 1747, le froid fut si violent à Charlestown, que deux bouteilles d'eau chaude qu'une personne avoit mises en se couchant dans son lit, se trouverent fendues le lendemain au matin, & que l'eau n'étoit plus que deux morceaux solides de glace. Une jatte d'eau dans laquelle étoit une anguille vivante, fut gelée jusqu'au fond dans une cuisine où il y avoit du feu. Presque tous les orangers & les oliviers furent détruits. *Descript. of South Carolina*, London, 1761.

NOTE XXXIX, pag. 158.

Nous trouvons un exemple remarquable de cette fertilité dans la Guiane Hollandoise, pays fort plat & si bas que pendant les saisons pluvieuses il est ordinairement couvert de près de deux pieds d'eau. Cela rend le sol si riche, qu'il y a sur la surface, à douze pouces de profondeur, une couche d'engrais excellent, qu'on transporte pour cet usage à la Barbade. On a fait successivement trente coupes de cannes à sucre sur les bords de l'Essequibo, tandis qu'on n'en fait jamais plus de deux dans les isles des Indes occidentales. Les colons se servent de plusieurs moyens pour diminuer cette excessive fertilité du sol. *Bancroft, nat. hist. of Guiana, pag. 10, &c.*

NOTE XL, pag. 176.

Il paroît que c'est sans la moindre preuve évidente que M. Muller a supposé que ce cap avoit été doublé : *tom. I, pag. 2, &c.* L'académie impériale de Saint-Pétersbourg paroît ap-

puyer ce sentiment sur la manière dont *Tschukofnoi-noff* se trouve placé sur ses cartes. Mais je suis convaincu, d'après une autorité incontestable, que jamais aucun vaisseau Russe n'a fait le tour de ce cap ; & l'on n'a que des notions très-imparfaites du pays des *Tschutki*, qui ne dépend pas de l'empire de Russie.

NOTE XLI, pag. 180.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer dans une longue & épineuse recherche de géographie, nous pourrions faire plusieurs observations curieuses en comparant les relations des deux voyages des Russes & les cartes de leurs navigations respectives. Une remarque nous servira pour tous les deux ; on ne peut regarder comme absolument exacte la position qu'ils donnent aux différens lieux qu'ils ont visités. Le tems étoit si nébuleux qu'ils ne virent que rarement le soleil ou les étoiles, & la position des isles & des continents supposés fut déterminée par le seul calcul & non par des observations. Beerig & Tschirikow allerent

bea
nit.
&
du
au c
long
mén
qua
nute
la m
unie
quan
248
soit
trop
& le
Mais
nitzi
deux
l'est
grés
Beer
en re
ment
d'isles
en ob
rein in
nord
prom

beaucoup plus loin vers l'est que Krenitzin. Le pays découvert par Beering, & qu'il regarda comme faisant partie du continent de l'Amérique, est situé au deux cent trente - sixieme degré de longitude, en comptant du premier méridien à l'isle de Fer, & au cinquante-huitieme degré vingt-huit minutes de latitude. *Tschirikow* toucha à la même côte au deux cent quaranteunieme degré de longitude & au cinquante-sixieme de latitude. *Muller*, I, 248, 249. Il faut que le premier se soit avancé à soixante degrés de Petropawlovska, d'où il mit à la voile, & le dernier à soixante-cinq degrés. Mais il paroît par la carte de Krenitzin qu'il ne poussa son voyage qu'au deux cent quatre-vingtieme degré à l'est, & seulement à trente-deux degrés de Petropawlovska. En 1741, Beering & *Tschirikow*, en allant & en revenant, dirigerent principalement leur route au sud de la chaîne d'isles qu'ils avoient découverte, & en observant les montagnes & le terrain inégal des caps qu'ils voyoient au nord, ils penserent que c'étoient des promontoires de quelque partie du

continent de l'Amérique qui, à ce qu'ils s'imaginèrent, s'étendoit jusqu'au cinquante-sixième degré de latitude au sud. C'est ainsi qu'on les trouve placés dans la carte publiée par Muller, & sur une carte dessinée à la main par un contre-maître du navire de Beering, & qui m'a été communiqué par M. le professeur Robison. Mais en 1769, Krenitzin, après avoir hiverné dans l'isle d'Alaxa, s'avança si fort au nord en revenant, que sa route se trouva couper par le milieu ce qu'ils avoient supposé devoir être un continent, & qu'il trouva n'être qu'une mer ouverte; & il vit que ce qu'on avoit pris pour des caps du continent n'étoient que des isles de roche. Il est à présumer que les pays découverts en 1741 à l'est, n'appartiennent pas au continent de l'Amérique, & ne sont qu'une continuation de cette chaîne d'isles. Le froid extrême qui pendant l'été regne dans toutes ces isles, nous porte à conjecturer qu'elles ne sont dans le voisinage d'aucun continent. Le nombre des volcans qui se trouvent dans ces régions du globe, est extraordinaire. Il y en

a pl
pas
que
n'en
font
mon
leurs
lois
avan
de l'
que
fert
trem
l'isth
l'Asie
trans
d'isles
Il
tems
des
l'Amé
cupés
partie
petits
Califo
du pa
ninsu
de Mo
degré

a plusieurs au Kamtschatka, & il n'y a pas une des isles grandes ou petites que les Russes ont visitées, où l'on n'en trouve. Plusieurs de ces volcans sont encore allumés, & toutes les montagnes conservent des marques de leurs anciennes éruptions. Si je vou- lois admettre les conjectures qu'on a avancées en parlant de la population de l'Amérique, je pourrois supposer que cette partie de la terre ayant souf- fert de violentes secouffes par des tremblemens de terre & des volcans, l'isthme qui peut-être a uni autrefois l'Asie à l'Amérique, a été brisé & transformé par le choc en un groupe d'isles.

Il est singulier que dans le même tems que les Russes cherchoient à faire des découvertes au nord - ouest de l'Amérique, les Espagnols étoient oc- cupés du même projet dans une autre partie de ce continent. En 1769, deux petits navires partirent de Lorette en Californie pour découvrir les côtes du pays qui est au bord de cette pé- ninsule. Ils ne passerent pas le port de Monte-Rey, situé au trente-sixieme degré de latitude. Mais dans plusieurs

autres expéditions faites du port de Saint-Blas dans la nouvelle Galice, les Espagnols s'avancèrent jusqu'au cinquante-huitième degré de latitude. *Gazeta de Madrid, des 19 mars & 14 mai 1776.* Mais comme les journaux de ces voyages n'ont pas encore été publiés, je ne puis comparer les progrès qu'ils ont faits avec ceux des Russes, ni faire voir à quel point les navigateurs des deux nations se sont approchés les uns des autres. Il faut espérer que le ministre éclairé qui est aujourd'hui à la tête des affaires d'Espagne en Amérique, ne privera pas le public de ces instructions.

NOTE XLII, pag. 205.

Peu de voyageurs ont eu autant d'occasions que Don Antoine Ulloa d'observer les habitans des différentes contrées de l'Amérique. Dans un ouvrage qu'il a publié dernièrement, il décrit de la manière suivante les traits caractéristiques de cette race d'hommes. « Un front très-petit, couvert
» de cheveux aux extrémités jusques
» vers le milieu des sourcils, de petits
» yeux;

» yeux ; un nez mince, effilé & re-
 » courbé vers la levre supérieure ; le
 » visage large , les oreilles grandes ;
 » les cheveux très - noirs, lisses &
 » rudes ; les membres bien tournés ; le
 » pied petit ; le corps d'une propor-
 » tion exacte ; la peau unie & sans
 » poil, excepté dans la vieillesse où
 » il leur vient un peu de barbe, mais
 » jamais aux joues ». *Noticias Americanas*, &c. pag. 307. M. le Chevalier
 Pinto qui pendant plusieurs années a
 résidé dans une partie de l'Amérique
 où Ulloa n'a jamais été, donne l'es-
 quisse suivante de l'aspect général des
 Indiens de ces contrées. « Ils sont
 » tous d'une couleur de cuivre , avec
 » quelque différence dans les teintes,
 » non pas en proportion de leur dis-
 » tance de l'équateur, mais selon le
 » degré d'élevation du sol qu'ils ha-
 » bitent. Ceux qui vivent sur les hau-
 » teurs sont plus blancs que ceux qui
 » occupent les terrains bas & maré-
 » cageux de la côte. Leur visage est
 » rond & plus éloigné peut-être de
 » la forme ovale que celui d'aucun
 » autre peuple. Leur front est petit,
 » l'extrémité de leurs oreilles fort

» éloignée du visage , leurs levres
 » épaisses , leur nez camus , les yeux
 » noirs ou couleur de châtaigne , pe-
 » tits , mais distinguant les objets à une
 » grande distance. Leurs cheveux sont
 » toujours épais , lisses & sans la
 » moindre apparence de frisure. Ils
 » n'ont de poil sur aucune partie du
 » corps , excepté à la tête. Au pre-
 » mier regard un habitant de l'Amé-
 » rique méridionale paroît un être
 » doux & tranquille ; mais en l'exa-
 » minant de plus près on trouve dans
 » sa figure quelque chose de sauvage ,
 » de méfiant & de sombre ». *Manu-
 scrit entre les mains de l'auteur.* Ces deux
 portraits faits par des mains plus ha-
 biles que celles du commun des voya-
 geurs , ont une grande ressemblance
 entr'eux.

NOTE XLIII, pag. 205.

Il y a des exemples étonnans de
 l'agilité soutenue des Américains à la
 course. Adair rapporte les aventures
 d'un guerrier de Chikkasah , qui en
 un jour & demi & deux nuits fit trois
 cents milles comptés , au travers des

bo
 In
 qui
 Pér
 ans
 Cay
 suiv
 peu
 que
 Amé
 de le
 diens
 des c
 viere
 l'Oré
 comp
 gions
 » par
 » Par
 » rivi
 » ter
 » fon
 » mên
 » Pab
 » là.

ET ÉCLAIRCISSEMENS. 483
bois & des montagnes. *Hist. of Amer.
Indians*, 396.

NOTE XLIV, pag. 213.

M. Godin le jeune, qui pendant quinze ans a résidé parmi les Indiens du Pérou & de Quito, & pendant vingt ans dans la colonie Françoisise de Cayenne, où il y a un commerce suivi avec les Galibis & les autres peuplades de l'Orénoque, observe que la vigueur de la constitution des Américains est exactement en raison de leur habitude au travail. Les Indiens des climats chauds, tels que ceux des côtes de la mer du sud, de la riviere des Amazones & de celle de l'Orénoque, ne peuvent pas être comparés pour la force à ceux des régions froides; « cependant, dit-il, il » part tous les jours des chaloupes de » Para, établissement Portugais sur la » riviere des Amazones, pour remon- » ter la riviere malgré la rapidité de » son cours: ces chaloupes avec les » mêmes rameurs se rendent à San- » Pablo, qui est à huit cents lieues de » là. On ne trouvera aucun équipage

» de blancs ni même de negres, en
 » état de résister à une pareille fatigue,
 » comme les Portugais en ont fait
 » l'expérience ; cependant c'est ce
 » qu'on voit faire tous les jours aux
 » Indiens, parce qu'ils y sont habi-
 » tués depuis leur enfance ». *Manuf-
 crit entre les mains de l'auteur.*

NOTE XLV, pag. 223.

Dom Antoine Ulloa qui a parcouru
 une grande partie du Pérou & du
 Chili, le royaume de la nouvelle
 Grenade & plusieurs autres provinces
 qui bordent le golfe du Mexique,
 pendant les dix années qu'il a tra-
 vaillé avec les mathématiciens Fran-
 çois, & qui eut ensuite occasion de
 voir les habitans de l'Amérique sep-
 tentrionale, dit : « quand on a vu un
 » seul Américain, on peut dire qu'on
 » les a tous vus, tant ils se ressemblent
 » par le teint & par la figure ». *Notic.
 Americanas, pag. 308.* Un observa-
 teur plus ancien, Pedro de Cieca de
 Leon, un des conquérans du Pérou,
 qui a traversé aussi plusieurs provinces
 de l'Amérique, assure que ces peuples,

h
 to
 m
 de
 ve
 Cr
 ne
 ce
 cer
 qu
 pée
 en
 me
 être
 ract
 geur
 que
 peu
 pen
 que
 tem
 teste
 figur
 nou
 plus
 autr
 cia d
 Torq

hommes & femmes, paroissent être tous enfans d'un même peré & d'une même mere, malgré le nombre infini de peuplades ou de nations & la diversité des climats qu'ils habitent. *Cronica del Peru, part. I, cap. 19.* On ne peut pas douter qu'il n'y ait une certaine combinaison de traits & un certain air particulier qui forment ce qu'on peut appeller une figure Européenne ou Asiatique. Il doit donc y en avoir une aussi qu'on peut nommer figure Américaine & qui doit être propre à la race entiere. Ce caractère général peut frapper les voyageurs au premier coup-d'œil, tandis que les nuances qui distinguent les peuples de différentes régions échappent à leurs observations. Mais lorsque des personnes qui ont si longtems résidé parmi les Américains, attestent toutes cette ressemblance de figure dans les différens climats, nous pouvons en conclure qu'elle est plus remarquable que celle d'aucune autre race d'hommes. Voyez aussi *Garcia origen. de los Indios, pag. 54, 242. Torquemada, Monarch. Ind. II, 571.*

NOTE XLVI, pag. 225.

M. le Chevalier de Pinto dit qu'on lui a assuré que dans les parties intérieures du Brésil on trouve quelques individus qui ressemblent aux Blafards du Darien, mais que la race ne s'en propage point & que leurs enfans sont semblables aux autres Américains. Cette espece d'hommes est cependant peu connue. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE XLVII, pag. 232.

L'auteur des *Recherches philosophiques, &c. tom. I, pag. 281, &c.* a rassemblé & constaté avec beaucoup d'exacritude les témoignages de plusieurs voyageurs touchant les Patagons. Depuis la publication de cet ouvrage, plusieurs navigateurs ont visité les terres Magellaniques, & différent beaucoup, ainsi que leurs prédécesseurs, dans les relations qu'ils ont données des habitans de ce pays. Suivant le commodore Byron & son équipage, qui passerent le détroit en

1764, la grandeur ordinaire des Patagons est de huit pieds ; plusieurs même sont beaucoup plus grands : *Phil. transact. vol. LVII, pag. 78.* Les capitaines Wallis & Carteret qui les ont réellement mesurés en 1766, disent qu'ils ont six pieds & jusqu'à six pieds cinq & sept pouces : *Phil. transact. vol. LX, pag. 22.* Ces derniers paroissent cependant avoir été le même peuple dont on a si fort exagéré la grandeur en 1764, puisque plusieurs avoient encore des colliers & de la flanelle rouge de la même espèce que celle qu'on avoit mise à bord du vaisseau du capitaine Wallis ; d'où il conclut fort naturellement qu'ils avoient reçu ces présens de M. Byron. *Voyages rédigés par Hawkesworth, tom. I. M.* de Bougainville les mesura de nouveau en 1767, & son rapport s'approche beaucoup de celui du capitaine Wallis. *Voyages, tom. I, pag. 242.* Aux témoignages que je viens de citer, j'en ajouterai encore un autre d'un grand poids. En 1762, Dom Bernard Ibagnez d'Echavarri accompagna le marquis de Valdelirios à Buenos-Ayres, où il résida pendant plusieurs années.

C'est un auteur fort judicieux & qui parmi ses compatriotes passe pour ne s'être pas écarté de la vérité. En parlant des contrées qui se trouvent à l'extrémité méridionale de l'Amérique, il dit : « par quels Indiens sont-elles habitées? Ce n'est certainement pas par les fabuleux Patagons qui, à ce qu'on prétend, occupent ce district. Plusieurs témoins oculaires qui ont vécu & commercé avec ces Indiens, m'en ont donné une description exacte. Ils sont de la même taille que les Espagnols; je n'en ai jamais vu qui eût plus de deux *vares* & deux ou trois pouces »; c'est-à-dire, environ 80 ou 81, 332 pouces Anglois, si M. Echavarrri a calculé d'après la *vare* de Madrid; ce qui s'accorde beaucoup avec la mesure donnée par le capitaine Wallis. *Reyno, Jesuit. pag.* 238. M. Falkener, qui a demeuré pendant quarante ans comme missionnaire dans les parties méridionales de l'Amérique, dit que « les Patagons ou *Puelches* sont un peuple d'une grande taille; mais je n'ai jamais entendu parler de cette race de géants dont quelques voyageurs

n
 » l
 » c
 du

 A
 ing
 une
 che
 pas
 qu'e
 elle
 dém
 entre
 sujet
 n'av
 mes
 cile
 dans
 & qu
 quen
 tion
 sur t
 prog
 ladie
 a par
 rope

» ont fait mention, quoique j'aie vu
 » les individus de différentes peuplades
 » des Indiens méridionaux ». *Intro-*
duct. pag. 26.

NOTE XLVIII, pag. 238.

Antoine Sanchès Ribero, favant & ingénieux médecin, a publié en 1765 une dissertation, par laquelle il cherche à prouver que cette maladie n'a pas été apportée de l'Amérique, mais qu'elle a pris naissance en Europe où elle a été la suite d'une maladie épidémique & maligne. Si je voulois entrer ici dans une discussion sur ce sujet, dont je n'aurois pas parlé s'il n'avoit pas été intimement lié avec mes recherches, il ne seroit pas difficile de faire voir quelques méprises dans les faits sur lesquels il se fonde, & quelques erreurs dans les conséquences qu'il en tire. La communication rapide de ce mal, de l'Espagne sur toute l'Europe, ressemble plus au progrès d'une épidémie qu'à une maladie transmise par contagion. On en a parlé pour la première fois en Europe en 1493, & avant l'année 1497.

ce mal s'étoit déclaré dans presque toutes les contrées de l'Europe avec des symptomes si alarmans qu'on jugea nécessaire d'interposer l'autorité civile pour en arrêter le progrès.

NOTE XLIX, pag. 245.

Le peuple d'Otahiti n'a point de terme pour signifier un plus grand nombre que celui de deux cents, qui suffit pour ses calculs. *Relation des voyages, &c. par Hawkesworth, traduct. franç. in-4°. Paris 1774, tom. II, p. g. 502.*

NOTE L, pag. 255.

Comme la peinture que j'ai faite des nations sauvages differe beaucoup de celle que nous en ont donnée des auteurs très-estimables, il est peut-être nécessaire de produire ici quelques-unes des autorités sur lesquelles j'ai fondé ma description. Jamais les mœurs des Sauvages n'ont été décrites par des personnes plus en état de les observer avec discernement que les philosophes employés en 1735 par la

France & par l'Espagne pour déterminer la figure de la terre. M. Bouguer, Don Antonio Ulloa & Don George Juan ont vécu long-tems parmi les nations les moins civilisées du Pérou. M. de la Condamine a eu non-seulement aussi cette occasion de les observer, mais en descendant le Maragnon il a été à portée de voir les différentes peuplades qui habitent sur les bords de cette riviere dans son long cours au travers du continent de l'Amérique méridionale.

Il y a un rapport frappant entre les descriptions qu'ils nous ont données du caractère des Américains. « Ils sont » tous d'une paresse extrême, dit M. » Bouguer; ils passeront des journées » entieres dans la même place, assis » sur leurs talons, sans remuer ni rien » dire. . . . On ne peut assez dire » combien ils montrent d'indifférence » pour les richesses & même pour » toutes leurs commodités. . . . On ne » fait souvent quelle espece de motif » leur proposer lorsqu'on veut en » exiger quelque service. . . . On leur » offre inutilement quelques pieces » d'argent, ils répondent qu'ils n'ont

» pas faire ». *Voyages au Pérou, in-4^o. Paris 1749, pag. 102.*

Si on les regarde comme des hommes, les bornes de leur intelligence semblent incompatibles avec l'excellence de l'ame, & leur imbécillité est si visible qu'à peine en certains cas peut-on se faire d'eux une autre idée que celle qu'on a des bêtes. Rien n'altère la tranquillité de leur ame, également insensible aux revers & aux prospérités. Quoiqu'à demi nus, ils sont aussi contents que le roi le plus somptueux dans ses habillemens. Les richesses n'ont pas le moindre attrait pour eux, & l'autorité & les dignités où ils peuvent prétendre, leur paroissent si peu des objets d'ambition, qu'un Indien recevra avec la même indifférence l'emploi d'alcade & celui de bourreau, si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre. Rien ne peut les émouvoir ni les faire changer; l'intérêt n'a aucun pouvoir sur eux, & souvent ils refusent de rendre un petit service, quoique sûrs de recevoir une grosse récompense. La crainte ne fait aucun effet sur eux; le respect n'en produit pas davantage, disposi-

tion d'autant plus singulière qu'on ne peut la changer par aucun moyen : on ne peut ni les tirer de cette indifférence qui est à l'épreuve des efforts des hommes les plus habiles, ni leur faire renoncer à cette grossière ignorance ni à cette négligence insouciantes qui déconcertent la prudence de ceux qui s'occupent de leur bien-être. *Voyage de Ulloa, tom. 1, pag. 335, 336.* Il cite des traits extraordinaires de ces qualités singulières, *pag. 336, 347.* « L'insensibilité, dit » M. de la Condamine, fait la base du » caractère des Américains. Je laisse » à décider si on la doit honorer du » nom d'apathie, ou l'avilir par celui » de stupidité. Elle naît sans doute du » petit nombre de leurs idées, qui » ne s'étend pas au-delà de leurs besoins. Gloutons jusqu'à la voracité » quand ils ont de quoi la satisfaire ; » sobres quand la nécessité les y » oblige, jusqu'à se passer de tout sans » paroître rien désirer ; pusillanimes & » poltrons à l'excès, si l'ivresse ne les » transporte pas ; ennemis du travail ; » indifférens à tous motifs de gloire, » d'honneur & de reconnaissance ;

» uniquement occupés de l'objet pré-
» sent, & toujours déterminés par lui,
» sans inquiétude pour l'avenir; inca-
» pables de prévoyance & de ré-
» flexion; se livrant quand rien ne les
» gêne à une joie puérile, qu'ils ma-
» nifestent par des sauts & des éclats
» de rire immodérés, sans objet &
» sans dessein; ils passent leur vie sans
» penser, & ils vieillissent sans sortir
» de l'enfance dont ils conservent tous
» les défauts. Si ces reproches ne re-
» gardoient que les Indiens de quelques
» provinces du Pérou, auxquels il ne
» manque que le nom d'esclaves, on
» pourroit croire que cette espece
» d'abrutissement naît de la servile dé-
» pendance où ils vivent; l'exemple
» des Grecs modernes prouvant assez
» combien l'esclavage est propre à dé-
» grader les hommes; mais les Indiens
» des missions & les Sauvages qui
» jouissent de leur liberté, étant pour
» le moins aussi bornés, pour ne pas
» dire aussi stupides que les autres,
» on ne peut voir sans humiliation
» combien l'homme abandonné à la
» simple nature, privé d'éducation &
» de société, differe peu de la bête ».

Relation abrégée d'un voyage, &c. pag. 52, 53. M. de Chanvalon, observateur intelligent & philosophe, qui se rendit à la Martinique en 1751, & qui y résida pendant six ans, a fait des Caraïbes le portrait suivant. « Ce n'est » pas la couleur rougeâtre de leur » teint, ce ne sont pas leurs traits dif- » férens des nôtres, qui mettent une » si grande différence entr'eux & nous: » c'est leur excessive simplicité; ce » sont les bornes de leur conception. » Leur raison n'est pas plus éclairée ni » plus prévoyante que l'instinct des » bêtes. Celle des gens de la campagne » les plus grossiers, celle même des ne- » gres élevés dans les parties de l'Afri- » que les plus éloignées du commerce, » laisse entrevoir quelquefois une in- » telligence encore enveloppée, mais » capable d'accroissement. Celle des » Caraïbes ne paroît presque pas en- » être susceptible. Si la saine philoso- » phie & la religion ne nous prêtoient » pas leurs lumières; si l'on se décidoit » par les premières impulsions de l'es- » prit, on seroit porté d'abord à croire » que ces peuples n'appartiennent pas à » la même espèce humaine que nous.

» Leurs yeux stupides sont le vrai mi-
» roir de leur ame; elle patoit sans fonc-
» tions, leur indolence est extrême.
» Jamais de soucis pour le moment
» qui doit succéder au moment pré-
» sent ». *Voyage à la Martinique*, pag.
44, 45, 51. MM. de la Borde, Dutertre
& Rochefort confirment cette des-
cription. « Les marques caractéris-
» tiques des Californiens, dit le Pere
» Venegas, de même que de tous les
» autres Indiens, sont la stupidité &
» l'insensibilité; le défaut de connois-
» sance & de réflexion; l'inconstance,
» l'impétuosité & un appétit aveugle;
» une paresse excessive qui leur fait
» abhorrer la fatigue & le travail;
» l'amour du plaisir & des amusemens,
» quelque insipides & grossiers qu'ils
» soient; la pusillanimité & le décou-
» ragement; en un mot, le défaut to-
» tal & absolu de tout ce qui consti-
» tue l'homme & le rend raisonnable,
» inventif, traitable, utile à lui-même
» & à la société. Il n'est pas aisé aux
» Européens qui ne sont pas sortis de
» leurs pays, de se former une juste
» idée des peuples dont je parle. On
» auroit de la peine à trouver dans le

» recoin le moins fréquenté du globe,
 » une nation aussi stupide, aussi bor-
 » née, aussi foible d'esprit & de
 » corps que les malheureux Ca-
 » liforniens. Leur intelligence ne va
 » pas au-delà de ce qu'ils voient : les
 » idées abstraites, les raisonnemens
 » les moins compliqués sont hors de
 » leur portée, de manière qu'ils ne
 » perfectionnent presque jamais leurs
 » premières idées ; encore sont-elles
 » fausses & imparfaites. On a beau
 » leur faire sentir les avantages qu'ils
 » peuvent se procurer en agissant de
 » telle ou telle façon, ou en s'abstenant
 » de ce qui les flatte ; on ne gagne rien
 » sur eux ; ils ne peuvent comprendre
 » le rapport qu'il y a entre les moyens
 » & les fins ; ils ne savent ce que c'est
 » que de s'occuper à se procurer un
 » bien ou à se garantir d'un mal dont
 » ils sont menacés. Leur volonté est
 » proportionnée à leurs facultés, &
 » toutes leurs passions n'agissent que
 » dans une sphere très-bornée. Ils
 » n'ont absolument point d'ambition,
 » & ils sont infiniment plus jaloux de
 » passer pour robustes que pour vail-
 » lans. Ils ne connoissent ni l'honneur,

» ni la réputation, ni les titres, ni les
 » postes, ni les distinctions de supé-
 » riorité; de manière que l'ambition,
 » ce puissant ressort des actions hu-
 » maines, qui cause tant de biens ap-
 » parens & tant de maux réels dans le
 » monde, n'a aucun pouvoir sur eux.
 » Cette disposition d'esprit les rend
 » non-seulement paresseux, indolens,
 » inactifs & ennemis du travail, mais
 » leur fait encore saisir avec empref-
 » sement le premier objet qui se pré-
 » sente devant eux pour peu qu'il leur
 » plaise. Ils regardent avec indiffé-
 » rence les services qu'on leur rend,
 » & n'en conservent aucune recon-
 » noissance. En un mot, on peut les
 » comparer à des enfans en qui la
 » raison n'est pas encore développée.
 » C'est proprement une nation chez
 » qui aucun individu ne parvient à
 » l'âge viril ». *Hist. nat. & civile de la*
Californie, tom. I, pag. 85, 90. M.
 Ellis parle de même de l'indolence &
 du caractère inconséquent du peuple
 qu'on trouve près de la baie de Hud-
 son. *Voyage, pag. 194, 195.*

Les Américains sont si stupides que
 tous les negres en général ont une ap-

tit
 ap
 ve
 est
 po
 se
 pé
 ga
 ca
 Ul

po
 ch
 ou
 pré
 des
 qu
 pa
 je
 ma
 les
 co
 un
 les
 la
 éc

ritude beaucoup plus grande qu'eux à apprendre les différentes choses qu'on veut leur enseigner, & dont il leur est impossible de saisir l'idée; c'est pourquoi les negres, quoiqu'esclaves, se croient des êtres d'une nature supérieure aux Américains, qu'ils ne regardent qu'avec mépris, comme incapables de discernement & de raison. *Ulloa, notic. Americ. pag. 322, 323.*

NOTE LI, pag. 265.

J'ai remarqué, pag. 219, que c'est pour la même raison qu'ils ne cherchent jamais à élever les enfans foibles ou mal-faits. Ces deux idées sont si profondément imprimées dans l'esprit des Américains, que les Péruviens, qui sont très-civilisés si on les compare avec les peuples Sauvages dont je dépeins les mœurs, les ont retenues, malgré leur commerce journalier avec les Espagnols. Ce peuple regarde encore la naissance des jumeaux comme un événement de mauvais augure, & les parens ont recours à des actes de la plus rigoureuse mortification pour écarter les malheurs dont ils sont me-

» nacés. Lorsqu'un enfant est né avec
 » quelque difformité, ils cherchent à
 » éviter de le faire baptiser, & ce n'est
 » pas sans peine qu'on les engage à le
 » nourrir. *Atriaga, extirpac. de la Ido-*
lat. del Peru, pag. 32, 33.

NOTE LII, pag. 272.

» La quantité de poisson qu'on trouve
 » dans les rivières de l'Amérique méridionale est si considérable qu'elle mérite quelque attention. Le P. Acugna dit, « qu'il y a une si grande quantité de poisson dans le Maragnon, qu'on peut le prendre avec la main sans employer aucun artifice: pag. 138. L'Orénoque, dit le P. Gumilla, produit une si grande quantité de tortues, que je ne saurois trouver des termes pour l'exprimer. Je ne doute même pas que ceux qui liront ce que je vais dire, ne m'accusent d'exagérer la chose; mais je puis les assurer qu'il est aussi difficile de les compter que de compter le sable des rivages de l'Orénoque. On peut juger de leur quantité par la consommation extraordinaire

» qu
 » &
 » fle
 » éle
 » mi
 » no
 » to
 » en
 » po
 » tit
 » qu
Hist.
 pag.
 firme

Pi
 la cu
 singu
 fatal
 d'êtr
 fert
 Pifo
 d'un
 dont
 enriv
 conf
 minu

» qu'il s'en fait ; car toutes les nations
 » & tous les peuples voisins de ce
 » fleuve, & même ceux qui en sont
 » éloignés s'y rendent avec leurs fa-
 » milles pour en faire la récolte ; &
 » non-seulement ils s'en nourrissent
 » tout le tems qu'elle dure, mais ils
 » en font même sécher pour les em-
 » porter chez eux, y joignant une mul-
 » titude de corbeilles pleines d'œufs
 » qu'ils ont fait cuire au feu, &c. »
Hist. de l'Orénoque, tom. II, chap. 22,
pag. 56, 60. M. de la Condamine con-
firme ces récits ; pag. 159.

NOTE LIII, pag. 272.

Piso a décrit deux de ces plantes,
 la *cururuape* & la *guajana-timbo*. Il est
 singulier que quoiqu'elles operent ce
 fatal effet sur les poissons, bien loin
 d'être nuisibles à l'homme, on s'en
 sert avec succès dans la médecine.
Piso, lib. IV, cap. 88. Bancroft parle
 d'une autre plante, nommée *hiarrée*,
 dont une petite quantité suffit pour
 enivrer les poissons à une distance
 considérable ; de sorte qu'en peu de
 minutes ils flottent sans mouvement.

sur la surface de l'eau, où il est facile de les prendre. *Nat. hist. of Guiana*, pag. 106.

NOTE LIV, pag. 277.

Nous avons des exemples remarquables des malheurs auxquels des nations sauvages ont été exposées par la famine. Alvar Nugnès Cabeca de Vaca, l'un des plus vertueux aventuriers Espagnols, a demeuré pendant neuf ans parmi les Sauvages de la Floride qui ignoroient toute espee d'agriculture, & dont la nourriture étoit aussi mauvaise que précaire. « Ils » vivent principalement, dit-il, des » racines des plantes, qu'ils ne se procurent qu'avec beaucoup de peine, » en errant de tous côtés pour les » chercher. Ils tuent quelquefois un » peu de gibier ou prennent du poisson, mais en si petite quantité, que » la faim les oblige à manger des araignées, des œufs de fourmis, des vers, des lézards, des serpens & une » espee de terre onctueuse; je suis » même persuadé que s'il se trouvoit » dans ce pays quelques pierres, ils

» les
» res
» réd
» ger
» ils
» est
» fru
fragia
rema
font
trois

M
exact
avec
culti
expé
vain
suc,
cassa
gnol.
Dese

O
en A

» les avaleroient. Ils gardent les arê-
 » res de poisson & de serpent, qu'ils
 » réduisent en poudre pour les man-
 » ger. La seule saison pendant laquelle
 » ils ne souffrent point de la famine
 » est celle où se mûrit un certain
 » fruit, qu'ils nomment *tunas* ». *Nau-
 fragias*, cap. 18, pag. 20, 21, 22. Il
 remarque dans un autre endroit qu'ils
 sont souvent réduits à passer deux ou
 trois jours sans manger. C. 24, pag. 27.

NOTE LV, pag. 280.

M. Fermin a donné une description
 exacte des deux especes de manioc,
 avec un détail sur la maniere de les
 cultiver, à quoi il a joint quelques
 expériences qu'il a faites pour se con-
 vaincre des qualités vénéneuses du
fuc, extrait de l'espece qu'il appelle
cassave amere, connue parmi les Espa-
 gnols sous le nom de *Yuca-brava*.
Descript. de Surinam, tom. 1, pag. 66.

NOTE LVI, pag. 281.

On trouve le plantain en Asie &
 en Afrique aussi bien qu'en Amérique.

Oviedo prétend que ce n'est point une plante indigene du nouveau monde, mais qu'elle a été portée à Hispaniola en 1516, par le P. Thomas de Berlanga, qui l'avoit prise aux isles Canaries où les boutures originaires en avoient été apportées des Indes orientales: *Oviedo, lib. VIII, cap. 1.* Cependant l'opinion d'Acosta & d'autres naturalistes qui la regardent comme une plante de l'Amérique, paroît mieux fondée, *Acosta, hist. nat. lib. IV, 21.* Elle étoit cultivée par des peuples sauvages de l'Amérique qui avoient peu de communication avec les Espagnols, & qui étoient privés de cette intelligence qui porte l'homme à imiter des nations étrangères ce qui peut lui être utile. *Gumil. III, pag. 186. Voyage de Wafer, pag. 87.*

NOTE LVII, pag. 283.

Il est surprenant qu'Acosta, l'un des écrivains les plus exacts & les plus instruits sur les affaires d'Amérique, affirme que le maïs, quoique cultivé sur le continent, n'étoit pas connu dans les isles, où l'on ne man-
geoit

geoit que du pain de cassave: *Hist. nat. lib. IV, cap. 16.* Mais Martyr, dans le premier livre de ses Décades, qu'il écrivit en 1493, après le premier retour du voyage de Colómb, cite expressément le maïs comme une plante cultivée par les Insulaires, & dont ils faisoient du pain, *pag. 7.* Gomera assure aussi qu'ils connoissent la culture du maïs: *hist. gener. cap. 28.* Oviedo décrit le maïs sans dire que ce fût une plante qui n'étoit pas naturelle à Hispaniola: *lib. VII, cap. 1.*

NOTE LVIII, *pag. 294.*

La nouvelle Hollande, pays qu'on ne connoissoit autrefois que de nom, mais qui depuis peu a été visitée par des observateurs intelligens, est située dans une région du globe où l'on doit jouir d'un climat très-heureux, puisqu'elle s'étend depuis le dixieme jusqu'au trente-huitieme degré de latitude septentrionale. Sa surface quarree est plus grande que celle de toute l'Europe. Le peuple qui en habite les différentes parties paroît ne former qu'une seule race. Il est évidemment

moins civilisé que la plupart des Américains & a fait moins de progrès dans les arts de la vie. On n'apperçoit pas la moindre trace de culture dans toute cette vaste étendue de terre. Les habitans sont en si petit nombre que le pays paroît presque désert. Leurs tribus sont beaucoup moins considérables que celles de l'Amérique. Ils ne vivent pour ainsi dire que de poissons; ils n'ont point de demeure fixe, mais errent de côté & d'autre pour chercher leur nourriture. Les deux sexes vont entièrement nus. Leurs habitations, leurs ustensiles, &c. sont plus simples & plus grossiers que ceux des Américains. *Voy. &c. publiés par Hawkesworth, tom. III, pag. 104, &c. in-4°.* La nouvelle Hollande est peut-être le pays où l'on trouve l'homme dans l'état de la plus grande ignorance, & où il nous offre le plus triste exemple de sa condition & de ses moyens dans cet état de nature brute. Si dans la suite de nouveaux voyageurs y font des recherches plus exactes, la comparaison des mœurs de ses habitans avec celles des Américains, ne pourra manquer de

former un article intéressant & instructif pour l'histoire de l'espece humaine.

NOTE LIX, pag. 294.

Le P. Gabriel Marest, que les affaires de sa mission obligerent de se rendre de *Cascaskias*, village des Illinois à *Machillimakinac*, c'est-à-dire, à plus de trois cents lieues de là, nous donne de ce pays la description suivante. « Nous avons marché pendant » douze jours sans rencontrer une » seule ame. Tantôt nous nous trouvons dans des prairies à perte de » vue, coupées de ruisseaux & de » rivières, sans trouver aucun sentier qui nous guidât ; tantôt il falloit » nous ouvrir un passage à travers des » forêts épaisses, au milieu de broussailles remplies de ronces & d'épines ; d'autres fois nous avions à » passer des marais pleins de fange, où » nous enfoncions quelquefois jusqu'à la ceinture. Après avoir bien fatigué » pendant le jour, il nous falloit prendre le repos de la nuit sur l'herbe » ou sur quelques feuillages, exposés

» au vent, à la pluie & aux injures
 » de l'air » : *Lettres édifiantes*, pag. 360,
 361. Le Dr. Brickell, dans une course
 qu'il fit en 1730 de la Caroline sep-
 tentrionale vers les montagnes, mar-
 cha quinze jours sans rencontrer une
 seule créature humaine : *Nat. hist. of
 North Carolina*, pag. 389, Diego de
 Ordas qui voulut former un établis-
 sement dans l'Amérique méridionale
 en 1532, parcourut de même ce pays
 pendant quinze jours sans y trouver
 un seul habitant. *Herrera*, *Decad.* 5,
lib. I, cap. 11.

NOTE LX, pag. 295.

Je suis fort porté à croire que la
 communauté de biens & la jouissance
 commune des vivres ne sont connues
 que des peuples chasseurs les plus
 sauvages, & que l'idée du droit ex-
 clusif de propriété sur les fruits de la
 terre naît chez une nation au moment
 qu'elle connoît quelque espece d'agri-
 culture ou d'industrie réglée. Les dé-
 tails que j'ai reçus sur l'état de la pro-
 priété chez les Indiens de différentes
 parties de l'Amérique me confirment

dans cette opinion. « L'idée des natu-
 » rels du Brésil touchant la proprié-
 » té, est que si quelqu'un a cultivé un
 » champ, lui seul doit jouir de son
 » produit, sans qu'un autre y puisse
 » prétendre. Tout ce qu'un individu
 » ou une famille prend à la chasse ou
 » à la pêche appartient de droit à cet
 » individu ou à cette famille, sans
 » qu'on soit obligé d'en faire part à
 » qui que ce soit, excepté aux caciques
 » ou à quelque parent malade. Si
 » quelqu'un du village entre dans leurs
 » cabanes, il peut s'y asseoir & man-
 » ger sans en demander la permission ;
 » mais ce n'est qu'une conséquence de
 » leur principe général d'hospitalité ;
 » car je ne me suis jamais apperçu
 » qu'ils partageassent la récolte de
 » leurs champs ou le produit de leur
 » chasse, ce qu'on auroit pu regarder
 » comme le résultat de quelque idée
 » de communauté de biens. Ils sont
 » au contraire si attachés à ce qu'ils
 » regardent comme leur bien propre,
 » qu'il seroit très-dangereux de vou-
 » loir les en priver. Je n'ai jamais vu
 » ni entendu parler d'aucune nation
 » Indienne de l'Amérique méridio-

» nale parmi laquelle cette commu-
 » nauté de biens qu'on vante tant soit
 » connue. Ce qui coûta le plus aux
 » Jésuites à faire goûter aux Indiens
 » du Paraguay, fut la jouissance com-
 » mune des biens, qu'ils introduisi-
 » rent dans leurs missions, & qui étoit
 » contraire aux idées antérieures des
 » Indiens. Ils connoissoient les droits
 » d'une propriété privée & exclusive,
 » & ne se soumirent qu'avec répu-
 » grance à des loix qui y étoient op-
 » posées ». *Manuscrit de M. le cheva-*
lier de Pinto, entre les mains de l'auteur.
 « La possession actuelle, dit un mis-
 » sionnaire qui pendant plusieurs an-
 » nées a résidé parmi les Indiens des
 » cinq nations, donne un droit sur un
 » terrain; mais lorsque le possesseur
 » le quitte, un autre a le même droit
 » de s'en rendre maître qu'avoit eu
 » celui qui vient de le quitter ». Cette
 loi ou cette coutume ne regarde pas
 seulement le terrain sur lequel est bâ-
 tie une maison, mais encore un champ
 cultivé. « Si quelqu'un a préparé une
 » piece de terre pour y bâtir ou plan-
 » ter, personne n'a le droit de l'en
 » priver, & moins encore de lui en-

» lever le fruit de ses travaux , à moins
 » qu'il ne renonce lui - même à sa
 » possession ; mais je n'ai jamais en-
 » tendu parler d'un acte formel de
 » cession d'un Indien à un autre dans
 » leur état naturel. Les limites de
 » chaque canton sont marquées ; c'est-
 » à-dire, qu'il leur est permis de chas-
 » ser jusqu'à telle riviere d'un côté &
 » telle montagne de l'autre. Cet espace
 » est occupé & cultivé par un cer-
 » tain nombre de familles qui jouif-
 » sent en particulier du fruit de leur
 » travail & du produit de leur chasse ,
 » sans qu'il soit permis à la commu-
 » nauté d'y prétendre ». *Manuscrit de*
M. Gideon Hawley, entre les mains de
l'auteur.

NOTE LXI, pag. 298.

Cette différence entre le caractère
 des Américains & celui des negres est
 si frappante, qu'il est passé en proverbe
 dans les isles Françoises, « queregar-
 » der un Sauvage de travers, c'est le
 » battre ; le battre, c'est le tuer ; battre
 » un negre, c'est le nourrir ». *Du Tertre,*
tom. II, pag. 490.

NOTE LXII, pag. 300.

La description de l'état politique du peuple de Cinaloa ressemble parfaitement à celui des habitans de l'Amérique septentrionale. « Ils n'ont ni » loix ni souverains pour punir leurs » crimes, dit un missionnaire qui a » vécu long-tems parmi eux : ils n'ont » aussi aucune espece d'autorité ou de » gouvernement politique, qui les » contienne dans de certaines bornes. » Ils ont à la vérité des caciques qui » sont les chefs des familles ou des » villages, mais leur autorité se borne » à les commander pendant la guerre » ou lorsqu'ils font quelques expédi- » tions contre leurs ennemis. Cette » autorité des caciques n'est pas hé- » réditaire, & ils ne la doivent qu'à » leur valeur pendant la guerre, ou » au pouvoir & au nombre de leurs » parens & de leurs amis. Quelque- » fois même ils obtiennent cette pré- » éminence par leur éloquence à faire » valoir leurs propres exploits ». *Ribas, hist. de los triunf. &c. pag. 11.*
L'état des Chiquitos dans l'Amérique

méridionale est à peu près le même.
 « Ils n'ont aucune forme régulière
 » de gouvernement ou de société ci-
 » vile; mais sur les objets d'intérêt
 » public ils écoutent les conseils de
 » leurs vieillards, qu'ils suivent or-
 » dinairement. La dignité de cacique
 » n'est pas héréditaire, & n'est accor-
 » dée qu'au mérite ou à la valeur. Il ne
 » regne parmi eux qu'une espèce d'u-
 » nion imparfaite. Leur société res-
 » semble à une république sans chef,
 » où chacun est le maître de sa per-
 » sonne, & peut, sur le moindre dé-
 » goût, se séparer de ceux avec qui
 » il paroît le plus lié ». *Relac. his-
 torical de los Chiquitos, por P. Juan
 Patr. Fernandez, pag. 32, 33.* Ainsi il
 paroît que les nations qui sont dans
 un même état de société, quoiqu'ha-
 bitant des climats fort différens, ont
 les mêmes institutions civiles & la
 même forme de gouvernement.

NOTE LXIII, pag. 322.

« J'ai connu des Indiens », dit un au-
 teur fort instruit de leurs mœurs,
 « qui pour se venger ont fait mille

» lieues à travers des forêts, des mon-
 » tagnes & des marais de roseaux,
 » exposés à toutes les intempéries de
 » l'air, à la faim & à la soif. Leur
 » desir de vengeance est si violent
 » qu'il fait mépriser tous ces dangers,
 » pourvu qu'ils aient le bonheur d'en-
 » lever la chevelure du meurtrier ou
 » d'un ennemi, afin d'appaier les
 » ombres irritées de leurs parens ma-
 » sacrés ». *Adair, hist. of Amer. In-*
dians, pag. 150.

NOTE LXIV, pag. 322.

Les exploits que Piskaret, chef des
 Algonquins, a exécutés pour la plu-
 part seul ou avec un ou deux de ses
 compagnons, tiennent une place dis-
 tinguée dans l'histoire de la fameuse
 guerre entre les Algonquins & les Iro-
 quois. *De la Potherie, tom. 1, pag. 297.*
Éc. Colden's, hist. of five nations, pag.
125.

NOTE LXV, pag. 327.

La vie d'un chef qui échoue dans
 une expédition est souvent en dan-
 ger, & il est toujours dégradé du rang.

qu'il avoit obtenu par ses exploits antérieurs. *Adair, pag. 388.*

NOTE LXVI, *pag. 327.*

Comme la maniere de faire la guerre chez les peuples de l'Amérique septentrionale, est généralement connue, j'ai fondé principalement mes observations sur les témoignages des auteurs qui en ont parlé. Mais on retrouve les mêmes maximes chez d'autres nations. Un missionnaire judicieux nous a donné une description des opérations guerrières du peuple du grand Chaco dans l'Amérique méridionale, & ces opérations ressemblent parfaitement à celles des Iroquois. « Presque tous ces Indiens sont » anthropophages, & n'ont d'autre » occupation que la guerre & le pillage. Ils se sont rendus formidables » aux Espagnols par leur acharnement » dans le combat, & plus encore par » les stratagèmes qu'ils emploient » pour les surprendre. S'ils ont entrepris de piller une habitation, il n'y » a rien qu'ils ne tentent pour tenir » dans une fausse sécurité ou pour

» écarter ceux qui peuvent la défen-
 » dre. Ils cherchent pendant une année
 » entiere le moment de fondre sur eux
 » sans s'exposer ; ils ont sans cesse des
 » espions en campagne , qui ne mar-
 » chent que la nuit , se traînant , s'il
 » le faut , sur les coudes , qu'ils ont
 » toujours couverts de calus. C'est
 » ce qui a fait croire à quelques Espa-
 » gnols , que par des secrets magiques
 » ils prenoient la forme de quelque
 » animal , pour observer ce qui se
 » passoit chez leurs ennemis. Lors-
 » qu'eux - mêmes ils sont surpris , le
 » désespoir les rend si furieux qu'il
 » n'y a point d'Espagnol qui voulût
 » les combattre avec égalité d'armes.
 » On a vu des femmes vendre leur
 » vie bien cher aux soldats les mieux
 » armés ». *Relacion Chorographica del*
gran Chaco de P. Lozano , pag. 78.
Hist. génér. des voyages , tom. XIV ,
pag. 75.

NOTE LXVII , pag. 329.

Lery , qui a été témoin oculaire
 d'une bataille entre les Topinambous
 & une autre nation puissante du Brésil ,

nous a donné un tableau frappant du courage & de la férocité de ces peuples: « Ego cum gallo altero, dit-il, » paulò curiosius, magno nostro periculo (si enim ab hostibus capti aut » lesi fuissetemus, devoracioni fuissetemus devoti), barbaros nostros in » militiam cunctes comitari volui. Hi, » numero 4000 capita cum hostibus » ad littus decertârunt, tantâ ferocitate, ut vel rabidos & furiosos » quosque superarent. Cùm primùm » hostes conspexere, in magnos atque » editos ululatus perruperunt. Hæc » gens adeò fera est & truculenta, ut » tantisper dum virium vel tantillum » restat, continuò dimicent, fugam- » que nunquam capeffant. Quod à naturâ illis inditum esse reor. Testor » interea me, qui non semel, tum peditum tum equitum copias ingentes » in aciem instructas hic conspexi, » tantâ nunquam voluptate videndis » peditum legionibus armis fulgentibus, quantâ tum pugnantibus istis, » persuffum fuisse ». *Lery, hist. navigat. in Brasil. ap. de Bry, tom. III. pag. 207, 208, 209.*

en-
nés
eux
des
mar-
, s'il
ont
C'est
Espa-
iques
elque
ui se
Lorf-
is, le
qu'il
voulût
armes.
re leur
mieux
hica del
pag. 78.
XIV,
9.
oculaire
nambous
u Brésil,

NOTE LXVIII, pag. 337.

Les Américains, ainsi que les autres peuples sauvages, coupoient autrefois la tête aux ennemis qu'ils tuoient à la guerre, pour la rapporter en trophée; mais comme ces têtes les incommodoient beaucoup dans leur retraite, qu'ils font toujours avec précipitation, & quelquefois jusqu'à une grande distance, ils se sont contentés ensuite d'enlever la chevelure avec la peau du crâne. Quoique cette coutume soit plus en usage dans l'Amérique septentrionale, elle ne laisse pas d'être connue des peuples méridionaux. *P. Lozano, pag. 79.*

NOTE LXIX, pag. 338.

Les paroles de la *chanson de guerre* semblent dictées par ce même esprit féroce de vengeance. « Je vais en » guerre venger la mort de mes freres: » je tuerai, j'exterminerai, je sacca- » gerai, je brûlerai mes ennemis; j'a- » menerai des esclaves, je mangerai » leur cœur, je ferai sécher leur chair;

« je boirai leur sang, j'apporterai leur
 » chevelure, & je me servirai de leurs
 » crânes pour en faire des tasses ».
Nouv. voyage aux Indes occidentales,
par M. Bossu, in 12, tom. 1, pag. 115.
note.

Des personnes instruites m'ont as-
 suré que depuis que le nombre des
 Indiens a considérablement diminué,
 ils ne mettent presque plus aucun de
 leurs prisonniers à mort, parce qu'ils
 regardent comme une politique plus
 sage de leur accorder la vie & de les
 adopter. Ces scènes terribles dont j'ai
 parlé, arrivent aujourd'hui si rarement
 que des missionnaires & des négoc-
 cians qui ont demeuré long-tems par-
 mi les Indiens n'en ont jamais vu.

NOTE LXX, pag. 339.

Tous les voyageurs qui ont visité
 les peuples les moins civilisés de l'A-
 mérique, s'accordent sur ce fait, qui
 se trouve confirmé par deux exemples
 remarquables. Lors de l'expédition
 de Narvaès dans la Floride, en 1528,
 les Espagnols furent réduits, pour
 conserver leur propre vie, à manger

ceux de leurs compagnons qui mourroient ; ce qui parut si révoltant aux Indiens accoutumés à manger leurs prisonniers, qu'ils ne regarderent plus les Espagnols qu'avec horreur & indignation. *Torquemada, monarch. Ind. tom. II, pag. 584. Naufragios de Alv. Nugnès Cabeca de Vaca, cap. 14, pag. 15.* Quoique les Mexicains dévorassent avec avidité pendant le siege de Mexico, les Espagnols & les Tlascallans qu'ils faisoient prisonniers, la famine la plus cruelle ne put les engager à manger les corps morts de leurs compatriotes. *Bern. Diaz del Castillo, conquest. de la nuev. Espagne, pag. 156.*

NOTE LXXI, pag. 342.

On trouve plusieurs exemples singuliers de la maniere dont les peuples du Brésil traitent les prisonniers, dans une relation de Stadius, officier Allemand au service des Portugais, publiée en 1556. Il fut fait prisonnier par les Topinambous qui le tinrent pendant neuf ans en captivité. Il fut souvent le témoin de ces fêtes horribles qu'il décrit, & il étoit lui-même

des
pri
des
&
34
M.
tion
ra l
d'ac
circ
ocu
du
de B
teur
parti
dius
Purc
Etc.

Q
apat
parc
le tr
aute
pend
con
fort

destiné à subir le sort cruel des autres prisonniers; mais il sauva sa vie par des efforts extraordinaires de courage & d'adresse. *De Bry, tom. III, pag. 34, &c.* De Lery, qui accompagna M. de Villegagnon dans son expédition au Brésil en 1556, & qui demeura long-tems dans ce pays, se trouve d'accord avec Stadius dans toutes les circonstances. Il fut souvent le témoin oculaire de la maniere dont les peuples du Brésil traitent leurs prisonniers: *de Bry, tom. III, pag. 210.* Un auteur Portugais en rapporte plusieurs particularités remarquables, que Stadius & Lery ont passées sous silence. *Purch. Pilgr. tom. IV, pag. 1294, &c.*

NOTE LXXII, pag. 347.

Quoique j'aie suivi, touchant cette apathie des Américains, l'opinion qui paroît être la plus raisonnable & qui se trouve appuyée par l'autorité des auteurs les plus respectables, il y a cependant des écrivans d'un mérite reconnu qui ont donné des théories fort différentes sur ce sujet, Dom An-

tonio Ulloa, dans un voyage qui a paru depuis peu, prétend que la con-
 texture de la peau & la constitution
 physique des Américains les rend
 moins sensibles à la douleur que le
 reste des hommes. Il s'en trouve plu-
 sieurs preuves dans la tranquillité avec
 laquelle ils souffrent les plus cruelles
 opérations de chirurgie, &c. *Noti-
 cias Americanas, pag. 313, 314.* Des
 chirurgiens ont fait les mêmes obser-
 vations dans le Brésil. « Un Indien,
 » disent-ils, ne se plaint jamais de la
 » douleur, & souffre l'amputation d'un
 » bras ou d'une jambe sans pousser le
 » moindre soupir ». *Manuscrit entre les
 mains de l'auteur.*

NOTE LXXIII, pag. 351.

Cette idée est naturelle à tout peu-
 ple grossier. Dans les premiers tems
 de la république, c'étoit une maxime
 parmi les Romains qu'un prisonnier,
 « tum decessisse videtur cum captus
 » est ». *Digest. lib. XLIX, tit. 15, cap.
 18.* Dans la suite, lorsque le progrès du
 luxe les eut rendus plus indulgens sur
 cet article, ils furent obligés d'em-

ployer deux fictions de jurisprudence pour assurer la propriété, & pour permettre à un prisonnier de retourner chez lui, l'une par la loi *Cornelia*, & l'autre par le *Jus postliminii*. *Heineccii, juris civ. sec. ord. Pand. tom. II, pag. 294.* Les mêmes idées se trouvent chez les negres. Jamais on n'y a reçu la rançon d'un prisonnier. Dès qu'on en prend un à la guerre, il est regardé comme un homme mort, & on peut en effet le regarder comme perdu pour sa patrie & pour sa famille. *Voyage du chevalier de Marchais, tom. I, pag. 369.*

NOTE LXXIV, pag. 352.

Les naturels du Chili, les plus braves & les plus fiers de tous les peuples Américains, sont les seuls exceptés de cette observation. Ils combattent leurs ennemis en pleine campagne; leurs troupes s'avancent & attaquent non-seulement avec courage, mais avec ordre. Quoique les peuples de l'Amérique septentrionale puissent pour la plupart changer leurs arcs & leurs fleches pour des armes à feu d'Europe, ils suivent toujours leur

ancienne maniere de faire la guerre & ne s'écartent point de leur systéme particulier; mais les opérations militaires des peuples du Chili ressemblent beaucoup à celles des nations de l'Europe & de l'Asie. *Ovallès, relacion of Chili. Churchill's, coll. tom. III, pag. 71. Lozano, hist. del Parag. tom. I, pag. 144, 145.*

NOTE LXXV, pag. 358.

Herrera nous en a donné un exemple singulier. A Yucatan les hommes sont si soigneux de leur parure, qu'ils portent par-tout des miroirs, qui sans doute sont faits de pierre, comme ceux des Mexicains, (*Decad. 4, lib. III, cap. 8.*), & dans lesquels ils aiment beaucoup à se regarder; mais les femmes n'en font jamais usage: *Decad. 4, lib. X, cap. 3.* Il remarque que parmi les *Panches*, peuple féroce de la nouvelle Grenade, il n'y a que les guerriers distingués à qui il soit permis de percer leurs levres & d'y porter des pierres ou d'orner leurs têtes de plumes: *Decad. 7, lib. IX, cap. 4.* Quoique le royaume du Pérou fût

très-civilisé, il y avoit des provinces où la condition des femmes étoit déplorable. Elles étoient chargées du soin de la culture & des travaux domestiques. Il ne leur étoit pas permis de porter des bracelets ou d'autres ornemens, dont les hommes se paroient avec complaisance. *Zarate, hist. de Peru, tom. 1, pag. 15, 16.*

NOTE LXXVI, pag. 358.

J'ai hasardé d'appeller cette méthode d'oindre & de peindre leurs corps, *l'habillement* des Américains; ce qui s'accorde même avec leur propre idiôme. Ils ne sortent jamais de leurs maisons s'ils ne sont oints depuis les pieds jusqu'à la tête, & ils s'excusent de sortir en disant qu'ils ne peuvent point paroître parce qu'ils sont nus. *Gumilla, hist. de l'Orénoque, tom. 1, pag. 191.*

NOTE LXXVII, pag. 360.

On trouve dans la province de Cinaloa, dans le golfe de Californie, des peuples qui paroissent vivre dans un

état de société, quoiqu'on puisse les compter parmi les nations les plus grossières de l'Amérique. Ils ne cultivent ni ne sement jamais; ils n'ont même aucune habitation. Ceux de l'intérieur du pays ne vivent que de la chasse, & ceux des côtes que de la pêche; les uns & les autres suppléent au reste par les différentes productions spontanées de la terre. Comme ils n'ont aucun abri pendant les tems pluvieux, ils rassemblent des roseaux ou des herbes fortes, qu'ils lient par un bout & qu'ils ouvrent de l'autre pour leur servir d'espece de capuchon, qui semblable à un auvent reçoit la pluie & les en garantit pendant plusieurs heures. Dans les tems chauds, ils se forment avec des branches d'arbres un abri contre les rayons brûlans du soleil. Pour se préserver du froid, ils font de grands feux autour desquels ils dorment en plein air. *Historia de los triumphos de Nuestra Santa-Fé, entre gentes las mas barbaras, &c. por P. And. Perez de Kibas, pag. 7, &c.*

NOTE LXXVIII, pag. 362.

Ces maisons ressemblent à des

gran
avoi
sur
plus
semb
Puro
129
M. E
» pa
» fai
» ces
» na
» ou
» mé
» un
» dé
» de
» n'a
» qu
» qu
» qu
» tea
» pa
Nouv
146,

O

granges. Nous en avons mesuré qui avoient cent cinquante pas de long sur vingt pas de large. Il y en a où plus de cent perionnes habitent ensemble. *Wilson's account of Guiana. Purch. Pilgr. vol. IV, pag. 1263, ibid. 1291.* « Les maisons des Indiens », dit M. Barrere, « ont l'air d'une extrême » pauvreté, & sont une image par- » faite des premiers tems. . . . Toutes » ces cases ou huttes, qui sont ordi- » nairement bâties sur une hauteur » ou au bord de quelque riviere, pêle- » mêle & sans aucun ordre, forment » un aspect des plus tristes & des plus » désagréables. On n'y voit rien que » de hideux & de sauvage. Le paysage » n'a rien de riant. Le silence même » qui regne dans tous ces endroits, & » qui n'est interrompu quelquefois » que par le bruit désagréable des oi- » seaux ou des bêtes fauves, n'est ca- » pable d'inspirer que de la frayeur ». *Nouvelle relat. de la France équinox. pag. 146, 147.*

NOTE LXXIX, pag. 365.

On trouve dans l'Amérique méridi-

de les
plus
culti-
n'ont
ux de
que de
de la
pléent
uctions
me ils
ms plu-
eaux ou
par un
re pour
on, qui
la pluie
plusieurs
s, ils se
d'arbres
ulans du
froid, ils
desquels
Historia de
la. Fe, en-
éc. por P.
Éc.

362.
nt à des

dionale des peuples qui ont l'art de lancer des fleches à une grande distance & avec une force extraordinaire, sans se servir d'arcs. « Ils font » usage d'une *sarbacane* par le moyen » de laquelle ils soufflent une fleche à » plus de cent vingt pas. Cet instru- » ment est fait d'un roseau naturel & » creux, long de neuf à dix pieds, de » grosseur d'un bon pouce; & pour » que la fleche puisse atteindre à un » si grand éloignement, à cause de sa » grande légèreté, ils en enveloppent » le gros bout de coton non filé, qui » la fait entrer avec un peu de diffi- » culté dans la *sarbacane*, ce qui com- » primant l'air la fait sortir avec une » rapidité surprenante, sans quoi il ne » seroit pas possible de la faire traver- » ser un si grand espace. Ces petites » fleches sont toujours empoisonnées». *Fermin, descript. de Surinam, tom. I, pag. 55. Bancroft's. Nat. hist. of Guiana, pag. 281, &c.* Les peuples des Indes orientales font un grand usage de cette *sarbacane*.

NOTE LXXX, pag. 366.

Je pourrois en produire plusieurs
exemples,

exemples, mais je me bornerai à en citer un seul pris chez les Esquimaux. « Leurs arcs sont d'une construction » fort ingénieuse, dit M. Ellis. Ils sont » ordinairement composés de trois » morceaux de bois, qu'ils savent » joindre très-proprement & avec un » art admirable. C'est du sapin ou du » melese, que les Anglois nomment » en ce pays genevrier, qu'ils em- » ploient communément pour cet usa- » ge; & comme ces bois ne sont ni » forts ni élastiques, ils suppléent à » l'un & à l'autre en renforçant leur » arc par derriere, avec une espece » de bande faite de nerfs ou tendons » de leurs bêtes fauves. Ils ont soin de » mettre souvent leurs arcs dans l'eau, » ce qui faisant retrécir les cordes » leur donne par - là plus d'élasticité » & les fait porter plus loin qu'ils ne » feroient autrement. Ils sont habitués » à cet exercice depuis leur jeunesse, » & ils tirent avec une dextérité in- » concevable ». *Voyage de la baie d'Hudson, tom. II, pag. 27, 28.*

NOTE LXXXI, pag. 367.

Le besoin est le grand mobile qui
Tome II. Z

rt de
e dif-
aordi-
s font
noyen
eche à
instru-
rel &
eds, de
e pour
e à un
e de sa
loppent
ilé, qui
de diffi-
qui com-
avec une
quoil ne
e traver-
s petites
onnées».
tom. I,
of Guia-
ples des
and usage

366.

plusieurs
exemples,

excite & guide l'homme dans les inventions nouvelles. Il y a cependant une inégalité si grande dans les progrès des découvertes, & quelques nations ont si fort devancé les autres, quoique dans des circonstances presque semblables, qu'il faut attribuer cette différence à quelque événement de leur histoire ou à quelque cause particulière de leur situation physique que nous ignorons. Les habitans de l'isle d'Otaïti, découverte depuis peu dans la mer du sud, surpassent de beaucoup la plupart des Américains dans la connoissance des arts d'industrie; cependant ils ignoroient la méthode de faire bouillir l'eau, & n'avoient aucun vase dans lequel ils pussent la contenir & la soumettre à l'action du feu: ils ne concevoient pas plus qu'on pût l'échauffer que la rendre solide. *Voyages autour du monde, rédigés par Hawkesworth, tom. II, pag. 132, 155, in-4°.*

NOTE LXXXII, pag. 368.

Une de ces chaloupes, qui pouvoit contenir neuf hommes, ne pesoit que soixante livres. *Gosnol, relat. des voya-*

ges de la Virginie, rec. de voy. au nord,
tom. V, pag. 403.

NOTE LXXXIII, pag. 371.

Ulloa nous en donne une preuve remarquable. « Dans leurs fabriques » de tapis, de rideaux & de couvertures de lit, & autres semblables » étoffes, toute leur industrie consiste à » prendre chaque fil l'un après l'autre, » à les compter chaque fois, & à y » faire ensuite passer la trame; de sorte » que pour fabriquer une piece de » quelque-une de ces étoffes, ils em- » ploient jusqu'à deux ans ou même » davantage ». *Voyage au Pérou, tom. I, pag. 336.* Bancroft donne la même description des naturels de la Guiane: *pag. 225.* Suivant Adair, les Indiens de l'Amérique septentrionale n'ont pas plus d'esprit ni de dextérité: *pag. 422.* Les planches qu'on trouve dans *Purchas, tom. III, pag. 1106,* des peintures des Mexicains, me fait croire que ce peuple ne possédoit pas une méthode plus parfaite ni plus prompte de tisser. L'invention d'un métier étoit au-dessus de la portée de l'esprit des Américains les plus ci-

es in-
 ndant
 s pro-
 es na-
 autres,
 s pref-
 tribuer
 nement
 e cause
 nyfique
 ans de
 uis peu
 sent de
 éricains
 d'indus-
 t la nié-
 , & n'a-
 el ils puf-
 tre à l'ac-
 oient pas
 la rendre
 nde, rédi-
 pag. 132.

368.
 ni pouvoit
 pevoit que
 t. des voya-

vilifiés. Ils sont si lents dans tous leurs ouvrages, qu'un de leurs ouvriers demeure plus de deux mois à faire avec son couteau une pipe à fumer. *Ibid.* pag. 423.

NOTE LXXXIV, pag. 374.

Le P. Lafitau dans ses *Mœurs des Sauvages*, emploie 347 pages fastidieuses in-4°. pour le seul article de la religion.

NOTE LXXXV, pag. 378.

J'ai renvoyé le lecteur aux différens auteurs qui ont parlé des peuples les moins civilisés de l'Amérique. Leur témoignage est uniforme. Celui du P. Ribas touchant le peuple de Cinaloa, s'accorde avec tous les autres. « Pendant plusieurs années, dit-il, que je résidai parmi ces peuples, je fus très-attentif à observer si l'on devoit les regarder comme idolâtres, & je puis affurer avec vérité, que quoiqu'on trouve chez quelques-uns des traces d'idolâtrie, les autres n'ont pas la moindre connoissance de Dieu, ni même de quelque fausse

» divinité, & qu'il ne rendent aucun
 » hommage formel à l'Être suprême
 » qui gouverne le monde. Ils ne peu-
 » vent se former aucune idée de la
 » providence d'un créateur de qui ils
 » doivent attendre dans la vie future
 » la récompense de leurs vertus & la
 » punition de leurs crimes. Ils ne
 » s'assemblent jamais en public pour
 » exercer aucun acte de religion ».
Ribas, triunfos, &c. pag. 16.

NOTE LXXXVI, pag. 379.

Le peuple du Brésil étoit si effrayé
 du tonnerre, qui est fréquent & ter-
 rible dans ce pays, ainsi que dans
 d'autres parties de la zone torride,
 que c'étoit non-seulement pour eux
 un objet de culte religieux, mais
 que le mot le plus expressif de leur
 langue pour désigner la divinité, étoit
 celui de *toupan*, dont ils se servent
 aussi pour désigner le tonnerre. *Piso
 de Medec. Brasil. pag. 8. Nieuhoff.
 Church. collect. tom. II, pag. 132.*

NOTE LXXXVII, pag. 391.

Suivant le rapport de M. Dumont,
 Z iij.

témoin oculaire des funérailles du grand chef des Natchez, il paroît que les sentimens de ceux qui se sacrifioient à cette occasion étoient fort différens. Il y en avoit qui briguoient cet honneur avec ardeur ; d'autres cherchoient à éviter leur sort & plusieurs même conserverent la vie en se sauvant dans les bois. Les Bramines donnent aux femmes qu'on doit brûler avec les corps de leurs maris une liqueur enivrante, qui les rend insensibles à leur malheureux sort ; les Natchez obligent de même leurs victimes d'avalier plusieurs morceaux de tabac, ce qui produit un semblable effet. *Mém. de la Louisiane, tom. I, pag. 227.*

NOTE LXXXVIII, pag. 403.

Ils sont très-licencieux en plusieurs occasions, sur-tout dans les danses instituées pour le rétablissement de la santé de quelque personne malade. *De la Potherie, hist. &c. tom. II, pag. 42. Charlevoix, hist. de la nouvelle France, tom. III, pag. 319.* Mais leurs danses sont ordinairement telles que je les ai décrites.

NOTE LXXXIX, pag. 406.

Les *Othomaques* qui habitent les bords de l'Orénoque, emploient pour ce même effet une poudre faite de grains d'*Yuapa* & de coquilles de certains gros colimaçons calcinés au feu, & pulvérisés. Les effets en sont si violens, quand on la prend par le nez, qu'elle inspire plutôt la fureur que l'ivresse. *Hist. de l'Orénoque par Gummilla, tom. 1, pag. 286.*

NOTE XC, pag. 411.

Quoique cette observation soit vraie à l'égard de la plupart des nations méridionales, il y en a cependant quelques-unes où l'intempérance des femmes n'est pas moins excessive que celle des hommes. *Bancroft's nat. hist. of Guiana, pag. 275.*

NOTE XCI, pag. 418.

On trouve des circonstances contradictoires & inexplicables dans les auteurs les plus judicieux qui ont parlé des mœurs des Américains. Le P. Charlevoix que la dispute de son ordre avec celui des Franciscains sur

l'esprit & les connoissances des peuples de l'Amérique septentrionale, intéressoit à exposer leurs qualités morales & intellectuelles dans le jour le plus favorable, assure qu'ils sont continuellement occupés à négocier avec leurs voisins, & qu'ils sont paroître dans leurs négociations autant d'habileté que de noblesse de sentimens. Il ajoute cependant « qu'il y va de » tout pour un plénipotentiaire d'em- » ployer tout ce qu'il a d'esprit & » d'éloquence; car si les propositions » ne sont pas agréées, il faut qu'il se » tienne bien sur ses gardes. Il n'est pas » rare qu'un coup de hache soit l'unique réponse qu'on lui fasse. Il n'est » pas même hors de danger quand il » a évité la première surprise; il doit » s'attendre à être poursuivi & à être » brûlé s'il est pris ». *Hist. de la nouv. France, tom. III, pag. 257.* Des hommes capables de supporter de pareils actes de violence, paroissent ignorer les premiers principes sur lesquels est fondé le commerce réciproque entre les nations, & au lieu des négociations perpétuelles dont parle Charlevoix, il paroît impossible qu'il y ait

même la moindre communication entre ces peuples.

NOTE XCII, pag. 422.

Tacite dit des Germains : « *gaudens*
» muneribus, sed nec data imputant ;
» nec acceptis obligantur ». De mor.
Germ. cap. 21. Un auteur qui s'est
 trouvé à portée d'observer le prin-
 cipe qui porte les Sauvages à ne mon-
 trer aucune reconnoissance des dons
 qu'ils ont reçus, & à n'attendre au-
 cun retour de ceux qu'ils ont faits,
 explique ainsi leur idée à ce sujet.
 « Si vous m'avez donné ceci, disent-
 » ils, c'est que vous n'en aviez pas
 » besoin vous - même ; quant à moi ,
 » je ne donne jamais ce que je crois
 » pouvoir m'être nécessaire ». *Mémoire*
sur les Galibis. Hist. des plantes de la
Guiane Françoisse, par M. Aublet, tom.
II, pag. 110.

NOTE XCIII, pag. 443.

And. Bernaldès, contemporain &
 ami de Colomb, a cité quelques
 exemples du courage des Caraïbes,
 dont Ferdinand Colomb & les autres
 historiens de ce tems n'ont pas parlé.

« Un canot Caraïbe où il y avoit
 » quatre hommes , deux femmes &
 » un enfant , se trouva un jour , sans
 » le favoir , au milieu de la flotte de
 » Colomb, lorsqu'à son second voyage
 » il passoit entre leurs isles. Ils resterent
 » d'abord dans un étonnement stupide
 » à la vue d'un pareil spectacle , & ne
 » sortirent presque pas de la même
 » place pendant plus d'une heure. Une
 » barque Espagnole , armée de vingt-
 » cinq hommes , s'avança vers eux &
 » la flotte même les entoura peu à peu
 » jusqu'à leur couper toute commu-
 » nication avec la côte. Lorsqu'ils
 » s'apperçurent , dit l'historien , qu'il
 » leur étoit impossible de s'échapper,
 » ils firent leurs armes avec un cou-
 » rage intrépide , & commencerent
 » l'attaque. Je dis *avec un courage in-*
 » *trépide* , parce qu'ils n'étoient qu'en
 » petit nombre , & qu'ils voyoient
 » une grande multitude prête à les as-
 » saillir. Ils blessèrent plusieurs Espa-
 » gnols , quoique ceux-ci eussent des
 » boucliers & d'autres armes défen-
 » sives. Lors même que le canot eût
 » chaviré , ce ne fut qu'avec beaucoup
 » de peine & de danger qu'on en prit

»
 »
 »
 »
 »
 ma
 (
 pro
 cara
 habi
 roît
 d'un
 est t
 leurs
 isles.
 ditio
 sont
 parti
 avoi
 habit
 sion
 Roch
 360.
 nom
 hom
 Laba
 ont

» quelques-uns , parce qu'ils ne ces-
 » soient de se défendre & de faire usage
 » de leurs arcs avec beaucoup d'a-
 » dresse , quoique nageant en pleine
 » mer ». *Hist. de D. Fern. y D. Ysab.*
manusc. cap. 119.

NOTE XCIV , pag. 444.

On peut former une conjecture fort probable sur la cause qui distingue le caractère des Caraïbes d'avec celui des habitans des plus grandes isles. Il paroît clairement que les premiers sont d'une race particulière. Leur langue est totalement différente de celle de leurs voisins , habitans des grandes isles. Il y a même parmi eux une tradition qui porte que leurs ancêtres sont originaires venus de quelque partie du grand continent , & qu'après avoir conquis & exterminé les anciens habitans des isles, ils ont pris possession de leurs terres & de leurs femmes. *Rochefort* , pag. 384. *Duarterre* , pag. 360. C'est pour cela qu'ils ont pris le nom de *Banarée* , qui signifie un homme venu d'au-delà de la mer : *Labat* , tom. IV , pag. 131. Les Caraïbes ont même encore deux langues diffé-

§40 NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS.
rentes, dont l'une est particuliere aux
hommes & l'autre aux femmes: *Du-*
vertre, pag. 361. La langue des hommes
n'a rien de commun avec celle qu'on
parle dans les grandes isles; mais l'i-
diôme des femmes y ressemble beau-
coup: *Labat*, pag. 129; ce qui con-
firme la tradition dont j'ai parlé. Les
Caraïbes eux-mêmes pensent qu'ils
sont une colonie de *Galibis*, nation
puissante de la Guiane dans l'Amé-
rique méridionale: *Duvertre*, pag. 361.
Rochefort, pag. 348. Mais comme
leurs mœurs féroces ont plus de rap-
port avec celles des nations qui ha-
bitent le nord du continent qu'avec
celles des peuples de l'Amérique mé-
ridionale, que d'ailleurs leur langue
a quelque analogie avec celle qu'on
parle dans la Floride, il est à croire
qu'ils descendent plutôt des premiers
que des autres. *Labat*, pag. 128, &c.
Herrera, *Decad. 1, lib. IX, cap. 4.*
Dans leurs guerres ils conservent
encore l'ancien usage de détruire tous
les mâles & de ne laisser la vie qu'aux
personnes de l'autre sexe pour leur
servir d'esclaves ou de femmes.

Fin des Notes du second volume.

M

Co

A

ce

T

Aço

tu

Avoj

re

da

45

Ada

di

II

Ada

m

Afri

co

To

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

*CONTENUES dans le premier &
le second volume de l'Histoire
de l'Amérique.*

A.

*A***BYSSINIE**, ambassade envoyée dans ce pays par Jean II, Roi de Portugal; T. I, p. 130.

Açores, découverte de ces isles par les Portugais; T. I, p. 123.

Acosta, sa méthode de calculer les différens degrés de chaleur dans l'ancien & dans le nouveau continent; T. II, p. 456.

Adair, peinture qu'il fait du caractère vindicatif des naturels de l'Amérique; T. II, p. 513.

Adanson confirme le récit d'Hannon sur les mers d'Afrique; T. I, p. 337.

Afrique (côtes occidentales de l'), découvertes pour la première fois par ordre
Tome II. A a

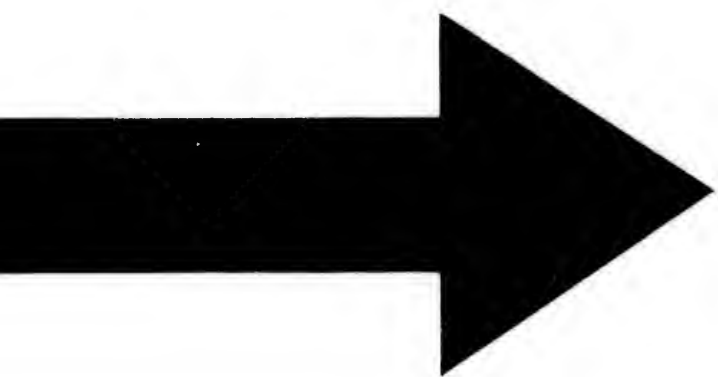
- de Jean I, roi de Portugal; T. I, p. 105. Découvertes depuis le cap Non jusqu'à Bojador, p. 108. On double le cap Bojador, p. 115. Découverte des contrées situées au sud de la rivière du Sénégal, p. 126. Le cap de Bonne-Espérance découvert par Barthelemi Diaz, p. 132. Cause de l'extrême chaleur de ce climat; T. II, p. 140. Ignorance des anciens astronomes sur cette partie du monde; T. I, p. 338.
- Agriculture* (état de l') parmi les naturels de l'Amérique; T. II, p. 278. Les deux causes principales de son imperfection, p. 284.
- Agudo* est envoyé à Hispaniola en qualité de commissaire pour examiner la conduite de Colomb; T. I, p. 257.
- Aiman*. Les anciens ont connu sa propriété d'attirer le fer, mais non pas sa direction vers les poles; T. I, p. 39. Avantages considérables qui ont résulté de cette découverte, p. 95.
- Albuquerque* (Rodrigue), maniere barbare dont il traite les Indiens d'Hispaniola; T. II, p. 72.
- Alexandre le Grand*, caractere de ce prince; T. I, p. 56. Pourquoi il a fondé la ville d'Alexandrie, p. 57. Ses découvertes dans l'Inde, p. 58, &c.
- Alexandre VI*, (le pape) accorde à Ferdinand & Isabelle de Castille la possession des pays découverts à l'ouest des isles Açores; T. I, p. 228. Fait partir des Missionnaires avec Colomb à son second voyage, p. 229.

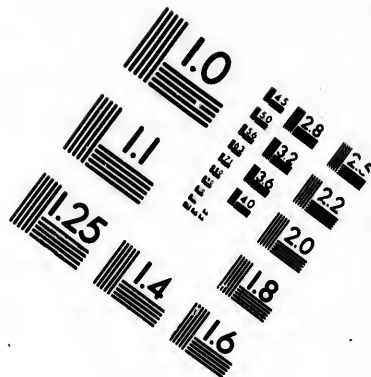
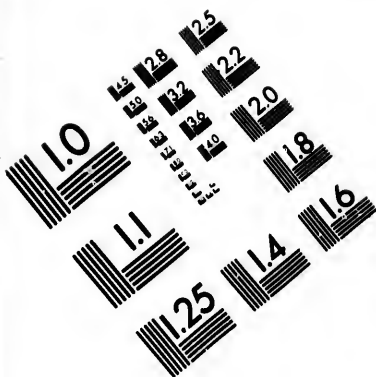
DES MATIERES. 543

Ame, idées des Américains touchant son immortalité ; T. II , p. 387.

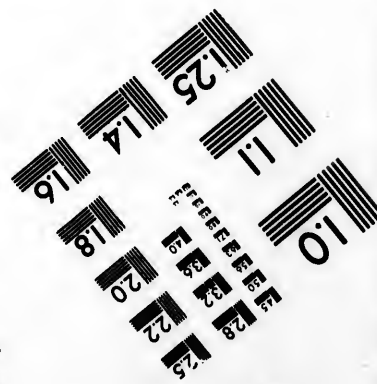
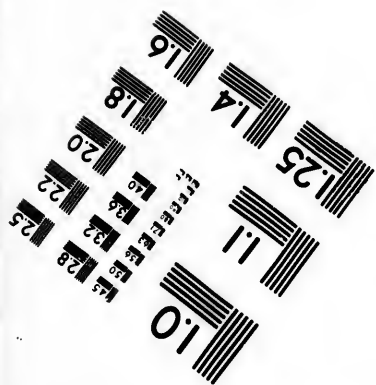
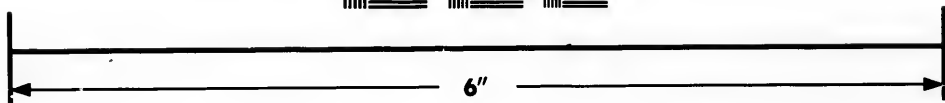
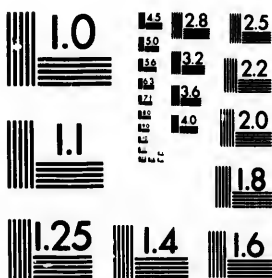
Américains de l'Amérique *Espagnole* , leur constitution physique ; T. II , p. 203. Leur taille & leur figure , p. 204. Leur force & leur adresse , p. 205. Leur insensibilité pour les femmes , p. 208. Ils n'ont aucune difformité du corps , p. 217. Réflexions sur ce sujet , p. 218. Uniformité de leur couleur , p. 223. Description d'une race particulière , p. 226. Les Esquimaux , p. 229. Doutes qui subsistent encore sur les géans Patagons , p. 230. Leurs maladies , p. 233. La maladie vénérienne leur est particulière , p. 237. Leurs qualités morales , p. 238. Ne pensent qu'au besoin présent , p. 241. L'art de compter à peine connu chez ce peuple , p. 243. Ils n'ont aucune idée abstraite , p. 245. Les habitans du nord de l'Amérique sont beaucoup plus intelligens que ceux du midi , p. 248. Leur répugnance pour le travail , p. 251. Leur état social , p. 255. Leur union domestique , *ibid.* Leurs femmes , p. 258. Elles sont peu fécondes , p. 263. De l'affection paternelle & du devoir filial , p. 266. Maniere de pourvoir à la subsistance , p. 270. Leur pêche , p. 271. Leur chasse , p. 273. Leur agriculture , p. 277. Fruits divers de leur culture , p. 278. Les deux principales causes de l'imperfection de leur agriculture , p. 283. Ils manquent d'animaux domestiques , p. 284 , & de métaux utiles , p. 288. Leurs institutions politiques , p.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15
12.8
13.2
13.6
22
20
1.8

10
1.1
1.7

291. Ils étoient divisés en petites communautés indépendantes, *ibid.* Ils n'ont aucune idée de propriété, p. 294. Leur amour pour l'égalité & l'indépendance, p. 296. Ils n'ont qu'une idée imparfaite de la subordination, p. 299. A quels peuples conviennent ces descriptions, p. 302. Quelques exceptions, p. 304. La Floride, p. 305. Les Natchès, p. 306. Les isles, p. 308. A Bogota, *ibid.* Recherches sur les causes de ces variétés; p. 311. Leur art de la guerre, p. 315. Leurs motifs pour faire la guerre, p. 317. Causes de leur férocité, p. 319. Perpétuité des guerres, p. 322. Leur manière de faire la guerre, p. 324. Ils ne manquent ni de courage ni de fermeté, p. 327. Incapables de discipline militaire, p. 330. Manière dont ils traitent leurs prisonniers, p. 332. Leur fermeté dans les tourmens, p. 335. Ils ne mangent de la chair humaine que par esprit de vengeance, p. 338. Manière dont les peuples de l'Amérique méridionale traitent leurs prisonniers, p. 340. Leur éducation militaire, p. 342. Méthode singulière de choisir un capitaine parmi les Indiens sur les bords de l'Orénoque, p. 343. Leur nombre diminué par les guerres continuelles, p. 348. Ils adoptent leurs prisonniers pour repeupler leur pays, p. 349. Sont inférieurs dans la guerre aux nations policées, p. 352. Leurs arts, habillemens & parures, p. 353. Leurs habitations, p. 359. Leurs armes, p. 364.

DES MATIÈRES. 549

Leurs ustensiles domestiques , p. 366. Construction des canots , p. 367. Leur indolence pour le travail , p. 369. Leur religion , 372. Plusieurs de ces peuples n'en ont aucune , p. 376. Diversité remarquable dans leurs opinions religieuses ; p. 383. Leurs idées sur l'immortalité de l'ame , p. 387. Leurs enterremens , p. 390. Pourquoi leurs médecins prétendent être sorciers , p. 393. Leur amour de la danse , p. 398. Leur passion extraordinaire pour le jeu , p. 403. Sont fort enclins à l'ivrognerie , p. 405. Tuent les vieillards & les malades incurables , p. 412. Idée générale de leur caractère , p. 414. Leurs qualités intellectuelles , p. 415. Leurs talens politiques , p. 416. Incapables d'amitié , p. 419. Dureté de leur cœur , 420. Leur insensibilité , p. 422. Leur taciturnité , p. 426. Leurs ruses , p. 427. Leurs vertus , p. 430. Leur esprit d'indépendance , *ibid.* Leur fermeté dans le danger , p. 431. Leur attachement à leur communauté , *ibid.* Satisfaits de leur état , p. 433. Avis général sur ces recherches , p. 437. Deux classes distinctes de ce peuple , p. 440. Exceptions quant à leur caractère , p. 442. Description de leurs traits caractéristiques , p. 480. Exemples de leur agilité soutenue à la course , p. 482.

Amerique [le continent de l'] , découvert par Colomb ; T. I , p. 269. Origine de ce nom , p. 289. Ferdinand de Castille y établit deux gouvernemens ; T. II , p. 31.

Propositions faites aux naturels du pays ; p. 32. Ojeda & Nicuesa sont mal reçus par ce peuple , p. 34. Découverte de la mer du sud par Balboa , p. 55. La riviere de la Plata découverte , p. 70. Les habitans en sont fort maltraités par les Espagnols , p. 106. Vaste étendue du nouveau monde , p. 129. Grandeur des objets qu'il présente à la vue , p. 130. Sa forme favorable au commerce , p. 132. Température du climat , p. 135. Différentes causes du climat qui y regne , p. 138. Son état inculte & sauvage lorsqu'on le découvrit , p. 145. Animaux qu'on y trouve , p. 149. Insectes & reptiles , p. 152. Oiseaux , p. 153. Sol , p. 155. Recherches sur la premiere population , p. 159. N'a pas été peuplé par une nation civilisée , p. 169. Son extrémité septentrionale touche à l'Asie , p. 172. Peuplé primitivement par les Asiatiques , p. 186. Et... & caractere des Américains , p. 180. Ils étoient plus sauvages qu'aucun autre peuple connu de la terre ; p. 191. Excepté les Péruviens & les Mexicains , p. 192. Incapacité des premiers voyageurs , p. 195. Différens systèmes des philosophes concernant ces peuples , p. 198. Méthode observée dans cette recherche de leur constitution physique , &c. p. 202. La maladie vénérienne vient de cette partie du monde , p. 237. Qualité morale des Américains , p. 238. Pourquoi l'Amérique est si peu peuplée , p. 292. Dépeuplée par des guerres conti-

nelles , p. 348. Cause du froid extrême vers la partie méridionale de l'Amérique , p. 463. Description de l'état inculte & naturel du pays , p. 466. Os de grands animaux dont la race ne subsiste plus , trouvés sous terre près des rives de l'Ohio , p. 469. Pourquoi les animaux d'Europe y dégèrent , p. 471. Supposé avoir été séparée de l'Asie par quelque violente secousse , p. 479.

Amérique Vespucce publie son premier récit du nouveau monde & lui donne son nom ; T. I, p. 289. Sa prétention d'avoir le premier découvert l'Amérique examinée , p. 376.

Anacoana, Cacique, indignement & cruellement traité par les Espagnols ; T. II, p. 11.

Anciens, cause de leur ignorance dans l'art de la navigation ; T. I, p. 39. Imperfection de leurs connoissances géographiques , p. 70.

Andes, étendue & hauteur surprenantes de cette chaîne de montagnes ; T. II, p. 130. Leur hauteur comparée avec celle d'autres montagnes , p. 453.

Animaux (grands), on en trouva fort peu en Amérique lors de la première découverte ; T. II, p. 149.

Arabes, se sont particulièrement appliqués à l'étude de la géographie ; T. I, p. 80.

Argonautes [l'expédition des], pourquoi si fameuse parmi les Grecs ; T. I, p. 52.

Arithmétique ou l'art de compter à peine connu par les Américains ; T. II, p. 242.

Ascolin [le pere], sa mission extraordinaire auprès du Kan des Tartares ; T. I, p. 89.

Asie, découvertes tant dans cette partie du monde par les Russes ; T. II, p. 174, &c.

B.

Balboa (Vasquès Nugnès de), établit une colonie à Sainte-Marie dans le golfe de Darien ; T. II, p. 36. Reçoit avis de l'existence & des richesses du Pérou, p. 47. Son caractère, p. 51. Il traverse l'Isthme, p. 53. Découvre la mer du sud, p. 54. Revient à Sainte-Marie, p. 56. Est remplacé dans son gouvernement par Pedrarias Davila, p. 59. Condamné à l'amende par Pedrarias pour ses actions passées, p. 61. Est nommé vice-gouverneur des pays découverts dans la mer du sud, & épouse la fille de Pedrarias, p. 65. Est arrêté & mis à mort par l'ordre de Pedrarias, p. 67.

Barrere, sa description de la construction des maisons des Indiens ; T. II, p. 526.

Behring & Tschirikow, navigateurs Russes, croient avoir découvert l'extrémité nord-ouest de l'Amérique du côté de l'est ; T. II, p. 178. Incertitude de leurs récits, p. 476.

Benjamin, juif de Tudela, ses voyages extraordinaires ; F. I, p. 88.

Bernaldes, exemple qu'il donne de la bravoure des Caraïbes ; T. II, p. 537.

- Bethencourt* [Jean de], Baron Normand, prend possession des isles Canaries, T. I, p. 100.
- Bogota* en Amérique, description de ses habitans; T. II, p. 308. Cause de leur soumission aux Espagnols, p. 315. Leur doctrine & leurs cérémonies religieuses, p. 387.
- Bojador* (le cap), quand découvert; T. I, p. 108. Est doublé par les Portugais, p. 115.
- Bonne-Espérance* (le cap de), découvert par B. Diaz; T. I, p. 132.
- Bossu*, son récit de la chanson de guerre des Américains; T. II, p. 518.
- Bovadilla* (François de), envoyé à Hispaniola pour examiner la conduite de Colomb; T. I, p. 297. Envoie Colomb les fers aux mains en Espagne, p. 299. Est disgracié & rappelé, p. 303, 308.
- Bougainville*, sa défense du Periple d'Hartnon; T. I, p. 335.
- Bouguer*, parle du caractère des Péruviens; T. II, p. 491.
- Boussole* [invention de la]; T. I, p. 95. Par qui, p. 97.
- Brésil* (la côte du), découverte par Alvarès Cabral; T. I, p. 292. Remarque sur le climat de ce pays; T. II, p. 461.

C.

- Cabral* (Alvarès), capitaine Espagnol; découvre la côte du Brésil; T. I, p. 292.
- Californiens*, leur caractère suivant le

- P. Venegas ; T. II , p. 496.
- Campiche* , découverte par Cordova , qui
est repoussé par les Naturels du pays ; T.
II , p. 115.
- Canaries* (les isles) érigées en royaume
par le pape Clément VI. ; T. I , p. 99.
Soumises par Jean de Bethencourt , p.
100.
- Cannibales* , on n'a trouvé aucun peuple qui
mangeât la chair humaine pour nour-
riture ordinaire , quoique souvent par
esprit de vengeance ; T. II , p. 338 ,
519.
- Canots* Américains , leur construction ; T.
II , 367.
- Caraiibes* (les isles) découvertes par Colomb
dans son second voyage ; T. I , p. 231.
- Caraiibes* , leur caractère féroce ; T. II , p.
443. Décrit par M. de Chanvalon , p.
495. Conjecture probable sur la diffé-
rence du caractère de ce peuple avec
celui des habitans des grandes isles , p.
539.
- Carpini* , sa mission extraordinaire auprès
du Kan des Tartares ; T. I , p. 89.
- Carthaginois* , état du commerce & de la
navigation de ce peuple ; T. I , p. 45.
Les fameux voyages d'Hannon & d'Hi-
milco , p. 47.
- Chaleur* , causes des différens degrés de
chaleur dans l'ancien & le nouveau con-
tinens ; T. II . p. 456. Calculée , 473.
Chanson de guerre des Américains ; T.
II , p. 518.
- Chanvalon* [M. de] , portrait qu'il fait du

DES MATIÈRES: 551

caractere des Caraïbes ; T. II , p. 495.

Charles-Quint [l'Empereur] , envoie Rodrigue de Figueroa à Hispaniola , en qualité de juge suprême , pour régler la maniere de traiter les Indiens ; T. II , p. 91. Fait délibérer en sa présence sur ce sujet , p. 99.

Chiquitos , état politique de ce peuple suivant Fernandès ; T. II , p. 512.

Ciceron , preuve de son ignorance dans la géographie ; T. I , p. 345.

Cinaloa [Etat politique du peuple de] ; T. II , p. 512. Sa maniere de vivre , p. 525.

Ne professe aucun culte religieux , p. 532.

Clément VI [Le pape] , érige les isles Canaries en royaume ; T. I , p. 99.

Climats , causes de leur variété ; T. II , p. 135. Leurs effets sur le corps humain , p. 438. Recherches sur les différens degrés de chaleur des climats , p. 456.

Colomb [Christophe] , sa naissance & son éducation ; T. I , p. 137. Ses premiers voyages , p. 138. Il se marie & s'établit à Lisbonne , p. 140. Ses réflexions géographiques , p. 142. Il forme le projet d'ouvrir une nouvelle route aux Indes , p. 143. Il propose son projet au Sénat de Gènes , p. 151. Pourquoi ses propositions sont rejetées en Portugal , p. 152. Il s'adresse à la cour d'Espagne & à celle d'Angleterre , p. 154. Son projet examiné par des juges ignorans , p. 157. Est protégé par Juan Perès , p. 162. Il est de nouveau découragé , p. 164. Il est rappelé.

par Isabelle & engagé au service de l'Espagne , p. 168. Préparatifs pour son voyage , p. 171. En quoi consistoit sa flotte , p. 173. Son départ d'Espagne , p. 175. Sa vigilance & son attention pendant son voyage , p. 178. Craintes & alarmes de son équipage , p. 179. Son adresse à les calmer , p. 184. Apparences flatteuses de succès , p. 187. On découvre la terre , p. 189. Première entrevue avec les natutels du pays , p. 190. Prend les titres d'amiral & de vice-roi , p. 194. Donne à l'isle le nom de San-Salvador , *ibid.* S'avance vers le sud , p. 195. Découvre Cuba , p. 196. Découvre l'isle d'Hispaniola , p. 200. Perd un de ses vaisseaux , p. 204. Bâtit un fort , p. 209. Retourne en Europe , p. 213. Expédient dont il se sert pendant une tempête pour sauver la mémoire de ses découvertes , p. 216. Il relâche aux Açores , *ibid.* Arrive à Lisbonne , p. 217. Sa réception en Espagne , 220. Son audience de Ferdinand & Isabelle , p. 221. Préparatifs pour un second voyage , p. 226. Découvre les isles Caraïbes , p. 231. Trouve la colonie d'Hispaniola détruite , p. 232. Bâtit une ville qu'il nomme Isabelle , p. 235. Examine l'état du pays , p. 238. Situation fâcheuse & mécontentement de la colonie , p. 241. Il découvre l'isle de la Jamaïque , p. 243. A son retour à Isabelle il y trouve son frere Barthelemi , p. 245. Les Indiens prennent les armes , contre les Espagnols , p. 246.

Guerre avec les Indiens, p. 249. Taxe imposée sur les Indiens, p. 252. Il retourne en Espagne pour justifier sa conduite, p. 258. On fait un plan régulier pour l'établissement d'une colonie, p. 261. Son troisieme voyage, p. 267. Découvre l'isle de la Trinité, p. 269. Découvre le continent de l'Amérique, p. 270. Etat d'Hispaniola à son arrivée, p. 272. Il apaise la révolte causée par Roldan, p. 277. Intrigues contre Colomb, p. 293. Succès de ses ennemis auprès de Ferdinand & d'Isabelle, p. 296. Il est envoyé en Espagne les fers aux pieds, p. 299. Mis en liberté, mais dépouillé de toute autorité, p. 301. Dégoûts qu'il éprouve, p. 309. Il forme de nouveaux projets de découvertes, p. 310. Entreprend un quatrieme voyage, p. 313. Traitement qu'il essuie à Hispaniola, p. 314. Cherche un passage à l'Océan Indien, p. 318. Fait naufrage sur la côte de la Jamaïque, p. 319. Recherche l'amitié des Indiens, p. 321. Sa détresse & ses souffrances, p. 322. Il quitte l'isle & arrive à Hispaniola, p. 330. Sa mort, p. 332. Ses droits à la premiere découverte de l'Amérique défendus, p. 362.

Colomb (Don Diegue), réclame les droits accordés à son pere.; T. II, p. 25. Se marie & passe à Hispaniola, p. 26. Etablit une pêcherie de perles à Cubagna, p. 29. Il forme le projet de conquérir Cuba, p. 39. Ses mesures traversées par Ferdinand, p. 71. Il retourne en Espagne, p. 72.

Commerce, à quelle époque il faut rapporter son origine ; T. I, p. 35. Sert à faciliter la communication entre les peuples , p. 38. Fleurit dans l'Empire d'orient après la ruine de l'Empire d'occident , p. 78. Renait dans l'Europe , p. 81.

Condamine (M. de la) , son récit du pays qui se trouve au pied des Andes dans l'Amérique méridionale ; T. II, p. 466. Ses remarques sur le caractère des Américains , p. 493.

Congo (le royaume de) , découvert par les Portugais ; T. I, p. 127.

Constantinople, suites fâcheuses de l'établissement du siege de l'Empire dans cette ville ; T. I, p. 75. Continue à être une ville commerçante après la chute de l'Empire d'occident , p. 78. Devient le principal marché d'Italie , p. 82.

Cordova (François Hernandès) , découvre le Yucatan ; T. II, p. 114. Est repoussé à Campêche , retourne à Cuba , p. 116.

Croglan [le colonel George] , parle des os de grands animaux , d'une race éteinte depuis long-tems , trouvés dans l'Amérique septentrionale ; T. II, p. 469.

Croisade (Les) , favorisent les progrès du commerce & de la navigation ; T. I, p. 85.

Cuba [L'isle] , découverte par Ch. Colomb ; T. I, p. 196. Ocampo en fait le tour ; T. II, p. 25. Diego Velasqués en entreprend la conquête p. 40. Traitement cruel fait au Cacique Hatuey , & sa ré-

F
n
c
Cub
P
Cum
n
E
V

Dan
P
Dar
II
Dia
B
Déc
ve
m
Dod
d'
Dom
fo
P.
Dom
pu
fa
V

Egy
la

DES MATIERES. 555

ponse à un moine , p. 41. Description magnifique que fait Colomb d'un port de cette isle ; T. I , p. 355.

Cubagua , établissement d'une pêcherie de perles ; T. II , p. 29.

Cumana (Les habitans de) , se vengent du mauvais traitement qu'ils ont reçu des Espagnols ; T. II , p. 105. Le pays est dévasté par Diego Ocampo , p. 109.

D.

Danse. Passion violente des Américains pour ce plaisir ; T. II , p. 398.

Darien [Description de l'Isthme de] ; T. II , p. 49.

Diaz [Barthelemi] , découvre le cap de Bonne-Espérance ; T. I , p. 131.

Découvertes , différence entre les découvertes faites par terre & celles faites par mer ; T. I , p. 342.

Dodwell , ses objections contre le Périples d'Hannon , réfutées ; T. I , p. 335.

Domingue [Saint] , dans l'isle d'Hispaniola , fondée par Barthelemi Colomb ; T. I , p. 272.

Dominicains. Ceux d'Hispaniola s'opposent publiquement au traitement cruel qu'on fait essuyer aux Indiens ; T. II , p. 74.

Voyez Las Casas.

E.

Egyptiens , ancien état du commerce & de la navigation de ce peuple ; T. I , p. 40.

- Eléphant* , animal particulier à la zone torride ; T. II , p. 470.
- Enterrement des Américains* ; T. II , p. 390.
- Espagnols* , maniere singuliere dont ils prennent possession des pays nouvellement découverts ; T. II , p. 446.
- Esprit humain* , ses efforts proportionnés aux besoins physiques de l'homme ; T. II , p. 252.
- Esquimaux* [Indiens] , ressemblance entre ce peuple & les Grœnlandois leurs voisins ; T. II , p. 184. Description de ce peuple , p. 529.
- Eugene IV* [le pape] , accorde aux Portugais un droit exclusif sur tous les pays qu'ils découvroient depuis le cap Non jusqu'au continent de l'Inde ; T. I , p. 120.
- Europe* , ce qu'elle a soufferte par le démembrement de l'Empire Romain par les peuples barbares ; T. I , p. 76. Renaissance du commerce & de la navigation en Europe , p. 81. Avantage qu'elle retire des Croisades , p. 85.

E.

- Femmes* , leur condition parmi les Américains ; T. II , p. 258. Ne sont pas fécondes , p. 263. Il ne leur est pas permis d'assister aux fêtes , p. 411 , & de porter des ornemens , p. 525.
- Fer* , pourquoi les nations sauvages n'avoient aucune connoissance de ce métal ; T. II , p. 288.

DES MATIERES. 337

Ferdinand de Castille , donne enfin son attention au règlement des affaires de l'Amérique ; T. II , p. 17. Don Diegue Colomb lui demande les prérogatives accordées à son pere , p. 25. Etablit deux gouvernemens dans le continent de l'Amérique , p. 31. Envoie une flotte au Darien & rappelle Balboa , p. 59. Nomme Balboa vice-gouverneur des pays découverts dans la mer du sud , p. 65. Fait partir Diaz de Solis pour découvrir un passage à l'ouest des Moluques , p. 69. Traverse les mesures de Diego Colomb , p. 71. Son ordonnance sur la maniere de traiter les Indiens , p. 76. Voyez *Colomb & Isabelle*.

Fernandès [le pere] , sa description de l'état politique des Chiquitos ; T. II , p. 513.

Figueroa [Rodrigue de] , est nommé juge suprême d'Hispaniola , avec ordre d'examiner le traitement fait aux Indiens ; T. II , p. 91. Fait une expérience pour juger de l'intelligence & de la docilité des Indiens , p. 107.

Floride , découverte par Jean Ponce de Leon ; T. II , p. 42. Les chefs y sont héréditaires , p. 307. Récit de la Floride par Alvard Nugnès Cabeca de Vaca , p. 502.

Fonseca , évêque de Badajos , ministre pour les affaires de l'Inde , traverse Colomb dans les plans qu'il forme pour faire des découvertes , & établir des colonies ; T. I , p. 253 , 266. Protege l'expédition d'Alonzo de Ojeda , p. 287.

G.

- Gama** [Vasquès de], son voyage pour faire des découvertes ; T. I, p. 280. Double le cap de Bonne-Espérance, p. 282. Mouille devant la ville de Melinde, p. 283. Arrive à Calicut au Malabar, *ibid.*
- Gange** [le]-, idées erronées des anciens sur la position de cette riviere ; T. I, p. 341.
- Géans**, ce qu'en disent les premiers voyageurs n'est pas confirmé par les dernières découvertes ; T. I, p. 94. T. II, p. 487.
- Geminus**, preuve de son ignorance en géographie ; T. I, p. 345.
- Géographie**, étoit fort bornée chez les anciens ; T. I, p. 70. Devient l'étude favorite des Arabes, p. 80.
- Gioia** [Flavio], inventeur de la boussole ; T. I, p. 97.
- Globe**, sa division en zones par les anciens ; T. I, p. 72.
- Gouvernement**, on n'en a trouvé aucune forme visible parmi les Américains ; T. II, p. 298. Exceptions à cet égard, p. 306.
- Grand Chaco**, récit de Lozano sur la manière de faire la guerre par le peuple de ce pays ; T. II, p. 515.
- Grecs** [anciens], leurs progrès dans la navigation & les découvertes ; T. I, p. 5. Leur commerce avec les autres nations étoit fort borné, p. 55.

DES MATIERES. 559

- Grijalva* [Juan de], part de Cuba pour aller faire des découvertes; T. II, p. 117.
 Découvre & donne le nom à la nouvelle Espagne, p. 119. Ses raisons pour ne pas établir une colonie dans les terres qu'il venoit de découvrir, p. 123.
Groenland, sa proximité avec l'Amérique septentrionale; T. II, p. 183.
Guiane Hollandoise, cause de l'extrême fertilité de son sol; T. II, p. 475.

H.

- Hannon*, apologie de son périple, avec un récit de son voyage; T. I, p. 335.
Hatuey, Cacique de Cuba, traitement cruel qu'on lui fait subir & sa réponse remarquable à un moine Franciscain; T. II, p. 41.
Henri [le prince] de Portugal, son caractère & ses études; T. I, p. 109. Expéditions faites par son ordre, p. 113. Demande au pape la possession de ses nouvelles découvertes, p. 119. Sa mort, p. 123.
Hispaniola [l'île d'] découverte par Christophe Colomb; T. I, p. 200. Manière dont il se comporte avec les Naturels du pays, *ibid.* Colomb y laisse une colonie, p. 211. La colonie est détruite, p. 232. Colomb bâtit une ville nommée Isabelle, p. 235. Les Indiens maltraités prennent les armes contre les Espagnols, p. 246. Ils sont défaits, p. 252. On leur impose une taxe, *ibid.* Leur dessein d'af-

famer les Espagnols, p. 255. *Saint-Domingue* fondée par Barthelemi Colomb, p. 272. Colomb envoyé en Espagne les fers aux pieds par Bovadilla, p. 299. Nicolas de Ovando est nommé gouverneur, p. 304. Conduite des Espagnols avec les Naturels de l'isle; T. I, p. 7. Etat malheureux d'Anacoana, p. 11. Produit considérable des mines de l'isle, p. 15. Diminution rapide du nombre des Indiens; p. 19 Les Espagnols y suppléent en trompant les habitans des isles Lucayes, p. 22. Arrivée de Diegue Colomb, p. 27. L'esclavage y fait périr presque tous les habitans, p. 39, 73. Dispute sur la maniere de traiter les esclaves, *ibid.* Récit de Colomb de la maniere humaine dont il en est reçu; T. I, p. 357. Exemple curieux de la superstition des planteurs Espagnols de l'isle; T. II, p. 472.

Homere, son récit de la navigation des anciens Grecs; T. I, p. 52.

Homme, la disposition de son corps & ses mœurs dépendent de sa situation; T. II, p. 163. Ressemblance qui résulte delà entre les peuples éloignés les uns des autres & qui n'ont aucune communication entr'eux, p. 164. L'homme a généralement atteint le plus haut degré de perfection dans les régions tempérées, p. 439.

I.

Jamaïque, découverte par Chr. Colomb; T. I, p. 243.

I
Jérôme
 env
 par
 ter
 qu'
 p. 9
Jeu,
 T.
Jean
 qui
 les
 p. 1
 par
Jean
 tref
 125
 p. 1
 trai
Inde [
 lex
 Co
 mer
 mer
 Pre
 Esp
Indien
 Am
Innoce
 ext
 I, 1
Inquisi
 Por
Isabell
 Jua
 T.

DES MATIERES. 561

- Jérôme* [trois moines de l'ordre de Saint], envoyés par le cardinal Ximenès à Hispaniola pour y régler la maniere de traiter les Indiens ; T. II, p. 83. Conduite qu'ils ont tenue, p. 84. Sont rappelés, p. 90.
- Jeu*, amour des Américains pour le jeu ; T. II, p. 403.
- Jean I*, roi de Portugal, est le premier qui envoie deux vaisseaux pour découvrir les côtes occidentales de l'Afrique ; T. I, p. 105. Le prince Henri, son fils, prend part à ses entreprises, p. 108.
- Jean II*, roi de Portugal, protege les entreprises pour des découvertes ; T. I, p. 125. Envoie une ambassade en Abyssinie ; p. 130. Maniere peu généreuse dont il traite Colomb, p. 154.
- Inde* [l'], motif des expéditions qu'Alexandre le Grand y a faites ; T. I, p. 56. Comment les anciens y faisoient le commerce, p. 65, & lorsque les arts commencerent à refleurir en Europe, p. 81. Premier voyage au tour du cap de Bonne-Espérance, p. 282.
- Indiens* de l'Amérique Espagnole, voyez Américains.
- Innocent IV* (le pape), envoie une mission extraordinaire au Kan des Tartares ; T. I, p. 89.
- Inquisition*, quand & par qui introduite en Portugal ; T. I, p. 351.
- Isabelle*, reine de Castille, sollicitée par Juan Perès en faveur de Chr. Colomb ; T. I, p. 162. Est de nouveau sollicitée

- par Quintanilla & Santagel , p. 163. Elle se laisse gagner & permet d'équiper une flotte , p. 168. Elle meurt , p. 331.
- Isabelle* [la ville d') , à Hispaniola , bâtie par Chr. Colomb ; T. I , 235.
- Italie* , est le premier pays en Europe où les arts & la civilisation reparoissent après l'invasion des barbares ; T. I , p. 82. L'esprit de commerce y est actif & entreprenant , *ibid.*
- Juifs* , ancien état du commerce & de la navigation de ce peuple ; T. I , p. 44.

L.

- Laes* , d'une étendue extraordinaire dans l'Amérique septentrionale ; T. II , p. 131.
- Las-Casas* (Barthelemi) , retourne d'Hispaniola en Espagne pour plaider la cause des Indiens ; T. II , p. 79. Est renvoyé avec des instructions par le cardinal Ximènes , p. 82. Son mécontentement , p. 87. Il obtient l'envoi d'une nouvelle commission , p. 91. Propose le projet de fournir les colonies de Noirs , *ibid.* Forme le projet d'une nouvelle colonie , p. 95. Son entretien avec l'évêque de Darien en présence de Charles-Quint , p. 101. Part pour l'Amérique pour y mettre ses projets en exécution , p. 104. Obstacles qu'il rencontre , *ibid.* Son projet échoue entièrement , p. 108.
- Lery* (Pierre Cieza de) , son récit du courage & de la férocité des Toupinambous ; T. II , p. 516.

DES MATIERES. 563

Louis (Saint) ; roi de France , envoie une ambassade au Kan des Tartares ; T. I. p. 91.

Lozano , son récit sur la maniere de faire la guerre parmi les habitans du Grand Chaco ; T. II, 515.

M.

Madere (l'isle de) , découverte ; T. I , p. 213.

Madoc , prince du pays de Galles , histoire de son voyage & de sa découverte de l'Amérique septentrionale examinée ; T. I , p. 366.

Magellan (Ferdinand) , son récit de la taille gigantesque des Patagons , T. II , p. 230. L'existence de cette race de géans n'est pas encore prouvée , p. 233 , 486.

Mandeville (Jean) , les voyages en orient , & maniere dont il a écrit ; T. I , p. 94.

Marc-Paul , Vénitien , ses voyages extraordinaires dans l'occident ; T. I , p. 92.

Marest (Gabriel) son récit du pays qui se trouve entre les Illinois & les Machillimakinacs ; T. II , 507.

Marinus de Tyr , fausse position qu'il a donnée à la Chine ; T. I , p. 352.

Martyr [P.] , son sentiment sur la premiere découverte de l'Amérique ; T. I , p. 372.

Médecine , pourquoi jointe en Amérique à la forcellerie ; T. II , 393.

Métaux utiles , étoient inconnus aux peuples de l'Amérique ; T. I , p. 288.

- Mexicains*, récit qu'ils font de leur origine comparé avec les découvertes postérieures; T. II, p. 187.
- Michel* (le golfe de Saint), dans la mer du sud, découvert par Balboa; T. II, 55.
- Montesino*, Dominicain à Saint Domingue, fait des remontrances publiques contre la maniere cruelle dont on y traitoit les Indiens; T. II, p. 74.
- Montézume*, premiere nouvelle que les Espagnols reçoivent de ce prince; T. II, p. 121.
- Mouffons*, leur cours périodique, quand découverts par les navigateurs; T. I, p. 65.

N.

- Natchez*, peuple de l'Amérique, leurs institutions politiques; T. II, p. 306. Cause de leur obéissance passive pour les Espagnols, p. 313. Leur culte religieux, p. 384.
- Navigation*, les progrès qu'on a faits dans cet art ont été fort lents; T. I, p. 34. A été connue avant la communication entre les peuples, p. 35. Imperfection de la navigation chez les anciens, p. 39. La connoissance de la bouffole a plus servi à la perfectionner que tous les efforts des siècles précédens, p. 95. Le premier plan régulier de découverte conçu par les Portugais, p. 101.
- Nouvelle Espagne* découverte & nommée ainsi par Grijalva; T. II, p. 120.
- Nouvelle Hollande*, récit succinct de ce pays &

& de ses habitans ; T. II , p. 505.

Nigna (Alonso), son voyage en Amérique ; T. I, p. 290.

Norvégiens. Il se peut que ce peuple ait passé anciennement en Amérique & qu'il y ait établi des colonies ; T. II, p. 370, 185.

O.

Ocampo (Diegue), expédié avec une escadre d'Hispaniola pour ravager la province de Cumana ; T. II, p. 106, 109.

Ocampo (Sebastien de), fait le premier le tour de Cuba & découvre que c'est une île ; T. II, p. 25.

Océan (l'), quoique destiné à faciliter la communication entre les pays éloignés a paru long-tems une barrière immense ; T. I, p. 34. Voyez *bouffole & navigation*.

Ojeda (Alonse de), son expédition particulière aux Indes orientales ; T. I, p. 287. Son second voyage, p. 305. Obtient un gouvernement sur le continent ; T. II, p. 32.

Oiseaux, récit de ceux qui sont naturels à l'Amérique ; T. II, p. 153. Ils s'éloignent souvent à une grande distance de la terre ; T. I, p. 355.

Orenoque (la grande riviere de l'), découverte par Christ. Colomb ; T. I, p. 369. Quantité surprenante de poisson qui s'y trouve ; T. II, p. 500. Méthode extraordinaire de choisir un chef parmi les peuples.

ples qui habitent les bords de cette rivière , p. 343.

Otahiti , les habitans de cette isle ignorent l'art de faire bouillir de l'eau ; T. II , p. 530.

Ovando (Nicolas de) , est fait gouverneur d'Hispaniola ; T. I , p. 306. Mesures prudentes qu'il prend , p. 308. Refuse de recevoir Colomb lors de son quatrième voyage , p. 315. Conduite peu générale qu'il tient avec Colomb lorsqu'il fit naufrage , p. 321. Le reçoit enfin & le renvoie en Espagne , p. 320. Fait la guerre aux Indiens ; T. II , p. 7. Maniere cruelle dont il les traite , p. 10. Encourage la culture & les Manufactures , p. 16. Ruse dont il se sert pour attirer les habitans des isles Lucayes , p. 21. Est rapellé , p. 27.

P.

Panama , Pedrarias Davila y établit une colonie ; T. II , p. 68.

Parmanide est le premier qui ait divisé la terre par zones ; T. I , p. 348.

Patagons (description des) ; T. II , p. 200. L'existence de leur taille gigantesque n'est pas encore constatée , p. 232 , 486.

Pedrarias Davila est envoyé avec une flotte pour succéder à Balboa dans son gouvernement de Sainte-Marie sur l'Isthme du Darien ; T. II , p. 58. Ses divisions avec Balboa , p. 61. Conduite avide de ses troupes , p. 63. Se réconcilie avec Balboa & lui donne sa fille , p. 65. Condamne

DES MATIERES. 567

& fait exécuter Balboa, p. 68. Transporte sa colonie de Sainte-Marie à Panama , *ibid.*

Penguin, le nom de cet oiseau ne dérive point du Gallois ; T. I, 368.

Perès (Juan), protege Colomb à la cour de Castille ; T. I, p. 162. Il invoque publiquement le ciel pour le succès du voyage de Colomb, p. 175.

Périphe d'Hannon, authenticité de cet ouvrage justifiée ; T. I, p. 335.

Pérou, Valquès Nugnès de Balboa reçoit le premier avis sur ce royaume ; T. II, p. 48, 50.

Pierre le Grand, vastes plans de ce prince pour continuer les découvertes en Asie ; T. II, p. 174.

Phéniciens (anciens), état du commerce & de la navigation parmi ce peuple ; T. I, p. 42. Route qu'ils prenoient pour faire leur commerce, 334.

Pinto (le chevalier), sa description des traits caractéristiques des Américains ; T. II, 481.

Pinson (Vincent Yanès), commande un vaisseau sous Colomb à son premier voyage ; T. I, p. 173. Découvre Yucatan ; T. II, p. 24.

Pizarre (François), accompagne Balboa dans son établissement de l'Isthme du Darien ; T. II, p. 37. Le suit au travers de l'Isthme où ils trouvent la mer du sud, p. 51.

Plata (la riviere de la), découverte par Diaz de Solis ; T. II, p. 70. Sa largeur extraordinaire, p. 45. B b ij

- Plin* (le naturaliste), preuve de son ignorance dans la géographie ; T. I, p. 346.
- Ponce de Leon* (Juan), découvre la Floride ; T. II, p. 42. Motif romanesque de son voyage, p. 43.
- Population* de la terre s'est faite lentement ; T. I, p. 1.
- Porto-Bello* découvert & nommé ainsi par Christophe Colomb ; T. I, p. 318.
- Porto-Rico* (isle de), soumise par Juan Ponce de Leon, qui y forme un établissement ; T. II, p. 23.
- Porto-Santo*, premiere découverte de cette isle ; T. I, p. 3.
- Portugal*, quand & par qui l'inquisition fut introduite dans ce royaume ; T. I, p. 350.
- Portugais*, motifs qui les ont engagés à tenter la découverte des pays inconnus ; T. I, p. 103. Leurs premieres découvertes en Afrique, p. 108. Découverte de Madere, p. 113. Ils doublent le cap Boyador, p. 115. Obtiennent une concession du pape pour tous les pays qu'ils pourroient découvrir, p. 119. Découverte des isles du Cap-verd & des Açores, p. 123. Voyage de Vasco de Gama aux Indes orientales, p. 280.
- Prisonniers* de guerre, comment traités par les Américains ; T. II, 333.
- Propriété*, les Americains n'en ont aucune idée ; T. II, p. 94. Notions qu'en ont les Brésiliens, p. 508.
- Ptolomé* (le philosophe), ses descriptions géographiques sont plus circonstanciées & plus exactes que celles de ses prédé-

DES MATIERES. 569

ceffeurs ; T. I , p. 75. Sa géographie traduite par les Arabes , p. 81. Fausse position qu'il donne au Gange , p. 341.

Q.

Quevedo , évêque du Darien , sa conférence avec Las-Casas en présence de l'Empereur Charles-Quint , sur la maniere de traiter les Indiens ; T. II , p. 99.

R.

Ramusio , sa défense du récit qu'Hannon fait de la côte d'Afrique ; T. I , p. 335.

Religion , recherches sur celle des Américains ; T. II , p. 372.

Ribas , son récit de l'état politique du peuple de Cinaloa ; T. II , p. 512. De leur manque de religion ; T. II , p. 532.

Rivieres , grandeur extraordinaire de celles d'Amérique ; T. II , p. 131.

Robison (le professeur) , ses remarques sur la température de différens climats ; T. II , p. 457.

Roldan (François) , est nommé juge suprême d'Hispaniola par Christ. Colomb ; T. I , p. 258. Se fait chef d'une révolte , p. 273. Se foumet , p. 278.

Romains , leurs progrès dans la navigation & les découvertes ; T. I , p. 62. Leur esprit militaire s'oppose aux progrès des arts mécaniques & du commerce , p. 63. Ils protègent le commerce & la navigation dans les provinces , p. 64. Leurs

- grandes découvertes par terre ; p. 68.
 Leur empire & les sciences périrent en
 même tems, p. 75.
Rubruquis (le pere), son ambassade de
 France auprès du Kan des Tartares ; T.
 I, p. 91.
Russes, leurs découvertes en Asie ; T. II, p.
 174. Incertitude à cet égard, p. 475.

S.

- San-Salvador*, découverte & ainsi nomi-
 mée par Chr. Colomb ; T. I, p. 194.
Sauvages, idée générale de leur caractère ;
 T. II, p. 414.
Strabon, citation de cet Auteur qui prouve
 la grande ignorance des anciens dans la
 géographie ; T. I, p. 340. Il étoit lui-
 même peu versé dans cette science,
 p. 347.
Sud (la mer du), découverte par Vas-
 quès Nugnès de Balboa ; T. II, p. 54.
Superstition, portée à percer dans les se-
 crets de l'avenir ; T. II, p. 391.

T.

- Tartares*, possibilité de leur émigration en
 Amérique ; T. II, p. 181.
Terre-neuve, description de sa situation ; T.
 II, p. 456.
Toupinanbous, récit de leur courage féroce
 par Lery, T. II, p. 516.
Trinité (isle de la), découverte par Christ
 Colomb à son troisieme voyage ; T. I,
 p. 269.

Tyr, commerce de cette ville, comment conduit; T. I, p. 334.

V.

Waser (Lionel), son récit d'une race particulière d'Américains; T. II, p. 226. Comparée avec une semblable race de l'Afrique, p. 227.

Végétaux, fertilisent naturellement le sol où ils croissent; T. II, p. 157.

Vilaquès (Diegue de), soumet l'isle de Cuba; T. II, p. 40, 112.

Venegas (P), son récit du caractère des Californiens; T. II, p. 496.

Vénérienne (maladie), originairement de l'Amérique; T. II, p. 237. Paroît diminuer, p. 238. Ses premiers progrès rapides, p. 489.

Venise, son origine comme état maritime; T. I, p. 36. Voyages de Marc - Paul, p. 92.

Vents alifés, leurs cours périodiques: quand découverts par les navigateurs; T. I, p. 65.

Verd (les isles du cap), découvertes par les Portugais; T. II, 123.

Ulloa (Don Antoine de), sa description des traits caractéristiques des Américains; T. II, p. 480. Raisons qu'il donne pourquoi les Américains ne sont pas si sensibles à la douleur que les autres hommes; T. II, p. 521.

Volcans, grand nombre que les Russes ont découvert dans la partie septentrio-

572 TABLE DES MATIERES.

nale du globe ; T. II , p. 478.

Voyageurs (anciens), leur maniere d'écrire ;
T. I , p. 94.

X.

Ximenès (le cardinal), ses réglemens sur
la maniere de traiter les Indiens dans
les colonies Espagnoles ; T. II , p. 82.

Y.

Yucatan (la province de), découverte
par Pinson & Diaz de Solis ; T. II , p.
24. Description de ce pays , p. 518.

Yvresse, les Américains y sont fort enclins ;
T. II , p. 405.

Z.

Zones (la terre divisée en), par les anciens
géographes ; T. I , p. 72. Par qui en pre-
mier lieu , p. 344 & suiv.

*Fin de la Table des Matieres du premier & du
second Volume.*

S.
3.
d'écrire;

mens sur
ens dans
p. 82.

couverte
F. II, p.
518.
enclins;

s anciens
en pre-

hier & du

